

# **Histoires écologiques**

**Collectif**

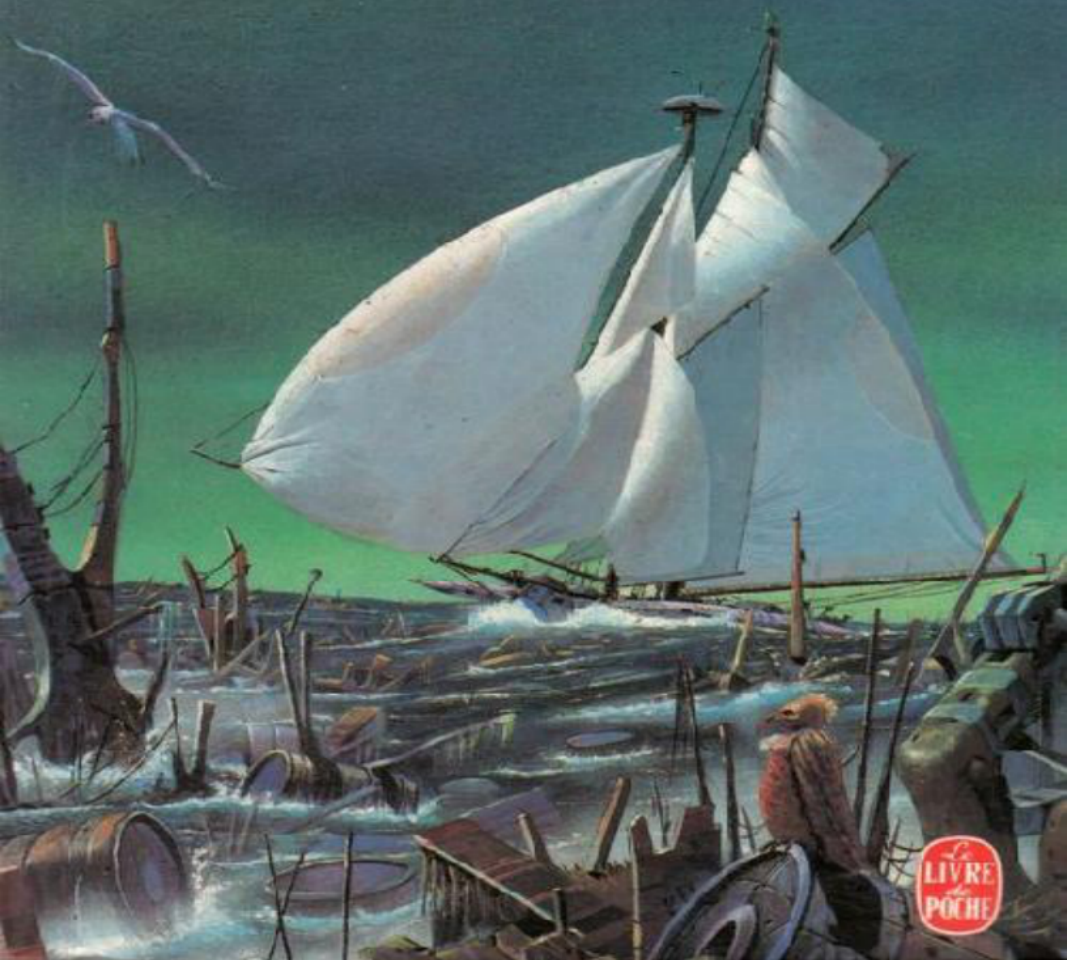
VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE FICTION

# HISTOIRES

## ECOLOGIQUES



---

*LA GRANDE ANTOLOGIE DE LA SCIENCE FICTION*

---

## ***HISTOIRES ÉCOLOGIQUES***

*présentées par*  
**GERARD KLEIN,**  
*Jacques Goimard et Demètre Ioakimidis*

*(1980)*

### ***PREFACE***

*Une seule Terre...*

*Vaisseau spatial Terre : aucune expression ne convoie mieux la limite du monde biologique et humain, entretenant dans une orbe close une*

multitude de relations et de complémentarités. Une image mille fois reproduite la symbolise : celle, renvoyée de l'espace par les satellites, de ce disque bleuté emmaillotté de nuages. Paradoxalement, au moment où l'homme s'arrache à la Terre et s'ouvre – peut-être – le chemin d'autres astres, il découvre dans le miroir du vide qu'il n'a qu'une demeure, limitée et par suite épuisable et destructible.

Il est douteux cependant que l'expression ait été forgée aussi tardivement. Le sentiment des limites de la Terre est ancien puisque, dit-on, Alexandre se plaignit un jour que de tous les mondes de l'univers, il ne fût en mesure d'en conquérir qu'un seul. Et lorsque Paul Valéry lui fait écho au début de ce siècle en annonçant sentencieusement que l'ère du monde fini commence, il ne s'agit encore que de politique ou de culture. La borne assignée exprime une nostalgie prématurée de l'inconnu qui serait à jamais forclos, et non encore une peur ou une sagesse.

C'est dans la littérature aux confins de la science et bientôt dans la science-fiction moderne qu'il faudrait rechercher les origines du mouvement d'idées, bouillonnant et ambigu, que l'on baptise aujourd'hui écologisme. Il est difficile de lui assigner un point de départ. L'idée que la Terre est un être vivant est proprement mythologique ; celle que la biosphère forme un tout dont les éléments sont interdépendants est alchimique avant d'être scientifique. Un temps même, en isolant des catégories, la science classificatrice incite à perdre de vue les interrelations. L'exaltation de la nature, au XVIII<sup>e</sup> siècle, est sans doute le fait d'une bourgeoisie assez récemment urbanisée. Elle n'aurait guère eu de sens pour des ruraux.

Le terme d'écologie est lui-même récent. D'après le Robert, il n'apparaît qu'en 1904 en français sous la forme Œcologie, même s'il est attesté en allemand depuis 1873. Ce mot savant recouvre l'étude de la maison, de l'habitat, « du milieu où vivent et se reproduisent les êtres vivants ainsi que des rapports de ces êtres avec ce milieu ».

Pour sa part, presque dès ses origines, la science-fiction moderne exploite les thèmes du branlebas écologique des années 60 et 70. Elle décrit des mondes clos, dépendant strictement de leurs propres ressources pour assurer leur survie, notamment dans le thème des « Arches stellaires » dont Rémi-Maure a dressé l'historique (Fiction nos 291 à 294) ; et ces arches peuvent atteindre les dimensions d'une planète entière. Elle prend parfois pour sujet les transformations du milieu vivant dès La Mort de la Terre<sup>(1)</sup> de Rosny Aîné (1910). Elle envisage la transformation de planètes inhospitalières pour les rendre compatibles avec la vie terrestre ou du moins humaine, ce qui ne va pas sans soulever quelques problèmes éthiques quelle ne néglige pas.

Enfin et surtout, elle se soucie des effets, faits et méfaits de la science et de l'industrialisation sur le milieu dit naturel. Il lui arrive même, sous la

plume de René Barjavel dans *Ravage*<sup>(2)</sup> (1943), de préconiser le retour à la simplicité évangélique du néolithique profond.

Bien entendu ces thèmes correspondent à des courants, à des inquiétudes ou à des espoirs qui agitent la société. Mais il n'est guère d'autre domaine du roman qui ait abordé à l'avance, avec tant de diversité, de précision et peut-être de clairvoyance, les sujets que ressassent aujourd'hui les médias. Qu'il s'agisse de la raréfaction ou de la disparition d'une ressource naturelle comme le métal dans *La Mort du fer* de Held ou l'électricité dans *Ravage*, ou d'une épidémie naturelle ou artificielle qui décime l'humanité comme dans *La Terre demeure*<sup>(3)</sup> de George Stewart (1949), ou de l'établissement de symbioses originales, la science-fiction peut plus sûrement que dans d'autres domaines prétendre à une certaine précognition.

On peut y voir trois raisons : l'écrivain de S.-F. est à l'aise dans l'évolution à long terme, dans le passage à la limite et la rupture ; le grand bouleversement, la catastrophe sont un des « effets » majeurs du genre, et comme il faut bien les justifier, l'auteur est porté à chercher ce qui pourrait bien craquer dans le dispositif présent ; enfin, la S.-F. accueille volontiers le prophétisme banni de presque toutes les autres formes littéraires, hors le sermon, qui ne décrivent que le passé, le présent, ou l'en-dehors de l'absurde.

Une dernière raison tient à la sœur ennemie de la S.-F., qui représente aussi l'une de ses limites. L'utopie renvoie inéluctablement à l'écologie : dans la société humaine dont elle établit une fois pour toutes les structures et les relations, et dans les interactions entre cette société humaine et son environnement, qu'elle fige. L'utopie présuppose une science achevée de la nature, humaine entre autre, et à défaut de cette science lui substitue des idéologies.

Avec le temps, la référence au long terme est devenue banale, les catastrophes ont été presque abandonnées aux scénaristes de films à sensations, et l'utopie a viré à sa propre dénonciation. Mais le prophétisme tient bon.

Naïf ou élaboré, agaçant ou émouvant, ce prophétisme littéraire rejoint et alimente quelque peu, en cette fin de siècle, la foule des prophétismes religieux, politiques ou para-scientifiques dont l'une des voix les mieux assurées est celle de la revendication verte, de l'écologisme.

Pareil prophétisme ne survient pas à une date, même arithmétiquement remarquable, par pur hasard historique. Il dispose, certes, de la caution d'une science constituée, l'écologie. Il s'appuie sur la perception aiguë, véhiculée auprès des opinions des pays industrialisés par l'uniformisation des médias et la banalisation des moyens de communication et de

transport, d'une mondialisation de la politique, de l'économie et des problèmes de toute nature. Perception qui a son avers du côté d'un possible développement de la solidarité humaine, et son revers de celui d'un sentiment d'écrasement, d'étouffement, devant la complexité de systèmes vitaux rendus involontairement ou savamment incompréhensibles, impénétrables, pour la plupart. Il se nourrit enfin de la perception de changements rapides, parfois brutaux et d'autant plus obsédants qu'ils sont ressentis comme nocifs, en bref du Choc du futur comme l'a baptisé Alvin Toffler.

Je proposerai donc qu'un tel prophétisme se constitue d'une révélation, en l'occurrence d'un substrat scientifique, qu'il lui faut un espace symbolique, en l'occasion la planète Terre, et qu'il se nourrit d'alarmes, ici celle de la surpopulation et de la disette, de l'épuisement d'un stock fini de ressources naturelles, celle enfin de la destruction d'un milieu antérieur.

Mais ces trois ingrédients ne suffisent pas. Il faut en plus un moteur social, constitué dans le monde industrialisé et surtout, sinon exclusivement, occidental, par la déroute de l'individualisme petit-bourgeois et par le désir des grands appareils économiques et politiques de se voir remettre le soin de la gestion du monde. Singulièrement, le discours écologiste a son versant anarchiste qui dénonce non sans apparence de raison les agissements de certains monopoles, et son versant multinational qui au travers du Club de Rome et de la « Tricontinentale » alerte l'opinion sur des périls qu'on veut bien croire réels.

Seuls, ou à peu près, des écrivains de S.-F. ont entrepris d'expliquer sur le mode esthétique qui est le leur, cette étrange collusion. Je pense ici tout spécialement à John Brunner qui dans sa célèbre tétralogie, L'Orbite déchiquetée(4), Tous à Zanzibar(5), Le Troupeau aveugle(6) et Sur l'onde de choc(7) décrit successivement la destruction de la civilisation urbaine, les effets de la surpopulation, ceux de la pollution et enfin ceux du contrôle par réseaux informatiques, en mettant simultanément en scène les irréalistes de la gestion et les gestionnaires de l'irréel.

Je pense aussi, bien évidemment, à Frank Herbert qui, dans Dune(8) et ses suites, puis dans Dosadi(9), indique clairement que le destin écologique d'une planète est l'affaire de grands féodaux, mais aussi des plus déshérités d'entre les déshérités, ceux à qui il ne reste plus que le sable d'un désert et le levain d'une promesse. Les œuvres de ces deux écrivains se complètent. L'une montre l'avènement, dans un avenir proche, de féodalités rapaces, encore incertaines de leur pouvoir sur le milieu naturel ; l'autre peint la chute de féodalités constituées, parce qu'elles ont réduit à l'état de besoin, de pure nécessité prédit par nos écologistes, des populations entières.

Dans notre présent, il y a encore place distincte pour l'écologie et pour l'écologisme, pour une science et pour un prophétisme. Et par suite, pour un



va-et-vient entre deux discours, entre deux pratiques, et pour bien des ambiguïtés.

Ambiguïtés que l'on retrouvera au fil de cette anthologie. C'est ainsi par exemple que, sans que les anthologistes l'aient cherché, les textes franchement pessimistes équilibrent presque exactement les textes plutôt optimistes. Une anthologie française sur le même thème eut sans doute été plus uniformément sombre. C'est que l'écologie à la française se veut volontiers politique et qu'il s'alimente à trois sources anciennes, les imprécations lancées contre la ville, contre l'industrie et contre la science et la technologie. Les auteurs français tiennent souvent un discours contradictoire : ils disent écrire des histoires lugubres parce que l'avenir leur paraît inexorablement tel, et en même temps ils pensent conférer à leurs textes une valeur politique en leur donnant le sens d'un avertissement. Ce qui implique, à moins de délectation morose, que le pire peut encore être évité.

Bien qu'on puisse sans peine remonter plus haut, l'œuvre qui réunit le plus exemplairement les trois imprécations susdites reste sans doute le roman de Barjavel déjà cité, *Ravage*. C'est dans le même sillon que s'inscrit en bonne partie l'œuvre de Jean-Pierre Andrevon, notamment dans ses recueils de nouvelles *Aujourd'hui, demain et après*(10) (1970) et *Cela se produira bientôt*(11) (1971).

L'écologie plus ou moins militant se mêle par la suite à des considérations politiques parfois brumeuses dans des textes qui manifestent souvent une inquiétante fascination par la violence, l'ordre armé et le sadomasochisme. On sait bien que la vertu peint le vice pour mieux le dénoncer. Mais il arrive qu'on ait des doutes. Cette tendance s'est plus ou moins regroupée en une école de « la nouvelle science-fiction française » dont Bernard Blanc s'est fait le héraut, notamment dans la revue *Alerte*(12). La cible préférée de ces auteurs est souvent l'industrie électronucléaire parce que celle est le lieu de confluence entre une technique présumée redoutable, de grandes organisations industrielles et l'appareil bureaucratique d'État.

Philippe Curval, dans son roman *Le dormeur s'éveillera-t-il ?*(13) (1979) a l'audace de remonter, avec le talent qu'on lui connaît, le courant et de décrire un monde désastreux où les Écos ont gagné. Ils ont stoppé la course à l'énergie et à la consommation et du même mouvement ont entraîné la décomposition de la vieille société européenne. Bien que Curval ne soit pas tendre pour cette dernière, notamment dans son chef-d'œuvre, *Cette chère humanité*(14) (1976), il professe une certaine foi, désillusionnée mais nullement vacillante, dans les possibilités de la raison et donc de la science et de la technologie. Si un peu de science nous éloigne peut-être du respect du domaine du vivant, beaucoup de science nous en rapproche et nous permet de le préserver. Là, l'écologie débouche sur



une éthique : vous êtes prié de laisser cette planète dans l'état où vous l'avez trouvée, ou mieux : dans l'état où vous auriez souhaité la trouver.

Force est de constater que cette dimension contestataire est pratiquement réservée, dans la littérature de science-fiction, au développement de thèmes touchant de près ou de loin à l'écologie et à l'écologisme. Il est singulier qu'elle soit particulièrement développée dans les pays industrialisés protestants anglo-saxons, certes, mais aussi ceux du nord de l'Europe et en Allemagne. Si l'on considère comme caractéristique l'opposition à l'industrie électronucléaire, il apparaît que dans tous ces pays cette industrie a vu son développement entravé et parfois bloqué par de tels mouvements d'opinion. Il n'en a guère été de même, au moins jusqu'ici, en France. Et, dans notre pays même, il est peut-être pertinent de relever que c'est plutôt au sud de la Loire et dans l'Est que se recrutent les écrivains, sinon les militants, écologistes.

A contrario, dans les pays latins, Italie, Espagne, et dans les pays de l'Est, absente ou étouffée, la contestation écologiste ne se manifeste guère, ou que timidement, en s'inspirant explicitement du modèle de la contre-culture américaine.

La science-fiction a trop partie liée avec la science et les diverses idéologies qui assignent une place à cette dernière pour que le dossier écologique se trouve de si tôt refermé. La science est un des moyens les plus puissants produits par l'homme pour changer son milieu. C'est de ce changement et de ses effets que la science-fiction tire la substance de ses thèmes. Par suite, la préoccupation écologique l'imprègne dans toutes ses fibres. Et si elle apparaît plus nettement dans les nouvelles qu'on va lire, elle relie de façon souterraine bien des textes publiés dans d'autres volumes de La Grande Anthologie de la Science-Fiction, notamment dans les Histoires de planètes, Histoires de fin du monde et Histoires de demain.

Mais on peut tenter de ramener ces variations innombrables à cinq grandes catégories, ici toutes représentées : la position du problème, établie dans les trois premiers textes qui évoquent la destruction du milieu naturel et des valeurs humaines données comme traditionnelles ; les fausses solutions menant à des impasses ou à l'inhumanité des monstres froids dans les trois nouvelles suivantes ; la recherche de solutions radicales dans les contes de Brian Aldiss et de Philip José Farmer, caractéristiquement les plus longs de ce recueil et concernant la démographie ; ce qu'il en est sur d'autres mondes que la Terre ; et, enfin, en manière de conclusion montée sur pivots, le thème du cycle selon lequel tout s'épuise, mais tout change, et donc aussi tout recommence. Autrement.

Car c'est au fond d'un autrement vivre que procède toute la démarche écologiste. Adapter le monde, s'adapter au monde. S'il est possible...



# LES OISEAUX

par Thomas Disch

*Un monde qui se défait insidieusement, dans un avenir si proche qu'il a comme un goût de passé, où la science et la technologie n'apparaissent que lointainement, au travers de leurs conséquences, tel est le cadre de cette vignette désespérée de Thomas Disch. Une si lente catastrophe quelle est niée par ceux qui la vivent au ras des pâquerettes...*

Je ne peux pas comprendre comment ils ont pu faire une chose pareille, dit Daffy d'une voix qui s'étranglait.

— Les gens, tu sais, commenta Curtis. » Pour lui, cela expliquait tout.

« Oui, mais *comment* ? insista-t-elle en décollant un peu de duvet des œufs lisses et froids.

— Ce n'est pas ta faute, chérie. C'est ce spray qu'ils mettent sur tout. C'est la science.

— Moi, j'appelle ça de la haine.

— Allons, allons. » Curtis enfonça son bec dans ses plumes engluées d'huile brunâtre. Ces scènes le plongeait toujours dans l'embarras. « Il faut essayer de voir les choses de leur point de vue.

— Eh bien, regarde donc ça de leur point de vue. » Elle brisa férocelement la fragile coquille et en sortit un caneton à peine formé. « Voilà à quoi mène ta fichue... » Avec le caneton dans son bec, elle ne put prononcer le mot « objectivité ».

Alarmé, Curtis déploya les ailes et s'éleva à une faible hauteur – les plumes huilées ne permettaient pas un vol prolongé. Il se posa quelques mètres plus loin sur la surface lisse de la mare.

Daffy laissa tomber le petit être sans vie dans le nid. Elle touchait le fond du désespoir. Tout ce qu'elle avait jamais fait, tous les instincts qui l'avaient poussée, le moindre duvet qu'elle avait arraché à sa

maigre poitrine, avaient fini par aboutir à... ceci.

Tandis que sa femme broyait du noir sur la rive, Curtis plongeait au fond de la mare, dans l'espoir de trouver quelque chose de comestible dans l'amas de détritus non biodégradables. Il travaillait avec une farouche détermination, et finit par découvrir une algue d'une bonne cinquantaine de centimètres de long. Tout fier et couvert de boue, il alla en se dandinant la déposer aux pattes de sa femme.

Elle en avala goulûment la moitié, puis, avec un haut-le-cœur, recracha la bouillie noirâtre. « Ça a un goût de... », dit-elle, utilisant un terme que l'on ne peut décemment imprimer.

Curtis goûta l'algue du bout du bec. « Si seulement c'était le cas », dit-il en plaisantant.

Daffy éclata de rire.

« Force-toi à manger un peu », l'encouragea Curtis, prenant son ton raisonnable qui avait le don de mettre Daffy hors d'elle. « Il faut préserver tes forces.

— Ah ! oui ? Et pour quoi faire ?

— Tu m'aimes ? »

Daffy détourna la tête et l'enfonça presque entièrement sous son aile gauche.

« Alors ? Tu m'aimes ?

— Oui.

— Eh bien, voilà pourquoi. Tant qu'on s'aime, tout n'est pas perdu ! »

La première réaction de Daffy fut d'en douter.

L'amour ? Tout son être n'était qu'instinct et amour – mais pas pour Curtis, seulement pour ces pauvres petites créatures sans vie, dans le nid. Mais son mari ne pouvait pas comprendre cela, et elle n'y tenait peut-être pas tellement. Étouffant ses protestations, elle se pencha en avant pour manger l'algue noirâtre et à demi décomposée.

C'était l'automne. Les feuilles qui avaient survécu à l'été étaient depuis longtemps tombées des arbres. La multitude d'insectes divers dont ils s'étaient nourris tout au long d'août et de septembre avait disparu aussi soudainement qu'elle avait fait son apparition. Le fond de la mare n'était plus jonché que de plastique et d'aluminium.

Ils savaient ce qu'ils devaient faire. Le besoin de voler leur démangeait les muscles des ailes et de la poitrine, aussi fort que la

pulsion sexuelle, et pourtant, une étrange répugnance les faisait s'attarder aux bords de cette mare sans vie. Une sorte d'instinct contre nature s'opposait à celui qui les faisait s'élever dans les airs, les forçant chaque fois à regagner, tout désorientés, la surface aquatique encore troublée par leur envol.

Curtis avançait un certain nombre de théories pour expliquer ce comportement aberrant : un syndrome de panique, une altération génétique, leur régime inadéquat, une déviation des pôles magnétiques... Mais la logique était vaine face à ce qu'ils *ressentaient* dès qu'ils avaient atteint une certaine altitude, face à cette terreur absolue, contre laquelle ils ne pouvaient rien.

« Mais nous ne pouvons pas rester ici, protestait Daffy, dont la seule argumentation consistait à répéter un fait incontestable. Je t'assure, nous ne *pouvons* pas.

— Comme si je ne le savais pas.

— Il va se passer quelque chose de terrible.

— Cela aussi, je le sais.

— Mais moi, je le sens. Ça me glace les os.

— Daffy, j'essaie de réfléchir.

— Réfléchir ! Cela fait des semaines que tu ne fais que ça et où en sommes-nous ? Regarde ces arbres ! Touche cette eau – elle est comme de la glace !

— Je sais, je sais.

— Demain, il faut se décider. Oui, il faut.

— C'est ce qu'on dit tous les soirs, Daffy, et chaque matin, c'est la même chose – cette même frousse.

— Je ressens de nouveau cet incroyable besoin de voler.

— Tout juste.

— Bien sûr, dit Daffy sombrement. Pourquoi ne le faisons-nous pas, alors ?

— Voler... chaque fois que nous essayons de partir d'ici, nous allons jusqu'à une certaine distance, et puis cette autre force prend le dessus. Exact ?

— Mais je croyais que tu venais de dire...»

De nouveau, elle n'y comprenait plus rien.

« Nous allons marcher.

— Marcher ? Si loin ?

— Aussi loin que nous pourrons. C'est peut-être seulement dans cette région que nous ne pouvons pas nous envoler. C'est peut-être la vue de la mare, je ne sais pas...

— Mais je n'aime pas marcher ! Surtout pas loin. »

Curtis s'abstint de poursuivre la controverse. Ramenant ses pattes sous lui, il enfouit sa tête sous l'aile et fit semblant de dormir. Daffy, qui aimait peser le pour et le contre de toute décision majeure, monologua encore longtemps, tout en décrivant des cercles erratiques sur la mare. Elle finit toutefois par reconnaître que Curtis avait raison.

Au lever du soleil, ils se mirent en marche vers le sud.

Devant eux, la route s'étendait à perte de vue, sèche, grise et aride, aussi lisse que la plus calme des eaux. Des machines gigantesques passaient à toute allure, si vite qu'elles paraissaient tomber vers l'horizon. Les deux canards continuaient à avancer péniblement, ignorant les machines et ignorés par ces dernières. Daffy aurait préféré rester dans les champs en friche, mais Curtis lui avait assuré qu'ils iraient plus vite sur la route. Ce n'était pas tellement qu'elle se sentait en danger, mais surtout que le *vroum, vroum* incessant rendait toute conversation impossible.

Tous deux étaient terriblement fatigués ; pourtant, le besoin de s'élever dans les airs était toujours aussi fort. Une fois, un peu plus tôt, Daffy avait juste voulu se dégourdir les ailes, mais l'instinct l'avait fait s'élever comme le tourbillon d'un cyclone. Curtis l'avait rattrapée *in extremis* par le petit anneau de métal qu'elle portait à la patte. Un moment, il avait semblé qu'elle allait l'entraîner vers le ciel, puis ses ailes avaient cédé, et elle était lourdement retombée sur le sol, déchirée entre la honte et le désir.

« Ça y est, je ne peux plus marcher ! Tu m'as cassé la patte.

— Penses-tu, dit Curtis, tout de même un peu inquiet.

— Je vais mourir. Il faut que je vole !

— Si tu t'envoles maintenant, ça va être comme les autres fois.

— Non, Curtis, j'ai dépassé ça. Je crois vraiment que je l'ai dépassé.

— Dès que tu seras en haut, tu verras la mare, et tu y retourneras tout droit. Et tous ces efforts n'auront servi à rien.

— Je serais prudente. Je te le promets.

— Il n'en est pas question, Daffy. »

Sur ce, il s'était remis en marche. Elle avait attendu, espérant qu'il se retournerait, puis avait fini par le suivre, les ailes serrées contre le corps.

Vers le soir, la route s'était incurvée dans la direction où le soleil se couchait derrière un nuage de fumées industrielles. Ils se trouvaient sur le côté droit de la route, et pour continuer vers le sud, il aurait fallu la traverser. Mais la circulation était pire que jamais.

« Si on volait ? hasarda Daffy.

— Non, nous attendrons », rétorqua Curtis sur un ton péremptoire.

Ils attendirent et attendirent, mais il y avait toujours des voitures, dans une direction ou dans l'autre. Elles avaient allumé leurs phares, et Daffy avait le vertige en voyant leurs ombres s'allonger puis disparaître sur le ruban de béton. Finalement, ils abandonnèrent et descendirent dans le fossé bordant la route. Par un coup de chance, ils y trouvèrent une adorable flaque pour passer la nuit.

En se réveillant le lendemain matin, la première chose que Daffy vit fut la lueur méchante des yeux d'un rat, à moins d'un mètre devant elle. Automatiquement, elle essaya de s'envoler de la flaque, mais ses ailes se refusèrent à bouger. Elle poussa des cris hystériques, réveillant Curtis, qui vit le rat, mais resta lui aussi étrangement immobile. De même que le rat, d'ailleurs.

« Tout ceci n'est pas réel, pensa Daffy. Je fais sûrement un cauchemar. »

Curtis, calme comme toujours, avait quant à lui atteint une autre conclusion : « La flaque a gelé au cours de la nuit. Nous sommes pris dans la glace ; voilà pourquoi nous ne pouvons pas bouger.

— Mais le rat... !

— C'est un rat mort, Daffy.

— Mais regarde-le ! Ces dents !

— Regarde-le, plutôt. Mieux encore, sens-le. Il doit être là depuis au moins une semaine. »

Curtis se mit à picorer méthodiquement la glace tout autour de lui, et put bientôt aider Daffy à se dégager. Comme elle avait dormi dans le coin le moins profond de la flaque, ce ne fut pas facile, et elle perdit pas mal de plumes dans sa hâte.

Sur toute la longueur du fossé, il y avait des rats à divers stades de décomposition, ainsi que deux belettes mortes et un hibou à moitié dévoré. Daffy considéra cette légion d'ennemis hors d'état de nuire



avec un mélange de peur et de triomphe. D'un côté, le monde serait certainement meilleur sans animaux de proie, mais de l'autre... Elle ne savait pas exactement ce qu'il y avait sur l'autre plateau de la balance, mais il y avait à coup sûr quelque chose.

« Daffy, viens voir, il y a une caverne.

— Pour l'amour de Dieu, Curtis, tu ne vas quand même pas... Curtis ! » Elle arriva à l'ouverture trop tard pour l'empêcher d'y pénétrer.

« Regarde ! Il y a de la lumière à l'autre bout ! Ça passe sous la route !

— Reviens, Curtis ! »

Elle fit quelques pas dans l'obscurité. Curtis la devançait déjà de plusieurs mètres. Elle voyait sa silhouette contre le rond de lumière à l'autre extrémité de la caverne.

« Nous allons vers le sud, Daffy. *Vers le sud !* »

Sa voix éveillait des échos inquiétants.

Daffy fit prudemment un pas en avant, et posa la patte en plein dans le corps mou d'un rat. Elle bondit en arrière en hurlant, et se cogna violemment la tête contre le plafond du conduit souterrain.

« N'aie pas peur, chérie. Tous ces rats sont morts, aussi morts que... »

Juste à ce moment, le dernier rat survivant lui sauta à la gorge.

Curtis battit des ailes pour se dégager, en heurtant les patois de béton, mais son adversaire s'accrochait avec opiniâtreté, malgré sa faiblesse. Curtis le frappa des ailes et du bec, et essaya de l'étouffer sous son poids, mais en vain ; le rat tenait bon. La lutte se poursuivit jusqu'à la mort des deux adversaires.

Daffy s'envola vers le sud. Elle vola pendant des jours et des jours, survolant de grands lacs gris et des villes plus grandes et plus grises encore, suivant des routes et des rivières sinueuses, traversant des nuages éblouissants et de la fumée âcre et piquante – toujours vers le sud. Depuis le moment ; où elle avait pris son essor, elle avait apparemment oublié Curtis. Elle ne faisait qu'un avec le rythme de ses ailes. A une ou deux reprises, elle connut un instant de panique, mais ce n'était pas le besoin fatal de regagner le nid où pourrissait sa progéniture. Non, elle se sentait simplement perdue, isolée. Lors des premières migrations de sa jeunesse, elle n'était qu'un atome de poussière dans une formation de huit ou neuf oiseaux, une partie d'une seule entité, d'une seule action, d'un unique désir. Mais cette

angoisse céda bientôt la place à la certitude de retrouver, bientôt peut-être, l'unité primordiale.

Parfois, elle parlait toute seule : « Tout finit par s'arranger, après tout », se disait-elle. Ou bien : « Tu te fais de la bile, tu te ronges les sangs, tu crois que l'univers entier s'écroule sur ta tête, et soudain – le lendemain, il se met à pleuvoir ! Non, je ne prétends pas que le monde soit idéal. Ça serait stupide. Il suffit de regarder autour de soi pour voir... enfin, un tas de choses ! Mais si on tient le coup, et si on s'efforce de faire de son mieux ce qu'on est obligé de faire, tout finit par s'arranger. »

Elle continua inlassablement à voler, et en un rien de temps (bien qu'elle fût plus fatiguée qu'elle ne voulait se l'avouer) elle atteignit l'océan. Son moral était au plus haut. Ce n'était plus loin maintenant, tout au plus une journée de vol.

Pourtant, tandis qu'elle survolait l'étendue salée, un événement étrange se produisit. Au début, elle crut que c'était simplement dû à la fatigue. Ses ailes battaient l'air, mais c'était en vain. On aurait dit que la nature même de l'atmosphère avait changé. Elle perdit aussi le sens de l'orientation, et dut faire un grand crochet sur sa droite, puis sur sa gauche, afin de retrouver une bonne perception du sud. Il lui semblait aussi entendre le tonnerre, bien que le ciel fut sans un nuage – en général lointain et faible –, mais parfois si fort qu'en fermant les yeux, elle se serait cru au beau milieu d'un orage.

« C'est absurde », couina-t-elle avec irritation. S'il y avait eu un danger tangible, elle aurait eu peur. Mais il n'y avait rien.

L'air crépita, et quelques secondes furent arrachées à la régulière progression du temps vers le sud. Le tonnerre devint gigantesque, monstrueux, et soudain, juste au moment où il devenait intolérable, il cessa brusquement.

« Ouf ! Espérons que... »

La voûte du ciel s'effondra. Et, tandis que le Concorde passait au-dessus d'elle, invisible, Daffy tomba comme une pierre, morte, vers l'océan perdu.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

*The Birds.*



# A LA QUEUE !

par Keith Laumer

*La file d'attente, plus vulgairement appelée queue, est sans doute comme l'agriculture, l'élevage et la bureaucratie une invention du néolithique. On imagine mal, en effet, des chasseurs faisant la queue devant le gibier. Elle fait donc partie du patrimoine écologique humain bien quelle soit imparfaitement intégrée à notre système de valeurs puisque certains s'en plaignent et qu'il se trouve à l'occasion des resquilleurs. Quelques sociologues lui prêtent des vertus en avançant quelle demeure une des rares occasions de contacts sociaux. Peut-on aller jusqu'à y voir le but ultime et la finalité profonde de toute l'espèce humaine ?*

Le vieil homme s'écroula au moment précis où le cyclomoteur de Farn Hestler qui revenait des toilettes publiques passait à sa hauteur dans la queue. Hestler freina et examina le visage convulsé, masque de cuir pâle et lisse où la bouche se tordait comme pour échapper au corps en train de mourir. Puis il sauta de son cyclo et se pencha sur la victime ; si rapide qu'il fut, il se trouva précédé par une femme maigre aux doigts noueux comme des racines qui s'agrippait aux épaules décharnées du vieillard.

« Dites leur « mon nom » : Millicent Dredgewicke Crump, criait-elle de sa voix perçante au visage absent.

Ah ! si vous saviez ce que j'ai enduré, combien je « mérite » l'aide que...»

Hestler l'envoya bouler d'une adroite poussée du pied.

Il s'agenouilla à côté du vieil homme et lui souleva la tête.

« Des vautours, fit-il, voraces et claquant du bec. Mais je suis là maintenant ; et dire que vous étiez si près du début de la file. Je parie que vous en auriez des histoires à raconter, vous, un vieux de la vieille ; pas comme ces enc..., euh ! ces sales resquilleurs, se reprit-il évitant le mot obscène. Je pense qu'un homme a droit à un peu de

dignité dans un moment pareil... !

— Tu perds ton temps, mec », fit une voix épaisse.

Hestler leva les yeux sur le faciès d'hippopotame de celui qu'il avait toujours cru être Vingtième Derrière.

« Ce vieux schnok est mort. »

Hestler secoua le cadavre. « Dites-leur que c'est Argall. Y. Hestler hurla-t-il aux oreilles mortes. Argall, A.R.G.A.L.L...

— Ça suffit ! claironna un agent de file, coupant court aux palabres. Vous, reculez ! » Un mouvement sec du menton rendait l'ordre pressant. Hestler se releva à regret, les yeux fixés sur le visage de cire qui se relâchait en une expression d'étonnement horrifié.

« Vampire ! gronda la femme maigre. Enc... de resquilleur ! » Elle avala le mot prohibé.

« Ce n'était pas à moi-même que je pensais, rétorqua furieusement Hestler, mais à mon fils Argall qui n'y est ! pour rien...

— Ça va, silence ! » grogna le flic. Il agita le pouce en direction, du mort. « Ce gars-là avait-il pris des dispositions ?

— Oui ! cria la femme maigre. Il a dit : « A Millicent Dredgewicke Crump. » Ça s'écrit M.I.L...

— Elle ment, coupa Hestler. Il se trouve que moi j'ai entendu le nom de Argall Hestler... pas vrai, monsieur ? » Les yeux brillants, il s'adressait à un jeune gars à la mâchoire tombante qui observait le cadavre.

Le garçon déglutit et regarda Hestler en face.

« Bon sang, il a pas dit un mot », fit-il et il cracha, manquant de justesse le soulier de Hestler.

« Mort intestat », entonna le flic et il nota dans son carnet. Il fit un geste, une équipe de déblayage arriva, chargea le corps sur une charrette, le recouvrit et l'emmena.

« Serrez le rang », ordonna le flic.

Quelqu'un marmonna : « Intestat, des foutaises, ouais. C'est vraiment dégueulasse ; la case revient au gouvernement, personne n'en profite, nom de Dieu ! » Le gros type qui venait de parler regarda les autres autour de lui. « Dans ces cas-là on devrait se serrer les coudes et se mettre d'accord à l'avance sur un plan équitable...

— Hé mais, intervint le jeune gars à la mâchoire tombante, c'est de la conspiration ça !

— Ce n'était pas mon intention de proposer quoi que ce soit d'illégal. » Le gros type s'éclipsa et reprit sa place dans la file. Comme d'un commun accord la petite foule se dispersa, chacun se glissant à sa place d'un adroit jeu de jambes. Hestler haussa les épaules, réenfourcha son cyclo et poursuivit sa route en pétaradant, conscient des regards envieux qui le suivaient. Il dépassa les mêmes dos que d'habitude, certains debout, d'autres assis sur des pliants de toile sous des parasols fanés par le soleil ; çà et là une queuebane de nylon, haute et carrée, tantôt en piètre état, tantôt décorée quand elle appartenait aux riches. Lui avait de la chance : jamais il n'avait fait partie des « Debout » à se faire suer dans la file, exposé au soleil et aux regards indiscrets.

C'était un après-midi radieux. Le soleil dardait ses rayons sur la vaste rampe de béton où la file serpentait, venant d'un point perdu dans le lointain de la plaine. Devant – plus très loin maintenant et se rapprochant chaque jour – se dressait le mur nu et blanc, percé seulement par la fenêtre, terminus de la file. Hestler ralentit comme il approchait de la queuebane des Hestler ; sa gorge se noua quand il vit à quel point elle était proche maintenant du début de la filé. A une, deux, trois, quatre cases ! Grands dieux ! cela signifiait que six personnes avaient été inspectées dans les douze dernières heures – chiffre sans précédent – et cela voulait dire – Hestler retint sa respiration – qu'il pourrait lui-même atteindre la fenêtre dans le prochain mouvement. Pendant un bref instant il fut pris de l'envie folle de fuir, de changer de place avec Premier Derrière puis avec Deuxième et s'arranger pour reculer jusqu'à bonne distance et se donner le temps d'y réfléchir, de se préparer...

« Dis, Farn... – la tête de son cousin Galpert émergea des rideaux de la queuebane aux parois de nylon. Tu sais quoi, j'ai avancé d'une place pendant que tu étais parti. »

Hestler plia le cyclo et le posa contre l'étoffe délavée. Il attendit que Galpert soit sorti puis, subrepticement, il ouvrit en grand les rideaux d'un coup sec. L'endroit sentait toujours le fauve après que son cousin y ait passé une demi-heure pendant que lui allait à la pause toilettes.

« On touche au but, fit Galpert tout excité en lui tendant le coffret contenant les papiers.

— J'ai l'impression que... » Il s'interrompit car soudain une vive altercation s'éleva à quelques cases derrière eux. Un petit homme aux cheveux ternes et aux yeux bleus saillants essayait de se frayer une place entre Troisième et Cinquième Derrière.

« Dis voir, ce n'est pas Quatrième Derrière ? demanda Hestler.

— Vous ne comprenez pas, pleurnichait le petit homme ; j'ai dû aller satisfaire un besoin naturel imprévu...» Ses faibles yeux fixaient Cinquième Derrière, un grand gaillard aux traits vulgaires, portant une chemise voyante et des lunettes de soleil. « Vous m'aviez dit que vous me garderiez ma place !...

— Et alors, à quoi ça sert la pause-toilettes, hé ! pauvre type ? allez, casse-toi ! »

Un tas de gens criaient maintenant après le petit homme.

« Resquilleur, enc...leur, resquilleur, enc...leur...»

Le petit homme battit en retraite, se plaquant les mains aux oreilles. L'obscène mélodie enflait, reprise par d'autres voix.

« Mais c'est « *ma* » place gémissait l'évincé. Père me l'a laissée quand il est mort, vous vous souvenez tous de lui...» Sa voix se noya dans le brouhaha.

« C'est bien fait pour lui, fit Galpert embarrassé par l'obscène litanie, celui qui part sans se soucier plus que ça de son héritage...»

Ils regardèrent l'ancien Quatrième Derrière faire demi-tour et s'enfuir les mains toujours collées aux oreilles.

Hestler aéra la queuebane pendant encore dix minutes après que Galpert fut parti avec le cyclo ; le visage de marbre, les bras croisés, les yeux rivés sur le dos de Premier Devant. Son père lui en avait raconté de bien bonnes sur Premier Devant ; à l'époque où ils étaient jeunes hommes tous les deux, presque en bout de file. Paraît que c'était un sacré numéro dans ce temps-là, toujours à plaisanter avec les femmes à proximité dans la file, leur proposant d'échanger sa place contre certains égards. Il n'en restait plus grand-chose maintenant ; rien qu'un petit vieux tout tassé, craquelé comme une vieille chaussure, et suant son eau dans la file. Hestler se dit qu'il avait de la chance, lui il avait succédé à Père quand ce dernier avait eu son attaque ; un bond de 21 294 cases. Peu de jeunes gens en faisaient autant. Non pas qu'il soit si jeune que ça ; il avait fait son temps dans la queue, on ne pouvait pas dire qu'il ne méritait pas cet avancement.

Et là, dans quelques heures peut-être, il atteindrait le début de la file. Il toucha le coffret qui contenait les papiers de son père – et les siens bien sûr et ceux de Cluster et des gosses – enfin, tout. Dans quelques heures, si la queue continuait d'avancer, il pourrait se détendre, prendre sa retraite, et laisser les gosses se débrouiller, chacun ayant sa propre place dans la queue. Et qu'ils se débrouillent aussi bien que leur papa qui arrivait lui au début de la queue à moins

de quarante-cinq ans !

A l'intérieur de la queuebane il faisait chaud, sans un souffle d'air. Hestler enleva sa veste et s'installa dans le hamaccroupi – certes, ce n'était pas la position la plus confortable qui soit, mais elle était parfaitement conforme au règlement de la queue qui stipulait qu'un pied au moins devait toucher terre en permanence, la tête devant toujours, elle, se trouver plus haut que la ceinture. Hestler se souvenait d'un incident, quand, des années auparavant, un pauvre diable sans queuebane s'était endormi debout : les yeux fermés et les genoux fléchis il s'était lentement affaissé sur ses talons puis lentement s'était relevé, avait cligné des yeux et s'était rendormi. Ils l'avaient regardé monter et descendre comme ça pendant une heure, jusqu'à ce que finalement il laissât pendre sa tête plus bas que la ceinture. Ils l'avaient alors éjecté de la file puis avaient serré le rang. Ah ! il y avait du sport dans la queue à l'époque, pas comme maintenant ; l'enjeu devenait trop important si près du but. Ce n'était plus le moment de s'amuser à ces petits jeux-là.

Juste avant le crépuscule, la file avança. Plus que trois ! Le cœur de Hestler cognait dans sa poitrine. La nuit était tombée quand il entendit la voix chuchoter : « Quatrième Devant ! »

Hestler, réveillé, sursauta, il cligna les yeux, se demandant si la voix insistante provenait de ses rêves.

« Quatrième Devant ! », souffla de nouveau la voix. Hestler écarta vivement le rideau, ne vit rien, et rentra la tête. Il aperçut alors le visage émacié et pâle, les yeux saillants de Quatrième Derrière scrutant par la fente d'aération ; à l'arrière de la tente.

« Vous devez m'aider, fit le petit homme. Vous avez vu ce qui s'est passé ; vous pouvez témoigner qu'on m'a escroqué, qu'on m'a... »

Hestler l'interrompit : « Dites donc, qu'est-ce que vous faites là en dehors de la queue ? Je sais que vous êtes déplacé, pourquoi n'êtes-vous pas à votre nouvelle case ?

— Je... Je ne peux pas m'y résoudre, bredouilla-t-il. Ma ! femme, mes enfants... Ils comptent tous sur moi.

— Il fallait y penser plus tôt.

— Je vous jure que je n'y pouvais rien ; ça m'a pris si ; soudainement, et...

— Vous avez perdu votre place. Je n'y peux rien ! moi.

— Si je dois tout recommencer maintenant... J'aurai soixante-dix ans quand j'arriverai à la fenêtre !



— Ce n'est pas mon affaire...

— ... Mais si seulement vous expliquiez à la police de la file ce qui s'est passé, que vous leur expliquiez mon cas particulier...

— Vous êtes cinglé ! je ne peux pas faire ça.

— Mais vous... je me suis toujours dit que vous aviez l'air d'un chic type...

— Vous feriez mieux de partir. Imaginez que quelqu'un me voit discuter avec vous.

— Il fallait que je vienne vous parler, je ne sais pas votre nom mais après tout ça fait neuf ans qu'on est à quatre cases l'un de l'autre...

— Partez ! avant que je n'appelle un flic de file. »

Hestler eut du mal à reprendre ses aises après que Quatrième Derrière fut parti. Il y avait une mouche dans la queuebane, la nuit était chaude. La file avança encore et Hestler dut sortir et pousser la queuebane. Plus que deux cases ! l'excitation était si intense qu'il se sentait un peu malade. Encore deux mouvements et il serait à la fenêtre. Il ouvrirait le coffret et présenterait les papiers, en prenant son temps, le tout en règle et en bon ordre. Brusquement, il eut un pincement au cœur en se demandant si personne n'avait fait de gaffe là-bas derrière dans la file, soit en oubliant de signer quelque chose ou en oubliant un sceau de notaire ou une signature de témoin. Non, ils n'avaient pas pu faire ça. Rien n'était aussi stupide. A cause de ça on risquait de se faire jeter de la file, perdre sa place et devoir retourner tout au bout de la queue...

Hestler écarta ces idées noires. Il était un peu nerveux, voilà tout. Mais qui ne le serait pas ? Après cette nuit, sa vie serait complètement transformée ; c'en serait fini de faire la queue pour lui. Il aurait le temps... tout le temps qu'il voudrait pour faire les choses auxquelles il n'avait pu penser pendant toutes ces années.

Quelqu'un se mit à crier, tout près. Hestler sortit en trébuchant de la queuebane et vit Deuxième Devant, maintenant en tête de file, brandir le poing sous le nez du petit visage à moustache noire et visière verte encadré dans la fenêtre et baigné d'une lumière blanche et crue.

« Imbécile, idiot, abruti ! hurlait Deuxième Devant. Qu'est-ce que ça veut dire : ramenez-le chez vous et faites épeler à votre femme son deuxième prénom ! »

Deux costauds de la police de file l'empoignèrent par les bras et l'emmenèrent. Hestler avança d'une case, poussant la queuebane sur

ses roulettes. Plus qu'un devant ; après ce serait à lui. Bah ! il n'y avait pas de bile à se faire ; la file avait progressé à la vitesse de l'éclair mais il faudrait quelques heures encore pour inspecter le gars devant. Il avait le temps de se détendre, de se calmer les nerfs, de se préparer à répondre aux questions...

« Je ne comprends pas, monsieur, disait la voix fluette de Premier Devant à la petite moustache noire derrière la fenêtre. Mes papiers sont tout à fait en règle, je vous assure.

— Vous m'avez dit vous-même que votre père était mort, fit la petite voix cassante de Moustache Noire. Ce qui signifie qu'il vous faut recommencer le formulaire 56839847565342-B en six exemplaires, contresignés par le médecin, la police des domiciles, ainsi que les dérogations des services A, B, C, etc. Tout ça se trouve dans le règlement.

— Mais ! mais il est mort il y a à peine deux heures ; je viens juste de l'apprendre...

— Deux heures ou deux ans, il est mort tout pareil.

— Mais ! je vais perdre ma place ! Si je ne vous l'avais-pas dit...

— Eh bien, je n'en aurai rien su. Mais vous l'avez dit, c'est vrai aussi.

— Ne pourriez-vous pas faire comme si je n'avais rien dit ?

— Vous insinuez que je pourrais frauder ?

— Non... non...» Premier Devant tourna les talons et s'éloigna d'un pas mal assuré, serrant dans sa main les papiers refusés. Hestler avala sa salive.

« Suivant », dit Moustache Noire.

Les doigts d'Hestler tremblaient visiblement quand il ouvrit le coffret. Il étala les papiers rose pâle (douze exemplaires), les papiers puce (neuf exemplaires), les papiers jaune citron (quatorze exemplaires), les papiers vert pâle, (cinq exemplaires)... cinq seulement ? Était-ce bien cela, en aurait-il perdu un ? L'angoisse lui serra la poitrine comme un étou.

« Rose pâle : douze exemplaires, annonça le fonctionnaire d'un air sombre.

— ... Ou... Oui. Ce n'est pas cela ? fit Hestler en bégayant.

— Bien sûr. » Le préposé continua de compter les papiers, faisant d'obscur annotations dans les coins.

Il faisait presque jour quand le fonctionnaire tamponna le dernier feuillet, colla le dernier timbre, fourra la liasse de documents inspectés dans une fente puis leva les yeux sur le suivant derrière Hestler.

Hestler hésita, tenant le coffret dans ses doigts inertes. Il semblait anormalement léger.

« C'est tout, fit le préposé ; Suivant. »

Il avança vers la fenêtre, bousculé, par Premier Derrière. C'était un petit « Debout » bancal avec de grosses lèvres pendantes et de grandes oreilles. Hestler ne l'avait jamais bien regardé avant. Il fut pris de l'envie de lui expliquer comment ça s'était passé, de lui donner quelques tuyaux amicaux comme un vieux vétéran de la fenêtre à un petit nouveau. Mais l'homme ne lui adressa pas un regard.

S'écartant, Hestler aperçut la queuebane. Elle avait l'air abandonnée, inutile. Il pensa à toutes les heures, les jours, les années qu'il avait passés dedans, recroquevillé sur son hamaccroupi...

« Vous pouvez la prendre », dit-il impulsivement à Deuxième Derrière, une femme courtaude aux joues flasques. Il gesticulait montrant la queuebane. Elle eut un reniflement de mépris et l'ignora. Il remonta la file en flânant, observant avec curiosité les gens qui s'y trouvaient, les visages et silhouettes variés, grands, gros, minces, vieux, jeunes – ces derniers en petit nombre –, leurs vêtements usés, leurs cheveux coiffés ou non. Certains avaient du poil sur le visage, d'autres avaient les lèvres faites, tous étaient laids chacun à sa manière.

Il rencontra Galpert filant vers lui sur le cyclomoteur. Galpert ralentit, la bouche grande ouverte, et s'arrêta.

Hestler s'aperçut que son cousin avait des chevilles maigres et osseuses émergeant de ses chaussettes marron. L'élastique de l'une d'elles ayant trépassé, la chaussette tombait, laissant apparaître le blanc laiteux de la peau.

« Farn... Que... ? »

— Ça y est. » Hestler lui présenta le coffret vide.

« Ça y est... ? » Galpert, éberlué, porta son regard sur la lointaine fenêtre.

« Ça y est, ce n'était pas terrible en vérité.

— Alors... je... je n'ai donc pas besoin de... » La voix de Galpert s'éteignit.

« Non, pas besoin, Galpert, plus jamais.

— Oui mais que... ? » Galpert regarda Hestler puis la file puis de nouveau Hestler : « Tu viens, Farn ? »

— Je... je crois que je vais me promener un peu ; histoire de savourer ça, tu vois.

— Bon », fit Galpert. Il remit le cyclo en marche et s'éloigna lentement sur la rampe.

Soudain, Hestler se mit à penser au temps... à tout ce temps qui s'étendait devant lui, tel un gouffre. Qu'en ferait-il ? Il faillit rappeler Galpert, mais finalement il se tourna et reprit sa marche le long de la file. Les visages regardaient au-delà de lui, par-dessus lui, à travers lui.

Le milieu de la journée arriva puis s'en fut. Hestler se procura un hot-dog tout sec et du lait chaud dans un gobelet de carton chez un marchand ambulant dont le triporteur était surmonté d'un grand parasol ; un poulet apprivoisé était perché à l'arrière. Il continua, scrutant les visages. Ils étaient tous si laids ! Ils lui firent pitié ; ils étaient si loin de la fenêtre. A un moment il aperçut Argall et lui fit signe ; mais Argall regardait de l'autre côté. Il se retourna ; la fenêtre était à peine visible, minuscule point sombre vers lequel la file s'égrenait. Que pensaient-ils, à faire la queue comme ça ? Comme ils devaient l'envier !

Mais personne ne semblait le voir. Vers le coucher du soleil il commença de se sentir seul. Il avait envie de parler à quelqu'un mais aucun des visages qui passait ne lui était sympathique.

Il faisait presque nuit quand il atteignit le bout de la file. Au-delà, la plaine déserte s'étendait jusqu'à l'horizon obscur. Comme ça avait l'air morne et solitaire là-bas.

« Comme ça a l'air morne, s'entendit-il dire au petit gars au visage grêlé qui se pressait au bout de la file les mains dans les poches. « Et solitaire ».

« Vous faites la queue, ou quoi ? », demanda le petit gars.

Hestler regarda une nouvelle fois l'horizon blême. Il s'approcha et se plaça derrière le jeunot.

« Bien sûr », fit-il.

Traduit par BERNARD RAISON.

*In the queue.*

© Damon Knight, 1971.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

# COUREUR DE DOT

par Poul Anderson

*La destruction de la nature hors de quelques réserves sauvages, le pullulement de l'humanité, l'encadrement de la société poussé jusqu'au totalitarisme mou, autant de thèmes qu'on retrouvera souvent dans cette anthologie. Mais même dans un tel monde, il y a toujours des petits malins qui s'ingénient à trouver le moyen d'en sortir et de vivre comme au bon vieux temps. Écologisme oui, mais individualisme pas mort !*

Après avoir nettoyé l'intérieur, je sortis prendre l'air du soir. Je n'étais venu m'installer que depuis quelques jours. Avant, j'étais tout simplement dans la forêt. Maintenant, j'étais au-dessus de la ligne boisée et j'avais à peine eu le temps d'y accoutumer mon corps... rafistoler la cabane et ses meubles, explorer les alentours, déployer les micros et caméras, laisser mes poumons apprendre à aimer un air plus léger. Mon âme s'affairait toujours à se sentir chez elle.

Il me manquait les taches de soleil répandues comme de l'or sur le doux tissu brun de l'ombre, la raideur mâle et l'odeur doucement féminine des pins, leur vert qui montait percer le ciel, un ruisseau scintillant et chantant, les appels d'oiseaux, le wapiti aux magnifiques bois qui était devenu mon ami et mangeait dans ma main. (Il appréciait particulièrement les pelures de concombres. Je l'avais baptisé Charlie.) On ne vit pas six mois au même endroit, des couleurs éclatantes de l'automne au dur blanc de l'hiver, pour renaître avec la terre au souffle du printemps... on ne fait pas cela sans garder à jamais jusqu'à la moelle des os quelque chose du lieu.

Néanmoins le souvenir du haut pays me hantait et quand Jo Modzeleski m'avait annoncé qu'elle n'avait pas réussi à m'obtenir une prolongation, j'avais décidé de monter pour le temps qu'il me restait. Cela faisait partie de mon plan ; elle adorait autant que moi le pays sauvage, mais son cœur restait accroché aux sommets qui devraient l'aider à surmonter ses humeurs. Moi, j'étais heureux de me retrouver là.

Et une fois que j'eus quitté la cabane et dépassé mon aéroglisseur squelettique, qu'il n'y eut plus rien de construit de main d'homme entre le monde et moi, tout mon être se sentit soudain et de nouveau partie intégrante de ce lieu.

Cette base se situait sur une prairie alpestre. Une herbe épaisse et grasse, élastique sous le pied, étoilée de pâquerettes. Ça et là, des blocs de roche gros comme des maisons, leur gris marqué par le glacier qui avait autrefois creusé le petit lac qui ondulait et brillait à faible distance un signe de plus pour m'indiquer que j'appartenais aussi à l'éternité. Tout autour, les monts de la Wind River dressaient leurs têtes couronnées de neige et leurs flancs de roc bleu foncé jusqu'au ciel si haut qu'il donnait le vertige et où planait un aigle. Ses ailes réfléchissaient le soleil qui descendait à l'ouest. Et ses rayons semblaient pénétrer la fraîcheur du soir, lui conférer une qualité fondue ; et dans les hauteurs, les ombres s'animaient.

Je respirais une odeur de croissance, plus austère que celle de la forêt mais non moins puissante. Un poisson sauta dans un bref éclair et, un instant après, très faible dans le silence, je perçus le petit choc de sa retombée. Bien qu'il n'y eût pas de vent, je sentais les baisers de l'air sur mon visage.

Je boutonnai ma veste épaisse, tirai de mes poches de quoi fumer, et examinai les alentours. Une fois ou deux déjà, j'avais aperçu un ours. Pas question d'établir avec un tel animal des rapports comme ceux que j'avais avec Charlie, mais j'étais certain que nous parviendrions à nous partager le territoire à l'amiable, et si je réussissais à placer des appareils enregistreurs, une fois que je connaîtrais ses habitudes, de façon à prendre des images de la vie de l'ours – ou de l'ourse, auquel cas elle aurait des oursons...

*Non. Tu dois regagner la civilisation à la fin de cette semaine. Tu te rappelles ?*

*Oui, mais il se pourrait que je revienne.*

Comme pour répondre à ma pensée, j'entendis un bourdonnement dans l'air. Il grossit, puis un autre glisseur apparut. Jo acceptait mon invitation et arrivait plus tôt que je ne l'avais prévu en lui disant : « Venez dîner vers le coucher du soleil. » Plus tôt que je n'avais espéré ? J'avais le cœur battant. Je refourrai pipe et blague dans ma poche et me hâtai à sa rencontre.

Elle atterrit et sauta de la bulle avant même que les moteurs des coussins d'air se fussent tus. Elle avait toujours été vive et gracieuse. Sinon, elle n'avait rien d'exceptionnel : courte, trapue, le nez retroussé, des yeux ronds et pâles, les cheveux noirs coupés court.

Pour l'occasion, elle avait abandonné son uniforme de surveillante forestière en faveur d'une combinaison collante, iridescente... qui l'aurait fort avantageée... si elle avait su la porter.

« Bienvenue, dis-je, en lui prenant les mains et avec mon plus large sourire.

— Salut. » Elle avait le souffle rapide. Ses joues s'empourpraient et pâlissaient alternativement. « Comment va ?

— Très bien. Attristé à l'idée de partir, bien sûr. » Je m'efforçai de donner un tour ironique à mon sourire pour ne pas sembler trop m'apitoyer sur mon propre sort.

Elle détourna les yeux. « Mais vous allez retrouver votre femme. »

*Doucement, mon gars.* « Vous arrivez tôt, Jo. Moi qui voulais que les consommations et les amuse-gueule soient prêts à l'avance ! Maintenant, vous allez entrer et me regarder travailler.

— Je vais vous donner un coup de main.

— Jamais de la vie ! Vous êtes mon invitée. Asseyez-vous et reposez-vous. » Je lui pris le bras pour la conduire jusqu'à la cabane.

Elle émit un rire hésitant : « Avez-vous peur que je vous encombre, Pete ? Rien à craindre. Je les connais, ces baraques de fortune... c'est normal, au bout de trois ans... »

*J'en ai passé quatre ici, après une demi-douzaine d'autres années en d'autres régions sauvages, avant de décider que c'était celle-ci que je voulais enregistrer en profondeur, car elle est pour moi la plus belle d'entre les belles.*

«...et, de toute façon, on n'y trouve jamais qu'un seul et même endroit où emmagasiner n'importe quoi », poursuivait-elle. Puis elle se tut, et je restai également silencieux ; tandis qu'elle tournait la tête de droite et de gauche, en s'imprégnant de l'air et de la clarté du couchant. « Je vous en prie, ne soyez pas trop pressé. La soirée est splendide. Et vous vouliez en profiter. »

Sous-entendu : et il ne vous reste plus beaucoup de temps, Pete. Le projet de documentation a officiellement pris fin l'an dernier. Vous êtes le dernier des rares hommes des communications à avoir obtenu l'autorisation de rester pour finir les séquences entamées. Maintenant, plus de tergiversations, plus de prolongations. Le mot d'ordre : Tout le Monde Dehors.

Ma réponse informulée : sauf vous autres, les forestiers. Une poignée que vous êtes, détenteurs de diplômes en écologie, en biologie des sols et en je ne sais quoi – une poignée qui avez gagné la course



contre toute une horde – cela vous confère-t-il le droit de régner sur tout ceci ?

« Oui, certes », dis-je, ajoutant : « Mais mon plaisir est d'autant plus grand qu'il s'augmente de votre compagnie.

— Merci, mon bon monsieur. » Elle ne parvenait pas à adopter un ton enjoué.

Je lui serrai le bras. « Savez-vous que vous allez me manquer ? Terriblement, Jo ! » Toute l'année, tandis que mon plan s'élaborait, j'avais profité de sa présence. Pas seulement les parties de cartes et les longues conversations au sensiphone ; non, mais des randonnées à deux, des pique-niques, la pêche, l'observation des oiseaux et des cerfs, la contemplation des étoiles. Un gars des communications apprend à flatter les gens et bien que je n'aie guère eu à user de ce talent depuis une dizaine d'années, il n'était pas éteint en moi. Aussi naturel que de respirer. J'étais capable de manifester de l'intérêt pour ses propos les plus banals, pour ses opinions les plus sottement sentimentales. « Venez me voir quand vous serez en congé.

— Oh ! je... je vous sensiphonerai de temps en temps... si Marie... n'y voit pas d'objection.

— Non, j'entends que vous veniez en chair et en os. Les images holographiques, les circuits de parfum et de température et tous les autres dont on peut s'offrir l'utilisation... non, une communication ce n'est pas comme d'avoir une amie auprès de soi. »

Elle fit la grimace. « Vous serez en ville.

— Ce n'est pas tellement désagréable, dis-je avec le plus d'enthousiasme possible. Un appartement assez vaste, bien plus que cette hutte en plastique. Isolation sonore. Air filtré et climatisé. Toute l'agglomération totalement protégée et policée. Des véhicules blindés à votre disposition quand vous désirez sortir.

— Et un masque sur le nez et la bouche ! » Elle faillit s'en étouffer.

« Non, non, il y a longtemps que ce n'est plus nécessaire. On a ramené la poussière, l'oxyde de carbone et les produits cancérigènes à un niveau – du moins dans ma ville – qui...

— Les relents. Les mauvais goûts. Non, Pete, je regrette. Je ne suis pas une fleurette fragile, mais les visites que je dois faire à Boswash pour le boulot sont la limite de ce que je suis capable d'encaisser... maintenant que je connais ce pays-ci.

— Je pense me retirer également à la campagne, dis-je. Louer un cottage dans une zone agricole, régler la plupart de mes affaires par

sensiphone, pas besoin d'aller en ville, sauf quand j'aurai une obligation à y remplir. »

Elle grimaça de nouveau. « Je pense souvent que les zones agricoles sont encore pires que n'importe quelle métropole.

— Pardon ? » J'étais surpris qu'elle puisse encore me surprendre.

« Oh ! c'est plus propre, plus calme, moins dangereux, les résidents ne sont pas les uns sur les autres, d'accord, reconnu-elle. Mais au moins ces gens râleurs, avides, frénétiques de la ville ont-ils une certaine liberté,... une certaine *vie*. C'est peut-être celle d'une horde de rats, mais elle est réelle, elle comporte une sorte de structure, de spontanéité, de... Dans l'arrière-pays, ce n'est pas seulement la nature qui est enrégimentée. Les gens aussi. »

*Eh bien, je ne vois pas de quelle autre façon on pourrait s'y prendre pour nourrir une population mondiale de quinze milliards d'habitants.*

« Très bien, dis-je. Je comprends. Mais c'est un sujet plutôt déprimant. Promenons-nous un moment. J'ai trouvé quelques gentianes en fleur.

— Si tôt dans la saison ? Est-ce qu'on peut s'y rendre à pied ? J'aimerais les voir.

— Trop loin, vu l'heure, je le crains. J'ai fait de bonnes et longues ballades. Néanmoins, permettez-moi de vous présenter notre production locale de myrtilles. Cela vaudra la visite, à la fin de l'été. »

Quand je lui repris le bras, elle me dit maladroitement : « Vous êtes devenu un expert, n'est-ce pas, Pete ?

— Difficile de faire autrement, grommelai-je. Dix ans à recueillir du matériel pour sensiphone, dans le Réseau des Pays à l'État sauvage.

— Dix ans... J'étais au cours secondaire quand vous avez débuté. Je ne connaissais que les parcs organisés, où nous restions alignés sur une piste asphaltée pour voir un séquoia ou un geyser, et il fallait retenir un mois à l'avance son permis de natation. Tandis que vous...» Ses doigts se refermèrent sur les miens, durs et chauds. « Cela ne me semble pas juste qu'on mette fin à votre séjour.

— La vie n'a jamais été équitable. »

*Bien trop de vie humaine. Trop peu de toutes les autres espèces. Et il faut que nous conservions quelques espaces à l'état de nature, en réserve pour ce qu'il subsiste de l'écologie de la planète ; une source de connaissances pour les chercheurs qui tentent d'en apprendre davantage sur cette écologie afin de la renforcer avant quelle ne croule complètement ; on n'en parle jamais, mais le fait est présent à l'esprit de tous ceux qui pensent*

*que si l'écroulement survient, les régions sauvages seront les ultimes graines d'espoir de la Terre.*

Jo poursuivait, avec insistance : « Bien sûr des sites comme celui-ci étaient détruits par les foules – aimés jusqu'à la mort, comme l'a écrit quelqu'un – aussi la seule chose à faire était-elle de les interdire à tous, sauf à quelques gardes et savants, ce qui était impossible, tant que « tous » ne voudrait pas dire « tout le monde ». Oui, elle retombait dans son habitude de recourir à des clichés plus qu'usés. « Et après tout, les documentaires en sensiphonie créés par des artistes comme vous resteront disponibles et... » Les clichés s'effacèrent. « Mais *vous* ne pourrez pas revenir, Pete ! Jamais plus ! »

Ses doigts se rappelèrent où ils s'étaient posés et lâchèrent les miens. Les miens suivirent les siens pour une douce pression. En attendant, mon pouls se faisait irrégulier. C'était tout aussi bien que la parole ne semble pas indiquée pour le moment, car j'avais la bouche sèche.

Un spécialiste en communications devrait avoir plus d'assurance, mais je jouais si gros sur ce foutu pari. J'avais conduit Jo à s'intéresser à moi non pas à la façon bienveillante de ses collègues, isolés de l'humanité et par conséquent en mesure de dispenser de la bienveillance, mais à moi personnellement, à l'atome Pete, qui voulait passer le reste de ses jours déclinants dans les Monts de la Wind River. Mais à quel point tenait-elle à moi ?

On se promenait autour du lac. Le soleil descendit derrière les sommets – les neiges s'enflammèrent un instant à l'est – et les ombres s'amoncelèrent. J'entendis une chouette ululer son amour. Vénus brillait en bleu roi. L'air plus mordant faisait courir le sang.

« Brrr ! fit Jo en riant. Maintenant, je veux bien boire un verre. »

Je ne distinguais pas ses traits dans la pénombre. Les premières étoiles se détachaient nettement. Mais Jo n'était qu'une tache imprécise, une chaleur, une solidité, rien de plus. Ç'aurait presque pu être Marie.

Si seulement elle l'avait été ! Marie était belle, intelligente, excitante et... D'accord, elle avait des amants pendant mes absences de plusieurs mois ; nous étions convenus que de mon côté j'aurais pour maîtresses les réserves sauvages. Elle n'en parlait jamais à mes retours... Oh ! Si seulement nous avions pu partager tout cela !

Bientôt le ciel serait plus rempli d'étoiles que de ténèbres. La Voie lactée serait une cataracte blanche. Le lac en refléterait la clarté. Et, au lever de Jupiter, l'eau deviendrait une parfaite clairière. J'avais passé la moitié de la nuit précédente à contempler ce spectacle.

Déjà il n'était plus besoin de lampe de poche pour trouver l'entrée de ma cabane. La couche isolante céda à mon contact. On entra. Je fermai la glissière de la porte. Je mis le contact principal. Les lampes au fluor s'éveillèrent aussi doucement que la ventilation.

Jo avait raison : ces abris portatifs ne se prêtent pas à la personnalisation. (Elle avait une cabane durable, en bois, emplie de tout ce qu'elle aimait.) A part quelques livres et autres nécessités, mon unique pièce était purement fonctionnelle. Certes le sensiphone pouvait m'apporter l'illusion de n'importe quoi, de n'importe qui, n'importe où dans le monde, si je le souhaitais. Nous, les citadins, nous apprenons à voyager avec un minimum de bagages. L'intérieur était de proportions agréables, de couleur plaisante à l'œil, confortable ; à un pas au-dehors, c'était la prairie alpestre. Que me fallait-il de plus ?

Par une habitude durement acquise, je vérifiai la jauge nucléaire – du courant en quantité – avant de prendre le dîner dans le réfrigérateur pour le réchauffer. Puis je choisis des amuse-gueule, du rhum, du jus de fruits, et nous confectionnai le breuvage qu'aimait Jo. Elle ne chercha pas à m'aider mais s'installa dans le fauteuil pneumatique. Nous ne nous étions guère parlé pendant la promenade. Je m'étais attendu à son bavardage – un peu nerveux, un peu trop rapide et facile – dès que nous serions à l'intérieur. Au contraire, son corps trapu voûté dans la combinaison nacrée qui ne lui allait pas du tout, elle contemplait ses mains entre ses genoux.

Je me débarrassai de mon épaisse veste et lui portai son verre. « Beuverie, mais pas rêverie ! » lui ordonnai-je. On trinqua. Une de mes mains se trouvant ainsi libérée, je lui pinçai doucement le coin de la bouche. « Hé ! souriez. Il s'agit en principe d'une petite fête.

— En est-ce une ? » Les yeux qu'elle leva sur moi étaient mouillés de larmes.

« Naturellement, il me répugne de m'en aller...

— Où est la photo de Marie ? »

J'en fus ébranlé. Je ne m'attendais pas à une question aussi directe. « Eh bien, euh... » *C'est bon. Les événements vont plus vite que prévu, Pete. Suis le mouvement.* Je bus une gorgée, rejetai les épaules en arrière et parlai en homme : « Je ne veux pas me décharger de mes soucis sur vous, Jo. Le fait est que nous avons rompu, Marie et moi. Il ne reste que les formalités.

— Comment ? »

*Elle en est bouche bée, ses yeux cherchent les miens ; elle répand un peu*

*du contenu de son verre sans s'en apercevoir... Est-ce déjà gagné ? Si vite ?*

Je haussai les épaules. « Oui. L'avis de demande de dissolution de notre union est arrivé hier. Je l'avais senti venir, bien sûr. Elle s'est lassée de toujours m'attendre.

— Oh ! Pete ! » Elle me tendait les bras.

J'étais parfaitement lucide – les murs, les rayons chargés d'objets divers, le murmure et la chaleur du radiateur, la lampe d'avertissement sur le four radionique d'où s'échappaient des odeurs de viande, cette femme qu'il me fallait apprendre à désirer – et je songeai rapidement que, à cette étape, mieux valait feindre de ne pas remarquer son geste. « Pas de lettre de condoléances, dis-je d'une voix sans timbre. Pour être tout à fait franc, je me sens plus soulagé qu'autre chose.

— Je croyais... » C'était un murmure. « Je croyais que vous étiez heureux tous les deux. »

*Et nous l'avons été, Marie et moi, ma chère Jo. Bien qu'en spécialiste expert des communications, je soupçonne que notre bonheur – par opposition à la simple satisfaction – n'ait été dû qu'à mes fréquentes absences des dix dernières années. Elles nous ont apporté du piment. Et c'est quelque chose qui vous manquera toujours, Jo, quoi qu'il arrive. Cependant, un homme ne peut pas vivre que de piment.*

« Cela n'a pas duré, dis-je, conformément à mon plan.

Elle a trouvé un compagnon qui lui convient mieux. J'en suis heureux.

— Et vous, Pete ?

— Je me débrouillerai. Allons, buvez. J'insiste pour que nous soyons joyeux. »

Elle s'étouffa. « Je veux bien essayer. »

Au bout d'un moment : « Ainsi, il n'y a personne qui vous attende ?

— Pour un homme de la ville, le foyer ne compte pas beaucoup. Un appartement en vaut un autre et on en occupe un grand nombre au cours d'une vie. » L'alcool devait agir un peu, car je précipitais le mouvement. « C'est tout à fait différent... de ces montagnes, par exemple. Leur moindre aspect est unique. Un homme pourrait consacrer toutes ses années à en connaître une seule, à s'y incorporer... Bon. »

J'effleurai un bouton et le fauteuil s'élargit pour me faire une place à côté d'elle. « Aimeriez-vous un peu de musique ?

— Non. » Elle baissa les yeux – elle avait les cils raides – et elle rougit – par plaques – mais elle disait ce qu'elle avait à dire avec une opiniâtreté que j'en étais venu à admirer. Une personne capable d'un tel cran ne ferait pas une trop mauvaise partenaire. « De toute façon, je ne l'écouterai pas. C'est à peu près ma dernière chance de vous parler... de vous parler vraiment, Pete. N'est-ce pas ?

— J'espère que non. » Un peu plus de passion dans la voix, mon gars. « Seigneur, j'espère bien que non !

— Nous avons pris du bien bon temps ensemble. Mes collègues sont très bien, vous le savez, mais... Elle clignait les paupières.

« Mais vous avez eu une place à part.

— Comme vous pour moi. »

Elle tremblait un peu, me regardant maintenant bien en face, les lèvres entrouvertes d'un ou deux centimètres seulement. Comme elle buvait rarement de l'alcool, je pensai que ce que je lui avais fait ingurgiter plus ou moins de force lui faisait un effet considérable, vu les circonstances. *Rappelle-toi que ce n'est pas une fille de la ville qui saute tout de suite dans le plumard et oublie l'escapade en deux jours. Elle est allée tout droit d'un petit bourg à une université sévère, puis ici, et il se peut qu'elle soit vraiment pucelle. Toutefois, cela fait des mois que tu travailles en vue de cet instant, Pete, mon vieux pote. Alors, au boulot !*

Jamais je n'avais embrassé personne si doucement.

« J'avais... oui... j'avais peur de parler, murmurai-je dans ses cheveux qui évoquaient le soleil des hauteurs. Peut-être suis-je encore intimidé. Mais je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas vous perdre, Jo. »

Mi-pleurant, mi-riant, elle revint à ma bouche. Elle ne savait pas s'y prendre, mais elle se serrait très fort contre moi et je me demandais : *Se pourrait-il quelle finisse par coucher avec moi, cette nuit déjà ?*

*Peu importe, d'ailleurs. Ce qui compte, c'est que l'Administration des Régions sauvages permet aux couples mariés dûment qualifiés de vivre ensemble sur les lieux ; or elle est surveillante forestière et moi, en tant qu'exercé à l'emploi des appareils de surveillance, je ferais un assistant de recherche acceptable.*

\* \*

\*

Et al-o-o-o-rs :

Je n'ai pas compris, je ne sais toujours pas aujourd'hui ce qui a

cloché. Nous avions encore bu deux ou trois verres, nous avions chahuté pas mal, gaiement, aussi était-elle en partie dévêtue et le dîner commençait à brûler dans le four quand...

J'étais trop pressant

elle était trop maladroite – ou elle voulait se faire prier – et je me suis impatienté et elle l'a bien senti

je lâchai un de ces mots particuliers que les gens ne se disent que l'un à l'autre et comme elle avait de toute façon un peu peur elle pensa que ce n'était pas seulement un accident dû à l'habitude, mais que je me donnais l'illusion qu'elle était Marie parce que c'était vrai j'avais les yeux fermés

elle n'était pas aussi oie blanche qu'elle m'avait amené à le croire – en toute innocence – et en un de ces instants de lucidité qui (mortels pour le rêve) viennent toujours aux amants, elle s'était demandé : « Hé ! là, que diable suis-je en train de faire ? »

ou autre chose. Cela ne change rien. Elle eut soudain envie de parler à Marie par sensiphone.

« Si, si, si la situation est bien celle que vous m'avez exposée, Pete, elle aura plaisir à apprendre...

— Une minute, voyons ! Une simple minute ! Vous ne me faites pas confiance ?

— Oh ! si, Pete chéri, mais...

— Mais rien du tout. » Je m'écartai d'elle pour lui montrer que je me sentais offensé.

Au lieu de se rapprocher, elle demanda avec calme : « Vous ne *me* faites pas confiance ? »

Peu importe. On ne peut pas répondre à de pareilles questions. On essaya tous les deux et on aurait mieux fait de se taire. Tout ce que je me rappelle clairement, c'est lui avoir ouvert la porte. L'odeur de viande brûlée nous accompagnait. Hors de la cabane, l'air était froid et pur, les étoiles scintillaient, les sommets luisaient. Je la vis aller d'un pas mal assuré à son aéroglisseur. La galaxie lui éclairait la voie. Elle pleura tout du long. Mais elle partit.

\* \*

\*

Bien que désappointé, je n'en étais pas moins un peu soulagé. Ç'aurait été un vilain tour à jouer à Marie, qui m'avait donné

beaucoup d'amour. Et notre appartement est très agréable, une fois barricadé contre l'extérieur ; j'appartiens à la faible minorité des favorisés. Nos retrouvailles furent normales. Elle parla même vaguement de demander un permis de grossesse. J'avais quand même assez de bon sens pour faire immédiatement dévier la conversation.

Le lendemain soir, il y avait une réunion à laquelle nous ne pouvions guère éviter d'assister. Il se peut que les commissaires aient raison quant à la plupart des citoyens. « Le sensiphone, quel que soit le nombre des circuits activés, ne remplace nullement la cohésion des êtres humains unis sous la conduite de leurs chefs en vue de l'accomplissement de nos fins glorieuses en faveur de la masse. » Pourtant, pour nous deux, cela ne nous apporta que des maux de tête, les oreilles pleines d'ovations cadencées, les poumons emplis d'un air déjà filtré par des milliers d'autres poumons, et la peau gluante en même temps que râpeuse. En rentrant, on se heurta à un *smog* tellement épais que notre véhicule même ne savait plus où il allait. Ensuite on nous arrêta à la frange d'une émeute en cours et on vit un homme coupé en deux à la mitrailleuse avant que la milice nous permette de poursuivre notre chemin. Ce nous fut un soulagement considérable que de montrer nos laissez-passer à la limite de notre quartier et de prendre un transport qui nous mena chez nous par les airs, sans la moindre hésitation.

Là, on prit une douche ensemble, utilisant un pourcentage extravagant de notre ration mensuelle d'eau, puis on se sécha réciproquement, j'enfilai ma robe de chambre et Marie un déshabillé très transparent ; on but un verre en écoutant Haydn, et on se décontracta au point qu'elle laissa tomber ses cheveux sur les épaules et me chatouilla l'oreille d'un murmure. « Allons, mon héros, les ordinateurs ont sûrement terminé le montage de tes travaux de l'année dernière. J'attends avec impatience de les voir, depuis un bout de temps. »

Je pensai un instant à Jo. En tout cas, elle n'apparaîtrait pas dans un documentaire portant exclusivement sur la vie sauvage et destiné au public ; de plus, j'étais également curieux de voir ce que j'avais produit et je me dis qu'une nouvelle visite grâce au rêve électronique ne me causerait aucune peine, même si peu de temps après.

Je me trompais.

Ce qui me fit le plus de mal, ce fut la mauvaise qualité du spectacle. Oh ! oui, c'était la reproduction acceptable d'une primevère ondulant à la brise, le plongeon d'un faucon, la blancheur écumante et le roulement de séisme d'une lointaine avalanche, les feuilles mortes, brunes, qui cuisaient au soleil, leur odeur, leurs craquements sous les



pas, le rire d'une rafale de vent qui m'ébouriffait les cheveux, la souplesse incarnée dans le corps d'un serpent ou d'un cougouar, le flamboiement du crépuscule et la modestie de l'aube... un spectacle bien agencé. Pourtant ce n'était pas la réalité, ce n'était pas ce que j'avais aimé.

Marie prit lentement la parole dans l'ombre où nous étions assis : « Tu as déjà fait mieux. Kruger, le Matto Grosso, le Baïkal, tes séjours précédents dans cette même région... j'avais presque l'impression d'y être avec toi. A cette époque-là, tu ne te contentais pas d'enregistrer... tu étais un artiste, un grand artiste. Pourquoi est-ce différent, cette fois ?

— Je n'en sais rien, marmonnai-je. J'avoue que ce que nous avons vu a quelque chose de mécanique. Sans doute était-ce la fatigue.

— Dans ce cas... » Elle se tenait assise raidement à cinquante centimètres de moi, les doigts entrecroisés et crispés... « Tu n'étais pas forcé d'y rester si longtemps. Tu aurais pu revenir près de moi depuis longtemps. »

*Mais je n'étais pas fatigué, cette pensée me cognait sous le crâne. Non, c'est maintenant que je me sens vidé ; à l'époque, là-bas, la vie affluait en moi.*

*Ces gentianes que Jo voulait voir... elles poussent à l'endroit où le sol s'abaisse brusquement. Juste au bord de l'escarpement, c'est là quelles poussent, ces fleurs bleues, bleues, bleues, sur le fond vert de l'herbe et le blanc des pâquerettes et le gris vigoureux de la roche ; un ruisseau dégringole, chantant, froid, avec un goût de glacier, les pierres, la terre, l'air qui souffle partout autour de moi, et plus loin autour des sommets élevés, inviolés...*

« Tais-toi ! », hurlai-je en frappant du poing le bras du fauteuil. Le tissu collant m'écoeura. Un peu calmé, je repris : « C'est bon. Peut-être me suis-je trop laissé influencer par la réalité et ai-je ainsi perdu la part indispensable d'objectivité. » *Je mens, Marie, je mens comme Judas. Jamais je n'ai eu l'esprit aussi actif, à dresser mes plans pour utiliser Jo et t'abandonner.* « Chérie, ces sensispectacles, c'est tout ce qu'il me restera à regarder tout le reste de ma vie. » *Et pas du tout les gentianes. J'avais été trop préoccupé de mes projets pour me soucier d'une chose si petite, si douce et si bleue.* « N'est-ce pas un châtiment suffisant ?

— Non, car tu avais la réalité dans les mains. Et tu ne nous l'as pas rapportée. »

Sa voix était comme le vent d'hiver qui souffle sur les neiges des hautes terres...

Traduit par Paul Hébert.

*Fortune Hunter.*

© Lancer Books, 1972.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

# ***DANS LE SILENCE DU SOIR***

par Lee Hoffman

*La crainte de la surpopulation est une des hantises écologistes les plus anciennes et les plus répandues. Qui ne connaît le nom de Malthus ? Il est de fait que si la croissance de la population se poursuivait à un rythme exponentiel, on ne trouverait plus, bien avant l'an 3000, assez de place sur les terres émergées pour loger les humains debout et côte à côte. Faudra-t-il pour l'empêcher limiter sévèrement les naissances ? Et si les couples s'y refusent, en venir à des solutions finales...*

L'HOLOVISION était baissée ; son jeu de couleurs était atténué en pastel doux et l'on entendait à peine la musique d'accompagnement. Les fenêtres, en position *translucide*, luisaient dans la chaleur du crépuscule. Le système de ventilation emplissait la pièce d'un air pur et frais, directement pompé de l'extérieur. Le monde entier était tranquille, chaud, agréable.

Installé dans son fauteuil favori, Winston Adamson sirotait un cocktail frais composé de jus de légumes tout en espionnant sa fille du coin de l'œil. Le fait de la regarder constituait pour lui une plaisante distraction.

Elle se tenait près du panier des chats, observant Tammy et les chatons avec une intense curiosité. Cinq chatons, cinq petites boules de poils vivantes qui se tortillaient en miaulant. La première portée de Tammy. Même de l'endroit où il se trouvait, Winston pouvait entendre le doux ronronnement satisfait de Tammy.

La fillette, Lorette, était actuellement la troisième enfant de Thea et Winston Adamson. Non pas leur troisième bébé. Il y en avait eu deux autres entre les deux aînés et cette petite fille. Il se surprit soudain à songer à ces deux autres. Jimmy et Beth. Tous deux étaient partis maintenant. Mais il restait encore Lorette. Elle avait les mêmes yeux clairs, la même petite bouche froncée, des mains vives – toujours cette curiosité, ce continuel besoin d'explorer. Et Winston ressentait le

même plaisir en la regardant.

Des enfants adorables, se dit-il avec fierté. Comme il était dommage qu'ils ne puissent pas rester toujours ainsi – rester gentils, mignons, et petits.

Une pensée vaguement déplaisante effleura son bonheur, y laissant une cicatrice brune et fripée. Son fils aîné, Bob, ne suivait pas du tout le chemin que Winston aurait souhaité lui voir prendre. Le garçon débordait d'idées insensées dans son désir de *changer* le monde. *Changer* la perfection !

*Sacré bon sang, pourquoi ?*

Mais tandis que la question commençait à se former, Winston la repoussa. Il refusait de la considérer. Il n'aimait pas les questions, et s'interrogeait rarement. La plupart d'entre elles avaient trouvé leur réponse bien avant qu'il ne songe seulement à se les poser. C'était mieux ainsi. Le fauteuil était confortable. La maison était confortable. Le inonde était confortable. Winston se sentait satisfait. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi quelqu'un d'autre ne pouvait pas éprouver le même bonheur.

Cependant, sa fille aînée, Nancy, était parfaitement raisonnable. Elle paraissait ne jamais penser qu'aux garçons. Elle se marierait dans quelques années, et aurait ses propres enfants. Il aimait bien penser à elle.

Lorette tourna son regard vers lui. Elle sourit en voyant les yeux de Winston posés sur elle. Il savait que ce sourire lui manquerait, tout comme celui de Jimmy. Et celui de Beth. Mais il était encore jeune. Il y aurait d'autres enfants, d'autres sourires.

Une clochette carillonna et la porte d'entrée s'ouvrit. Ce devait être Thea qui rentrait de courses. Lorsqu'elle apparut sur le seuil, Lorette courut vers elle. Elle gratifia l'enfant d'un petit bécot et se tourna vers le miroir proche. Une lampe s'alluma aussitôt pour illuminer son visage. Thea retira son chapeau d'une manière précautionneuse afin de ne pas troubler l'arrangement soigneux de sa coiffure bouclée.

Lorette quitta sa mère et reporta son attention sur les petits êtres qui étaient leur vigueur aux mamelles de leur propre mère.

« J'ai confirmé nos noms sur la liste d'attente, mais il faudra peut-être des années avant d'obtenir quelque chose, déclara Thea.

— Dommage, marmonna Winston avec un haussement d'épaules. J'aurais bien aimé garder celle-ci. »

Thea hocha la tête, mais elle paraissait troublée. Ses yeux

étincelaient.

« Tu aurais dû voir les gens à l'Administration de la Vie. Certains suppliaient littéralement pour obtenir leur permis. Je t'assure, Win, ils suppliaient. »

Elle se laissa tomber dans son fauteuil favori en poussant un soupir, et poursuivit :

« Une femme *pleurait*. En public. C'était humiliant de voir ça, tu peux me croire. Et ce n'est pas comme s'ils ignoraient...»

La seule idée de voir une personne pleurer était très déplaisante. Winston se déroba devant cette pensée. Il ne voulait plus en entendre parler. Mais Thea semblait prendre un plaisir morbide à lui raconter tous les détails sordides. Il demeura immobile, s'efforçant de ne pas entendre les paroles qu'elle lui lançait.

L'image d'une femme qui pleurait en public persista dans son esprit. Il se révolta contre cette pensée qui l'irritait. Cette femme n'avait pas le droit de se conduire ainsi. Elle devait certainement savoir auparavant quelle était la situation. Tout le monde le savait.

Elle était tout à fait simple, logique, et raisonnable. Il y avait une limite à la population que la planète pouvait supporter pour conserver son bien-être. Cette limite se trouvait atteinte depuis bien longtemps. Pendant un moment, à l'époque de la Révolution Émotiviste, le désordre avait régné. Puis, lorsque la fureur se fut apaisée, les gens qui avaient gardé leur sang-froid avaient obtenu gain de cause. Avec le retour du calme et du bon sens, on s'était mis à chercher une solution logique – et on l'avait trouvée.

Un permis de vie était établi pour chaque individu. Il lui donnait droit de se reproduire et d'élever un enfant – un humain pour en remplacer un autre. Deux enfants pour chaque couple. C'était simple. Un décès, une naissance.

Comme tous les individus ne produisaient pas un rejeton pour les remplacer, les permis de ceux qui mouraient sans enfants pouvaient être redistribués, afin de permettre à certains couples d'élever un troisième enfant jusqu'à l'âge adulte. L'équilibre de la population était constamment maintenu.

Mais les enfants étaient tellement... tellement *mignons*.

Logiquement ou non, les gens voulaient des enfants. Ils désiraient pouponner, serrer contre eux des bambins, jouir de l'amour aveugle et sans réserve des tout petits. C'était pourquoi il n'y avait aucune tentative officielle en vue de limiter leur nombre – le nombre des bébés.

Après tout, les très petits enfants prenaient peu de place et n'absorbaient qu'une partie presque insignifiante des ressources mondiales. C'était seulement lorsqu'ils grandissaient – ce n'était pas officiel avant qu'ils aient cinq ans – qu'ils étaient considérés comme des adultes potentiels dont la présence intéressait la société tout entière.

Demain, Lorette aurait cinq ans.

« J'ai apporté la capsule et prévenu le service de ramassage », dit Thea.

Winston hocha la tête. Il se tourna vers sa fille et déclara :

« C'est l'heure d'aller au lit, chérie.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant.

— Je ne peux pas regarder les bébés de Tammy ? Encore un petit peu ?

— Non. »

La fillette fit la moue, mais ne protesta pas.

« Viens embrasser très fort ton papa », dit-il.

Elle vint vers lui et passa ses bras autour de son cou.

Winston sentit la chaleur de son corps ; cela lui rappela Jimmy et Beth.

« Viens te coucher », dit Thea en prenant la main de l'enfant.

Rieuse, Lorette raconta à sa mère une histoire à propos de Tammy et des chatons.

« Prends bien soin de boire tout ton lait », lança Winston tandis que Thea emmenait la fillette.

Il s'allongea de nouveau dans son fauteuil pour siroter son cocktail, sans penser à rien. Il s'installa dans un confort total, tranquille, remarquant à peine la musique douce et le ronronnement régulier de Tammy.

Lorsque Thea revint, il demanda :

« Tu lui as donné la capsule ? »

Thea fit oui de la tête. Sans un mot, elle passa près de lui et pénétra dans sa chambre.

Winston s'aperçut qu'il venait de se lever. Sans aucune raison, il se

dirigea vers la chambre de Lorette. La fillette était couchée en boule dans le lit ; la chevelure blonde ébouriffée, défaite ; le visage tranquille et lisse dans la faible clarté nocturne. Des petites lèvres roses. De longs cils clairs. Une oreille minuscule, parfaite, à moitié cachée par ses cheveux en désordre. Le drap qui la recouvrait remuait légèrement au rythme tranquille de sa respiration délicate.

Et pendant qu'il regardait, le mouvement cessa.

Winston fit demi-tour. Le service de ramassage serait bientôt là. Maintenant, ils s'occuperaient de tout, comme ils l'avaient déjà fait deux fois auparavant. Tout cela était très simple.

Il retourna dans le salon. Tammy ronronnait encore. Le silence paraissait très profond, le ronronnement très fort. Winston baissa les yeux sur les rejetons de Tammy qui tetaient en se tortillant et pressaient leurs pattes aux formes vagues sur le ventre de leur mère.

Brusquement, sans qu'il puisse en comprendre la raison, Winston se mit à pleurer.

Traduit par HENRY-LUC PLANCHAT.

*Soundless evening.*

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

## ***LE JOUR DES STATISTICIENS***

par James Blish

*On peut tenter de limiter la population par des moyens barbares comme dans la précédente nouvelle. Mais rien n'est plus difficile à maintenir que la stabilité d'une économie et d'une société, comme le demandent les défenseurs de la « croissance zéro ». C'est là, pour autant qu'on sache, un état que l'humanité n'a jamais connu. Le maintenir exigerait aussi quelques sacrifices.*

WIBERG était correspondant à l'étranger du New York Times depuis

quatorze ans, dont dix consacrés notamment à sa propre spécialité, et il avait en plusieurs fois passé au total dix-huit semaines en Angleterre. (Il était comme de bien entendu très précis sur ces points.) C'est pourquoi la demeure d'Edmund Gerrard Darling lui causa une telle surprise.

On avait instauré depuis dix ans exactement le Contrôle de la Population, après la terrible famine mondiale de 1980, et dès lors l'Angleterre n'avait guère changé.

En roulant sur l'autoroute M4 au départ de Londres, il vit de nouveau les constructions en hauteur qui avaient supprimé la Ceinture Verte qui entourait la ville en un temps, tout comme elles avaient envahi le Country de Westchester dans l'État de New York, Arlington en Virginie, Evanston en Illinois, Berkeley en Californie. On en n'avait élevé que peu de nouvelles par la suite – après tout, avec la stabilisation de la population, ce n'était plus nécessaire – bien que la hâte avec laquelle elles avaient été édifiées les premières dût en imposer le remplacement avant longtemps.

De même, le bourg de Maidenhead, stabilisé à 20 000 âmes, présentait le même aspect que lorsqu'il l'avait traversé la première fois en allant à Oxford. (A l'époque, il rendait visite au spécialiste de l'érosion côtière, Charles Charleston Shackleton, également écrivain.) Cette fois-ci, cependant, il avait dû quitter l'autoroute à Maidenhead Thicket et s'était trouvé soudain dans un genre de campagne dont il n'avait jamais rêvé qu'il en existât encore, du moins entre Londres et Reading.

Une route de la largeur exacte d'une voiture, sous une réelle voûte d'arbres, le mena en huit kilomètres à un rond-point dont le diamètre ne dépassait pas la distance à laquelle un enfant aurait pu cracher, n'eût été le monument aux morts de la première guerre mondiale, couvert de mousse, qui en occupait au centre. De l'autre côté, c'était Shurlock Row, sa destination... un village limité, semblait-il à une église, un café, cinq ou six boutiques. Il devait y avoir non loin une mare aux canards car il percevait des caquètements assourdis.

*The Phyggle*, la demeure du romancier, se trouvait également dans la Grand-Rue... qui paraissait d'ailleurs être l'unique. C'était un grand cottage au toit de chaume, à un étage, aux hourdis blancs entre les colombages de chêne peints en noir. Par-dessus le chaume, et certainement de très récente date, des grillages de cages à poules visaient à décourager les oiseaux ; le reste de la maison donnait à penser qu'elle datait du XVI<sup>e</sup> siècle, ce qui était probablement exact.

Wiberg rangea sa Morris et tâta sa poche intérieure où se trouvait la notice nécrologique de l'Associated Press, qui le rassura d'un faible



craquement. Pas besoin de la tirer de sa poche ; il la connaissait maintenant par cœur. C'était l'arrivée par la poste de cette notice, une semaine auparavant, qui l'avait décidé à ce voyage. Elle ne devait pas paraître avant près d'un an, mais on avait mentionné que Darling était souffrant, ce qui fournit toujours un bon prétexte, le seul valable, à la vérité.

Il descendit de voiture pour s'approcher de la porte rustique qui s'ouvrit quand il eut frappé. Une jeune fille potelée, au visage rouge bien astiqué, en tenue de femme de chambre, l'accueillit. Il se nomma.

« Ah oui ! Monsieur Wiberg. Sir Edmund m'a avertie, dit-elle avec un accent irlandais prononcé. Peut-être préférez-vous attendre dans le jardin ?

— Cela me ferait plaisir », répondit-il. La fille était évidemment tout nouvellement engagée, car le romancier n'était pas chevalier, mais O.M., décoré de l'Ordre du Mérite, beaucoup plus distingué. Mais Darling avait la réputation de mépriser ces hochets et sans doute ne s'était-il pas donné le mal d'expliquer la différence à sa servante.

Elle le mena à travers une vaste salle à manger au plafond bas garni de poutres, avec une cheminée de briques faites à la main, puis par une porte vitrée tout au fond. Le jardin couvrait à peu près deux mille mètres, planté en majeure partie de buissons à fleurs et de rosiers entre lesquels serpentaient des sentes couvertes de gravier ; il y avait aussi quelques vieux pommiers et poiriers, et même un figuier. Une partie du terrain avait été consacrée à un potager, garni d'un abri à outils. L'ensemble était isolé de la route et des voisins par une haie de saules blancs et de plantes à feuillage permanent très touffues.

Toutefois, ce qui intéressait le plus Wiberg, c'était une maisonnette d'amis ou une annexe pour les domestiques, au fond du jardin. La bâtisse – il le savait par la notice nécrologique – avait sa salle de bain (ou garde-robe comme préférèrent encore l'appeler avec discrétion les Britanniques de la classe moyenne) ; et c'était dans cette bâtisse que Darling avait écrit ses œuvres à l'époque où sa famille vivait encore dans la maison. Elle avait eu à l'origine un toit pointu, mais la majeure partie en avait été tronquée pour l'installation du fameux petit observatoire astronomique.

L'isolement du coin, songeait Wiberg, avait dû être terrible même avant la naissance de Darling, mais là encore, il n'y aurait pas attaché grande importance. Darling était amateur de sciences (« le plus beau spectacle du monde », les avait-il qualifiées) et il avait construit son observatoire non pour se livrer à des recherches, mais simplement parce qu'il aimait contempler le ciel.

Wiberg jeta un coup d'œil par une fenêtre, mais il ne restait pas trace de l'occupation des lieux par le romancier. Il était clair que seule la servante logeait maintenant dans l'annexe. Wiberg poussa un soupir. Il n'était pas tellement sensible – il ne pouvait pas se le permettre – mais, par moments, son travail le déprimait.

Il se remit à errer dans le jardin, respirant les roses et les plantes grimpantes. Il n'avait jamais vu ces dernières en Amérique ; elles avaient une odeur pimentée, exotique, qui rappelait celle du tabac en fleur, ou ce qu'il imaginait avoir été celle des herbes des embaumeurs de l'Égypte antique.

Puis la femme de chambre l'appela. Il retraversa la salle à manger, puis contourna le L que dessinait un immense salon tapissé de livres, avec un foyer en pierre polie, et arriva au pied de l'escalier principal. En haut se situait la chambre de maître. Quand il fut près de la porte, la domestique lui cria : « Attention à votre tête, monsieur ! » Mais il était déjà trop tard ; il se cogna le haut du crâne au linteau.

Un gloussement lui parvint de l'intérieur. « Vous n'êtes certainement pas le premier, dit une voix d'homme. Il fallait faire rudement attention quand on portait un enfant, pour franchir cette porte. »

Le choc avait été bénin et Wiberg l'oublia instantanément. Edmund Gerrard Darling, vêtu d'une robe de chambre en tissu écossais, était assis parmi des oreillers dans un lit immense... un lit de plumes, à en juger par la façon dont son corps pourtant frêle s'y enfonçait. Il avait conservé une bonne partie de ses cheveux, bien que la ligne frontale eût encore reculé par comparaison avec ses photos les plus récentes. Il portait les mêmes lunettes à monture d'or. Son visage, toujours aristocratique, s'était un peu alourdi malgré sa maladie, lui donnant un air paternel qui allait mal à l'homme qui en sa qualité de critique avait, pendant près de soixante ans, écorché vifs ses confrères pour leur ignorance de l'anglais le plus élémentaire, et à fortiori des formes plus évoluées de littérature.

« C'est un honneur et un plaisir de faire votre connaissance, monsieur, dit Darling en lui désignant un fauteuil Voltaire. Il y a cependant longtemps que je vous attends.

Une seule question demeure en mon esprit, à la vérité, et j'aimerais que vous y répondiez sans tergiverser... à la condition, bien entendu, que vous y soyez autorisé.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur. Après tout, je viens moi-même vous interroger. Je vous écoute. »

Le romancier demanda : « Êtes-vous le précurseur du bourreau, ou

le bourreau en personne ? »

Wiberg réussit à émettre un rire gauche. « Je crains bien de ne pas avoir compris votre question, monsieur. »

En réalité, il la comprenait parfaitement. Ce qu'il n'arrivait pas à saisir, c'était comment Darling avait pu se procurer assez de renseignements pour la formuler. Durant dix années, le secret primordial du Contrôle de la Population avait été extrêmement bien gardé.

« Si vous ne répondez pas à ma question, je ne me sens en rien obligé de répondre à la vôtre, dit Darling. « Vous ne nierez pas, j'espère, avoir ma notice nécrologique dans votre poche ? »

C'était un soupçon qui revenait si souvent dans l'expérience de Wiberg qu'il n'eut aucune difficulté à réagir avec un air de sincérité absolue.

« Bien sûr, dit-il. Comme vous le savez certainement, les grands journaux comme le *Times* ainsi que les grandes agences de presse ont en permanence dans leurs dossiers les notices nécrologiques des personnes éminentes ou intéressantes, en cas d'accident. Bien souvent, il faut les mettre à jour, c'est normal ; et tout reporter envoyé en interview consulte d'abord ces dossiers, ce qui est également normal.

— J'ai fait mes débuts dans le journalisme, observa Darling. Voilà pourquoi je sais également que les grands journaux n'ont pas coutume d'envoyer un de leurs meilleurs correspondants à l'étranger pour faire les chiens écrasés.

— Toutes les personnes à interviewer ne sont pas des Prix Nobel, remarqua Wiberg. Et quand une personnalité de cette stature a quatre-vingts ans et nous est signalée comme malade, en obtenir ce qui peut être la dernière interview n'est plus un travail de débutant. Si vous tenez à considérer la chose comme une notice nécrologique anticipée, rien ne vous en empêche, monsieur. Sans nul doute, c'est un peu macabre, mais, vous le savez aussi, une grande part du journalisme peut se qualifier de la même manière.

— Je sais, je sais, fit Darling, avec une pointe d'irritation. Et dans les circonstances présentes, sans que vous ayez la moindre intention de vous en glorifier, le fait que vous ayez été désigné, et nul autre, peut aussi s'interpréter comme une marque de respect. Hein ?

— Eh bien, monsieur, il se pourrait que je voie les choses ainsi. » En réalité, il avait été sur le point de s'exprimer dans les mêmes termes, exactement.

« Bah ! »

Wiberg haussa les épaules. « Je l'ai déjà affirmé, monsieur, je ne peux nullement vous empêcher d'avoir votre point de vue personnel. Mais je le regrette.

— Je n'ai pas dit que je diffère d'avis sur cette interprétation. Tout ce que j'ai dit, c'est « bah ! ». Ce que vous m'avez expliqué est vrai en gros. Mais c'est également si insuffisant que cela risque d'entraîner des malentendus. J'avais espéré que vous m'exposeriez les faits sans fard, et j'estime y avoir droit. A l'inverse, vous avez répondu à ma question par la formule, normalisée de toute évidence, que l'on débite aux clients récalcitrants. »

Wiberg s'enfonça dans son siège, sentant grandir ses appréhensions. « Alors vous consentirez peut-être à me dire ce que vous estimez comme raisons suffisantes, monsieur ?

— Vous ne le méritez pas, mais il serait ridicule de vous cacher ce que vous savez déjà... et c'est précisément pour cette raison même que je désirais avoir cet entretien avec vous. Très bien. Restons-en au journalisme pendant un moment. »

Il tripota dans la poche de sa robe de chambre, y prit une cigarette et pressa un bouton sur la table de chevet. La servante arriva immédiatement.

« Allumettes, dit-il.

— Mais monsieur, le médecin...

— Au diable le médecin. Je sais maintenant quand je dois mourir, à un jour près. Allons, ne prenez pas cet air désespéré, apportez-moi simplement des allumettes et vous allumerez aussi le feu en passant. »

La journée était encore tiède mais, pour une cause mystérieuse, Wiberg fut également content de voir prendre le feu sur la grille du petit âtre. Darling tira sur sa cigarette, puis la regarda avec une satisfaction visible.

« Foutrement idiot, d'ailleurs, ces statistiques, dit-il. Ce qui nous ramène directement à notre sujet, de plus. Quand vous avez passé la soixantaine, monsieur Wiberg, vous commencez à devenir en quelque sorte avide de notices nécrologiques. Les héros de votre enfance commencent à mourir, vos amis commencent à mourir, et, insensiblement, vous en venez à vous intéresser à la mort de gens que vous n'avez jamais connus, qui ne vous ont jamais intéressé, et puis d'autres dont vous n'avez même jamais entendu parler.

« C'est peut-être un passe-temps un rien méchant, qui comporte sa petite part de vanité. « Eh bien, *le* voilà parti, mais *je* suis encore là. » Bien sûr, si vous êtes un tant soit peu introspectif, cela peut en outre

vous faire prendre de plus en plus conscience de votre isolement croissant dans le monde. Et si vous n'avez pas beaucoup de ressources intérieures, cela peut aussi accroître la peur de votre propre mort.

« Par bonheur, depuis des années, l'un de mes intérêts principaux est l'étude des sciences et notamment des mathématiques. Et après avoir lu beaucoup de notices nécrologiques dans le *Times* de New York, le *Times* de Londres et quelques autres grands journaux que je continue de recevoir, tout d'abord distraitement, puis de façon plus appliquée, j'ai commencé à prendre conscience d'une succession de coïncidences. Vous me suivez jusqu'à présent ?

— Je crois, dit prudemment Wiberg. Des coïncidences de quel ordre ?

— Je pourrais vous en fournir des exemples précis, mais je pense qu'une vue d'ensemble vous suffira. Pour découvrir ces coïncidences, il faut s'attacher aux avis de décès sans grande importance aussi bien qu'à ceux qui font de gros titres et des articles officiels. Alors, vous vous apercevez, par exemple, qu'un certain jour il est mort un nombre anormalement élevé de médecins. Un autre jour, un nombre anormalement élevé d'hommes de loi. Et ainsi de suite.

« J'ai d'abord remarqué la chose un jour où presque tous les hauts directeurs d'une grande usine d'aviation américaine ont été tués dans le même accident d'avion. Cela m'a particulièrement frappé parce que, à cette date, il était déjà devenu de tradition dans les firmes américaines de ne *jamais* permettre à plus de deux directeurs exécutifs de voyager sur le même vol. Une idée m'est venue et j'ai parcouru la liste des décès courants, pour m'apercevoir que la journée avait été particulièrement mauvaise pour les ingénieurs. J'ai encore découvert de l'inattendu : ils avaient pour la plupart péri au cours de voyages. L'écrasement de l'avion avait été la coïncidence malheureuse qui avait attiré mon attention sur ce qui semblait en définitive indiquer un plan d'ensemble.

« Je me suis mis à prendre des notes. J'ai découvert des corrélations nombreuses. D'une part, dans les accidents de voyage mortels, des familles entières sont souvent tuées – et dans ces cas, il se révèle souvent que la femme soit liée au mari non seulement par le mariage, mais aussi par la profession.

— Intéressant... et un peu étrange, admit Wiberg... Mais, comme vous le dites, ce sont seulement des coïncidences, évidemment. Avec un échantillonnage aussi restreint...

— Ce n'est plus un échantillonnage restreint après vingt années d'observation, dit Darling. Et je ne crois plus qu'il s'agisse de

coïncidences, mis à part le premier accident d'avion qui a éveillé mon intérêt. Je tiens des comptes exacts et je communique périodiquement mes chiffres au centre d'ordinateurs de l'Université de Londres, naturellement sans dire aux programmeurs à quoi les chiffres ont trait. J'ai formulé ma dernière demande à l'ordinateur au reçu du télégramme m'annonçant votre visite, pour obtenir un test khi-carré. J'ai obtenu une signification de 0,0001 au seuil de confiance de cinq pour cent. C'est bien mieux que tout ce qu'ont jamais pu trouver les mouvements antitabac ; or nous avons vu des régiments d'ânes de la médecine, et même des gouvernements entiers, se comporter comme si ces chiffres traduisaient un phénomène véritable, et cela depuis 1950.

« Et au point où j'en suis, je procède à des contre-vérifications. Il m'est venu à l'esprit que *l'âge* au moment de la mort pouvait constituer un facteur vraiment significatif. Le test khi-carré montre qu'il n'en est rien ; il n'y a aucune corrélation avec l'âge. Mais il est *parfaitement* clair que ces morts sont choisis sur la base de leur occupation, commerce ou profession.

— Hum ! hum ! Supposons – pour poursuivre le débat – que cela se passe bien ainsi. Pouvez-vous suggérer de quelle manière ?

— Ce n'est pas le Comment qui est le problème, affirma Darling. Ce ne peut pas être un phénomène naturel, parce que les forces naturelles, la sélection biologique, par exemple, ne manifestent pas un si haut degré de spécificité et n'agissent pas sur des périodes aussi courtes. La vraie question est donc : Pourquoi ? Et il ne saurait y avoir qu'une seule réponse.

— Qui est ?

— Une politique.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais tout en ayant pour vous le plus profond respect, cette idée me paraît un peu... disons légèrement paranoïde.

— Elle est massivement paranoïde, mais c'est pourtant ce qui se passe réellement ; je remarque d'ailleurs que vous ne le contestez pas. Et les paranoïaques, ce sont les initiateurs de cette politique ; pas moi.

— Mais quelle serait l'utilité d'une telle politique... ou quelle utilité pourrait-on bien lui imaginer ? »

Le romancier regarda fermement Wiberg dans les yeux, à travers ses verres.

« Le Contrôle Universel de la Population, reprit-il, est officiellement en application depuis dix ans, et non officiellement depuis vingt,

semble-t-il. Et cela fonctionne ; la population reste maintenant stable. La plupart des gens croient – c'est ce qu'on leur répète – que cela tient uniquement à la limitation légale du nombre des naissances. Ils ne prennent pas le temps de réfléchir que pour assurer l'existence d'une population véritablement stabilisée, on a également besoin d'une économie entièrement prévisible. Et ensuite, ils ne prennent pas le temps de réfléchir – on ne le leur dit pas, et à la vérité les faits dont ils devraient disposer pour procéder à la déduction sont gardés cachés même à l'échelon de l'instruction secondaire – qu'avec nos connaissances actuelles, nous ne pouvons limiter que le nombre des naissances ; nous ne pouvons avoir aucun contrôle sur qui va naître. Oh ! bien sûr, nous sommes dès à présent en mesure de déterminer le sexe de l'enfant, c'est facile ; mais nous n'avons aucun moyen de savoir si ce sera un architecte ; un matelot ou un simple ballot.

« Cependant, dans le cadre d'une économie entièrement sous contrôle, on doit prendre soin de n'avoir qu'un nombre fixe d'architectes, de marins et de simples ballots en vie dans une région donnée. Comme cela n'est pas possible par le simple contrôle des naissances, *il faut y parvenir par le contrôle des décès*. De sorte que si vous vous trouvez avec un excédent nuisible à l'économie de... de romanciers, par exemple, vous *écumez* ce qui dépasse. Naturellement, vous vous efforcez de n'écumer que les plus vieux, mais comme la période durant laquelle cet excédent restera manifeste est imprévisible de nature, l'âge des plus vieux quand on procède à l'*écumage* varie trop grandement pour avoir une signification statistique. Le processus est de plus, probablement, masqué par des considérations politiques qui conduisent à donner à ces disparitions l'apparence d'accidents et d'événements sans aucun lien entre eux. Ce qui doit souvent conduire à éliminer quelques jeunes membres d'une catégorie donnée et à laisser à la nature le soin de régler le compte de quelques vieux dans une autre.

« En outre, cela simplifie la tenue des archives pour l'historien. Si l'on sait par principe qu'un certain romancier doit mourir à telle date environ, plus de risque de manquer l'ultime interview, plus besoin de mettre à jour le dossier. Et le même prétexte, ou un autre analogue – la visite de routine du médecin de la victime, par exemple – peut constituer l'agent réel de la mort.

« Ce qui me ramène à ma première question, monsieur Wiberg. Lequel êtes-vous... L'Ange de la Mort, ou seulement son héraut ? »

Dans le silence qui s'établit, le feu craqua violemment dans la grille. Wiberg déclara finalement :

« Je ne saurais vous dire si votre hypothèse est fondée ou non.

Comme vous l'avez indiqué vous-même au début de notre entrevue, si c'était la vérité, il ne me serait pas permis de vous le dire, simple et logique conséquence. Tout ce que je peux ajouter, c'est que j'admire grandement votre ingéniosité... et qu'elle ne me surprend pas entièrement.

« Mais, toujours par amour de la discussion, poussons la logique un peu plus loin. Présumons que la situation soit exactement celle que vous postulez. Présumons ensuite que vous ayez été sélectionné pour... *écumage*... disons dans un an à compter de ce jour. Et présumons enfin que je n'aie dû à l'origine être que votre dernier reporter, et non l'exécuteur des œuvres. Le fait de m'avoir révélé vos conclusions ne me mettrait-il pas *dans l'obligation* de devenir du même coup l'exécuteur ?

— Possible, fit Darling, avec un enjouement stupéfiant. Je n'avais pas omis cette conséquence. J'ai connu une vie très riche et ma maladie présente me contrarie tellement, que de m'en voir épargner un an – je sais très bien qu'elle est incurable – ne me paraîtrait pas une si terrible privation. Par ailleurs, le risque ne me semble pas très réel. Me tuer avec un an d'avance entraînerait une légère discontinuité mathématique dans le système.

Elle serait sans importance, mais les bureaucrates ont horreur de toute déviation par rapport à la norme établie, que ce soit important ou non. De toute façon, *moi*, je m'en ficherais pas mal. Mais je me pose des questions à votre sujet, monsieur Wiberg. Sincèrement.

— A mon sujet ? fit Wiberg, mal à l'aise. Pourquoi ? »

Plus de doute à présent, le vieil éclat malicieux revivait pleinement dans les yeux de Darling.

« Vous êtes statisticien, je l'ai compris à votre façon d'accepter et de suivre les termes que j'ai employés. D'autre part, je suis mathématicien amateur et mes intérêts ne se bornent pas aux méthodes de la stochastique ; l'un d'eux est la géométrie prospective. J'ai étudié les statistiques démographiques et les chiffres de mortalité, mais j'ai également établi des courbes. Je sais donc que je mourrai le 14 avril prochain. Appelons-le donc à titre commémoratif le « Jour des Romanciers ».

« Mais je sais aussi, monsieur Wiberg, que le 3 novembre prochain sera ce que nous pourrions appeler le « Jour des Statisticiens ». Et je pense que vous n'êtes plus assez jeune pour vous sentir en complète sécurité, monsieur Wiberg.

« Dites-moi : *Comment l'affronterez-vous ?* Hein ? Comment l'affronterez-vous ? Dites-moi, monsieur Wiberg, dites-le moi. Pour



vous aussi, le temps touche à sa fin. »

Traduit par PAUL HÉBERT.

*Statistician's day.*

©The estate of the late James Blish.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

# ***ÉCUMEURS DES MERS***

par Cyril M. Kornbluth

*S'il ne reste plus de place sur les continents et les îles, il y a toujours les océans. Voici une nouvelle version du thème du Hollandais volant, condamné à ne jamais toucher terre.*

C'ÉTAIT l'essaimage printanier du plancton ; tous les hommes, toutes les femmes et la plupart des enfants à bord du Convoi de Grenville avaient quelque chose à faire. Comme les soixante-quinze gigantesques bateaux à voile sillonnaient leurs deux degrés d'océan Atlantique Sud, le fluide qui bouillonnait sous leurs étraves grouillait aussi de vie. Pendant les quelques semaines qu'allait durer l'essaimage, dans les quelques mètres de la surface de l'eau que la lumière pénétrait avec une intensité suffisante pour y provoquer la photosynthèse, des spores microscopiques s'épanouissaient en plantes microscopiques qui étaient dévorées par de minuscules animaux, lesquels finissaient à leur tour dans des monstres marins à peine visibles, de quelques millimètres de longueur de la tête à la queue ; ceux-ci étaient alors impitoyablement traqués et engloutis par bancs entiers par les redoutables larves de poissons, harengs et crevettes, qui pouvaient changer devant vos yeux une centaine de milles d'eau verte en vif argent.

Le Convoi cinglait l'océan argenté de l'essaimage, louvoyant en grands zigzags mesurés, moissonnant l'argent de la mer grâce aux filets de bronze que traînait éternellement derrière lui chacun des vaisseaux.

A bord du *Grenville*, le Commodore ne dormait pas tout le temps que durait l'essaimage. Son équipage et lui-même dépêchaient des cotres en éclaireurs afin de reconnaître les essaims ; suspendus aux verdicts des météorologues, ils digéraient les interminables rapports des cotres éclaireurs et peinaient toute la nuit pour préparer le signal de l'aube. Les pavillons qui flottaient en haut du grand-mât pouvaient dire aux capitaines : « Course du Convoi ; par tribord, cinq degrés »,

ou « Par bâbord, deux degrés », ou seulement « Course du Convoi, sans changement ». De ces signaux de l'aube dépendait la vie pour les six mois à venir du million et quart d'âmes que comptait le Convoi. Ce n'était pas arrivé souvent, mais il s'était déjà produit qu'une accumulation d'erreurs réduise la moisson d'un convoi en dessous du minimum nécessaire pour assurer la survie. On avisait et on récupérait parfois des navires abandonnés par de tels convois ; il fallait des hommes et des femmes au cœur bien accroché pour les arraisonner et enlever les débris humains. Des scènes de cannibalisme avaient eu lieu, chose obscène qui hantait les cauchemars.

Chacun des soixante-quinze capitaines avait son purgatoire personnel à endurer tout au long de la moisson, c'était l'Équation Voile/Seine. Il leur appartenait d'équilibrer la poussée exercée sur les voiles et la résistance à l'avancement provoquée par les seines qui se gonflaient, de sorte que la poussée n'excédât la résistance que du nombre exact de livres nécessaires pour maintenir le navire dans son cap et à sa place, étant donné toutes les variations concevables dans la force et la direction du vent, la température de l'eau, la consistance de l'essaim et l'état de surface de la coque. Une fois que la prise était salée, il était de règle pour les capitaines de converger vers le *Grenville* où une grande fête leur était donnée en guise de détente.

Le rang avait ses privilèges. Il n'était pas question de détente pour les Officiers du Filet de chacun des bateaux, non plus que pour leurs subalternes des Manœuvres et de l'Entretien, ou pour les Officiers du Ravitaillement sous les ordres desquels servaient les gens du Traitement et du Magasinage. Ils se contentaient de travailler, mouillant les filets vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les maintenant gonflés grâce aux cordages de la mâture et des palans en saillie, les faisant se déverser dans les énormes tonneaux au milieu des bateaux, s'occupant des lames qui gratteraient les résidus sur les filets sans les endommager, réparant les dégâts lorsqu'il s'en produisait ; et sans interrompre la moisson, cuisinant à toute vitesse la partie de la récolte qui devait être cuite, séchant ce qui devait en être séché, extrayant l'huile de ce qu'il fallait de la pêche et emmagasinant ce qui avait été cuit, séché et pressé là où il n'y avait pas de risque de le voir se gâter, modifier l'assiette du navire ou être chapardé par les enfants. Cela continuait des semaines après que le flot argenté se soit délayé et ne forme plus que des taches sur le fond vert, et après qu'il ait complètement disparu.

L'emploi du temps du plus grand nombre n'était pas le moins du monde modifié par la saison de l'essaimage. Les forgerons, les voiliers, les menuisiers, les responsables de l'eau et, dans une certaine mesure, les magasiniers, continuaient à travailler comme auparavant, veillant

à l'état du vaisseau, renouvelant, remplaçant, refaisant. Les vaisseaux étaient essentiellement constitués de cuivre, de bronze et d'acier inoxydable. Les filets, les amarres et les câbles étaient tissés à partir de torons de bronze phosphoreux ; les filins, les mâts et la coque étaient de métal ; tout était inspecté quotidiennement par le Premier Officier, ses hommes et ses femmes, qui recherchaient les plus petites têtes d'épingle de corrosion. Une tête d'épingle de corrosion pouvait s'étendre ; elle pouvait envoyer un bateau par le fond avant d'avoir fini de s'étaler, ainsi que les aumôniers aimaient à le rappeler aux fidèles lorsque les vaisseaux s'apprêtaient pour l'office, le dimanche. Afin d'empêcher le rouge diabolique de la rouille du fer, et le sinistre bleu de la rouille du cuivre de se développer, les pelotons d'huileurs étaient toujours sur la brèche, munis d'huile distillée à partir de la prise. Seules les voiles et le tissu ne pouvaient être préservés : ils s'usaient. C'est pour cette raison que les machines à faire le feutre qui se trouvaient dans les profondeurs des vaisseaux hachaient les voiles et les vêtements usagés pour en faire de nouvelles fibres qu'elles malaxaient et mêlaient à du varech et à de la colle extraite de la prise, en faisant du feutre régénéré qui servirait à fabriquer de nouvelles voiles et de nouveaux vêtements.

Le plancton essayant toujours deux fois par an, le Convoi de *Grenville* pouvait continuer à faire voile à travers l'Atlantique Sud, de limite des dix milles en limite des dix milles. Aucun des soixante-quinze vaisseaux du Convoi n'avait d'ancre.

La Soirée du Capitaine qui succédait à la fin de la Moisson 283 était longue à démarrer. « Pour être franc, disait McBee, dont le vaisseau portait le nom d'Escadre Bâbord 19, à Salter, de l'Escadre Tribord 30, je suis tellement épuisé que je n'avais vraiment aucune envie d'aller encore à une soirée, mais je ne voulais pas décevoir le Vieux. »

Le Commodore, avenant et bronzé, ne paraissant pas ses quatre-vingts ans, accueillait les arrivants, de l'autre côté de l'immense cabine.

« Vous vous sentirez mieux après une bonne nuit de sommeil. C'était une belle moisson, n'est-ce pas ? Le temps s'est mis de la partie pour que ça ne soit pas trop facile et que ça reste intéressant. Vous vous rappelez la 276 ? En voilà une qui m'a littéralement épuisé. On marchait au livre, quelle corvée ! Mais cette fois, au quinzième jour, vers midi, mon petit-hunier allait me lâcher ; une grande déchirure en plein milieu. Mais j'en avais besoin pour mon équilibre V/S. Comment faire ? J'ai fendu un spinnaker gonflé – non, attendez une minute, laissez-moi parler avant de me jeter le livre – et j'ai vidé mon réservoir d'assiette avant. Passez muscade ! Aucun problème ! On a remplacé le

petit-hunier en un quart d'heure. »

McBee était horrifié. « Vous auriez pu perdre votre filet !

— Mon météorologiste avait définitivement écarté toute éventualité d'un grain survenant à l'improviste.

— Votre météorologiste ! Vous auriez pu y laisser votre filet ! »

Salter l'étudia. « Dire cela une fois était mal avisé, McBee. Le dire une seconde fois, c'est insultant. Croyez-vous que je prendrais des risques avec vingt mille existences ? »

McBee passa ses mains sur son visage las. « Je suis désolé, dit-il. Je vous ai dit que j'étais épuisé. Évidemment, dans des circonstances spéciales, ce peut être une manœuvre sûre. » Il se dirigea vers un hublot et jeta un coup d'œil à son propre vaisseau, le dix-neuvième du long échelonnement qui suivait le *Grenville*. Salter regarda derrière lui. « Perdre son filet » était une phrase qui revenait dans de nombreux proverbes ; elle impliquait une insondable déraison. En fait, un vaisseau qui perdait son filet aux mailles de bronze phosphoreux était voué à un sort tragique, et le connaissait très rapidement. On pouvait improviser avec les voiles, ou essayer de bricoler un filet à partir des gréements restants, mais cela ne suffirait pas pour nourrir vingt mille bouches ; or il n'en fallait pas moins pour assurer la maintenance. Le Convoi de *Grenville* avait rencontré une épave qui avait perdu son filet avant 240 ; les enfants racontaient encore des histoires d'horreur à ce sujet, et décrivaient comment les survivants des vigies de bâbord et de tribord, devenus fous, se livraient une guerre, une série d'impitoyables incursions nocturnes, au couteau et à la matraque.

Salter se dirigea vers le bar et le steward du Commodore lui servit son premier verre de la soirée, une timbale d'acier pleine d'un liquide incolore distillé à partir d'une purée fermentée d'algues des Sargasses. Elle titrait quarante degrés et était agréablement parfumée aux iodures.

Il leva le regard de son verre et écarquilla les yeux. Un homme en uniforme de capitaine était en train de parler avec le Commodore, et il ne reconnaissait pas son visage.

Mais il n'y avait pas eu de promotions, ces derniers temps !

Le Commodore vit qu'il les regardait et lui fit signe d'approcher. Il salua le vieil homme et accepta sa poignée de main. « Le capitaine Salter, fit le Commodore. Le plus jeune, le plus téméraire et le meilleur de mes moissonneurs ; Salter, je vous présente le capitaine Degerand, de la Flotte Blanche. »

Salter fut cette fois franchement sidéré. Il savait parfaitement que

le Convoi de *Grenville* était loin d'être seul à sillonner les mers. Lors de ses quarts, il avait parfois remarqué des voiles dans le lointain. Il savait qu'un autre convoi sillonnait la ceinture de deux degrés située au nord de la leur, qu'il s'en trouvait encore un autre dans la ceinture qui s'étendait au sud et, en fait, que la population maritime constante du monde comptait un milliard quatre-vingts millions d'individus, mais il n'avait jamais pensé qu'il se trouverait un jour en face de l'un de ces êtres, à l'exception du million et quart qui parcouraient les mers sous le pavillon de *Grenville*.

Degerand était plus jeune que lui, tout en cuir tanné et en dents pointues, éblouissantes. Son uniforme était des plus simples, et très étrange. Il comprit le regard étonné de Salter. « C'est tissé, dit-il. La Flotte Blanche a été lancée plusieurs décennies après le Convoi de *Grenville*. A ce moment-là, il y avait des machines pour reconstituer des fibres susceptibles d'être tissées, et nous en sommes pourvus. C'est du pareil au même. Je crois que nos voiles durent peut-être un peu plus longtemps que les vôtres, mais lorsqu'ils tombent en panne, il faut un grand nombre d'ouvriers spécialisés pour remettre les métiers en marche. »

Le Commodore les avait abandonnés.

« Sommes-nous très différents de vous ? demanda Salter.

— Nos différences ne comptent pas, répondit Degerand. Nous sommes frères, frères de sang, face aux hommes de l'ordure. »

Le terme d'« hommes de l'ordure » était embarrassant, et la juxtaposition avec le mot « sang », encore bien davantage. Il faisait apparemment allusion aux êtres, quels qu'ils fussent, qui vivaient sur les îles et les continents, violant d'une façon outrageante les manières, l'honneur et la foi. Les mots de la Charte hantaient l'esprit de Salter : «...En retour des bienfaits de la mer... Nous abandonnons et abjurons la terre d'où...» C'est à l'âge de dix ans seulement que Salter avait appris l'existence des continents et des îles. Son trouble devait se lire sur son visage.

« Ils nous ont condamnés à un sort effroyable, disait le capitaine étranger. Nous ne pouvons pas radoubler. Ils nous ont tous expédiés sur des bandes d'océan de deux degrés de largeur, en convois importants ou modestes, selon ce que dictait la richesse du plancton, et nous coupant de tout. Il ne nous reste plus que les tempêtes catastrophiques, les mauvaises récoltes, le filet perdu et la mort. »

Salter avait l'impression que Degerand avait déjà plusieurs fois prononcé ces mêmes paroles, et d'ordinaire devant des auditoires importants.

La voix de stentor du Commodore retentit tout d'un coup. « Écoutez-moi maintenant ! » Sa voix de tempête remplissait sans peine la cabine d'apparat ; sa tâche habituelle consistait à rugir dans un mégaphone par-delà l'océan ; il se passait de pavillons et de signaux lumineux : on l'entendait à une lieue. « Écoutez, maintenant ! hurlait-il. Il y a du thon sur la table – un gros poisson pour de grands marins ! » Un steward radieux ôta prestement un drap de feutre qui voilait la desserte et, par le Ciel, c'était vrai ! Il s'y trouvait un gros poisson cuit, long comme la jambe, tout fumant et entouré de varech ! Il fut salué par une clameur avide ; les capitaines se dirigèrent vers la pile des plateaux et défilèrent devant le steward qui s'affairait avec son couteau et son fusil à aiguiser.

Salter exprima son émerveillement à Degerand. « Je n'aurais jamais cru qu'il en restait de cette taille. Quand on pense aux tonnes d'alevins que cet ancêtre a dû engloutir !

— Nous avons tué les baleines, les requins, les perches, les morues, les harengs et tout ce qui se sustentait à partir de la mer – en dehors de nous –, fit l'étranger d'un air sombre. Ils se nourrissaient de plancton et se dévoraient les uns les autres, concentrant leur nourriture en une chair ferme et savoureuse telle que celle-ci, mais nous étions jaloux de l'énergie dissipée le long de cette longue chaîne nutritionnelle ; nous avons décrété que la chaîne s'arrêterait au maillon qui va du naissain à l'homme. »

Salter avait alors rempli son plateau. « Le naissain est plus fiable, répondit-il. Un convoi ne pourrait pas courir la chance de faire ou non une bonne pêche. » Il engloutit avec satisfaction une bouchée toute chaude.

« La sécurité n'est pas tout », poursuivit Degerand. Il mangeait plus doucement que Salter. « Votre Commodore a dit que vous étiez un marin intrépide.

— Il plaisantait. S'il le pensait vraiment, il lui faudrait me retirer le commandement. »

Le Commodore revenait vers eux, rayonnant. Il se tapotait la bouche avec son mouchoir. « Surpris, hein ? demanda-t-il. La vigie du Glasgow a repéré ce gros monsieur hier, à un demi-kilomètre de là. Il me l'a signalé ; je lui ai alors dit de mettre à la mer et d'aller le chercher à la rame. L'équipage du bateau scrutait les environs tandis qu'il allait de droite et de gauche, et ils l'ont bel et bien harponné. C'est une bonne chose de faite. En le tuant, nous économisons du naissain, et voilà qui fait une célébration digne de mes capitaines. Mangez de bon cœur ! C'est peut-être le dernier que nous verrons ! »

Degerand contredit brutalement son supérieur.

« Ils ne peuvent pas être complètement anéantis, Commodore, non plus qu'exterminés. La mer est profonde. Son potentiel génétique est indestructible. Nous ne faisons qu'en modifier temporairement l'équilibre nutritionnel.

— Vous avez vu des cachalots, dernièrement ? lui demanda le Commodore en haussant ses sourcils blancs. Allez vous resservir, capitaine, tant qu'il en reste. » C'était un congédiement ; l'étranger s'inclina et se dirigea vers le buffet.

« Que pensez-vous de lui ? demanda le Commodore.

— Il a des idées extrémistes, répondit Salter.

— Il semblerait que la Flotte Blanche ait des problèmes, fit le vieil homme. Ce gaillard s'est amené sur un cotre, la semaine dernière, au milieu de la moisson, requérant mon attention immédiate et personnelle. Il fait partie de l'état-major du Commodore de la Flotte Blanche. J'en déduis qu'ils sont tous comme lui. Ils se sont laissés aller ; peut-être la rouille les a-t-elle devancés, peut-être se reproduisent-ils trop rapidement. Un de leurs vaisseaux a perdu son filet, et ils ne l'ont pas abandonné. Ils ont récupéré des éléments de gréage dans toute la flotte pour lui permettre de se refaire un filet.

— Mais...

— Mais, mais, mais... Ce n'était évidemment pas la chose à faire. Maintenant, ils en souffrent tous, et ils n'ont pas le courage de tirer au sort et de faire la part du feu. » Il baissa la voix. « Ils envisagent une sorte de razzia sur le Continent Occidental, cette espèce d'Amérique, afin de rafler l'acier, le bronze, et tout ce qu'ils pourront trouver qui ne soit pas soudé au plancher. C'est absurde, évidemment, ça a été pondu par ces écervelés de l'état major. Les équipages ne les suivront jamais. Degerand a été envoyé pour nous y convier !

Salter observa le silence pendant quelques instants. « J'espère bien que nous n'aurons rien à voir là-dedans, dit-il enfin.

— Je le renvoie à l'aube avec mes compliments, une réponse négative et mon conseil sincère à son Commodore de laisser tomber tout ça avant que son propre équipage n'en entende parler et ne l'attache au beaupré ! » Le Commodore lui dédia un pâle sourire. « Un tel verdict est évidemment aisé à rendre lorsqu'on vient d'achever une excellente récolte. Il serait peut-être plus difficile de leur signifier une réponse négative si quelques-uns de nos navires avaient perdu leurs filets et si nous n'avions pris que de quoi nourrir soixante pour cent de nos bouches. Croyez-vous qu'il serait possible de faire cette dure



réponse dans ces circonstances ?

— Je le crois, monsieur. »

Le Commodore s'éloigna, le visage énigmatique. Salter pensait savoir ce qui était en train de se passer. Il venait de lui être donné un petit avant-goût du haut commandement. Peut-être était-on en train de le dresser au rôle de Commodore – certainement pas pour succéder au Vieux ; mais à son successeur...

McBee revint, plein de gros poisson et d'alcool. « J'ai dit une bêtise, hein ? bafouilla-t-il. Prenons un verre et oublions tout ça, d'accord ? »

Il en serait heureux.

« Sacré nom d'un chien de bon marin ! s'écria McBee après quelques autres verres. Le meilleur petit capitaine du Convoi ! Pas un vieux débris terrorisé comme ce pauvre vieux McBee, qu'a peur du moindre souffle de vent ! »

Il lui fallut alors reconforter McBee jusqu'à ce que les invités commencent à se retirer. McBee finit enfin par s'endormir et Salter le fourra dans son youyou pour monter à bord du sien et ramer longuement vers les lumières qui se balançaient en haut du grand-mât de son bateau.

L'Escadre Tribord 30 était plongée dans le repos de la nuit. Seules vivaient encore les lampes à huile animées d'un lent mouvement que portaient les femmes, en leur incessante patrouille contre la rouille. Le poids du plancton pris et séché se montait à quelque sept mille tonnes. Ce qui leur laissait une marge confortable par rapport aux 5 670 tonnes nécessaires aux six mois de rations qui les amèneraient à l'essaimage et à la moisson de l'arrière-saison. Les réservoirs d'assiette disposés le long de la quille avaient été presque mis à sec par la population prisonnière du vaisseau, alors que les cubes cuisinés, séchés et salés, étaient emmagasinés dans les plans d'arrimage doublés de verre, disposés les uns au-dessus des autres ; le gigantesque bâtiment voguait sans histoires sur une mer soulevée par les vagues, sous un vent d'ouest de force 1.

Salter était à bout de forces. Il songea brièvement à signaler au sifflet pour qu'on lui envoie une chaise de calfat, afin de se faire haler sans peine en haut de la coque, cette falaise de cinquante mètres de hauteur qui se dressait devant lui, et repoussa cette idée avec regrets. Le rang avait ses privilèges, mais aussi ses obligations. Il se redressa dans le canot, prit pied sur l'échelle et commença la longue escalade. En passant devant les hublots des cabines superposées, il conserva les yeux vertueusement braqués devant lui, sur les plaques de bronze de la coque qui se trouvaient à quelques centimètres de son nez. Dans

l'intimité de leurs cabines doubles, nombreux étaient les couples qui fêtaient sans doute la fin du labeur éreintant, de nuit comme de jour. L'intimité avait une grande valeur à bord du vaisseau ; chacun des 18 mètres cubes de cabine, le hublot dont on disposait, acquéraient une signification presque religieuse, spécialement après des semaines de travail de groupe dans cette fourmilière.

Prenant garde à ne pas s'essouffler, il termina l'ascension avec panache, en bondissant sur le pont ras. Il n'y avait personne pour le regarder. Se sentant un peu ridicule et abandonné, il alla vers l'arrière dans le noir, avec pour seuls compagnons le vent qui lui sifflait dans les oreilles et les grincements du gréage. Les cinq grands mâts de treillis métallique résistaient en silence à la traction des voiles gonflées par la brise ; il s'arrêta un instant près du mât de Mercredi, aussi grand qu'un séquoia, et y appliqua les mains pour sentir la puissance qui vibrait dans ses montants d'acier.

Six femmes passèrent, absorbées, promenant leurs lanternes sur le pont ; il sursauta, mais elles ne le virent pas. Elles effectuaient leur tour de garde comme en état de transe. Les politesses traditionnelles n'existaient plus pour elles ; la tâche de survivre commençait avec leur travail. Un millier de femmes, cinq pour cent de la population du vaisseau, recherchaient nuit et jour les traces de corrosion. L'eau de mer est un solvant diabolique et il fallait bien que le vaisseau vive dedans ; la réponse était le fanatisme.

Sa cabine de luxe au-dessus du gouvernail l'attendait ; l'écoutille qui y menait brillait à la lumière d'une lampe inutile, une centaine de pieds, plus loin sur le pont. Après la moisson alors que les réservoirs étaient emplis d'huile jusqu'au bord, on agissait volontiers comme s'ils ne devaient jamais se vider. Le capitaine se dirigea vers l'écoutille, contournant et enjambant avec lassitude une douzaine de haubans, et éteignit la lanterne. Il jeta un coup d'œil machinal sur le pont, avant de redescendre. Tout allait bien...

A part une tache pâle près du gaillard d'arrière...

« Cette journée ne finira donc jamais ? », demanda-t-il à la lanterne éteinte, tout en se dirigeant vers le gaillard d'arrière. La tache était une petite fille en chemise de nuit qui errait sur le pont en suçant son pouce. Elle avait peut-être deux ans et était plus qu'à moitié endormie. Elle aurait pu passer par-dessus le bastingage d'un instant à l'autre. Un petit gémissement, un petit « plouf »...

Il la ramassa comme une plume. « Qui est ton papa, princesse ? lui demanda-t-il.

— Sais pas », répondit-elle en souriant. Damnation, elle ne le savait

pas. Il faisait trop noir pour qu'il puisse déchiffrer son collier d'identité et il était trop fatigué pour rallumer la lanterne. Il se traîna à l'autre bout du pont vers l'équipe d'inspectrices. « Que l'une de vous ramène cette enfant à ses parents », dit-il à leur chef en la leur remettant.

La chef était indignée. « Nous sommes de quart, monsieur !

— Vous présenterez vos doléances au Commodore si vous le désirez. Prenez cette enfant ! »

L'une des femmes les plus rondes s'exécuta et se mit à roucouler tandis que sa chef lui faisait les gros yeux. « Au revoir, princesse, lui dit le capitaine. Pour ça, tu mériterais qu'on te donne la cale humide, mais je te laisse encore une chance.

— Au revoir », dit la petite fille en agitant la main, et le capitaine retourna en bâillant vers l'écoutille et vers son lit.

Sa cabine d'apparat était somptueuse selon les critères austères du vaisseau. Elle était égale à six des cabines standard de neuf fois neuf pieds, ou à trois des cabines doubles pour couples. Il y avait toutefois dans ces dernières quelque chose qu'il n'avait pas. Les officiers au-dessus du grade de lieutenant étaient célibataires. L'expérience avait prouvé que c'était la seule réponse au népotisme, or le népotisme était un luxe qu'aucun convoi ne pouvait se permettre. Il impliquait tôt ou tard un commandement inefficace, et un commandement inefficace signifiait tôt ou tard la mort.

Et comme il était persuadé qu'il n'arriverait pas à s'endormir, il n'y parvint pas.

Le mariage. La paternité. Quelle étrange affaire ce devait être ! Partager un lit avec une épouse, une cabine avec deux enfants, décemment abrités derrière leur écran pendant seize années... De quoi parlait-on, au lit ? C'est tout juste si sa dernière maîtresse parlait, sauf avec ses yeux. Lorsque ceux-ci avaient commencé à traduire le fait qu'elle était – Dieu seul sait pourquoi – en train de tomber amoureuse de lui, il avait rompu avec elle aussi doucement que possible et avait depuis lors rejeté avec irritation l'idée de lui fournir une remplaçante. Il y avait deux ans de cela ; il avait alors trente-huit ans et commençait à avoir l'impression d'être un vieux cavaleur, tout juste bon à jeter dans le sillage par-dessus le gaillard d'arrière. Un vieux débauché libidineux, un abuseur de femmes. Elle avait dit quelques petites choses, bien sûr ; mais qu'avaient-ils en commun, de quoi auraient-ils pu parler ? Avec une femme mûrissant près de lui, des enfants à partager, c'eût été différent. Cette grande fille pâle et calme méritait mieux qu'il ne pouvait lui donner ; il espérait qu'elle était

convenablement mariée, maintenant, dans une cabine double et peut-être déjà lourde du premier de ses deux enfants.

Un sifflement retentit au-dessus de sa tête ; quelqu'un soufflait dans l'un des douze tuyaux acoustiques groupés contre la paroi étanche. Puis un ressort fit sauter le couvercle d'acier du Tuyau Numéro Sept, celui des Signaux. Il souleva avec résignation un tuyau flexible. « Ici le capitaine, dit-il dans le tuyau de réponse. Parlez.

— Le Grenville signale un grain de force 3 approchant par l'arrière, capitaine.

— Grain de force 3 par l'arrière. Alerte la garde de tribord avant. Qu'ils prennent les ris à Condition Charlie.

— Garde de tribord avant. Prendre les ris à Condition Charlie. Bien, capitaine.

— Exécution.

— Bien, capitaine. » Le couvercle du Tuyau Numéro Sept, celui des Signaux, se referma. Il entendit au même instant le sifflement strident du tuyau, lointain, pénétrant, et une vague pulsation alors qu'un sixième des hommes de pont commençaient à remuer dans leurs cabines, s'éveillant, gagnant le pont, les yeux chassieux, piaffant dans les coursives et montant par les écouteilles. Il se leva à son tour et enfila ses vêtements en bâillant. Prendre les ris de Condition Fox à Condition Charlie n'était pas une grande affaire, même dans le noir, et Walters, qui était de quart, était un bon officier, mais il ferait mieux d'y aller.

Le vaisseau à pont ras ne lui offrait pas de passerelle de commandement. Il gouvernait depuis la première hune du mât d'artimon, le dernier des cinq. La « première hune » était un nid de pie amélioré, fixé à cinquante pieds de hauteur dans le treillage d'acier de l'immense pylône ; il lui permettait d'avoir une vision d'ensemble de tous les mâts et de tous les espars.

Il grimpa à son poste de commandement, ayant dépassé le stade de la fatigue. La pleine lune éclairait maintenant la scène ; très bien. C'était toujours autant de chances en moins de voir un gabier inexpérimenté marcher sur une enfléchure qui se révélerait n'être qu'une ombre, et s'écraser deux cents pieds plus bas sur le pont. Ça voulait dire aussi une plus grande vivacité dans la prise des ris ; ce serait fini d'autant plus vite. Il fut tout d'un coup sûr de pouvoir dormir s'il se remettait jamais au lit.

Il se retourna pour jeter un coup d'œil vers le gaillard d'arrière à la masse de bronze du grand filet éclairé par la lune. D'ici huit jours, il

serait nettoyé et graissé ; d'ici deux semaines, il serait arrimé avec les câbles dans les profondeurs du vaisseau, à l'abri du vent et des intempéries.

Les légions de la garde de tribord avant s'attroupèrent autour des mâts, du mât de Lundi au mât de Vendredi, s'agglutinant le long des espars alors que les coups de sifflets stridents des maîtres d'équipage guidaient la manœuvre.

Le grain s'abattit sur eux.

Le vent se mit à hurler et à le déchirer ; le capitaine entoura une épontille de ses bras. La pluie lui frappait la tête et le vaisseau amorça une lente et ample révérence de bâbord à tribord. Il y eut dans son dos un grand fracas métallique comme le filet de bronze s'écartait de la coque de plusieurs dizaines de centimètres.

Des nuages avaient soudain masqué la lune. Il ne voyait plus les hommes qui grouillaient le long des vergues, mais il sentait ce qu'ils faisaient par la plante de ses pieds, avec une acuité soudaine et terrible. Ils effectuaient la manœuvre et prenaient des ris dans les voiles en se cramponnant comme ils pouvaient, aveuglés et assourdis par le vent et la pluie de grésil. Ils n'étaient plus en phase, maintenant ; ils ne s'efforçaient plus de raccourcir les voiles également sur tous les mâts ; ils faisaient seulement tout ce qu'ils pouvaient pour en finir au plus vite afin de redescendre. Le vent lui hurlait en pleine figure tandis qu'il se retournait et se cramponnait. Ils étaient maintenant en avance sur la manœuvre aux mâts de Lundi et de Mardi, en retard aux mâts de Jeudi et de Vendredi.

Le vaisseau allait donc piquer du nez. Le vent allait le prendre irrégulièrement et il s'agenouillerait comme pour prier, l'étrave plongeant dans les profondeurs de l'océan avec une gigantesque, une immense, une majestueuse obéissance, l'arrière s'élevant doucement, pesamment, dans l'air, jusqu'à ce que le tourillon de gouvernail le plus élevé déverse une cascade de cent pieds de haut dans l'écume bouillonnante du sillage.

Ils ne plongèrent qu'à moitié. Cela arriva et le capitaine se cramponna en gémissant tout haut. Il entendait par-dessus les mugissements du vent les appareils non assujettis qui s'entrechoquaient avec fracas sur le pont, glissant vers l'avant les uns sur les autres, dans un vacarme d'avalanche. Il entendit à l'arrière un bruit métallique sec et brutal et se mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang, qui se mit à ruisseler sur son menton où la pluie d'un froid déchirant vint le laver.

Le plongement atteignit son maximum et la seconde partie

commença, après des moments interminables au cours desquels le vaisseau sembla figé pour l'éternité à un angle de cinq degrés. L'étrave monta, monta, monta, le beaupré vint masquer les étoiles sur l'horizon, les appareils non assujettis retournèrent vers l'arrière en une marée écrasante d'écopés, de cabestans, de manivelles, de barriques, de serpentins d'alambics, de réflecteurs solaires en acier et de risses de gréement en bronze...

...Qui furent précipités dans la masse du filet qui forçait sur ses dispositifs de retenue, sur les deux grands poteaux d'amarrage ancrés dans la coque elle-même, à quatre cents pieds de profondeur. L'énergie de la charge fit éclater violemment le ventre du filet qui se déversa dans la mer. Les poteaux d'amarrage tinrent encore un moment.

Un câble de retenue hurla et claqua comme le dos d'un homme, puis ce fut le second câble. Le glissement rugissant des amarres de bronze tonnait sur le gaillard d'arrière secoua le vaisseau.

Le grain passa comme il était venu ; les nuages s'en furent et la lune se dénuda pour briller sur un pont briqué de neuf. Le filet était perdu.

Le capitaine Salter baissa les yeux par-dessus le bord du nid de pie, du haut des cinquante pieds qui le séparaient du pont. « Je devrais sauter, se dit-il. Ça irait plus vite comme ça. »

Mais il n'en fit rien. Il se mit lentement à redescendre l'échelle qui menait au pont dénudé.

Ne disposant d'aucun équipement électrique, le vaisseau était nécessairement une république représentative plutôt qu'une démocratie. Vingt mille personnes ne peuvent discuter et prendre des décisions qu'à l'aide de micros, de haut-parleurs et de calculatrices rapides susceptibles de dénombrer les oui et les non. Lorsque le pouvoir de la parole est le seul moyen de communication, et le boulier manipulé par un employé, l'unique instrument de pointage, il est impossible à plus de cinquante personnes de tenir une conférence si l'on veut que ça ait un sens, et il y a des pessimistes pour dire que ce nombre est plus proche de cinq que de cinquante. Le Conseil du Vaisseau qui se réunit à l'aube sur le gaillard arrière était composé de cinquante personnes.

C'était une belle aurore ; le spectacle du ciel saumon, la mer irisée et des voiles blanches du Convoi alignées en une oblique gigantesque qui s'étendait sur soixante milles de bleu océanique, réjouissait le cœur.

C'était pour ce genre d'aurores que l'on vivait : une moisson

complète salée dans les soutes, des barriques pleines d'eau, les évaporateurs faisant filtrer goutte à goutte de leurs neuf mille tuyaux neuf gallons d'eau du lever au coucher du soleil tous les jours, assez de vent pour gouverner facilement et une belle envergure. Telles étaient les récompenses. Cent quarante années auparavant, le Convoi de *Grenville* avait été lancé de Newport News, en Virginie, pour les revendiquer.

Oh ! la grande aventure du lancement ! Les hommes et les femmes qui étaient montés à bord se prenaient pour des héros, des conquérants de la nature qui s'immolaient pour la gloire de la ZOMENE ! Mais ZOMENE signifiait seulement Zone Métropolitaine du Nord-Est, cette dense garenne entièrement bâtie et creusée de souterrains qui s'étendait de Boston à Newport et s'étalait vers l'ouest, avalant Pittsburgh sans même s'arrêter, pour commencer à s'éclaircir enfin au-delà de Cincinnati.

La première génération en mer s'accrocha en soupirant à la culture de ZOMENE, se consolant avec le patriotisme de son sacrifice ; un soulagement quelconque valait mieux que rien du tout, et c'est dans la masse confuse de la multitude que le Convoi de *Grenville* avait prélevé sa population d'un million et quart d'âmes.

C'étaient des immigrants de la mer, et comme tous les immigrants, ils se languissaient de leur Vieille Patrie.

Puis il y eut la seconde génération. Comme toutes les secondes générations, elle ne faisait preuve d'aucune patience à l'égard des vieilles gens et de leurs histoires, *Voilà* ce qui était réel : cette mer, ce coup de vent, cette corde ! Puis la troisième génération vint, semblable à toutes les troisièmes générations : elle éprouva un vide soudain et désespéré et ressentit douloureusement son manque d'identité. Qu'est-ce qui était réel ? Qui sommes-nous ? Quelle était cette ZOMENE perdue ? Mais alors le grand-père et la grand-mère n'étaient plus guère capables que de marmonner indistinctement ; l'héritage culturel était perdu à jamais, dilapidé par trois générations, parti pour l'éternité. Comme toujours, la quatrième génération ne s'en souciait déjà plus.

Et ceux qui siégeaient au Conseil du gaillard d'arrière étaient des membres des cinquième et sixième généra-s dons. Ils savaient tout ce qu'il y avait à savoir sur la vie. La vie, c'était là coque et les mâts, la voile et les gréements, le filet et les évaporateurs. Rien de plus. *Rien de moins*. Sans mâts, il n'y avait pas de vie. Il n'y avait pas non plus de vie sans filet.

Le Conseil du Vaisseau ne commandait pas ; le commandement

était réservé au capitaine et à ses officiers. Le Conseil gouvernait et jugeait à l'occasion les affaires criminelles. Quatre-vingts ans auparavant, au cours de l'Hiver Noir Sans Moisson, il avait décrété l'euthanasie pour toutes les personnes au-dessus de soixante-trois années d'âge et pour un sur vingt des autres adultes se trouvant à bord. Il avait condamné à la peine capitale les meneurs de la Mutinerie de Peale. Il les avait fait envoyer dans le sillage, et Peale lui-même avait été attaché au beaupré en ce qui était l'équivalent maritime de la crucifixion. Depuis lors, aucun mégalomane n'avait décidé de donner un intérêt à la vie de ses compagnons de bord, de sorte que la longue agonie de Peale avait servi à quelque chose.

Les cinquante hommes et femmes représentaient tous les départements du vaisseau et tous les groupes d'âge. S'il y avait à bord quelque sagesse, elle était concentrée là, sur le gaillard d'arrière. Mais il n'y avait pas grand-chose à dire.

C'est l'aîné d'entre eux, le Voilier Retraité Hodgins, qui présidait. Ce barbu vénérable, à la voix encore forte, s'adressa à eux en ces termes :

« Compagnons de bord, nous avons eu notre accident. Nous sommes des hommes morts. La décence nous commande de ne pas prolonger le combat, de ne pas nous abaisser à... nous alimenter contrairement à la loi. La raison nous dit que nous ne pouvons pas survivre. Je propose donc une mort honorable et volontaire pour tous, et que les matériaux constituant notre vaisseau soient légués aux survivants du Convoi et divisés entre eux, à la discrétion du Commodore. »

Il n'avait guère d'espoir de voir entendre son point de vue de vieil homme. L'Inspectrice en Chef se leva aussitôt. Elle n'avait que trois mots à dire : « *Pas mes enfants.* »

Les femmes hochèrent la tête d'un air sinistre, et les hommes avec résignation. La décence, le devoir et le sens commun étaient de très belles choses, jusqu'au moment où on venait heurter de plein fouet cette cloison étanche d'acier. *Pas mes enfants.*

« S'est-on jamais demandé si une collecte parmi les vaisseaux de la flotte ne permettrait pas de fournir suffisamment de cordage pour improviser un filet ? » demanda un jeune et brillant aumônier.

C'était au capitaine Salter de répondre à cette question, mais meurtrier des vingt mille âmes dont il avait la charge, il ne put pas parler. Il fit un signe de tête saccadé à son officier des transmissions.

Le lieutenant Zwingli tenta de gagner du temps en produisant son ardoise à signaux et en faisant semblant de se rafraîchir la mémoire.



« A zéro heure trente-cinq, aujourd'hui, dit-il, un signal lumineux fut émis en direction du *Grenville*, les avisant que notre filet était perdu. La réponse du *Grenville* fut la suivante : « A partir de cet instant, votre vaisseau ne fait plus partie du Convoi. « Aucune recommandation. Condoléances personnelles et « regrets. Signé : le Commodore. »

Le capitaine Salter retrouva sa voix. « J'ai envoyé plusieurs autres messages au *Grenville* et aux voisins de notre vaisseau dans le Convoi, dit-il. Ils n'ont pas répondu. C'est ainsi que ça doit être. Nous ne faisons plus partie du Convoi. Par notre propre... faute... nous sommes devenus un poids mort pour le Convoi. Nous ne pouvons en attendre aucune aide. Je ne condamnerai personne. Ainsi va la vie. »

Un membre du Conseil prit alors la parole, que le capitaine Salter connaissait dans un autre rôle. C'était Jewel Flyte, la grande fille pâle qui avait été sa maîtresse deux ans plus tôt. Elle devait être là en tant que suppléante, se dit-il en la regardant avec des yeux neufs. Il ne savait pas qu'elle était même cela ; il l'avait évitée depuis lors. Et puis... non, elle n'était pas mariée ; elle ne portait pas d'alliance. Elle n'avait pas non plus les cheveux tirés en arrière, dans le style semi-officiel des célibataires volontaires, ces super-patriotes (ou simplement ces personnes que la sexualité effrayait, ou qui n'aimaient pas les enfants), qui abandonnaient leur droit à la maternité pour le bien du vaisseau (ou pour leur convenance personnelle). C'était simplement une fille en uniforme de... de quoi ? Il dut réfléchir avant de parvenir à associer l'écusson qu'elle portait sur la poitrine à un département précis. Elle était archiviste du navire, avec la clef et la plume d'oie croisées ; une obscure employée, un rat de bibliothèque sous les ordres – oh ! bien en dessous – du Chef des Commis aux Écritures. Elle avait sûrement été élue substitut par les Commis, dans un sursaut de sympathie pour sa carrière avortée.

« Mon travail, dit-elle de sa voix calme et posée, consiste essentiellement à rechercher des précédents dans le livre de bord lorsque nous devons enregistrer des événements inhabituels et que personne ne se souvient aussitôt de la forme sous laquelle il faut les enregistrer. C'est l'une de ces tâches fastidieuses qu'il faut bien que quelqu'un effectue, mais qui ne suffit pas à occuper une personne à temps complet. Je dispose donc dans mon temps de travail, de nombreuses heures de loisirs. Je suis par ailleurs restée célibataire et je ne pratique aucun sport, ni aucun jeu. Je vous dis tout cela afin que vous me croyiez lorsque je vous dirai qu'au cours des deux années passées, j'ai lu le livre de bord dans son intégralité. »

Un léger brouhaha succéda à ses paroles. Quelle occupation

étonnante, et étonnamment insignifiante ! Le vent et le temps, les tempêtes et le calme, les messages et les réunions et les recensements, les crimes, les jugements et les sentences de cent quarante et une années ! Quel ennui !

« Parmi les choses que j'ai lues, poursuivit-elle, nombreuses sont celles qui présentent des analogies avec notre problème. » Elle sortit une ardoise de sa poche. « Extrait du livre de bord daté du 20 juin, année 72 du Convoi, lut-elle. Le Détachement Shakespeare-Joyce Melville a regagné le canot après la nuit. Ils n'ont accompli aucune partie de leur mission. Six sont morts des suites de leurs blessures ; tous les corps ont été retrouvés. Les six survivants étaient mentalement ébranlés, mais ils ont réagi à nos derniers tranquillisants. Ils ont parlé d'une nouvelle religion à terre et de ses conséquences sur la population. Je suis convaincu que nous autres marins ne pouvons plus avoir de relations avec les continentaux. Nous allons mettre fin aux excursions clandestines vers le rivage. » Cette inscription est signée d'un certain capitaine Scolley. »

Un homme du nom de Scolley eut un bref sourire de fierté. Son ancêtre ! Et, comme les autres, il attendit que l'extrait prenne un sens. Mais comme les autres, il trouva qu'il n'en faisait rien.

Le capitaine Salter aurait voulu lui parler, mais il se demandait comment s'adresser à elle. Pour lui, elle avait toujours été « Jewel », et tous les autres le savaient ; pouvait-il l'appeler « Commis Flyte » sans avoir l'air idiot ? Eh bien, s'il était assez stupide pour perdre son filet, il le serait assez pour se montrer cérémonieux avec son ancienne maîtresse. « Commis Flyte, dit-il, à quoi cet extrait nous amène-t-il ? »

C'est d'une voix calme qu'elle leur répondit à tous. « En pénétrant le sens des quelques mots obscurs, cela voudrait dire que jusqu'à l'année 72 du Convoi, la Charte était régulièrement violée, avec la complicité des capitaines successifs. Je suggère que nous envisagions de la violer une nouvelle fois, afin de survivre. »

La Charte. C'était une sorte de lame de fond de leur vie éthique ; ils l'apprenaient très tôt, lui rendaient hommage tous les dimanches lorsqu'ils allaient à l'office. Elle était inscrite sur des plaques de bronze phosphoreux fixées sur le mât de Lundi de tous les vaisseaux en mer, et l'intitulé en était toujours le même :

EN RETOUR DES BONTÉS DE LA MER, NOUS ABANDONNONS ET  
ABJURONS, POUR NOUS-MÊME ET NOS DESCENDANTS, LA TERRE D'OÙ  
NOUS SOMMES ISSUS ; POUR LE BIEN COMMUN DE L'HOMME.

NOUS METTONS VOILE POUR L'ÉTERNITÉ.

La moitié d'entre eux au moins marmonnaient inconsciemment ces

paroles.

Le Voilier Retraité Hodgins se leva, tout tremblant. « Blasphème ! s'écria-t-il. Cette femme devrait être attachée au beaupré.

— J'en sais un peu plus long sur les blasphèmes que le Voilier Hodgins, il me semble, fit d'une manière réfléchie l'aumônier, et je vous assure qu'il se méprend. C'est une erreur superstitieuse que de croire que la Charte recèle une quelconque sanction religieuse. Ce n'est pas une ordonnance de Dieu, c'est un contrat entre les hommes.

— C'est une Révélation ! hurla Hodgins. Une Révélation ! C'est le dernier testament ! C'est le doigt de Dieu indiquant le chemin d'une vie dure et pure en mer, loin de la crasse et de la saleté, de la surpopulation et de la maladie ! »

C'était un point de vue répandu.

« *Et mes enfants ?* demanda l'inspectrice en Chef. Dieu veut-il qu'ils meurent de faim, ou bien... ou bien... » Elle ne pouvait se résoudre à terminer sa question, mais les derniers mots qu'elle n'avait pas prononcés résonnaient dans leur esprit à tous.

*Mangés.*

A bord de certains vaisseaux où prédominaient par accident les plus âgés, à bord d'autres vaisseaux où des esprits enflammés, en retard de plusieurs générations sur la leur, avaient voué à la Charte un culte puissant, le suicide aurait pu être voté. A bord d'autres vaisseaux encore où il ne s'était rien passé d'extraordinaire en six générations, où la vie avait été facile, et où l'art et la tradition de prendre des décisions difficiles s'étaient perdus, la confusion, l'inaction et l'inévitable dégénérescence dans la sauvagerie se seraient peut-être succédées. A bord du vaisseau de Salter, le Conseil décida par vote d'envoyer un petit détachement à terre aux fins d'étude. Ils eurent recours à tous les euphémismes imaginables pour décrire ces faits, mirent six heures à se décider et se retrouvèrent assis sur le gaillard d'arrière qui grinçait un peu, comme s'ils s'attendaient à être pulvérisés par la foudre.

Le détachement qui devait se rendre à terre était constitué de Salter, capitaine ; Flyte, archiviste ; Pemberton, aumônier junior ; et Graves, inspectrice en chef.

Salter grimpa sur sa hune de commandement, en haut du mât de Vendredi, consulta une carte qui se trouvait dans ses archives, et donna, par l'intermédiaire d'un tuyau acoustique, l'ordre suivant aux hommes de barre : « Changement de cap, Rouge Quatre Degrés. »

L'ordre revint, répété avec incrédulité.

« Exécution », dit-il. Le vaisseau se mit à craquer alors que quatre-vingts hommes manœuvraient la barre ; le sillage commença à s'incurver derrière eux, imperceptiblement tout d'abord.

Le Vaisseau de Tribord 30 quittait son ancienne position ; on pouvait entendre, par-delà un mille de mer, les sifflets des maîtres d'équipage à bord du Tribord 31, tandis qu'ils mettaient à la voile pour combler le vide.

« Ils auraient quand même pu faire un signal », songeait Salter en laissant enfin retomber ses jumelles sur sa poitrine. Mais la vigie du Tribord 31 restait vierge de tout pavillon, à l'exception de son pavillon de reconnaissance.

Il siffla ses officiers de transmissions et indiqua leurs écussons du doigt. « Enlevez-moi ça », leur dit-il d'une voix rauque avant de descendre dans sa cabine.

Le nouveau cap les trouverait enfin en train de faire voile vers un endroit que la carte décrivait comme étant New York City.

Salter émit ce qu'il croyait bien être son dernier ordre au lieutenant Zwingli ; la baleinière attendait dans ses bossoirs ; les trois autres étaient déjà dedans.

« Vous resterez positionnés à cet endroit du mieux que vous pourrez, dit le capitaine. Si nous survivons, nous serons de retour d'ici à quelques mois. Si nous ne revenons pas, ce sera un argument convaincant contre le fait d'échouer le navire et de tenter de vivre au large du continent – mais ce sera alors votre problème, plus le mien. »

Ils échangèrent le salut. Salter sauta dans la baleinière, fit signe aux hommes qui se trouvaient sur le pont, près des cordes, et la longue descente grinçante commença.

Salter, Capitaine ; âge : 40 ans ; célibataire *ex officio* ; fils de Clayton Salter, Chef du Service Entretien des Instruments, et Eva Romano, Diététicienne en Chef ; sélectionné à l'école primaire à l'âge de 10 ans pour suivre les cours de type A ; Certificat de l'École de Navigation à 16 ans ; Certificat de Navigation à vingt ans, École des Premiers Lieutenants à 24, promu Enseigne à 24, Lieutenant à 30, Commandant à 32 ; promu Capitaine et successeur au poste de commandement du Vaisseau de Tribord 30 la même année.

Flyte, Archiviste ; âge : 25 ans ; célibataire ; fille de Joseph Flyte, Amuseur, et Jessie Waggoner, Amuseuse ; fin d'études primaires à 14 ans ; cours de type B ; certificat de l'École de Commis à 16 ans. Certificat de l'École Supérieure des Commis à 18 ans ; quotient de rendement : 3,5.

Pemberton, Aumônier ; âge : 30 ans ; époux de Riva Shields, Infirmière ; pas d'enfant, volontairement ; fils de Will Pemberton, Maître-Distilleur-Responsable de l'Eau, et Agnès Hunt, Mécanicienne-Feutrière-Adjointe ; fin d'études primaires à 12 ans ; cours de type B, Certificat d'Études Divines à 20 ans ; Vicaire de Quart de Mi-Tribord, puis Aumônier de Tribord-Avant.

Graves, Inspectrice en Chef ; âge : 34 ans ; épouse de George Omany, Forgeron de Troisième Classe ; deux enfants ; fin d'études primaires à 15 ans ; Certificat de l'École des Inspecteurs à l'âge de 16 ans ; Inspectrice de Troisième Classe, de Seconde Classe, puis de Première Classe, Maîtresse Inspectrice, puis Chef. Quotient de rendement : 4 ; trois promotions.

*Contre* le Nord du Continent américain.

Ils ramèrent tous pendant une heure ; puis une brise vers la terre se leva, et Salter arbora le mât. « Bordez les avirons », dit-il pour se prendre aussitôt à souhaiter oser lancer un contre-ordre. Maintenant, ils auraient le temps de penser à ce qu'ils étaient en train de faire.

L'eau même sur laquelle ils voguaient différait par sa couleur et aussi par sa façon de remuer, de l'eau profonde qu'ils connaissaient. Et la vie, dedans...

« Grands dieux ! », s'écria Mrs. Graves en indiquant quelque chose du doigt, vers la poupe.

C'était un poisson gigantesque, à moitié aussi gros que leur bateau. Il remontait paresseusement à la surface et se glissait de nouveau dans l'eau en un arc ininterrompu. Ils avaient aperçu sa peau grise comme l'acier et dépourvue d'écailles, et sa bouche largement fendue.

« Incroyable, fit Salter, ébranlé. Je suppose toutefois que dans les eaux du large où personne ne vient pêcher, quelques spécimens des espèces les plus grosses survivent. Ainsi que les poissons de taille intermédiaire, pour les sustenter... » Et d'autres, plus petits, longs d'un pied, pour nourrir ceux-là, et...

Le fait de croire que l'Homme avait changé la vie de la mer de façon permanente n'était-il qu'une arrogante présomption ?

Le soleil de l'après-midi déclinait, et la pointe du mât de Lundi du vaisseau disparut par l'arrière, sous la ligne d'horizon ; la brise qui gonflait leur voile les poussait vers un brouillard qui entourait de vagues concrétions qu'ils craignaient d'étudier de trop près. Une silhouette obscure, aussi grosse qu'un mât et pourvue d'un bras unique surgit de la brume ; derrière elle, des blocs et des blocs d'un matériau solide.

« C'est le bout de la mer », dit le capitaine.

Mrs. Graves répondit ce qu'elle aurait dit si un sous-inspecteur abruti lui avait signalé de la rouille bleue sur de l'acier : « Absurde ! » Puis elle se reprit en bafouillant : « Je vous demande pardon, capitaine. Vous avez évidemment raison.

— Mais ça semblait tellement étrange, fit l'aumônier Pemberton, venant à son secours. Je me demande où ils sont tous.

— Nous aurions dû déjà passer au-dessus de la sortie des tuyaux d'évacuation des égouts. Ils avaient l'habitude d'évacuer leurs déchets par des tuyaux sous la mer et de les déverser à plusieurs milles au large. Ça colorait l'eau et ça sentait mauvais. Pendant les premières années des convois, les capitaines savaient rien qu'à la couleur et à la puanteur que c'était le moment de virer de bord et de s'éloigner de la terre.

— Ils ont dû entre-temps améliorer leur système d'évacuation des déchets, dit Salter. Ça fait des siècles. »

Ses dernières paroles flottèrent dans l'air.

L'aumônier étudiait le brouillard par l'avant. Il était impossible de le dénier : la gigantesque chose était une Idole. Une Idole dressée dans la baie de la grande ville, et de la pire espèce, encore : une Idole femelle ! « Je croyais qu'ils n'en mettaient que dans les Lieux consacrés », marmonna-t-il, abattu.

Jewel Flyte comprit. « Je crois que ça n'a aucune signification religieuse, dit-elle. C'est un genre de... de gigantesque bibelot, comme les statuettes que font les matelots en mer. »

Mrs. Graves étudia l'énorme chose et songea à la glyptique telle qu'on la pratiquait en mer : varech compacté, aplani et sculpté au couteau en forme de petites boîtes ou de bibelots, portraits miniatures ou bustes d'enfants. Elle décida que la commise Flyte avait une imagination dangereusement déréglée. Un bibelot ! Grand comme un mât !

Il devrait y avoir du commerce, songeait le capitaine. Des bateaux allant et venant. L'Endroit qui s'étendait sur l'avant était de toute évidence une île, et indiscutablement peuplée ; des marchandises et des gens devraient s'y rendre et en venir. Des petits canots, des cotres et des baleinières devraient faire la navette dans cette baie et dans ces deux rivières ; ils auraient dû être alignés en cet étroit chenal, attendant impatiemment, louvoyant et passant sous des ancrs marines et des voiles ferlées. Il n'y avait que quelques oiseaux blancs qui poussaient des cris stridents, des cris de peur, en voyant leur

bateau solitaire.

Les concrétions massives émergeaient de la brume ; c'étaient des cubes rouges comme le coucher du soleil, mouchetés d'yeux noirs régulièrement disposés ; c'étaient des dés énormes posés les uns à côté des autres, chacun aussi gros qu'un vaisseau et capables, chacun, d'héberger vingt mille personnes.

Où étaient-ils tous ?

La brise et la marée les poussaient doucement dans le goulot où une centaine de bateaux auraient dû attendre. « Ferlez la voile, dit Salter. Souquons. »

Sans autre bruit que le soupir des avirons dans les tolets, les cris des oiseaux blancs et le clapotis des vaguelettes, ils entrèrent dans l'ombre des grands dés rouges, vers un quai, une dent parmi la centaine du peigne que formait la rive de l'île.

« Doucement, avec les avirons de tribord, fit Salter. Pas trop fort, les avirons de bâbord. Levez les avirons. Aumônier, la gaffe. » Il les avait menés près d'une échelle en acier ; Mrs. Graves suffoqua en voyant l'épaisse couche de rouille rouge qui la recouvrait. Salter assujettit l'amarre à un anneau de fer corrodé. « Allons-y », dit-il en commençant à grimper.

Lorsqu'ils furent tous les quatre debout sur le quai constitué de plaques de fer, Pemberton se mit, évidemment, à prier. Mrs. Graves ne suivit pas la moitié de la prière : elle ne pouvait pas détourner son attention de la malpropreté choquante des lieux... De la rouille, de la poussière, des ordures, et sur tout cela un abandon total. Ce qui se passait dans l'esprit de Jewel Flyte, son visage calme ne le trahissait pas. Et le capitaine sondait ces fenêtres noires à cent mètres à bord – non, à terre ! – et il attendait, et il s'interrogeait.

Ils se mirent enfin en route vers les cubes, Salter les précédant. La marche était fatigante pour la voûte plantaire et les cuisses ; et ils éprouvaient une sensation curieuse sous les pieds, comme s'ils avançaient sur quelque chose de mort.

Vus de près, les dés immenses et rouges n'étaient plus aussi déments : c'étaient des cubes de trois cents mètres de côté, construits en brique, cette chose dont on faisait les fours. Ils étaient disposés en retrait au milieu de carrés de revêtement vert, tout fêlé, et que Jewel Flyte appelait « béton » ou « ciment », en cherchant dans un recoin étrange de son érudition.

Il y avait une entrée, au-dessus de laquelle figurait cette inscription : A LA MÉMOIRE DE HERBERT BROWNELL JR. En voyant

cette plaque de bronze, une petite pointe de remords leur perça le cœur, car ils pensaient au Pacte, mais le message était différent et ignoble :

## AVIS A TOUS LES LOCATAIRES

*Un Appartement Programme est un Privilège et non pas un Droit. L'Inspection Quotidienne est la Pierre Angulaire du Projet. La Fréquentation une fois par semaine au moins de l'Eglise ou de la Synagogue de votre Choix est Obligatoire pour les Familles désirant être Appréciées et Estimées ; la Preuve de la Fréquentation doit être présentée sur Demande. La Possession de Tabac ou d'Alcool sera considérée comme une Preuve Prima Facie d'Indésirabilité. Un Usage Excessif d'Eau ou d'Énergie et un Gaspillage de Nourriture seront des Motifs de Révision de la Désirabilité. L'usage d'une Langue autre que l'Américain par les individus de plus de Six Ans sera considéré comme une Preuve Prima Facie de Non-Assimilation, ce qui ne doit pas être interprété comme une interdiction de pratiquer des Rites Religieux en d'autres Langues que l'Américain.*

Il y avait en dessous une autre plaque d'un bronze plus pâle, une idée venue après-coup :

*Rien de ce qui précède ne sera interprété de façon à excuser l'Exercice de la Dépravation sous le Couvert de la Religion quelle que soit son nom, et tous les Locataires sont avisés du fait que tout manquement à rapporter l'Exercice de la Dépravation résulterait en une Expulsion et une Dénonciation sommaires.*

Autour de cette dernière plaque, une main avait peint en traits hâtifs, avec un pinceau de goudron, une sorte de planche anatomique qu'ils contemplèrent avec un mélange d'étonnement et de dégoût.

« C'était un peuple dévot », fit enfin Pemberton. Personne ne releva l'emploi de l'imparfait, qui semblait tellement approprié.

« Très sensé, dit Mrs. Graves. Ils ne plaisantaient pas. »

Le capitaine Salter désapprouvait en silence. Un vaisseau commandé avec une discipline aussi austère sombrerait en moins d'un mois. Les gens de la terre pouvaient-ils être tellement différents ?

Jewel Flyte ne répondit rien mais elle avait les yeux humides. Peut-être songait-elle aux petits rats humains terrifiés qui faisaient des tours et des détours et se tortillaient dans le labyrinthe inhumain des grandes épouvantes et des infimes récompenses.

« Après tout, poursuivit Mrs. Graves, ce n'est qu'une superposition de cabines. Nous avons des cabines, ils avaient les leurs. Pouvons-nous y jeter un coup d'œil, capitaine ?



— C'est une mission de reconnaissance », fit Salter en haussant les épaules. Ils pénétrèrent dans un Couloir jonché d'ordures et reconnurent aisément un ascenseur qui ne fonctionnait plus depuis longtemps. Il y avait beaucoup de monte-charges à main, en mer.

Un coup de vent fit voltiger une feuille de papier imprimé qui s'immobilisa sur les chevilles de l'aumônier. Il se baissa pour la ramasser, comme en proie à une sorte d'indignation instinctive – ne pas maintenir solidement le papier, au risque de le voir s'envoler par-dessus bord et être perdu pour toujours pour l'économie du vaisseau ! Puis il rougit de sa bêtise. « Tant de choses à désapprendre... », dit-il en étalant le papier pour le regarder. Un instant plus tard, il le roulait en une boule qu'il rejetait aussi loin de lui qu'il pouvait, et s'essuyait les mains avec dégoût sur sa veste. Son visage trahissait la force du coup qui l'avait frappé.

Les autres le dévisageaient. C'est Mrs. Graves qui alla chercher le papier.

« Ne regardez pas ça, dit l'aumônier.

— Je crois que ça vaudrait mieux », ajouta Sait.

La chef du Service Entretien défroissa le papier et l'étudia. « Rien que des bêtises, dit-elle. Qu'en pensez-vous, capitaine ? »

C'était une grande page arrachée à un livre et sur laquelle se trouvaient des dessins naïfs, polychromes, ainsi que quelques lignes de poésie dans le style des premiers livres de lecture pour enfants. Salter réprima un gros rire indigné. L'image représentait un petit garçon et une petite fille singulièrement vêtus, engagés en un combat meurtrier dans lequel ils usaient de leurs dents et de leurs ongles. « Jeannot et Jeannette montèrent sur la colline, disait le texte, pour aller chercher un seau d'eau. Elle flanqua Jeannot par terre et lui cassa sa couronne. Ce fut un joli meurtre. »

Jewel lui prit la page des mains. Elle ne put prononcer que ces quelques mots, après un instant : « Je suppose qu'il n'était jamais trop tôt pour commencer le dressage. » Elle laissa retomber la page et s'essuya elle aussi les mains.

« Allons, venez, dit le capitaine. Nous allons prendre l'escalier. »

L'escalier était couvert de poussière, de fientes de rats, de toiles d'araignées, et il s'y trouvait deux squelettes humains. Les os de leurs mains étaient étroitement noués autour de coups de poing américains meurtriers. Salter s'obligea à ramasser l'une des armes, mais ne parvint pas à se forcer à l'essayer. « Je vous en prie, capitaine, fit Jewel Flyte d'un ton d'excuse. Ils sont peut-être empoisonnés. On

dirait que c'était bien leur genre. »

Salter se figea. Mon Dieu, mais cette fille avait raison ! Il souleva délicatement en la tenant par les côtés l'arme d'acier hérissée de pointes. Des taches, oui. Il n'était pas étonnant que l'objet soit taché de sang ; peut-être y avait-il aussi des traces de poison. Il le laissa retomber dans la cage thoracique de l'un des squelettes. « Venez », dit-il. Ils montèrent à la rencontre d'une lumière poussiéreuse qui venait d'en haut. Elle émanait d'une porte ouverte sur un couloir sur lequel donnaient de nombreuses autres portes. Il y avait des traces d'incendie et de violence. Une barricade d'étranges chaises et de divans trapus avait été élevée afin de boucher le passage et avait été renversée. Derrière se trouvaient encore trois tas d'ossements.

« Ils n'ont pas de tête, constata l'aumônier d'une voix rauque. Capitaine Salter, ce n'est pas un endroit pour des êtres humains. Il faut retourner au vaisseau, même si cela signifie une mort honorable. Ce n'est pas un endroit pour des êtres humains.

— Merci, aumônier, répondit Salter. Vous avez voté. Quelqu'un est-il de votre avis ?

— Tuez vos propres enfants, aumônier, dit Mrs. Graves. Pas les miens. »

Jewel Flyte haussa les épaules en signe de sympathie à l'adresse de l'aumônier et dit simplement : « Non. »

L'une des portes était ouverte, la serrure fracassée par des coups de hache d'incendie. « Essayons celle-là », dit Salter. Ils pénétrèrent dans le foyer d'une famille ordinaire de la classe moyenne, adoratrice de la Mort, telle qu'elle vivait un siècle plus tôt, au cours des cent trente et une premières années de Merdeka l'Élu.

Merdeka l'Élu, le Tout-Étranger, *l'Ur-Alien*, n'avait jamais prévu tout ça. Il avait commencé comme détaillant, vendeur par correspondance de photos de cinéma et de télévision, des photos glacées dix-huit vingt-quatre, pour les fans et les collectionneurs. Ce n'était pas de l'argent facilement gagné ; il fallait avoir un stock complet de photos pour satisfaire les admirateurs gâteux de Mae Bush, les teen-agers hystériques ferventes de Rip Torn, et tous ceux qui se trouvaient entre-deux. Il ne voulait pas entendre parler de pin-up. « Ces images viles, lascives ! s'écriait-il lorsqu'il recevait des lettres y faisant carrément allusion. Des obscénités ! Des hommes et des femmes s'embrassant, se reluquant, se pelotant ! Des orgies ! Pouah ! » Merdeka avait un chien coupé, une chatte castrée et une gouvernante chiffonnée et résignée qui était techniquement sa femme. Il était pauvre, très pauvre. Mais il ne négligeait jamais ses œuvres de charité,

faisant tous les ans des dons au Planning familial et à la Clinique municipale d'Hystérectomie.

Il était connu dans les bars de la 3<sup>e</sup> Avenue où il allait parler tous les soirs, discutant avec des Irlandais qui l'entraînaient parfois au-dehors où il se faisait assommer. Il se laissait assommer et, allongé sur le trottoir, il avait un rictus moqueur. Était-ce là toute leur argumentation ?

Il savait discuter, lui. Il leur crachait des faits, des chiffres et des clichés en une profusion à laquelle il était impossible de rien répondre : par l'enfer ! D'ici deux ans les Russes auraient une base atomique sur la Lune et d'ici deux ans, tout ce que feront l'Armée et l'Air Force, ce sera de continuer à se taper sur la tête comme des clowns. Écoutez-moi une minute, je vais vous dire : ils se moquent de nous avec leur je-m'en-foutisme ; vous connaissez un seul enfant né ces deux dernières années qui soit normal ? Et la grippe ! Tu parles, ce sont nos propres armes bactériologiques de Camp Crowder, juste à la sortie de Baltimore, qui nous ont échappé et ça s'est passé la semaine du 24. Ou bien : l'animal humain est suranné ; ils l'ont prouvé au M.I.T. ; Steinwitz et Kohlmann ont *prouvé* que l'animal humain ne pouvait pas survivre au taux actuel des radiations. Et ça, encore : profitez bien de votre cancer du poumon, les amis ; pour chaque automobile et ses exhalaisons puantes il y aura deux virgule sept cent trois cas de cancer du poumon, et il faut bien qu'on ait des voitures, non ? Et ça : délinquance, mon chose, oui. Ils sont fous, et c'en est arrivé à un point où l'économie ne peut plus subvenir à la démence collective ; il faut les châtrer, c'est le seul moyen. Ou encore : ils devraient déterrer la carcasse de Metchnikov et la jeter aux chiens ; c'est le dégénéré qui a inventé la prophylaxie vénérienne et depuis ce temps-là le vice envahit furieusement le monde, et sans sanction ; ce qu'il nous faudrait, c'est quelques-uns de ces anciens cas d'ataxie locomotrice progressive, dans les rues ; des individus claudiquants et bavants pour montrer aux mêmes à quoi mène le vice.

Il ne savait pas d'où il venait. Il existait à New York une méthode raffinée pour établir ses origines ; elle consistait à dire : « Merdeka, ha ! Qu'est-ce que c'est que ce nom-là ? » A quoi il répondait qu'il n'était pas un menteur d'Anglais, ou un gueulard d'Irlandais, ni un Français dépravé, ni un escroc de Juif, ni un de ces barbares de Russes, ni un lèche-cul d'Allemand, ni un crétin de Scandinave. Et si ça ne plaisait pas à son auditeur, que pouvait-il répondre ?

Il était sorti d'un orphelinat, et la légende de cet orphelinat voulait que ce soit un policier qui l'ait trouvé dans une poubelle alors qu'il avait deux heures, et au moment où une jeune femme syphilitique

dont le nom semblait être Merdeka et qui venait certainement d'accoucher, mourait dans un trolleybus des suites d'une hémorragie. On n'établit aucun autre fait, mais des générations et des générations de pensionnaires de l'orphelinat devaient trouver une grande consolation dans le fait que l'un des leurs ait indiscutablement connu un départ pire que le leur.

La ligne de partage des eaux de sa carrière devait se situer au moment où il remarqua qu'il commandait pour la septième fois cette année-là des photos du film de Howard Hughes, *The Outlaw*. Curieusement, ce n'étaient pas des photos en buste de Miss Jane Russell, mais des scènes de groupe montrant Miss Russel suspendue par les poignets et sur le point d'être fouettée. Merdeka étudia la scène, grommela un « Bien fait pour cette sale garce », et doubla la commande. Les photos se vendirent comme des petits pains. Il examina son fichier à la recherche d'autres scènes de flagellation et de torture extraites de films comme *Le Chant du Désert*, et en commanda un assortiment spécial qu'il vendit en moins d'une semaine. Alors, il sut.

C'était peut-être la cinquantième fois dans l'histoire que l'homme et l'occasion étaient réunis. Il engagea un modèle et prit lui-même les premières photos spécialement mises en scène. Elles montraient la fille accroupie sous le fouet, liée à une chaise avec une corde à linge et brandissant elle-même le fouet.

En deux mois, Merdeka avait fait un bénéfice net de six mille dollars et tout réinvesti jusqu'au dernier *cent* dans d'autres photos et une publicité par courrier. Au bout de l'année, l'affaire était devenue assez importante pour attirer l'attention des Inspecteurs de moralité des postes. Il alla à Washington et leur cracha ces mots à la face : « Ma camelote n'est pas obscène et je vous ferai un procès si vous m'embêtez, espèces de bureaucrates puants ! Montrez-moi un seul sein, montrez-moi un derrière, montrez-moi un être humain en train d'en toucher un autre, sur mes photos ! Vous ne le pouvez pas, et vous le savez bien ! Je ne crois pas au sexe et je n'en vends pas, alors foutez-moi la paix ! La vie, c'est la douleur et la souffrance et la peur, et c'est pour ça que les gens aiment regarder mes photos ; mes photos leur parlent d'eux, ces espèces de petits excités trouillards ! Vous n'êtes qu'un foutu tas de sales obsédés si vous trouvez quoi que ce soit de cochon dans mes photos ! »

Là, il les avait eus. Les filles de Merdeka portaient toujours au moins une culotte, un soutien-gorge et des bas. Il les tenait. Les Inspecteurs de moralité des postes étaient vaguement affirmatifs : il y avait bien quelque chose qui n'allait pas dans ses photos de jolies filles

ligotées pour être fouettées ou brûlées avec des fers rougis, mais quoi ?

L'année d'après, ils tentèrent de l'avoir sur le chapitre de ses impôts sur le revenu ; ces déductions pour le Planning familial et la Clinique municipale d'Hystérectomie étaient extravagantes, mais il les justifia jusqu'au dernier *cent* en produisant les chèques que la banque lui avait retournés après paiement, conformément à l'habitude américaine. « En fait, leur dit-il avec indignation, je passe beaucoup de temps à la Clinique, et ils me laissent parfois regarder les opérations. Voilà en quelle haute estime ils me tiennent, à la Clinique. »

L'année suivante, il lançait MORT, l'Hebdomadaire Illustré, avec l'aide d'une demi-douzaine de jeunes et brillants diplômés de la Nouvelle École de Communicativité de Harvard. En tant que Communicateur en Chef de MORT – hier encore il n'en aurait été que l'Éditeur, et cinquante ans plus tôt, le Rédacteur en Chef – il s'installa lourdement à la fois dans l'hypocondrie et dans un bureau tendu de peau de porc où il passait son temps à regarder soupçonneusement l'écran de télévision en circuit fermé qui plongeait grâce à sa centaine d'yeux dans tous les bureaux de MORT, et à rugir parfois dans l'interphone :

« Vous ! Quel est Votre nom ? Boland ? Vous êtes viré, Boland. Ramassez vos affaires et passez à la caisse chercher votre compte ! »

Sous n'importe quel prétexte ; sans raison aucune, aussi. Avec son costume de flanelle gris foncé aux revers étroits et ses cravates qui rappelaient la ficelle que se mettent au cou les toréadors, il était une légende vivante. Les brillants jeunes hommes avec leurs redingotes style Renaissance victorienne et leurs cravates ornées d'une perle, s'étonnaient – pas de son « obstination », non, pas quand il pouvait toujours y avoir un micro, même au café du coin ; disons de sa « pérennité ».

Les jeunes hommes brillants devinrent de brillants jeunes vieillards, et le magazine, qui avait été conçu au départ comme un support publicitaire pour les petites annonces maison concernant la vente des photos par correspondance, se mit à rapporter de l'argent. En couverture de chacun des numéros de MORT se trouvait la photo d'exécution de la semaine, et le prix n'en était jamais trop élevé. Un don de cinquante mille dollars à une mosquée avait acheté le droit de photographier en secret le Supplice du Pain par lequel périt un Yéménite accusé d'avoir percé un pipe-line. Une interminable histoire illustrée de la flagellation fournit un sujet de fond à la partie rédactionnelle du magazine, et la Rubrique médicale (en couleurs) était incroyablement populaire. De même que le rapport

hebdomadaire sur la Circulation routière.

Lors du lancement dans le Pacifique du dernier des vaisseaux du Pacte, l'événement fit la une de *MORT* en raison de plusieurs accidents mortels ; en dehors de cela, Merdeka ignorait les vaisseaux. Il était étrange que lui, qui avait des anti-orthodoxies à propos de tout, n'ait eu aucune opinion quant aux vaisseaux du Pacte et leurs équipages. Peut-être savait-il vraiment qu'il était le plus grand meurtrier de tous les temps, et que même ainsi il ne pouvait pas envisager d'ordonner l'extinction totale de l'espèce humaine, levain maritime compris. Le Sokei-an plus déterminé qui, au nom du bouddhisme Rinzei Zen était à ce moment-là en train de dépeupler l'immense zone dominée par la Chine, n'y alla pas par quatre chemins : « Même Moi, dans ma colère, puis me tromper ; que soient les vaisseaux célestes. » L'opinion du docteur Spät, membre européen du trio, est perdue à jamais par suite de son plaidoyer en faveur du programme de la « génération unique ».

Les années passant, l'intelligence de Merdeka coagulait en se refroidissant. Vint un moment où, ayant besoin d'une théorie, il fut contraint d'appuyer sur le bouton de son interphone pour appeler son jeune vieillard de Premier Communicateur et de rugir à son adresse : « Trouvez-moi une théorie ! » Le Premier Communicateur dévida alors ces paroles : « L'Inter-réseau structurel de *MORT*, *l'Hebdomadaire Illustré* de la culture occidentale, n'est pas un événement ponctuel fortuit mais une tendance universelle en hausse. Certaines attitudes de nos aïeux, comme le dogme hollywoodien « Pas de seins, du sang ! » et l'exploitation de la violence par la presse à scandale, étaient balbutiants et empiriques. C'est Merdeka qui cristallisa les traits convergents de notre époque et réalisa leur congruence asymptotique dans l'édition. La lutte, et la course en rouleaux compresseurs, dans le domaine des sports sanglants, la banalisation du femmicide dans les romans policiers, la standardisation à un million par an des accidents de la circulation mortels, l'intérêt général de notre jeunesse pour les combats entre bandes rivales, tout cela annonce l'Age de la Haine et de la Mort. L'éthique de l'Amour et de la Vie est surannée, et qui dira que l'Homme y perd ? Sur le marché des idées, la Vie et la Mort luttent pour l'Esprit de l'Homme... »

Merdeka émit un grondement et coupa la communication. Merdeka se cala dans son fauteuil. Deux milliards d'exemplaires, cette semaine, et les auto-publicités commençaient à chuter. L'année dernière, la seule suggestion d'un panier à provisions abandonné sur la chaussée alors que la Dynajetic 16 rugissait à travers la page ; cette année, c'était une main, inerte, photographiée sur le trottoir. L'année prochaine, du sang. En février, les annonces pour la chaîne des Salons de Beauté Sylphella s'étaient complètement effondrées, et

brutalement. «... Et les cours de judo facultatifs, gratuits, pour svelte Madame ou mince Demoiselle : apprenez à tuer un homme de vos jolies mains nues, avec ou sans effusion de sang, au choix. » Les inscriptions avaient augmenté de vingt-huit pour cent. Mon dieu, il y avait un inter-réseau pour toi !

Ça n'allait pas assez vite ; ça n'allait pas encore assez vite. Il décrocha le téléphone direct et se mit à vociférer : « Plus vite ! Pourquoi est-ce que je vous paie, tous ? Le monde croupit dans l'ordure ! Les films sont plus répugnants que jamais ! Des baisers ! Des caresses ! Du voyeurisme ! Des hommes et des femmes ensemble ! C'est obscène ! Nettoyez les couvertures de la revue ! Nettoyez les annonces publicitaires ! »

Celui qui se trouvait à l'autre bout de la ligne directe était le Secrétaire Exécutif de la Société pour la Pureté dans la Communication ; Merdeka n'avait pas besoin de s'annoncer à lui, car Merdeka était le principal souscripteur de la S.P.C. Le secrétaire exécutif se mit aussitôt à débiter. « Nous avons la Marche des Mères sur Washington, cette semaine, monsieur, et la semaine prochaine, une fausse expédition de courrier pornographique à toutes les femelles des États de New York, du New Jersey et de Pennsylvanie entre six et douze ans, monsieur. Je crois que ce coup-là devrait mettre la Commission de Censure fédérale sur les rails avant longtemps. »

Merdeka raccrocha. « Communications lubriques, cracha-t-il d'un ton hargneux. Procréant, se reproduisant, engendrant comme des asticots dans une poubelle. Brûlant et se reproduisant. Mais nous les nettoierons. »

Il n'avait pas besoin de Théorie pour lui dire qu'il ne supprimerait pas l'amour sans lui fournir un substitut.

Ce soir-là, il descendit la 6<sup>e</sup> Avenue pour la première fois depuis des années. Il avait discuté dans ce bar ; il s'était fait taper sur le nez devant celui-là. Eh bien, il était en train de l'emporter dans la discussion, dans toutes les discussions. Une mère et sa fille passèrent, mal à l'aise, sondant les ombres du regard. La mère était vêtue *out* ; elle portait une robe fourreau qui lui dénudait le cou et les clavicules, dans le haut, et les jambes depuis la moitié du tibia jusqu'au sol. Dans certaines parties de la ville, on lui crachait dessus, mais jamais sur la fille. La fille était *in* ; elle était recouverte du cou aux chevilles par une ample robe-sac-culotte, sans ceinture. Les cheveux de la mère n'étaient pas attachés ; ceux de sa fille étaient cachés sous une cloche. Elles n'en furent pas moins toutes deux brutalement entraînées dans l'un de ces coins sombres qu'elles scrutaient prudemment, car elles n'avaient pas fait attention aux nœuds coulants qui les attendaient sur le trottoir

éclairé.

Les bruits familiers d'une séance de torture émanaient de l'ombre tandis que Merdeka continuait son chemin. « Ça, c'est chouette ! », soupira une jeune voix extatique – masculine ou féminine, quelle importance ? – entre deux coups meurtriers.

Cette année-là fut créée la Commission de Censure fédérale ; l'année suivante, les vieux camps d'internement du Sud-Ouest croulaient sous le nombre des contrevenants et, l'année d'après, la Première Église de Merdeka était fondée à Chicago. Merdeka mourut cinq ans plus tard d'une rupture d'anévrisme, mais son âme était en marche.

« La Famille qui Prie Ensemble Tue Ensemble », telle était la devise inscrite sur le mur de l'appartement, mais il n'y avait aucune évidence que l'injonction impliquée ait été observée. La chambre du père et de la mère fermait au moyen de portes d'acier et de serrures terrifiantes, mais Junior les avait eus tous les deux quand même ; d'une façon ou d'une autre il avait brûlé l'acier, y faisant un trou.

« De la thermite ? », se demanda Jewel Flyte à voix basse, essayant de se rappeler. Il avait d'abord eu le père, vite et sans histoires ; il l'avait garrotté avec un fil de fer tandis qu'il dormait, de façon à ne pas alarmer la mère. Contre elle, il avait retourné son propre casse-tête d'acier à pointes et lui en avait administré un coup mortel ; mais elle avait eu le temps de trouver son pistolet sous son oreiller et le squelette d'adolescent de Junior témoignait par sa position de la violence de l'impact du projectile de plomb.

Incrédules, ils examinèrent la bibliothèque familiale de livres illustrés publiés dans une collection intitulée : « Le Mètre Cinquante de Classiques de Merdeka. » Jewel Flyte feuilleta lentement un ouvrage intitulé *Moby Dick* et découvrit qu'il s'agissait d'une histoire de fracassage de crânes dans une chambre, de morts en mer décrites d'une façon effroyable et, en guise de paroxysme, de la fin d'un certain Achab, dévoré par un monstre. « Il y en avait certainement d'autres », murmura-t-elle.

L'aumônier Pemberton reposa précipitamment *Hamlet* et s'appuya au mur. Il était tout à fait sûr de sentir la raison lui échapper de façon palpable, et il allait se mettre d'ici un instant à pousser des cris rauques et inarticulés. Il se mit à prier et se sentit mieux au bout d'un moment ; il veilla ensuite soigneusement à tenir ses yeux à l'écart des Classiques.

Mrs. Graves renifla au spectacle de tout ce gâchis et à l'image d'un personnage laid, aux yeux globuleux et au nez épaté sous lequel se



trouvaient ces quelques mots : MERDEKA L'ÉLU, LE PUR, LE PURIFICATEUR. Il y avait deux tables, ce qui était absurde. Qui avait besoin de *deux* tables ? Puis elle regarda de plus près et vit que l'une des deux était en réalité un banc à flagellation maculé de sang et éprouva comme une nausée. Une plaque d'identification portait cette inscription : « *Cie Des Meubles Disciplinaires, Taille 6, Age : 10-14 ans.* » Dieu sait si elle avait plus d'une fois donné la fessée à ses enfants lorsqu'ils s'écartaient de ses critères de la perfection, mais en voyant ces taches elle fut envahie par une vague de chaleur en songeant aux os parricides qui gisaient dans la chambre voisine.

« Organisons-nous, fit le capitaine Salter. Quelqu'un pense-t-il qu'il en reste encore ?

— Je ne pense pas, répondit Mrs. Graves. Des gens comme ça ne peuvent pas survivre. Le monde a dû en être nettoyé. Ils, euh... se tuaient les uns les autres, mais ce n'est pas ça le plus important. Ce couple avait un enfant de dix à quatorze ans. Leur cabine semble avoir été conçue pour un seul enfant. Nous devrions vérifier quelques autres cabines pour voir si les familles d'un seul enfant sont... étaient... normales. Si nous découvrons que c'était le cas, nous pourrions supposer qu'ils sont... qu'ils se sont éteints. Ou presque. » Elle forgea une heureuse expression : « Par suicide racial.

— Arithmétiquement, c'est tout à fait plausible, poursuivit Salter. En l'absence de tout facteur, en dehors de celui de l'enfant unique, en un siècle de cinq générations une population de deux milliards d'habitants se trouvera réduite à cent vingt-cinq millions d'individus. Un siècle plus tard, ils seront quatre millions seulement. Encore un siècle, et ils ne seront plus que cent vingt-deux mille. Lors de la trente-deuxième génération, le dernier couple issu des deux milliards originels n'engendrera qu'un seul enfant et ce sera la fin. Et il y a les autres facteurs. En dehors de ceux qui n'ont pas d'enfants par choix – il évita Jewel Flyte du regard –, il y a des choses que nous avons vues dans l'escalier, dans le couloir et dans ces compartiments.

— Alors, voilà notre réponse », fit Mrs. Graves. Elle frappa la table obscène du plat de la main, oubliant ce que c'était. « Nous mettons le vaisseau à l'échouage et nous faisons marcher l'équipage du vaisseau sur la terre ferme. Nous nettoyons, nous apprenons ce qu'il faut pour nous en sortir... » Elle s'attarda sur ces derniers mots et secoua la tête. « Excusez-moi, dit-elle d'un ton sinistre. Je dis des bêtises. »

L'aumônier, qui la comprenait, intervint malgré tout. « La terre n'est qu'une des nombreuses demeures, dit-il. Ils pourraient sûrement apprendre.

— Ce n'est pas politiquement réalisable, répondit Salter. Pas dans l'état actuel des choses. » Il s'imaginait présentant cette proposition au Conseil du Vaisseau, dans l'ombre du mât qui portait le Pacte, et sa tête eut un mouvement involontaire, convulsif, de dénégation.

« Il y a une formule possible », dit Jewel Flyte.

C'est alors que les Brownell fondirent sur eux, les dix-huit Brownell, toute la famille. Ils avaient traqué le groupe depuis le moment où celui-ci avait mis pied à terre. Neuf femmes revêtues de vagues sacculottes et neuf hommes en robes noires de pénitents entrèrent en force par la porte ouverte et encerclèrent les gens de la mer avec leurs lances. D'autres facteurs avaient en fait dû opérer, mais ce n'était pas encore la trente-deuxième génération de l'extinction.

« Juste au moment où nous en avons besoin, fit avec satisfaction le chef des Brownell, un mâle. Du sang frais ! »

Salter comprit qu'il ne s'exprimait pas en termes génétiques.

« Des faiseurs de mal, de toute évidence, dirent sévèrement les femelles, qui étaient plus expansives. Exhibant sans honte leurs membres, faisant impudemment parade des piliers pourris du temple de la luxure. Venus de la mer détestable elle-même, ce gîte de l'infamie, pour nous détourner de nos vies régulières et honnêtes.

— Nous savons quoi faire des femmes », fit le chef. Les autres respirèrent l'antienne.

« Nous les abattons.

— Et les roulerons sur le dos.

— Et tirerons sur un bras et l'attacherons solidement.

— Et tirerons sur l'autre bras et l'attacherons solidement.

— Et tirerons sur une jambe et l'attacherons solidement.

— Et tirerons sur l'autre jambe et l'attacherons solidement.

— Et puis...

— Nous les battons à mort et Merdeka sourira. »

L'aumônier Pemberton les dévisageait, n'en croyant pas ses yeux. « Il faut regarder en vos cœurs, leur dit-il d'une voix modérée. Il faut regarder plus profondément que vous n'avez fait, et vous découvrirez que vous avez été abusés. Ce n'est pas une façon d'agir pour des êtres humains. Quelqu'un vous a terriblement fourvoyés. Laissez-moi vous expliquer...

— Blasphème ! » s'écria la meneuse des femmes en enfonçant d'une

main experte sa lance dans les entrailles de l'aumônier. Le choc de la lame, large et froide, traversa son corps et le fit tomber. Jewel Flyte s'agenouilla aussitôt près de lui, cherchant les battements de son cœur et sa respiration. Il était vivant.

« Levez-vous, fit le chef mâle. Il est inutile de vous exhiber et de vous offrir ainsi à la vue d'êtres tels que nous. Nous avons le cœur pur. »

Un garçon entra par la porte en courant. « Les Wagner ! hurlait-il. Vingt Wagner qui montent l'escalier !

— Tiens-toi droit et ne marmonne pas ! rugit son père en le frappant avec le bois de sa lance, l'atteignant rudement au côté. L'enfant eut un rictus de douleur, mais seulement après que les dix-huit Brownell au cœur pur se soient engouffrés dans l'escalier.

Puis il se mit à siffler très fort dans le couloir tandis que les gens de la mer les regardaient avec stupeur, leur consacrant le peu d'attention qu'ils parvenaient à distraire de l'aumônier blessé. Six portes s'ouvrirent brutalement au coup de sifflet, et des hommes et des femmes en émergèrent pour plonger leurs lances dans le dos des Brownell agglutinés autour de l'escalier pour en défendre l'accès. « Merci, papa », criait toujours l'enfant tandis que les Wagner au cœur pur submergeaient ce qui restait des Brownell au cœur pur ; à la fin, ses cris dérangèrent l'un des Wagner et l'enfant fut à son tour transpercé par une lance.

« J'en ai assez vu, fit Jewel Flyte. Capitaine, je vous en prie, ramassez l'aumônier et allons-y.

— Ils vont nous tuer.

— Occupez-vous de l'aumônier, dit Mrs. Graves. Un instant. » Elle fonça dans la chambre et en revint, brandissant le casse-tête hérissé de pointes.

« Enfin, pourquoi pas ? » dit Jewel. Elle se mit à défaire la longue rangée de boutons qui fermaient le devant de sa robe, puis dégrafa et ôta ses sous-vêtements. Ses vêtements sur le bras, elle sortit dans le couloir et alla vers l'escalier, suivie de l'inspectrice et du capitaine, stupéfié.

Pour les Merdekiens au cœur pur, elle n'était pas Phryné gagnant sa cause, elle était l'incarnation du Mal. Ils se mirent à courir en tous sens, abandonnant leurs armes. Qu'un être humain puisse faire une chose pareille, voilà qui était au-delà de leur compréhension ; seul Merdeka pouvait savoir quelle sorte de monstre c'était là, qui les approchait étrangement et horriblement en violation de toute raison.

Ils se mirent à courir, comme elle l'espérait ; le revers de la médaille, c'était qu'ils projetaient leurs lances sur elle avec une violence et une promptitude qu'ils ne lui auraient jamais accordées si elle avait été vêtue. Mais ils s'enfuyaient, bredouillant de peur et se cachant les yeux, dans les appartements et les recoins du couloir, tournant le dos à l'abomination.

Les gens de la mer se frayèrent un chemin dans le carnage, enjambant les cadavres répandus dans l'escalier qu'ils descendirent sans rencontrer d'opposition, et retournèrent au quai. Ce fut une tâche ardue que de passer l'aumônier à Mrs. Graves dans le bateau, mais en dix minutes ils avaient largué les amarres, ramé quelques instants et mis à la voile pour attraper la brise de terre générée par les vitesses de refroidissement différentes de l'eau et de la brique, au crépuscule. Après avoir accompli son rôle en arborant le mât, Jewel Flyte se rhabilla.

« Ce ne sera pas toujours aussi facile », dit-elle lorsqu'elle eut reboutonné le dernier bouton. Mrs. Graves pensait la même chose mais ne l'avait pas dit, pour ne pas donner l'impression d'envier ce superbe jeune corps.

Salter examinait l'aumônier comme il pouvait. « Je crois qu'il s'en sortira, dit-il. Avec une intervention chirurgicale et un long repos. Il n'a pas trop perdu de sang. C'est une bien étrange histoire que nous aurons à raconter au Conseil du navire.

— Ils n'ont pas le choix, répondit Mrs. Graves. Nous avons perdu notre filet et la terre est là qui nous attend. Quelques fous nous opposent de la résistance, et après ? »

Un énorme poisson fit de nouveau surface ; Salter le regarda d'un air songeur. « Ils proposeront de récupérer du bronze à terre, dit-il, de fabriquer un autre filet et de continuer comme s'il ne s'était jamais rien passé. Et, en fait, ce serait possible, vous savez.

— Non. Non, pas pour toujours, répondit Jewel Flyte. Cette fois c'était le filet, et à la fin de la moisson. Et si c'étaient trois mâts, en plein hiver, au milieu de l'Atlantique ?

— Ou bien la barre, dit le capitaine. A n'importe quel moment. N'importe où. Mais vous vous imaginez en train de dire au Conseil qu'il faut descendre du vaisseau et aller à terre, prendre ses quartiers dans ces cabines de brique et tout changer ? Et se battre contre ces fous et apprendre à devenir des paysans.

— Il doit bien y avoir un moyen, déclara Jewel Flyte. Exactement comme Merdeka, quel qu'il ait été, fut un moyen. Il y avait trop de gens, et Merdeka fut une réponse à ce problème. Il y a toujours une

solution. L'homme est un mammifère terrestre en dépit de ses brèves incursions en mer. Nous étions un stock de semence, des graines mises en réserve en attendant que la terre soit nettoyée et que nous puissions revenir. De même exactement que ces poissons du large attendent très patiemment que nous arrêtions de moissonner le plancton deux fois par an pour pouvoir retourner dans les profondeurs et se multiplier. Quelle est la solution, capitaine ? »

Il réfléchissait intensément. « Nous pourrions, dit-il doucement, commencer tout simplement par nous rapprocher et par pêcher de gros poissons dans les eaux continentales. Puis nous pourrions nous amarrer et construire une sorte de pont qui irait du vaisseau au rivage. Nous continuerions à vivre sur le vaisseau, mais nous sortirions pendant la journée pour nous mettre à l'agriculture.

— Ça sonne bien.

— Et continuer à améliorer le pont, le faisant de plus en plus solide, jusqu'à ce que – avant qu'ils ne s'en soient aperçus – ce soit devenu en réalité une partie intégrante du vaisseau et une partie intégrante du rivage. Ça nous prendra, peut-être... Mmm... Dix ans ?

— Suffisamment longtemps pour que ces vieux marsouins se décident, renifla de façon inattendue Mrs. Graves.

— Et nous relâcherions la règle de reproduction d'un descendant par individu, et de jeunes adultes en surnombre franchiraient tout simplement le bastingage pour aller vivre à terre...» Le visage du capitaine s'assombrit subitement. « Et toute cette satanée farce recommencera de nouveau, je suppose. J'ai souligné qu'il fallait trente-deux générations de couples n'engendrant qu'un seul enfant pour ramener à zéro une population de deux milliards d'habitants ; eh bien, j'aurais dû dire aussi qu'il faudrait trente-deux générations de couples mettant chacun quatre enfants au monde pour que deux personnes engendrent une population de deux milliards d'êtres. Oh ! à quoi bon tout ça, Jewel ? »

Elle émit un petit rire. « Il y a bien eu une réponse, la dernière fois, dit-elle. Il y en aura une la prochaine fois.

— Ce ne sera pas celle de Merdeka, déclara-t-il. Nous avons un peu évolué, en mer. Cette fois, nous pourrions nous en sortir à l'aide de nos cerveaux et pas grâce à des cauchemars et de la superstition.

— Je n'en sais rien, dit-elle. Notre vaisseau sera le premier, et puis les autres vaisseaux auront leur accident l'un après l'autre et ils viendront s'amarrer et construire leur pont. Ils détesteront chaque minute de cette nouvelle existence pendant les deux premières générations, puis ils cesseront de haïr tout cela pour se contenter de

vivre... Et qui sera le plus grand homme ayant jamais vécu ? »

Le capitaine prit l'air horrifié.

« Oui, vous, Salter ! Le Bâtitteur du Pont. Tommy, connaissez-vous ce mot ancien qui veut dire « Bâtitteur du Pont » ? *Pontifex*.

— Oh ! mon Dieu ! », fit Tommy Salter, en proie au désespoir.

Une étincelle de conscience traversa l'aumônier ; il entendit ces paroles et fut heureux que quelqu'un à bord priât.

Traduit par DOMINIQUE ABONYI.

*Shark Ship.*

© Vanguard Science Fiction Inc., 1958.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

# LA TOUR DES DAMNES

par Brian Aldiss

*Les grandes villes de l'Extrême-Orient, et en particulier celles des Indes, donnent une impression de pullulement humain, de grouillement, de surpopulation physique. L'intimité y semble inconnue sauf peut-être dans le secret des esprits. Et quand on n'a presque que son corps pour habitat, on peut être conduit à lui découvrir de nouvelles possibilités, d'étranges qualités.*

*Si l'ensemble de l'humanité a ce destin pour tout avenir, peut-être serait-il sage autant que monstrueux d'étudier les effets sur les humains de la surpopulation extrême, comme on l'a fait pour les rats.*

QUEL est donc ce poème, demanda Thomas Dixit, où il est question de « cavernes aux profondeurs à jamais insondables par l'homme ? » Mais sa voix résonna dans l'enfilade des cavernes et la question resta sans réponse. Quelques pas plus loin, perdu dans ses propres pensées Peter Crawley le suivait sans mot dire.

Cela faisait plus d'un an que Dixit avait effectué ici son séjour forcé. Il s'était octroyé quelques jours de congé, à la réserve où il travaillait ; pour venir accomplir ce dernier pèlerinage avant la démolition totale. Il régnait encore une certaine activité dans ce qui restait des immenses structures de béton. Des techniciens, hindous pour la plupart, munis parfois de projecteurs individuels, transportaient des instruments. Des câbles traînaient un peu partout. Mais l'impression générale de désolation provenait surtout de l'usure prolongée visible sur toutes les surfaces. Partout des flots de population avaient passé, comme un torrent dans une caverne souterraine ; et partout, comme un torrent, leur vie s'était enfuie, oubliée, loin des regards du monde.

Dixit était profondément ému à la pensée de toute cette vie. Lui seul, pratiquement, avait eu l'occasion de s'y plonger et d'en ressortir indemne.

Une ancienne colère remonta en lui. Il se tourna vers son compagnon : « Quel extraordinaire monument dédié aux souffrances humaines cela ferait ! On devrait laisser cet endroit tel qu'il est pour l'édification des générations futures.

— Le gouvernement de Delhi se refuse à envisager une solution de ce genre. Je comprends son point de vue, et pourtant il serait le premier à bénéficier de l'afflux de touristes que cela entraînerait.

— Les touristes ! Et c'est tout ce à quoi vous pensez ? »

Crawley se mit à rire : « Encore une fois, mon cher, vous êtes trop sensible. Ne croyez pas que je ne prenne pas toutes ces choses à cœur. Il se trouve seulement que le tourisme m'attire davantage que la souffrance humaine. »

Ils poursuivirent leur chemin côte à côte. Jamais ils n'arrivaient à s'entendre sur ces questions-là.

Les façades délabrées d'habitations maintenant désertées, mais qui jadis avaient grouillé de vie, s'étendaient à perte de vue à gauche et à droite. Des portes béaient comme la bouche d'un vieillard endormi. Les proportions semblaient gigantesques et l'ombre et la voix des anciens occupants semblaient devoir s'attarder indéfiniment en ces lieux. Dire qu'il fut un temps où on y pouvait à peine respirer !

« Je pensais justement aux paroles de votre petit copain, le sénateur Byrnes, fit Crawley. Il a su démontrer que l'Orient, tout aussi bien que l'Occident, a tiré parti de l'expérience. Bien sûr, nos sociologues n'ont pas fini d'éplucher leurs découvertes. Déjà, quelques résultats percutants sont en train d'émerger. Mais ceux qui ont vécu et sont morts ici luttèrent surtout pour la conquête de l'infiniment petit, et c'est là que les progrès les plus significatifs ont été accomplis. Ils avaient déjà commencé à puiser de l'énergie dans leur propre matériel génétique. Encore une génération, et il est vraisemblable qu'ils auraient atteint le stade ultime du contrôle démographique automatique, à savoir l'*anaëstrus*, dans lequel une trop grande proximité entre les membres d'une même espèce conduit à la réabsorption par l'organisme femelle de tout le matériel embryonnaire. Dans ce domaine, nos savants ont pu apporter leur contribution et les généticiens prévoient qu'avant dix ans...

— Oui, oui, je vous accorde tout cela. Le progrès est une chose merveilleuse. » Il eut aussitôt conscience de s'être montré impoli. Ces choses-là avaient une grande importance, une importance vitale même, pour une terre surpeuplée. Mais il aurait souhaité pouvoir parcourir dans le recueillement les corridors érodés.

Peter Crawley avait raison. L'Inde avait elle aussi profité de cette



expérience. L'hindouisme, mis à l'épreuve, avait révélé sa puissance fascinante en même temps que ses faiblesses. Non seulement les êtres qui avaient vécu dans cet invraisemblable labyrinthe avaient résisté, mais pas une seule fois ils n'avaient exprimé le désir d'échapper à leur destin. Le devoir – Dharma – avait été plus fort que leur humanité. Et déjà, cette seule révélation était en train de changer la philosophie et la destinée d'un sixième de la race humaine.

« Le progrès est une chose merveilleuse, reprit Dixit. Mais l'expérience qui s'est déroulée ici était essentiellement de nature religieuse. »

Le rire bref de Crawley résonna lugubrement dans une énorme cage d'escalier qui se perdait dans l'obscurité : « Je parie que vous ne disiez pas tout à fait la même chose l'année dernière, quand vous y étiez ! »

Qu'avait-il ressenti au juste ? Il s'arrêta et sonda du regard les profondeurs enténébrées de l'escalier. Tout ce qui lui revint à l'esprit fut le souvenir de l'étonnante multitude grouillante qui avait peuplé ces cavernes et dont l'existence éphémère s'était futilement consumée au milieu des galeries sans fin, des corridors lugubres et des escaliers croulants...

Sur les marches de béton qui se perdaient dans l'obscurité étaient juchés d'innombrables marmots au regard indolent, étroitement serrés l'un contre l'autre. L'activité était réduite à cette heure de la journée et même les très jeunes enfants semblaient suspendre un instant leurs cris. Et cependant le silence ne régnait pas sur les marches. Jamais ces lieux ne connaissaient le silence. Dans le lointain, des voix résonnaient perpétuellement. Des voix, encore des voix, et jamais le silence.

Shamim était âgée, c'est pourquoi elle choisissait ce moment, où la cohue de la Tour était un peu moins grande, pour faire ses courses. Elle musarda un instant au bas des marches, devant l'étalage d'un marchand de charmes de vie à moitié assoupi, et saisit les petits objets entre ses doigts tout en poussant une exclamation de temps à autre. Le marchand, qui la connaissait, la laissait faire sans rien dire car il savait qu'elle était trop pauvre pour rien acheter. Sur la première marche, Malti, sa fille, l'attendait.

Du haut de l'escalier, quelqu'un épiait Malti et sa mère. Une lumière brillait là depuis vingt-cinq ans, munie d'un solide grillage protecteur. Mais tout récemment, on lui avait lancé de la boue et des excréments qui la recouvraient presque entièrement, de sorte que le haut de l'escalier était plongé dans l'obscurité. C'est à cet endroit qu'était sournoisement tapi, ombre parmi les ombres, un homme qui répondait au nom de Narayan Farhad.

Un mois plus tôt, Shamim avait subi une opération illégale dans l'une des minuscules cellules qui donnaient sur le Premier Balcon de son niveau. Elle ressentait encore les effets de cette opération. Sous le vieux sari de coton blanc, son corps maigre et noir était plus voûté, et sa vie plus précaire que jamais.

Malti était la fille aînée de Shamim. C'était une fille docile, qui n'avait pas encore été conçue lorsque les expériences de la Tour avaient débuté. Mais même la docilité a ses limites. En voyant sa mère s'attarder inutilement, elle murmura quelque chose entre ses dents et grimpa vivement les marches encombrées, pressée de rentrer chez elle.

SÉNATEUR JACOB BYRNES : *Afin de conférer un certain caractère de diversité à l'habitat, la Tour a été divisée en dix niveaux, chaque niveau comportant cinq étages, ce qui permet de ménager par endroits des espaces libres de la taille d'un mouchoir de poche. L'architecture varie en principe selon les niveaux. L'un d'eux, par exemple, évoque une sorte de village hindou aux structures éclatées. Un autre est constitué de maisons assez grandes et qui, quoiqu'enserrées entre deux niveaux, donnent l'impression d'être indépendantes... Inutile d'ajouter qu'à présent ces maisons sont toutes effroyablement surpeuplées. Sur presque tous les niveaux, tout l'espace disponible est occupé par des habitations. Malgré ce désir de diversification, l'élimination systématique des principaux styles architecturaux aussi bien orientaux qu'occidentaux, et le fait que les seuls matériaux employés ont été, pour des raisons d'économie, le béton et un parastyrène, ont contribué à créer une désagréable impression de monotonie. Pour ma part, je n'imagine rien de plus hostile à l'épanouissement des valeurs spirituelles de la vie.*

L'homme tapi dans l'ombre se déplaça silencieusement. Il jeta un coup d'œil inquiet à la lumière, qui était également un hublot d'observation. Bientôt, l'alarme serait donnée et des jets d'eau disperseraient la boue qu'il avait lancée. Mais pour le moment, il pouvait opérer sans être vu.

Narayan découvrit ses vieilles dents en un rictus sournois lorsqu'il vit Malti monter vers lui au milieu des enfants affalés sur les marches. Elle était trop vieille pour qu'il en tirât un bon prix sur le marché aux esclaves, mais elle était encore robuste et il n'aurait pas de difficulté à s'en débarrasser rapidement. Quoique venant d'un niveau différent, il connaissait cependant une partie de son histoire. « Malti ! » Il cria son nom au dernier moment, tout en bondissant sur elle. Malgré son âge, Narayan était encore rapide. Ses deux bras jaillirent de l'ombre et se refermèrent sur ceux de Malti. D'une secousse, il la souleva du sol et s'enfuit avec elle comme s'il avait le diable à ses trousses. Tout en grim pant, il lui appliqua une main sur la bouche pour étouffer ses hurlements de terreur. Rusé Narayan !

*Aux quatre coins de la Tour, les interminables escaliers relient entre eux les différents niveaux. Dépouillés depuis longtemps de leur revêtement de plastique, ce ne sont plus maintenant que de mornes édifices de béton et de métal.*

*Ces escaliers constituent les points faibles des minuscules empires qui se créent à chaque niveau. Ils sont gardés en permanence, mais les gardes peuvent être soudoyés. Parfois, des gangs ou « corporations » arrivent à s'emparer d'un escalier, soit par la force soit par accord mutuel.*

Shamim poussa un cri en réponse aux hurlements de sa fille. Tant

bien que mal, elle se mit à gravir les marches de toute la vitesse de ses vieilles jambes. Trébuchant sur les corps des enfants, elle sortit de sous son sari un poignard à lame de plastique fabriqué à partir d'un morceau de la Tour.

Tout en courant, elle appelait Malti, elle criait au secours. Elle atteignit enfin le palier. Elle se trouvait alors au dernier étage du Neuvième Niveau, où elle vivait. Plusieurs groupes de gens se trouvaient là, debout ou à moitié accroupis, serrés les uns contre les autres. Tous détournaient les yeux, évitant de regarder Shamim. Elle avait bien souvent agi de la sorte lorsque d'autres étaient en danger.

Encore haletante, elle laissa errer son regard en direction du plafond craquelé et bleuté, pour imiter la couleur du ciel. Là-haut, les marches continuaient toujours, menant au Niveau Supérieur. Elle eut juste le temps d'apercevoir deux jambes, à la plante des pieds jaunies, qui disparaissaient. Des visages hostiles se devinaient dans l'ombre. Comme elle reprenait son élan en direction de l'escalier, les guetteurs lui lancèrent des projectiles. Une écharde lui ouvrit la joue. Elle s'effondra en sanglotant. Le sang dégoulinait sur son visage. Alors, elle rebroussa chemin et regagna l'habitation familiale à travers la foule indifférente.

*Je viens de passer tout un mois à parcourir les microfilms. Parfois, lorsqu'un leader à poigne se révèle, l'unification de tout un niveau devient possible. Le Neuvième Niveau, par exemple, fut ainsi unifié sous l'autorité d'un nommé Ullhas. C'était un être vigoureux et doté d'un grand pouvoir de persuasion. Mais à son époque, les conditions n'étaient pas aussi catastrophiques qu'elles le sont aujourd'hui. De nos jours, un Ullhas ne survivrait pas longtemps. Plus les conditions d'existence dans la Tour se dégradent, plus les leaders doivent se montrer despotiques.*

*Un niveau unifié ne peut jamais rester statique. L'agressivité des jeunes doit être sans cesse canalisée vers l'extérieur. Le leader d'un niveau unifié se retournera alors vers celui de ses deux voisins qui lui semble le plus faible. Cet état de choses me paraît regrettable. Tôt ou tard, au beau milieu d'une offensive, une contre-offensive est déclenchée par l'un des autres niveaux, et les conquérants qui s'en retournent chez eux n'y trouvent plus que le carnage et la défaite. Un nouvel empire éphémère vient de s'effondrer.*

*Il ne tient qu'à moi de mettre un terme à cette continuelle dégradation de la vie humaine.*

Comme à l'accoutumée, l'habitation familiale était pleine à craquer. Si aucun des enfants de Shamim n'était en ce moment présent, il y avait cependant ses petits-enfants – parmi lesquels Shirin, sa petite-

filles estropiées – et six de ses arrière-petits-enfants, dont aucun ne dépassait trois ans. Gita, le troisième mari de Shamim, n'était pas encore rentré. Se sentant en sécurité entre les quatre murs de la sordide demeure, Shamim éclata en sanglots tandis que Shirin s'efforçait de la consoler et de maintenir les petits à l'écart.

« Gita est parti chercher à manger, dit Shirin. Je vais essayer de le retrouver. »

*Lorsque le CERGAFFD – centre ethnographique de recherche sur les groupes à forte densité – est entré en action, il y a vingt-cinq ans, tous les couples choisis pour vivre dans la Tour devaient obligatoirement avoir moins de vingt ans. Avant de les enfermer, on les vaccina contre toutes les maladies. Chaque couple disposait alors dans la Tour d'un très grand espace vital et de la meilleure des nourritures... mais non de moyens anticonceptionnels. Cela a toujours été la pierre angulaire de la politique du CERGAFFD. Cette première génération a maintenant considérablement vieilli. Ses membres, qui vont sur leurs quarante-cinq ans, sont considérés ici comme des vieillards. Le cycle de vie tout entier s'est accéléré : puberté précoce, mais aussi sénescence précoce. La deuxième et la troisième génération ont fait preuve de remarquables capacités d'adaptation. Déjà, une quatrième génération sort de ses langes et sera en mesure de se reproduire avant d'avoir vécu sa première décennie si l'évolution actuelle se confirme – si on la laisse se confirmer.*

Gita était un peu plus jeune que Shamim. C'était un petit homme débrouillard à l'allure nerveuse. Bien qu'il n'eût pas l'étoffe d'un héros, il émanait cependant de sa personne un certain style. Son charme de vie pendait ostensiblement à son cou au bout d'une chaînette, au lieu d'être caché comme ceux de la plupart des gens. En ce moment, Gita bavardait avec des amis qui comme lui attendaient de recevoir leur ration de nourriture. Gita avait l'art de contracter des alliances. Avec un petit groupe d'amis, il avait formé une corporation dont l'objet était de veiller à ce qu'ils puissent ramener leur nourriture chez eux sans encombre ; de fait, il était fort improbable que quelqu'un, dans la foule qui peuplait les passages encombrés du Neuvième Niveau, osât se risquer à leur causer des ennuis.

En ce moment même, l'équilibre des forces du Neuvième Niveau était on ne peut plus complexe. En conséquence, une paix relative régnait, et continuerait à régner encore plusieurs semaines si l'homme fort du Niveau Supérieur n'intervenait pas.

*Des distributeurs de rations alimentaires sont aménagés dans les murs de chacun des étages de chaque niveau. Avant chaque distribution, deux coups de gong retentissent. Après le deuxième coup, un panneau s'ouvre et la nourriture se déverse, sous forme de montagnes de riz assaisonné*

*d'épices et de viande. Chacun se précipite, muni de son récipient, tandis qu'en général un saint homme est là pour bénir la nourriture.*

*A tous les étages, d'énormes monte-charge encastrés dans les parois de la Tour déversent ainsi leurs rations. Dans les premiers temps, des distributions d'alcool avaient également lieu, mais elles ont dû être abandonnées en raison des désordres qu'elles entraînaient. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas de distilleries clandestines quelque part dans la Tour. Depuis le début, les rations du CERGAFD ont été extrêmement généreuses et ont toujours été maintenues au même niveau en fonction de l'accroissement de la population. Aucun habitant de la Tour n'aurait jamais connu la faim si ces rations avaient été équitablement réparties. A certains niveaux, d'ailleurs, la répartition s'opère encore dans des conditions satisfaisantes.*

Jamsu, un des fils de Gita, avait vu s'enfuir Narayan avec Malti sous le bras. Encore tout excité, il réussit à se faufiler dans la queue où son père attendait et lui pressa vivement le bras. Par certains côtés, Jamsu ressemblait beaucoup à son père. Il préférait rester là où l'anonymat de la foule lui assurait une relative sécurité plutôt que de courir à droite et à gauche, comme ses frères et sœurs, à la recherche d'un nouveau foyer à fonder.

Il était en train de raconter à son père le drame auquel il avait assisté lorsque Shirin arriva de sa démarche claudicante pour leur annoncer la nouvelle.

« Tu vas rester avec nous pendant que je vais chercher à manger », dit Gita en hochant la tête d'un air sombre.

Quand il eut enfin ramassé sa part dans la marmite familiale, il rejoignit Jamsu qui se saisit aussitôt d'une poignée de riz qu'il mit dans sa bouche.

« C'est un vieux tout ridé qui habite au Niveau Supérieur, dit Jamsu, la bouche pleine. Il s'appelle Narayan Farhad et il fait partie de ces individus louches qui côtoient... » Il se tut brusquement.

« Honte à toi ! Tu n'as pas volé au secours de Malti ! s'écria Shirin.

— Jamsu aurait pu se faire tuer, dit Gita tandis qu'ils regagnaient leur habitation familiale à travers la foule compacte.

« Ceux du Niveau Supérieur deviennent trop puissants, dit Jamsu. Tout le monde en parle. A la moindre provocation, ils seraient capables de nous attaquer. On dit que des troupes régulières sont en train de se constituer autour de... »

Shirin renifla dédaigneusement : « Froussard, va ! Tu n'oses même pas prononcer le nom de Prahlaad Patel ! Par Siva, tu le prends peut-

être pour un dieu ? Même à cette distance, tu as peur, hein ? Avoue-le donc !

— Laisse donc ton frère tranquille », dit Gita. Maintenir l'harmonie dans sa grande famille composite avait toujours été pour lui une tâche ardue, presque au-dessus de ses forces. Arrivé sur le seuil de leur demeure, il se tourna vers Jamsu et Shirin et leur dit tranquillement : « Malti était l'une des filles préférées de Shamim, et maintenant elle lui a été enlevée. Nous nous vengerons de ce Narayan Farhad. Ce soir, Jamsu et moi nous rendrons visite au saint homme Vazifdar. Il lui fera payer son affront et le grand Patel lui-même recevra peut-être un avertissement. »

Il contempla son charme de vie d'un air songeur. Ce soir, se dit-il, je partirai tout seul, et j'exposerai ma vie pour l'amour de Shamim.

La corporation de Prahlad Patel n'a cessé de grandir et de gagner en influence. Il règne aujourd'hui en maître sur tout le Niveau supérieur. On dit que son nom est connu et respecté jusqu'à trois ou quatre niveaux en dessous. C'est le plus puissant – et pourtant, curieusement, sous certains aspects le plus modéré – de tous les seigneurs qui règnent actuellement sur la Tour.

*Malgré certains accès de brutalité, Patel semble aspirer à la paix. Naturellement, les caméras et les micros ne nous disent pas tout. Étant parfaitement au courant de leur existence, il peut avoir dissimulé ses plans. Mais il est clair que son intérêt n'est pas de se lancer dans des guerres de conquête. Il n'a que dix-neuf ans, selon notre façon de compter, mais ses cheveux sont déjà gris et on dit qu'à sa vue tous ceux qui ont l'occasion de l'approcher pâlisent et n'osent plus desserrer les lèvres. Depuis que j'ai accepté cette mission, je l'ai observé plusieurs heures durant sur les écrans de télévision.*

*Patel a pour lui un gros avantage dans la Tour : étant au Dixième Niveau, il ne peut être envahi que par en dessous et le Neuvième Niveau ne représente pas à l'heure actuelle une bien grande menace puisqu'il est surtout influencé par un groupe de saints hommes dont le plus éminent est un certain Vazifdar.*

*Les escaliers qui relient les niveaux ont toujours été des zones dangereuses. Aucun despote n'a jamais été assez fort pour se protéger à la fois des attaques venues d'en haut et d'en bas. Les escaliers servent également à des francs-tireurs de toutes sortes, aux malfaiteurs, aux prostituées, aux esclaves ou aux politiciens en fuite : Il y a toujours un moyen de soudoyer les gardes, qui favorisent leurs multiples relations ou passent à l'ennemi pour une raison ou pour une autre. Patel, lui, étant au sommet, n'a que quatre points faibles à surveiller au lieu de huit*

L'influence de Vazifdar et sa sainteté étaient quelque chose de prodigieux. On murmurait que son charme de vie était le plus élaboré de toute la Tour, mais personne ne pouvait se vanter de l'avoir contemplé. Sa réputation était si grande que d'innombrables visiteurs du niveau de Gita – oui, et même de plus loin – venaient requérir son aide. Tout un flot d'hommes et de femmes entraient et sortaient perpétuellement de sa demeure, même lorsqu'il était absorbé dans une méditation profonde, loin de ce monde.

Le saint homme disposait d'un appartement muni d'un balcon qui donnait sur le milieu du Neuvième Niveau. Un grand nombre de parents et de disciples vivaient avec lui et les chambres avaient été divisées par toute une série de fragiles paravents. Toute la journée, tandis que Vazifdar dispensait ses conseils, ses disciples les plus jeunes jacassaient comme des pies sur le balcon, discutant de l'immense sagesse de ses paroles.

Tous les disciples, tous les parents aimaient Vazifdar. Ceux qui ne l'aimaient pas étaient depuis longtemps morts dans leur sommeil. Gita, qui s'honorait d'être lointainement apparenté au saint homme, fut introduit en sa présence. Il apportait en offrande de l'eau fraîche et une pièce d'étoffe synthétique, assez pour tailler une robe.

Le front et les joues de Vazifdar étaient peints en blanc pour indiquer sa caste élevée. Il reçut les présents d'étoffe et d'eau fraîche avec un sourire gracieux qui alla droit au cœur de Gita – et de Jamsu, qui se tenait derrière lui.

Vazifdar était âgé de treize ans, selon la façon de compter les années à l'extérieur. C'était un personnage onctueux et gras de trop se nourrir sans prendre suffisamment d'exercice. Sa peau brune était recouverte d'onguents. Tous les matins, des jeunes femmes le massaient et s'occupaient de lui.

Il parlait d'une voix douce et pleine de retenue, de sorte qu'avec tout le bruit qui régnait dans la pièce c'est à peine si ses paroles étaient audibles.

« Je suis chagriné d'apprendre le malheur qui a frappé ta belle-fille Malti, dit-il. C'était une brave femme, quoique infertile.

— Elle a été violée à un âge très tendre, grand Vazifdar. Ses parents craignaient pour sa vie. Jamais elle n'a pu enfanter. Ce malheur a assombri toute son existence. Et maintenant, voilà qu'une nouvelle calamité s'abat sur elle.

— Le rôle de Malti sur cette terre était peut-être seulement de servir de compagne à sa mère. N'est pas acheteur qui veut, au bazar de la vie. »



*Il y a des bazars à chaque étage, qui encombrant les corridors et les terrasses, et il y a un bazar principal à chaque niveau. C'est là que les hommes se rencontrent pour parler, même lorsqu'ils n'ont rien à acheter ou à vendre. Comme partout ailleurs, ces endroits regorgent d'une humanité variée et de tous les âges, jusqu'au plus petit qui sait à peine marcher et qui parfois même transporte, accroché à son dos, un petit frère tout nu.*

*Les bazars sont le lieu de prédilection du scandale. C'est là que sont disposés nos écrans les plus larges. A l'abri de leur grillage protecteur, ils luisent dans l'ombre, reproduisant sans répit les programmes spéciaux venus de l'extérieur, notre monde extérieur qui doit leur sembler bien distant et bien irréel par-delà les épaisses murailles de la Tour. Au-dessous des écrans, la vie, une vie féconde et grouillante à l'abri de nos manipulations, suit son cours, avec son inévitable cortège de misères.*

Humblement à genoux devant Vazifdar, Gita implora : « Si tu pouvais rendre Malti à sa mère Shamim qui la pleure, ô grand Vazifdar, tu aurais droit à notre gratitude éternelle. Malti est trop vieille pour partager la couche d'un homme, et au Niveau supérieur toutes sortes d'humiliations l'attendent certainement. »

Vazifdar secoua la tête avec une grande dignité : « Tu sais très bien qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire revenir Malti parmi nous. Ce qui est fait ne peut être défait. Aussi longtemps que l'esclavage sera parmi nous, nous devons nous attendre à voir ceux que nous aimons devenir des esclaves. Tu dois chercher la résignation dans la contemplation et adjurer Shamim de faire de même.

— Shamim a toujours vécu dans la voie des dieux, sans jamais trop demander, absorbée par le travail et par la prière. C'est pourquoi elle ne méritait pas le malheur qui la frappe. »

Vazifdar hochait lentement la tête, approuvant la conduite de Shamim ainsi rapportée : « Je me réjouis de voir que Shamim est une femme de bien. D'autres circonstances l'attendent, qui la dédommageront peut-être de cette triste chose. »

Jamsu, qui jusqu'alors s'était efforcé de rester calme derrière son père, éclata soudain :

« Oncle Vazifdar, ne peux-tu pas punir Narayan Farhad pour son forfait ? Le laisseras-tu emporter impunément la pauvre Malti dans le repaire de Patel ?

— Chhht, mon fils ! » Promptement, Gita se retourna vers le saint homme pour voir si le brusque éclat de Jamsu ne l'avait pas importuné. Mais Vazifdar souriait avec indulgence.

« Tu dois savoir, Jamsu, que nous sommes tous de pauvres

créatures impuissantes du dieu Siva. Mais si, mais si, ne fais pas cette bouche-là ! Moi aussi, je suis une créature impuissante entre ses mains. Posséder une chambre, ce n'est pas posséder toute la maison. Mais cependant...»

Le dernier mot vibra longtemps dans sa gorge. Et lorsque les lourdes paupières du saint homme se refermèrent sur ses yeux, Gita trembla car il se rappelait avoir vu, à l'occasion d'autres visites à son puissant parent, lorsque ce dernier avait daigné s'intéresser à un problème, la formidable barrière de chair descendre ainsi sur ses yeux, comme pour l'isoler complètement du monde extérieur.

« Narayan Farhad ne sera pas tourmenté par sa seule conscience. » Et comme il disait ces mots, ses pupilles noires et violacées apparurent à nouveau, fixant quelque chose qui se trouvait au-delà de Gita, au-delà des frontières apparentes de la chambre. « Cette nuit, de mauvais rêves viendront le hanter.

— Les visions nocturnes ! » s'exclamèrent en même temps Gita et Jamsu. Et dans leur regard se lisaient la peur et l'excitation.

Alors Vazifdar fit lentement pivoter sa noble tête et ses yeux se rivèrent au plus profond de ceux de Gita. Sous le terrible regard, le petit homme se sentit devenir minuscule.

« Oui, les visions nocturnes, reprit le saint homme. Tu sais ce que cela signifie pour toi, Gita. Tu devras te rendre au Niveau supérieur et dérober le charme de vie de Narayan. Rapporte-moi cet objet, et je te promets que ce soir Narayan connaîtra les visions nocturnes. Si cet homme est malade, il sera guéri définitivement. »

*LE bavardage des femmes ne cesse jamais tandis que les longues files de suppliants vont et viennent devant la maison des saints hommes. Quelle singulière résignation est la leur dans cette atroce prison ! S'il leur arrive de se plaindre des tracasseries quotidiennes de l'existence, jamais je n'ai entendu dire qu'ils récriminaient contre la monstrueuse malédiction qui pèse sur eux. L'insignifiant bavardage libère les esprits et les soulage de la tension nerveuse accumulée. Celui des femmes couvre pratiquement les cris des enfants. Et pourtant, la plupart du temps, la population de la Tour semble constituée surtout par des enfants. C'est la raison pour laquelle je voudrais que cette expérience prenne fin. Les enfants n'auraient aucun mal à s'adapter au monde extérieur.*

*C'est surtout sur la quatrième génération que les effets du surpeuplement se font maintenant ressentir. Quels que soient les maîtres des différents niveaux, il est clair que c'est aux bambins, aux bambins qui savent à peine marcher, qui rient, pleurent, vous regardent de leurs grands yeux, trottent et gambadent, qu'appartient la Tour. Et dire que leurs mères, si elles vivaient dans une région du globe plus favorisée, seraient de petites pucelles pour la plupart à peine sorties des limbes de l'enfance !*

Narayan Farhad se drapa dans sa couverture et se tassa dans le coin de la pièce surpeuplée qui lui était dévolu. C'était bientôt l'heure de se coucher et il ne tenait pas à ce qu'un des exécrés Dasgupta vînt lui voler sa place. Narayan avait en abomination le clan des Dasgupta, ses hommes à la mentalité de larbins, ses femmes tapageuses, et toute la marmaille, l'inévitable marmaille qui rampait de partout, les plus grands affligés de tares, et qui venait chaparder jusque sous son nez. Maintes fois, Narayan avait répété que c'était le clan le plus abject de tout le Niveau supérieur. Et s'il acceptait de loger parmi eux, c'est parce qu'il se sentait lui-même encore plus abject.

Rien de ce à quoi il mettait la main ne lui réussissait. Encore cet après-midi, alors qu'il marchait dans la foule, son charme de vie n'était-il pas tombé de sa poche ! A moins qu'on ne lui ait volé. Mais il n'osait même pas envisager cette possibilité-là.

Même cette lamentable histoire d'enlèvement était un échec. Cette

chienne dont il s'était emparé ce matin – cette Malti. Son intention première avait été de la violer, puis de la vendre. Mais une fois qu'il l'avait traînée jusqu'ici, il avait perdu ses moyens, et ces sales mouflets s'étaient moqués de lui. Et il n'avait pas bien vendu la fille. Patel avait baissé son prix, et Narayan n'avait pas eu le cran de discuter. Il était peut-être temps de plier bagage et de descendre dans un niveau un peu plus chaotique. Ceux du milieu étaient toujours plus chaotiques. Le Sixième connaissait en ce moment une guerre triangulaire larvée qui devait faire du Cinquième le refuge idéal pour des types de son espèce, avec ses hordes de réfugiés à exploiter.

Et quel idiot il avait été de s'attaquer à une fille si âgée ! Une vieille, pratiquement !

Les paupières plissées, Narayan était accroupi dans son coin, un goût de fiel dans la bouche. Même si son esprit tourmenté lui laissait un instant de répit, il savait qu'il n'aurait pas la paix tant que la tribu des Dasgupta ne serait pas endormie. Et ce vieux saligaud de Dasgupta... il ne se gênait pas, le bougre. Indigne du nom d'Hindou. Faire ça avec ses propres filles. Et combien étaient comme lui dans la Tour, à qui la vie n'apportait plus rien d'autre. Les sales porcs ! Les heureuses crapules ! Il y avait beau temps que lui, Narayan, s'était fait éjecter par ses filles lorsqu'il avait essayé !

Tout en ressassant ses vieilles rancunes, Narayan Farhad repoussait du pied les horribles moutards qui rampaient jusqu'à lui et suivait les images tremblotantes sur l'écran grillagé encastré dans le mur.

Il aimait ces images. Il se plaisait à contempler la folie du monde extérieur. Et quel monde c'était ! Toute cette chaleur, toute cette énergie ! La nécessité de travailler ! Et les dimensions du monde... Jamais il n'aurait supporté une telle vie. Pour rien au monde il n'en aurait voulu.

Il ne comprenait pas la moitié de ce qu'il voyait. Il était né ici, après tout. Peut-être son père, quel qu'il ait été celui qui avait été son père, était-il né à l'extérieur. Tout ce qu'il connaissait, lui, de l'extérieur, c'était par ouï-dire. Ou par les écrans. Mais à tout prendre, il n'y avait plus tellement de gens qui s'intéressaient aux écrans. Pas même lui.

Seulement, il ne pouvait pas dormir. De son regard brouillé, il fixa des images qui représentaient des bœufs en train de labourer un champ, un champ découpé en petits carrés par le grillage crasseux qui couvrait l'écran. Vaguement, il comprenait qu'il était question des changements survenus dans le monde moderne.

«...Sont en train de laisser place à de nouvelles...», disait le

commentateur par-dessus le vacarme qui régnait dans la pièce. On se serait cru dans une volière, avec cette ribambelle de mioches perchés le long des murs sur des espèces de banquettes à moitié croulantes.

«...usines alimentaires entièrement automatisées et à l'abri des dangers d'infection...» et blablabla, dans la pièce.

« Production de bifteck synthétique prêt à la consommation livré sous sachets de plastique... » Intérieur d'une usine, quelque part, où la viande sort de gigantesques canalisations en cubes compacts tout dégoulinants d'un horrible liquide. C'était ça, la forme de leurs nouvelles vaches ? Quel endroit abominable devait être l'extérieur, dans ce cas ! «...nouvelles cultures synthétiques préfigurant le renouveau d'une Inde que les... » et blablabla, faisaient les enfants dans la pièce. Jadis, leurs banquettes avaient été construites jusqu'en travers de l'écran ; mais un soir, l'édifice branlant tout entier avait cédé, et trois gosses avaient été blessés. Personne n'avait été tué. C'était bien sa veine !

Patel aurait dû lui donner davantage pour cette fille. Rien n'était plus comme avant. Ces films érotiques qu'ils passaient au début, par exemple. Des choses véritablement ordurières, qui émoustillaient même Narayan. Il était plus jeune à cette époque-là. Véritablement ordurières, se disait Narayan. Et pas n'importe quelles filles, avec ça. Mais cela devait faire... oh ! bien longtemps, qu'ils avaient arrêté. Maintenant, les programmes étaient insipides. Les gens ne regardaient même plus. Péniblement, Narayan, tassé dans un coin sous sa couverture crasseuse, s'endormit. Petit à petit, tout sombra : dans le sommeil dans la pièce malpropre.

*Les documentaires et autres productions destinées à la consommation interne de la Tour n'émanent plus, à l'heure actuelle, des services spécialisés du CERGAFD. Lorsque l'O.N.U. annonça, il y a huit ans, que des coupes sombres allaient être opérées dans les crédits qui nous sont alloués, nous avons dû abandonner nos propres studios d'enregistrement et faire appel aux grandes compagnies de télévision qui nous ravitaillent en vieilles bobines. Nous pensions ainsi garder les malheureux reclus de la Tour en contact avec le monde extérieur, mais il est clair que l'effet escompté ne s'est pas produit. Les liens de compréhension entre la Tour et le reste du monde se font chaque jour plus ténus, comme si les deux univers dérivait chacun de son côté vers un continuum espace-temps entièrement distinct. Je voudrais pouvoir être sûr que les responsables de l'expérience ont non seulement saisi toute l'importance de ce fait, mais comptent prendre, dans un avenir immédiat, les décisions qui s'imposent.*

Le chagrin empêchait Shamim de dormir.

L'appréhension empêchait Gita de dormir.

L'excitation empêchait Jamsu de dormir.

Vazifdar, lui, ne dormait pas. Le saint homme, plongé dans une méditation sacrée, avait rabattu ses paupières sur ses yeux et commençait à édifier, dans l'espace infini de son esprit, une configuration de pensées analogue à la matrice fournie par le charme de vie dérobé à Narayan Farhad. Lorsque l'édifice fut terminé, la pensée de Vazifdar s'insinua lentement, sinistrement...

Narayan dormait. Ce qui le troubla d'abord, ce fut le silence. Un silence que jamais il n'avait connu dans la Tour.

Au début, l'absence totale de bruit lui sembla agréable. Mais bien vite, elle se fit accablante, oppressante...

Saisissant la couverture à deux mains, il se dressa sur son séant. La pièce était vide, l'écran était noir. Jamais ce n'était arrivé. C'était impossible ! Et ce terrible silence !

Comme si quelque divinité malfaisante avait recouvert le monde d'un noir manteau de sinistre présage. Et pourtant... quelque chose vibrait dans le silence... un gong ! Non, pas ça ! Un bruit de pas ! O Dieu Siva ! Faites que ce ne soient pas des pas !

La légende était vérifiée, qui disait qu'un jour la Tour se viderait de tous ses habitants. Tout le monde était parti. Tout le monde, sauf le pauvre Narayan, pétrifié de terreur dans son coin, et cette chose qui venait le chercher...

En proie à une terreur panique venue du plus profond de son subconscient, Narayan se mit debout, étreignant convulsivement un coin de la couverture à hauteur de sa gorge. Il ne voulait pas affronter la chose. Une folle pensée lui vint : quelle serait son apparence ? Serait-ce plus facile pour lui si elle avait un visage humain, ou si au contraire elle ressemblait au néant ? Car c'était la Mort, il n'en doutait pas, qui venait le chercher. A quoi ressemblait la Mort ? Elle seule – son cœur battit violemment – elle seule survenait ainsi...

Et il ne pouvait rien faire... Il n'avait nulle part où se cacher ! Il ouvrit la bouche pour crier, aucun son n'en sortit. Il serra la couverture contre lui, sentit qu'il mouillait ses vêtements comme s'il était à nouveau un tout petit enfant... il eut une vision fugitive d'un petit être souffreteux et craintif, au ventre rebondi, affrontant la fureur de sa mère qui le giflait à toute volée et criait comme une forcenée... La vision disparut ; il se retrouva face à face avec la mort, seul dans l'immense Tour qui vibrait d'une présence suffocante.

Il se mit à hurler, suppliant la Mort de ne pas s'approcher. Mais elle

s'approcha, de sa démarche implacable et majestueuse, avec une lenteur cauchemardesque qui évoquait les battements de son cœur ; elle s'encadra dans l'ouverture de la porte, entourée d'un halo de ténèbres. Son apparence était humaine, mais sa colossale stature n'était pas celle d'un être humain.

Elle avait le visage de Malti, et le même sourire innocent, obsédant, que lorsqu'elle avait grimpé vers lui l'escalier fatal. Mais non ! Cela ne pouvait pas être ! Il s'effondra sur le sol mouillé. Ce ne pouvait pas être cette femme ! Cessez, apparences trompeuses ! Non : c'était un homme, un homme au crâne noir et luisant, à l'aspect magnifique et terrible, à la volonté impitoyable. Narayan se raidit tout entier, sa tête bascula en avant comme sous l'effet d'une nouvelle et formidable gifle.

De son perchoir, un des enfants Dasgupta, dérangé dans son sommeil par le brusque sursaut de Narayan, pleurnicha un instant, ouvrit les yeux et se rendormit aussitôt, rassuré par le scintillement confus de l'écran.

Ce n'est qu'au petit matin qu'on s'aperçut que Narayan avait rendu son dernier soupir.

*Je sais que je suis censé jouer le rôle d'un observateur impartial. Pas d'émotions, pas de sentiments. Mais cette attitude d'objectivité scientifique n'est-elle pas justement en grande partie responsable de l'inhumanité inhérente à la Tour ? Les dispositifs d'espionnage les plus perfectionnés ne sauraient nous donner même une faible idée des affreux cauchemars qui doivent hanter secrètement tous ces malheureux. En tout état de cause, l'annonce de votre arrivée m'apporte un grand soulagement.*

*C'est en effet demain que je dois me rendre dans la Tour.*

Les bâtiments principaux du CERGAFD étaient vastes et repoussants. A l'époque où la Tour avait été édiflée, le gouvernement indien n'avait rien voulu d'autre que d'immenses surfaces de béton nu, et il avait été servi.

Par l'une des fenêtres du bureau où il se trouvait, Thomas Dixit apercevait une morne étendue de terrains incultes que prolongeait à l'infini le delta du Gange. Dans la direction opposée se dressait l'imposant édifice de la Tour, au pied de laquelle une série de baraquements à l'aspect minable servaient d'annexes aux bâtiments du CERGAFD.

Ignorant la présence, derrière lui, de l'administrateur du CERGAFD, Dixit laissa un long moment errer ses pensées. Quel endroit rêvé était la Tour, pour projeter ses fantasmes de puissance ! Comment avait-il pu être assez stupide pour se laisser entraîner là-dedans ?

Après tout, il était payé, grassement même, pour exécuter un travail bien précis. Mais voilà qu'un humanitarisme douteux venait se mettre entre lui et l'action. Qu'était-il donc, sinon un homme sans passé, sans attaches. De père bengali et de mère anglaise, il avait vécu toute sa vie aux États-Unis. Il avait des excuses... des excuses que d'autres acceptaient fort bien. Pourquoi pas lui ?

Maussade, il se plaisait à l'évocation de sa propre insatisfaction. Il ne se sentait aucun point commun avec l'Ouest, malgré les longues années passées là-bas. Encore moins avec l'Inde ; en fait, il avait plutôt ce pays en horreur. Alors, le meilleur endroit pour lui était peut-être l'intérieur de la Tour.

Il fit brusquement volte-face : « Je suis prêt à y aller, maintenant, Peter. »

Peter Crawley, administrateur spécial du CERGAFD, était un Bostonien à l'allure plutôt austère. Il ôta ses lunettes à monture de corne en disant : « Parfait ! Nous en avons déjà discuté, mais permettez-moi de vous répéter une dernière fois ces quelques recommandations. Le projet tout entier...



— Oui, oui, je sais, Peter ! Vous n'avez pas à essayer de vous couvrir. Le projet tout entier risque d'être compromis si je fais le moindre faux-pas. J'ai très bien compris. »

Sans s'émouvoir, Crawley repartit : « Je voulais simplement vous dire que nous sommes de tout cœur avec vous. Nous apprécions à leur juste valeur les risques que vous prenez. Partout où vous irez, nous vous suivrons sur nos écrans.

— Sans pouvoir intervenir en aucune manière.

— Ne soyez pas injuste. Nous avons pris certaines précautions.

— Excusez-moi, Peter. » Après tout, Crawley n'était pas un mauvais type.

Crawley replia ses lunettes avec un bruit sec, les inséra dans un étui de cuir et se leva.

« Les Nations Unies, sans parler d'organisations subsidiaires telles que l'O.M.S.<sup>10</sup> et le gouvernement indien, nous ont mis le couteau sous la gorge, Thomas. Ils veulent nous faire fermer la Tour. Ils le feront si vous ne pouvez pas apporter la preuve que des formes de perception extra-sensorielle sont en train de s'y développer. Vous essaieriez de ne pas vous faire tuer. Vos prédécesseurs n'ont pas su se débrouiller et ne sont jamais revenus. » Il souleva un sourcil et ajouta froidement : « Ce genre de choses est de nature à ternir notre réputation, vous savez.

— Comme cette histoire de films pornos, il y a quelques années ? »

Crawley se croisa les mains derrière le dos : « Mon prédécesseur dans la maison avait décidé que des films immoraux donneraient un coup de fouet à la natalité. Qu'il ait eu tort ou raison, le fait est que l'opinion mondiale a été modifiée depuis que le spectre de la famine à l'échelon du globe a à peu près disparu. Il y a huit ans que nous avons cessé de programmer ce genre de films, mais ces messieurs de l'O.N.U. n'ont pas la mémoire courte, j'en ai bien peur. Ils font passer l'affectivité avant la recherche scientifique.

— Le sort des milliers de malheureux condamnés à croupir dans la Tour pendant le restant de leur éphémère existence ne vous émeut donc jamais ? »

Un moment, les deux hommes s'étudièrent du regard.

« Vous n'êtes plus de notre côté, Thomas. Vous aimeriez pouvoir conclure votre rapport de façon négative, et nous faire fermer par l'O.N.U. Avouez-le donc. »

Dixit émit un rire bref. « Je ne suis ni d'un côté ni de l'autre, Peter.

Je suis neutre. Je vais dans la Tour à la recherche de formes de PES que seul le contact direct peut révéler. Ce que le contact direct peut révéler d'autre, ni vous ni moi ne sommes en mesure de le dire pour l'instant.

— Mais vous êtes convaincu que ce sera la disgrâce. Et votre rapport, à votre retour, abondera dans ce sens.

— Écoutez, Peter, restons-en là, voulez-vous ? » L'espace d'un instant, il fut donné à Dixit de se voir, discutant dans cette pièce, déhanché, les épaules tombantes, gesticulant un peu trop, vêtu d'une tunique et d'un short râpés destinés à lui donner l'apparence d'un habitant de la Tour. Son attitude contrastait étrangement avec celle de Crawley, gentleman impeccable aux mouvements sobres et précis.

Mais il n'avait rien à envier à Crawley, engoncé dans ses propres inhibitions, incapable d'une pensée humaine, épouvanté de plus à l'idée de perdre sa place.

« Restons-en là si vous voulez. » Il fit posément le tour du bureau. « Cependant, il y a une chose que vous oubliez, Thomas. Tous ceux qui vivent dans la Tour sont des volontaires, ou les descendants d'anciens volontaires.

« Lorsque le CERGAFD fut créé voici un quart de siècle, les autorités firent appel à des volontaires. Cinq cents jeunes couples d'indiens furent admis dans la Tour avec tous leurs enfants. A cette époque-là, la Tour était le plus sûr refuge contre la famine et la maladie. Ils étaient heureux d'avoir été choisis, heureux de pouvoir profiter de tous les avantages que la Tour dispensait et dispense encore. Parmi ceux qui furent rejetés, il y eut même des émeutes. Nous ne devons pas l'oublier.

« En 1975, l'Inde était un pays différent. Elle avait perdu tout espoir. Les crises, les famines, se succédaient, les récoltes étaient perdues, les gens mouraient de faim et pourtant la population continuait à s'accroître d'un million d'âmes par mois.

« Aujourd'hui, grâce au Ciel, le tableau n'est plus du tout le même. Les nouvelles formes d'alimentation synthétique ont balayé le problème ; nous pouvons nous passer de la terre ingrate. Et les hindous et les musulmans ont finalement accepté la notion de régulation des naissances. Ce n'est que maintenant alors qu'une parcelle d'humanité semble vouloir réintégrer ce subcontinent jadis dispensateur de mort que les Nations Unies osent accuser le CERGAFD d'inhumanité. »

Dixit ne répondait rien. Cet exposé historique prenait la forme d'une justification par trop personnelle. Certes, tous ces faits étaient

par malheur rigoureusement exacts, mais ils ne prenaient de valeur qu'aux yeux de Crawley, en fonction de sa propre existence. Dixit se sentit pénétré de pitié et d'impatience tandis que l'autre poursuivait son exposé.

« La politique que nous nous sommes fixée au début doit continuer à être rigoureusement suivie. Nous avons la preuve que sous certaines conditions des troubles nerveux peuvent déboucher sur la perception extrasensorielle : la télépathie et tout ce qui s'ensuit, et peut-être même des formes de PES que nous ne savons pas encore déceler. Chez les groupes humains à forte densité soumis à une alimentation normale se manifestent certains symptômes d'instabilité nerveuse qui pourraient être apparentés à la gamme des activités extrasensorielles.

« Le centre ethnographique de recherche sur les groupes à forte densité a pour objet d'intensifier les conditions sous lesquelles la PES est susceptible de se manifester. N'oubliez pas cela. Les habitants de la Tour sont censés posséder quelques-unes de ces facultés. C'est justement la raison pour laquelle ils sont là. Que nos motifs ne soient pas purement humanitaires, j'en conviens. Mais ce n'est pas votre affaire. Vous devez rapporter la preuve que la PES existe dans la Tour. Sous une forme que nos caméras n'ont pas pu déceler. Ainsi, le CERGAFD pourra poursuivre sa mission. »

Dixit se leva pour prendre congé : « Si depuis un quart de siècle vous n'avez rien pu découvrir...

— Il y a quelque chose ! Je suis sûr qu'il y a quelque chose. Je le sens par-delà les écrans. C'est notre système d'espionnage qui n'est pas à la hauteur. Si seulement je pouvais mettre la main sur ce mystère ! Si je pouvais me rendre en personne dans la Tour ! »

Voilà qui serait intéressant, songea Dixit. Quelle âme de voyeur il fallait avoir pour faire le métier de Crawley : passer son temps à espionner de malheureuses créatures !

« Quel dommage que vous ayez la peau blanche, n'est-ce pas ? » Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit brutalement et sortit dans le corridor.

Crawley courut après lui, lui tendit une main apaisante : « Je sais ce que vous ressentez, Thomas. Pardonnez-moi de m'être montré un peu dur. Je compatis au sort de ces gens, croyez-moi. Je n'avais pas l'intention de vous offenser. »

Le regard de Dixit s'adoucit. « C'est à moi de vous présenter des excuses, Peter. S'il y a quelque chose de spécial dans la Tour, je mettrai la main dessus. Ne vous en faites pas. »

Ils se serrèrent la main, sans trop oser se croiser du regard.

UNE fois sorti des bâtiments administratifs, Dixit traversa l'étendue déserte et ensoleillée qui le séparait de la Tour. Sous ses pieds, la chaussée de béton était brûlante et poussiéreuse. Le soleil, songeait-il, était la seule chose à mettre à l'actif de ce pays. Le soleil bon et chaud, véritable maître de l'Inde, auprès duquel tous les autres tyrans faisaient piètre figure.

Tout resplendissait de soleil sauf l'intérieur de la Tour. Faite pour être regardée de l'intérieur et non de l'extérieur, la Tour offrait à la vue de gigantesques parois laides et défigurées par toutes sortes de tuyauteries, canalisations et conduites qui se prolongeaient jusqu'au sommet. Jadis, pendant les années difficiles, tout un ramassis d'informations concernant la Tour étaient régulièrement publiées et diffusées sur tous les écrans du monde. Mais on avait dû mettre un terme à tout cela au fur et à mesure que la situation se détériorait dans la Tour et que l'opinion des nations démocratiques, qui subventionnaient la colossale entreprise, se retournait contre l'exploitation du matériel humain.

Non loin des murs de la Tour se trouvait la station de contrôle où étaient rassemblés en permanence tous les renseignements provenant de l'intérieur de l'édifice. Devant la station, une série de baraques proposaient leurs bibelots aux touristes qui s'obstinaient à venir jusque-là malgré l'absence d'encouragements officiels. Deux gardes s'avancèrent et escortèrent Dixit jusqu'à la base de la Tour. Cérémonieusement, il pénétra dans l'obscurité de l'ascenseur qui servait d'accès à l'édifice. Lorsqu'il referma la porte, un puissant germicide fut automatiquement pulvérisé sur lui, détruisant tout danger de contamination de la Tour.

L'ascenseur s'arrêta au Dixième Niveau. Aussitôt, un écran s'alluma, lui montrant ce qui se passait de l'autre côté de la double porte d'acier. Son plan avait été minutieusement préparé. Il émergea silencieusement d'un faux orifice de climatisation disposé derrière un large pilier. Il était dans le domaine de Patel.

Le poids d'une humanité entassée assaillit Dixit d'une horrible

bouffée de vacarme et de puanteur. Il s'assit au pied du pilier et laissa s'accoutumer ses sens. Ce n'est pas moi qu'il fallait envoyer, songeait-il. Il y a toujours eu, au plus profond de moi-même, cette souche indéracinable de pitié envers l'humanité souffrante. Jamais, je ne pourrais être impartial. Je dois faire en sorte que cesse cette horrible expérience.

Il se trouvait à l'extrémité d'un long balcon sur lequel donnait une série de cellules. La plupart, des portes avaient été enlevées et certaines avaient été remplacées par des couvertures. Tout le long du balcon, les portes elles-mêmes servaient de cloisons entre les familles entassées. Des enfants couraient de toutes parts, dominant de leurs voix perçantes le tohu-bohu général. Dixit lança un coup d'œil en dessous du balcon. Une horrible multitude grouillante, anonyme, s'offrit à sa vue. S'apitoyer sur le sort de l'humanité n'était pas admirer sa prolixité. Maintes fois, Dixit avait contemplé ce spectacle sur les écrans de l'extérieur. Il connaissait par cœur les chiffres stupéfiants : 1500 personnes au départ, 75 000 maintenant, dont une forte proportion avaient moins de quatre ans. Mais les nombres comme les images n'étaient qu'une pâle abstraction de la réalité qu'ils étaient censés représenter.

Une bande de gamins le tira finalement de sa contemplation en lui lançant, pour s'amuser, des poignées de terre. Lentement, il se mit en route, rentrant les épaules, coudes au corps, le visage hagard, à la manière de la foule qui passait devant lui. Juste retour des choses, songeait-il, c'était l'attitude inhibée qu'avait eue Crawley. Même les enfants qui couraient dans les jambes de leurs aînés gardaient toujours cet aspect défensif.

Dès qu'il avait quitté la sécurité du pilier, Dixit s'était trouvé mêlé à une foule jacassante et compacte dont le courant l'emportait, lentement, le long de l'étroite galerie. De place en place, de misérables échoppes proposaient leurs marchandises aux passants. Dixit s'efforça de cacher sa curiosité. Depuis qu'il travaillait pour le CER-GAFD, il avait toujours été attiré par les drôles de petits objets disposés sur les étalages et que les caméras ne montraient que de loin.

Un homme aux étranges prunelles jaunes se tenait depuis un moment près de Dixit. Il ne devait pas avoir plus de treize ans, mais faisait ici figure de vétéran endurci. Éprouvant la désagréable impression d'être regardé, Dixit se tourna vers lui mais il se perdit instantanément dans la foule. Pour cacher son visage, Dixit se tourna vers le marchand le plus proche.

Un instant plus tard, oubliant la précarité de sa situation, il examinait avec intérêt les marchandises exposées devant lui.

Tous les objets étaient d'une taille extrêmement réduite. Probablement, se dit-il, par suite du manque de matériaux disponibles. Mais il devait s'avérer plus tard qu'il avait tort sur ce point. Le modèle le plus important que possédait le marchand ne dépassait pas cinq centimètres de haut. Il était fait, cependant, à partir de matériaux divers dont la plupart étaient à base de plastique. Certains modèles étaient simples et n'étaient rien d'autres, apparemment, que des monogrammes, ou *tughras*, destinés peut-être à servir d'ornement à quelque costume. D'autres, lorsqu'on les regardait par certains interstices, semblaient offrir des visions d'une autre dimension. Tous étaient bizarrement conçus en trompe-l'œil.

Le marchand pressait Dixit de lui acheter quelque chose. Remarquant son intérêt pour l'un des petits objets complexes auxquels il donnait le nom de « charmes de vie », il le saisit délicatement entre ses doigts et l'éleva à hauteur des yeux de son client en puissance. C'était un chef-d'œuvre d'ingéniosité artisanale, qui laissa Dixit perplexe et lui procura autant d'inconfort que de plaisir. Le marchand avança un prix.

Quoique largement pourvu de ce côté-là, Dixit secoua automatiquement la tête : « C'est trop cher.

— Attendez, Sahib, je vais vous faire voir comment ça fonctionne. » L'homme fouilla dans son pagne crasseux et sortit une petite boîte perforée en argent. Il en souleva le couvercle et exhiba un cloporte vivant qu'il fit glisser par une ouverture dans l'objet. L'insecte en se tortillant actionnait une roue minuscule. L'intérieur de l'objet se mit à tourner, produisant des reflets diaprés.

« Ce charme de vie a appartenu à un homme très pieux, Sahib. »

Fasciné, Dixit demanda : « Est-ce qu'ils sont tous animés ?

— Non, Sahib. Seulement quelques modèles. Celui-ci a été fabriqué au Troisième Niveau par Dalcush Bancholi, maître-artisan de la dernière génération. C'est du travail de première qualité, tout à fait authentique. Mais j'en ai un qui est encore plus beau, si ça vous intéresse, actionné par un pou.

— Vos prix sont trop élevés », répondit Dixit instinctivement.

Pour échapper à la discussion qui allait s'ensuivre, il s'enfonça dans la foule tandis que le marchand lui criait de revenir. D'autres marchands, ayant senti son intérêt pour leurs marchandises, l'apostrophaient sur son passage. Il découvrit quelques pièces remarquables, toutes à une échelle miniature, et qui n'étaient pas seulement des charmes de vie mais également d'étonnantes petites montres dont les aiguilles indiquaient aussi bien les milli-secondes que

les secondes. Dans certains cas, l'aiguille des milli-secondes était la plus grande ; dans d'autres, l'aiguille des heures avait disparu ou était complétée par une aiguille indiquant la date. Et toutes ces montres avaient des formes extravagantes, insaisissables, comme les charmes de vie.

Cet état de choses était naturel, songea Dixit. La fabrication d'horloges et de montres fournit à l'homme une excellente occasion d'exercer sa dextérité et son sens de la précision, tout en requérant un minimum de matériaux. Les habitants de la Tour étaient probablement devenus les meilleurs artisans du monde.

Tout en examinant une montre curieuse dont le mécanisme faisait intervenir de subtils changements de coloration, Dixit eut brusquement la sensation d'un danger. Regardant par-dessus son épaule, il surprit l'individu aux yeux jaunes de tout à l'heure qui s'apprêtait à le frapper. Il fit un brusque écart sans réussir à éviter le coup et sombra au milieu de la foule indifférente.

A aucun moment Dixit n'avait totalement perdu connaissance. Il avait eu conscience d'être à demi traîné, à demi porté au milieu d'exclamations confuses où revenait souvent le nom de Patel... Et quand il reprit tout à fait ses sens, il était allongé sur le sol d'une pièce exiguë dont la porte était gardée par un individu au turban en désordre. Sa première pensée confuse fut que la pièce n'était pas plus grande que la cabine d'un petit bateau. Mais, bien vite, il se rappela que selon les critères locaux elle était encore grande pour une seule personne.

Il était prisonnier dans la Tour !

Un sentiment de crainte mêlé à une sorte de dérision envers sa propre situation l'envahit. Il s'était plus ou moins attendu à cela, il s'en rendait compte maintenant. Anxieusement, il leva les yeux vers l'endroit où devait se trouver l'objectif rassurant de la caméra qui tiendrait ses amis du CERGAFD au courant de ses infortunes. Il ne trouva aucune trace de caméra. Il ne fut pas long à comprendre pourquoi : la pièce où il se trouvait avait été créée à partir d'une autre, plus grande. Les micros et les caméras devaient naturellement être séparés d'ici par la nouvelle cloison. Délibérément ou non, il n'y avait aucun moyen de le savoir.

La tête du garde venait de disparaître. Du seuil de la porte, des chuchotements lui parvinrent, comme si un grand nombre de personnes étaient rassemblées. Puis une femme entra et ferma la porte. Elle marchait craintivement et portait à la main une coupe de cuivre pleine d'eau.

Malgré ses rides, on voyait que son visage avait dû être beau et même fier. Mais à présent toute son attitude n'exprimait rien d'autre que le désespoir de la défaite. Et dire qu'elle ne pouvait pas avoir plus de dix-huit ans ! L'un des traits les plus terrifiants de toute cette expérience était la façon dont le confinement prolongé avait, depuis le début, accéléré le cycle vital et considérablement raccourci sa durée.

A l'approche de la femme, Dixit eut un mouvement de recul involontaire.



Elle esquissa presque un sourire : « N'ayez pas peur de moi, monsieur. Je suis presque prisonnière ici, au même titre que vous. Et d'ailleurs, ne croyez pas pouvoir vous échapper d'ici en m'assommant : il y a cinquante personnes, de l'autre côté de la porte, qui à la moindre tentative de votre part essaieraient de vous arrêter pour gagner les bonnes grâces de Prahlad Patel. »

Me voilà donc entre les mains de Patel, se dit-il. Puis tout haut : « Je n'ai pas l'intention de vous faire du mal.

Je désire seulement parler à Patel. Si vous êtes prisonnière, dites-moi comment vous vous appelez et je pourrai peut-être vous aider. »

Elle lui tendit la coupe. Pendant qu'il buvait, elle répondit d'une voix timide : « Je ne me plains pas de mon sort, car il aurait pu être bien plus terrible que cela.

Je vous en prie, ne parlez pas de moi à Patel car il me chasserait de sa maison. Je m'appelle Malti.

— Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, Malti, pour vous libérer et libérer votre peuple. La vérité est que vous êtes tous plus ou moins prisonniers ici, y compris le grand Patel lui-même. Et c'est de cela que je veux vous sauver. »

C'est alors qu'il remarqua la lueur d'effroi qui se lisait dans ses yeux.

« C'était donc vrai ! s'exclama-t-elle, tremblante. Vous êtes un espion venu du dehors ! Mais nous ne laisserons pas envahir notre pauvre petit monde. Nous voulons garder le peu que nous avons. Pourquoi ne nous laissez-vous pas en paix ? » Soudain silencieuse, elle sortit furtivement, laissant Dixit accablé par le souvenir flottant de son regard triste et mélancolique.

Dehors, le vacarme continuait. Malgré un sentiment de malaise persistant, Dixit s'adossa au mur et laissa errer sa pensée. « Nous voulons garder le peu que nous avons... Pourquoi ne nous laissez-vous pas en paix ? » avait dit Malti. Leur sens des valeurs avait été complètement faussé. Comment ces malheureux pouvaient-ils se faire une idée de la petitesse de leur monde, ou de l'immensité du monde extérieur ? Voilà que cette... fosse à purin était devenue pour eux un véritable éden.

Deux gardes vinrent le chercher : des garçonnetts à peine. Il aurait pu s'en débarrasser d'une simple pichenette, mais il eut pitié d'eux. Ils lui firent traverser une salle pleine de gens qui discutaient avec animation. Dans un coin, un écran tremblotait faiblement, offrant à Dixit le pâle reflet d'un monde extérieur oublié.

On le conduisit dans une pièce séparée de la précédente par une simple cloison. Elle était occupée par deux hommes.

Dixit se sentit mal à l'aise. Ce n'était pas tant le fait d'être en position d'infériorité qui l'oppressait que l'atmosphère irréelle qui régnait dans la pièce. Le mobilier, à la fois fastueux et sordide, la variété d'hindi bâtarde et dégradée qu'utilisaient les deux hommes, contribuèrent à accentuer son impression de malaise. Et dominant le tout de sa simple présence, il y avait Patel.

Car c'était bien Patel, il n'y avait aucun doute. Le petit homme dodu au regard servile, qui se confondait en courbettes, ne pouvait être Patel. Patel était le vieillard trapu aux cheveux blancs, au large front et à la lèvre inférieure tombante. Dixit l'avait déjà vu sur les écrans dans cette même pièce. Il est vrai qu'alors il ne tenait pas précisément le rôle du captif qui attend qu'on statue sur son sort ! Il s'efforça d'analyser l'effet que produisait sur lui cette première rencontre avec un Patel en chair et en os, mais ne réussit pas à concentrer sa pensée.

Il lui était difficile d'admettre que, selon les critères de l'extérieur, Patel n'avait pas plus de dix-neuf ou vingt ans. Le temps avait été distordu, comprimé sous l'action des conditions psychiques de la Tour. Et comme un langage hiéroglyphique à la mesure de cette nouvelle relativité, toute une série de chiffres et de noms étaient inscrits à la craie sur un mur tandis que sur les autres figuraient des plans détaillés de la Tour. Cette pièce était le centre nerveux du Niveau supérieur.

Grâce aux archives du CERGAFD, il savait déjà beaucoup sur Patel. Originaire du Septième Niveau, ce dernier avait réussi à s'imposer très jeune, aussi bien par la ruse que par la violence, comme le chef incontesté du Niveau supérieur. Il avait étonné les observateurs du CERGAFD en ne procédant pas aux habituelles incursions guerrières dans les autres étages.

Patel disait à l'homme au regard implorant : « Cela suffit ! Inutile d'obscurcir la vérité par tes vains arguments. Tu as entendu les témoins. Pendant ton tour de garde aux escaliers, tu t'es laissé soudoyer par un étranger du Neuvième Niveau qui a pu pénétrer ici.

— Pas plus de dix-sept minutes, ô grand Patel !

— Je n'ignore pas que ces choses-là arrivent tous les jours, ô infâme Raital. Mais cet individu qui a pu entrer grâce à toi est venu dérober le charme de vie de Narayan Farhad ; à la suite de quoi Narayan est mort la nuit dernière dans son sommeil. Sa vie ne m'importait pas plus que la tienne, mais parfois il m'était utile et il convient que sa mort soit vengée.

— Ordonnez, ô grand Patel, et j'obéirai.

— Tais-toi, chien ! » Tout en parlant, Patel fixait Raital d'un regard intense ; et il parlait d'une voix ferme et pondérée qui impressionna Dixit beaucoup plus que s'il avait crié.

« C'est toi qui devras venger Narayan, Raital, car tu as été la cause de sa mort. Tu partiras sur-le-champ. Tu ne seras pas puni. Tu iras voler le charme de vie appartenant à celui qui t'a soudoyé. Tu me rapporteras cet objet. Je te donne un jour pour accomplir tout cela. Sinon, où que tu ailles, mes sbires te retrouveront. Même au Premier Niveau.

— Oui, grand Patel. Nul n'ignore votre toute-puissance...» Il balbutia une vague formule pour ne pas perdre contenance et, lorsque Patel le congédia, s'éloigna sans se retourner, pliant humblement l'échine.

La force, songea Dixit. La force, mais aussi la ruse. Voilà ce qui émane de cet homme. Une ruse subtile et élaborée. L'expression lui plaisait, comme s'il avait réellement mis le doigt sur quelque chose de fondamental dans le personnage que s'était créé Patel. Une ruse subtile et élaborée.

Visiblement, il entraînait dans le dessein de Patel que Dixit assistât à cette démonstration de ses méthodes.

Croisant les bras, Patel se tourna lentement vers le pan de mur le plus rapproché de lui et resta un long moment sans bouger, perdu dans une intense contemplation. L'immobilité forcée de Dixit, maintenu par deux gardes, n'était rien à côté de celle de Patel.

La scène se prolongea durant plusieurs minutes. Dixit commençait à perdre toute notion du temps. Cette curieuse habitude qu'avait Patel – mais il n'était pas le seul à l'avoir – d'entrer ainsi en contemplation devant un mur n'était pas inconnue de Dixit. Plus d'une fois, il l'avait observée sur les écrans de contrôlé. C'était vraisemblablement cela qui, à l'origine, avait donné à Crawley l'impression que la PES se trouvait à l'état latent dans la Tour.

Penser à Crawley en ce lieu lui causait une curieuse sensation. Quoiqu'il fût à peu près certain qu'il était en ce moment devant un écran en train de suivre toute la scène, l'existence même de Crawley ne représentait plus pour Dixit qu'une simple hypothèse.

Rompant le charme, Malti pénétra dans la pièce. Elle portait un plateau sur lequel était disposée une serviette mouillée. Patiemment, elle attendit que Patel s'aperçût de sa présence. Lorsqu'il sortit enfin de son immobilité, ce dernier fit un geste brusque en direction des

gardes qui quittèrent aussitôt la pièce. Puis, sans tourner une seule fois son regard vers Dixit, il s'assit tandis que Malti lui enroulait la serviette mouillée autour du cou. Elle était délicatement parfumée.

« Cette serviette n'est pas assez fraîche, Malti, ni assez imbibée. Si tu ne fais pas correctement ton travail, tu risques de perdre un emploi facile. »

Il darda sur Dixit un regard soudain noir et inquisiteur : « Eh bien, espion ! Vous avez pu voir qui est le seigneur de ces lieux et cela vous étonne de voir que je tolère auprès de moi la présence de vieilles femmes, alors que je pourrais facilement avoir de jeunes beautés à mes pieds ? »

Comme Dixit ne répondait pas, celui qui s'était intitulé « seigneur » poursuivit : « De jeunes esclaves ne feraient que me rappeler mon âge, par contraste. Tandis que cette vieille bique – que j'ai achetée hier seulement – cette vieille bique, dis-je, a presque mon âge et me fait paraître à mon avantage. Comme vous le voyez, nous sommes obligés de cultiver la philosophie dans notre univers-prison, faute de pouvoir, comme vous, habitants de l'extérieur, cultiver des richesses plus matérielles. »

Dixit ne répondait toujours rien, révolté par son attitude envers Malti.

Un terrible coup de poing l'atteignit par surprise au creux de l'estomac. Il poussa un cri de douleur et s'effondra sur le sol.

« Relève-toi, chien d'espion ! » s'écria Patel. Il avait agi avec une rapidité foudroyante. Il retourna s'asseoir et Malti lui massa la nuque.

TANDIS que Dixit se remettait péniblement debout, Patel demanda : « Vous reconnaissez être venu de l'extérieur ? »

— Je n'ai jamais essayé de le nier. Je viens de l'extérieur pour vous parler.

— Vous parlerez lorsque j'en donnerai l'ordre. Depuis quelques mois, nous sommes envahis d'espions venus du dehors. Pour quelle raison ? »

Encore sous l'effet du terrible coup de poing, Dixit répondit : « Vous devriez vous rendre compte que nous sommes vos amis, et non pas vos ennemis ; et nos hommes étaient des émissaires, pas des espions.

— Bah ! Vous n'êtes rien d'autre qu'une race d'espions. Croyez-vous que j'ignore que vous passez votre temps à épier ce qui se passe dans chaque pièce ? Vous devez vivre dans un univers bien terne et bien insignifiant, pour que votre seule préoccupation et votre seule distraction consiste à nous espionner ! Continue, Malti ! Et savez-vous, misérable espion, quel sort nous avons réservé à tous ceux qui sont venus nous espionner avant vous ?

— Je sais. Ils sont morts.

— Exactement. Ils sont morts. Mais vous êtes le premier à pénétrer dans le domaine de Patel. Qu'est-ce qui vous a fait croire que vous ne subiriez pas le même sort ?

— Une exécution de plus pourrait déplaire fortement à mes supérieurs, Patel. Vous avez peut-être sur moi pouvoir de vie et de mort ; mais ils détiennent le même pouvoir sur vous et sur tout votre peuple. Je puis facilement vous en donner une démonstration. »

Patel quitta brusquement son siège en jetant la serviette : « Voyons votre démonstration ! »

Il faut que ça marche, se dit Dixit. Regardant Patel dans les yeux, il leva la main droite en direction du plafond et agita son pouce. Pourvu qu'ils regardent ! Et fasse le Ciel que ce petit bout de pièce soit celui qui abrite la caméra !

Le corps tendu, légèrement incliné en avant sur la pointe des pieds, Patel attendait. Derrière lui, Malti ouvrait de grands yeux. Rien ne se passa.

Mais soudain, une sorte de frémissement parcourut la Tour. Il devint peu à peu audible sous la forme d'un murmure persistant mêlé à des cris et dont la cause fut bientôt apparente, dans la petite pièce relativement moins surpeuplée, lorsque l'air commença à devenir chaud et vicié. Le signal de Dixit avait donc été vu et Crawley avait fait le nécessaire pour que de l'acide carbonique fût immédiatement incorporé au mélange respiratoire alimentant les appareils de climatisation.

« Vous voyez bien, triompha Dixit. Nous contrôlons même l'air que vous respirez. » Il baissa le bras et peu à peu l'atmosphère redevint normale. Mais il fallut une bonne heure pour que la frayeur qui s'était répercutée dans tous les couloirs de la Tour commençât à se dissiper.

Quel que soit l'effet qu'avait eu la démonstration sur Patel, il n'en laissa rien voir. Il se contenta de remarquer : « Vous contrôlez l'atmosphère que nous respirons. Soit. Mais vous n'avez nullement l'intention de nous l'ôter de façon permanente. Donc, vous ne contrôlez rien du tout, et vos menaces sont creuses ! Pour, une raison que j'ignore, notre existence vous est nécessaire. Un mystère nous entoure, n'est-il pas vrai ?

— Je ne vois pas pourquoi je vous le cacherais, Patel. Les conditions spéciales dans lesquelles vous vivez ont dû engendrer parmi vous des talents un peu spéciaux. Nous sommes intéressés par ces talents ; intéressés, mais pas plus. »

Patel se rapprocha de Dixit et fixa longuement son visage, un peu à la manière dont il avait récemment fixé un des murs de la pièce. Une étrange colère semblait bouillonner en lui. Son cou et sa gorge prirent une coloration violacée. Il finit par dire :

« Nous constituons le centre de votre univers, n'est-ce pas ? Nous savons que vous nous épiez sans interruption. Nous savons que vous êtes beaucoup plus qu'« intéressés » ! Nous représentons pour vous une question de vie ou de mort. Avouez-le donc ! »

C'en était plus que Dixit ne pouvait supporter.

« Quatre générations, Patel. Quatre générations ont été cloîtrées dans la Tour. » Sa voix était frémissante. « Quatre générations et, malgré nos meilleures intentions, nous sommes en train de perdre le contrôle de la réalité. Comprenez donc que vous n'occupez qu'un bâtiment relativement modeste sur une immense planète. Comment voulez-vous que le monde fasse attention à vous ?

— Malti ! » Patel se tourna vers son esclave. « Quel monde est le plus puissant, l'extérieur ou nous ? »

Elle sembla un instant confuse, près de la porte, comme prête à s'enfuir. « Le monde extérieur était puissant, seigneur, mais il nous a donné naissance, et nous avons grandi, et nous avons pris des forces. Et maintenant, l'enfant est presque aussi fort que son père. C'est ce que dit Jamsu, le fils de mon beau-père, et il sait beaucoup de choses. »

Patel tourna vers Dixit un visage empreint de condescendance, comme s'il voulait dire que les déclarations d'une pauvre ignorante pouvaient se passer de commentaires.

« Ce que cette fille vient de dire ne fait que me montrer davantage à quel point vous avez besoin de nous, Patel. Le monde extérieur est vaste et prospère ; vous devez lui permettre de vous venir en aide par mon entremise. Nous ne sommes pas vos ennemis. »

A nouveau, une colère noire s'empara de Patel, donnant une force accrue à chacun de ses mots :

« Et qu'est-ce que vous êtes d'autre, misérable espion ! Votre vie est-elle donc si futile et si méprisable, que vous en soyez à nous jalouser parce que nous vous rattrapons ? Notre peuple est peut-être pauvre, vous croyez peut-être tenir notre destinée à votre merci, mais au moins nous sommes les maîtres de notre propre univers. Et tandis que cet univers grandit, nous le comprenons chaque jour un peu mieux. Déjà, nos chercheurs explorent les mystères de l'infiniment petit. Nous avons découvert de nouveaux milieux, de nouvelles façons de vivre. A vos yeux, nous ne sommes peut-être rien d'autre que des paysans en mal de science ; mais nous avons des moyens de reconnaître les itinéraires du sang et l'éternité de là cellule que vous ne soupçonnez peut-être pas. Vous nous considérez comme des captifs, n'est-ce pas ? Et cependant vous êtes vous-mêmes prisonniers de la nécessité dans laquelle vous vous trouvez de nous fournir à boire, à manger, à respirer. Nous sommes libres. Nous sommes pauvres ; et cependant vous convoitez nos richesses. Vous nous espionnez tout le temps, et pourtant nous avons un secret. Vous avez besoin de nous étudier, et nous n'avons nul besoin de vous connaître. C'est vous qui êtes en notre pouvoir, espion !

— Certainement pas sur un point fondamental au moins, Patel. Tout comme nous, vous êtes soumis aux lois de la nécessité historique. Depuis que cette Tour a été construite, il y a de cela vingt-cinq de nos années, de nombreux changements sont intervenus. Et pas seulement à l'intérieur. Les principales nations ne sont plus disposées à financer ce

projet. Il devra être abandonné complètement et vous serez obligés d'aller vivre dehors. Si vous voulez qu'il en soit autrement, vous feriez mieux de coopérer avec nous et de persuader les chefs des autres niveaux de coopérer. »

Les menaces agiraient-elles sur Patel ? Son regard oblique et sinistre transperça Dixit comme un harpon. Il frappa une fois dans ses mains. Deux gardes apparurent immédiatement.

« Emmenez l'espion », dit Patel. Puis il lui tourna le dos.

L'homme est habile, songea Dixit une fois de retour dans sa cellule. C'était maintenant, semblait-il, à qui jouerait au plus fin. Eh bien, il était prêt. Il s'en tenait à sa première impression, selon laquelle Patel savait manier avec art la subtilité et la ruse. Ses paroles ne pouvaient être prises pour argent comptant.

La conversation de tout à l'heure lui revint à l'esprit. Le mystère des charmes de vie avait brièvement été évoqué. Et Patel avait bien pris soin de dénigrer le monde extérieur, qu'il avait qualifié de « bien terne et bien insignifiant ». Il avait incité Malti à exposer sa théorie simpliste selon laquelle la Tour grandissait, théorie qui cadrerait fort bien avec sa propre diatribe. Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : il l'avait déjà interrogée là-dessus. Et pourtant, il ne l'avait que depuis hier. Pour quel motif un homme aussi important et affairé que Patel prendrait-il donc la peine de s'enquérir des opinions d'une esclave ignorante, si ce n'est que lui-même se sentait sevré de renseignements sur le monde extérieur au point d'en être véritablement obsédé ? »

Aucun doute là-dessus, songea Dixit avec satisfaction. Patel avait l'obsession du monde extérieur et il s'efforçait de cacher cette obsession. Mais sa conversation avait révélé plusieurs contradictions.

Bien sûr, il se pouvait que ce genre d'idée fût à ce point répandu dans la Tour que Patel n'avait pas douté un seul instant de la représentativité de Malti. Après tout, mieux valait pour l'instant ne pas être trop sûr d'avoir percé ses motivations.

Certaines paroles de Patel avaient cependant été symptomatiques. Ces pauvres diables exploraient le domaine de l'infiniment petit. Rien d'étonnant à cela : c'était des êtres humains et en eux brûlait toujours ce désir de tous temps inhérent à lame humaine d'ouvrir de nouvelles frontières.

Il n'était pas non plus exclu qu'ils eussent maîtrisé certaines formes de cette PES dont Crawley avait pressenti l'existence et dont le monde extérieur n'avait jusqu'ici réussi à isoler que des manifestations secondaires.



Dixit se sentait confiant, pleinement engagé. Il y avait beaucoup à faire. Le système de micros et de caméras, trop complexe et trop utilisé, s'était révélé totalement inefficace. Les observateurs n'avaient pas réussi à s'intégrer suffisamment à leur problème. Ce qu'il fallait, c'était une bonne équipe d'ethnologues et d'autres savants qui viendraient travailler sur le terrain même. Puisqu'une telle chose était irréalisable, eh bien, qu'on libère les habitants de la Tour. Que ceux qui répugneraient à se séparer soient installés dans des réserves en plein air dans la plaine du Gange où, tandis qu'ils se réadapteraient peu à peu à la vie réelle, des observateurs pourraient étudier à loisir, avec toute l'humilité qui convenait, les résultats acquis dans la Tour au prix de tant de sacrifices.

Tandis que Dixit méditait de la sorte, un garde vint lui apporter son repas. Il mangea d'un bon appétit et reprit le fil de ses réflexions.

Son expérience forcément limitée de la Tour – l'effroyable course aux espaces vitaux, l'esclavage, les rumeurs aberrantes qui circulaient, la cruauté des despotes d'un jour – tout cela concourait à renforcer sa détermination première de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour faire fermer la Tour, du moins sous sa forme actuelle. Pour agir, l'O.N.U. avait besoin du prétexte que constituerait son rapport. Il le rédigerait aussitôt sorti. Et s'il choisissait bien ses mots de façon à établir que la Tour recelait de nombreux talents exploitables, peut-être parviendrait-il à contenter également Crawley et ses partisans. Il avait de quoi contenter tout le monde. Le tout, maintenant, c'était de sortir.

Le garde revint chercher la calebasse vide.

« Quand pourrai-je avoir un nouvel entretien avec Patel ?

— Juste avant de vous faire réduire pour toujours au silence », fut la réponse du garde.

Dixit cessa de composer mentalement son rapport pour envisager la question sous cet angle-là.

CE N'EST QUE BEAUCOUP PLUS TARD QUE DIXIT REÇUT UNE NOUVELLE VISITE. CETTE FOIS-CI, C'ÉTAIT LA FURTIVE MALTI QUI VENAIT LUI APPORTER UNE COUPE D'EAU.

« Il faut que je vous parle, dit-il aussitôt.

— Non, non, je ne peux pas parler ! Il me battrait ! C'est l'heure où nous dormons, où les vieux rendent l'âme. Vous devriez dormir aussi. Patel vous verra demain matin. »

Il essaya de toucher sa main, mais elle la retira.

« Vous êtes une brave fille, Malti. Vous souffrez d'être dans la maison de Patel.

— Il a beaucoup de femmes, beaucoup d'esclaves. Je ne suis pas la seule.

— N'aimeriez-vous pas vous échapper, retrouver votre famille ? »

Elle fixa le sol d'un air évasif : « Cela ne ferait que causer des ennuis à ma famille. L'esclavage est la condition de nombreuses femmes. Le monde est ainsi.

— Le monde d'où je viens n'est pas ainsi ! »

Ses yeux lancèrent des éclairs : « Votre monde ne nous intéresse pas ! »

Après son départ, Dixit réfléchit : Le monde extérieur lui fait peur. Qui pourrait l'en blâmer ?

Il dort peu cette nuit-là. Même au cœur de la forteresse de Patel, les bruits de la Tour se faisaient entendre. Pas seulement les voix, qui ne se taisaient jamais, mais aussi le gargouillement plaintif des tuyaux dans les murs. Au petit matin, on le conduisit dans une salle plus grande où Patel donnait ses ordres pour la journée à une série de subordonnés.

Relégué dans un coin, Dixit contemplait tout avec intérêt. Sa curiosité fut encore plus attisée lorsqu'il vit entrer Raital, l'infortunée sentinelle de la veille, qui se prosterna devant Patel. Ce dernier lui

décocha un coup de pied.

« Tu as exécuté mes ordres ? »

Raital se mit aussitôt à gémir tout en se mordant les mains. « Grand Patel, j'ai exécuté tout ce que vous avez ordonné, et plus encore, m'exposant à de grandes souffrances et à d'ignobles vexations de la part de ceux du Neuvième Niveau qui m'ont découvert sur leur territoire. Ces gens-là méritent une leçon, ô grand Patel, pour avoir osé se montrer insolents envers votre fidèle émissaire qui ne faisait que...

— Silence, misérable chien ! M'as-tu rapporté l'objet que je t'ai demandé hier ? »

L'infortuné Raital sortit de sa tunique en lambeaux un petit objet qu'il tendit à Patel :

« J'ai obéi à vos ordres, ô grand Patel. Et pour préserver cet objet quand ils m'ont attrapé, je l'ai avalé, pour qu'il soit en sécurité dans mon estomac et que personne ne sache ce que je cherchais. Et aujourd'hui ô grand Patel, j'ai avalé une potion que m'a préparée ma femme afin qu'il soit restitué intact entre vos mains.

— Pose cette chose immonde sur l'étagère que tu vois là, misérable esclave ! Tu voudrais que je me salisse les mains avec un objet qui a séjourné dans ton estomac grouillant de vermine ? »

Raital fit ce qu'on lui demandait et se prosterna à nouveau.

« Tu es sûr que ce charme de vie appartient à celui qui a dépouillé Narayan, et à personne d'autre ?

— Oui, grand Patel, j'en suis sûr. Il s'appelle Gita et c'est lui qui a volé Narayan. Et cette nuit vous allez le faire périr par les visions nocturnes !

— Hors de ma vue ! » glapit Patel en décochant au garde qui décampait précipitamment un dernier coup de pied qui l'atteignit de justesse.

Une longue file de personnes attendaient d'être reçues par Patel, apportant tantôt leurs conseils tantôt leurs supplications. Il les écouta, dans l'ensemble, avec beaucoup plus de bienveillance qu'il n'en avait témoigné au malheureux Raital. Dixit suivait la scène avec une attention toute particulière. Il avait maintes fois assisté, aux côtés de Crawley, dans la station de contrôle du CER-GAFD, à ces audiences du matin. Mais maintenant qu'il n'était qu'un prisonnier relégué dans un coin, le spectacle n'était pas du tout pareil. Il ressentait avec une extraordinaire vigueur l'intensité de la vie de tous ces gens et de leurs

émotions. Patel lui-même laissait parfois couler une larme au récit de telle ou telle infortune. L'indiscrétion était de mise. Tous faisaient cercle autour de lui, écoutant ce qui se disait. Courtes étaient peut-être leurs vies ; mais ces moments de vide qui émaillent parfois le cours d'existences plus normales et sur lesquels on ose à peine se pencher tant ils recèlent de présences inquiétantes, de détresses cachées ou de monstruosité encore plus sinistres, semblaient avoir été ici à jamais abolis. La Tour exigeait de ses habitants une participation totale. Quel que soit leur destin, ils se trouvaient solidaires comme les abeilles d'une ruche.

Enfin, l'audience fut interrompue. Ceux qui n'avaient pas eu la chance d'être écoutés par Patel furent congédiés. On appela Malti et sa serviette mouillée. Lorsque Malti eut fini, elle se retira et il prit un repas frugal. Ce n'est qu'à la fin de son repas, lorsqu'il se fut suffisamment recueilli, que Patel daigna s'apercevoir de la présence de Dixit.

Il lui fit signe de prendre l'objet que Raital avait posé sur une étagère. Dixit obéit et plaça l'objet devant Patel. Puis il le fixa avec intérêt, remarquant que c'était un modèle complexe du genre de ceux qu'il avait eus entre les mains aussitôt après son arrivée.

« Observez-le bien, dit Patel. C'est le charme de vie de quelqu'un. Vous avez ça..., il fit un geste vague... à l'extérieur ?

— Non.

— Vous savez ce que c'est ?

— Non.

— Voyez-vous, Mr. Dixit, nous avons dans la Tour un certain nombre de saints hommes. J'en ai un ici sous ma protection. Il y en a un autre, très renommé, au Niveau inférieur : il s'appelle Vazifdar. Ces hommes possèdent un très grand pouvoir. Ce soir, je donnerai à mon saint homme ce charme de vie, à l'aide duquel il pourra s'introduire dans la pensée de celui à qui l'objet appartient, pour y semer le bien ou le mal. Dans ce cas précis, le mal, car il s'agit de venger une mort par une mort. »

S'efforçant de comprendre ce qu'avait voulu dire Patel, Dixit examina l'objet avec curiosité. C'était une sorte de labyrinthe à trois dimensions qui consistait en un assemblage de lamelles de plastique et d'argent.

« C'est une sorte de clef qui donne accès à l'esprit de son possesseur ?

— Non, non, pas une clef, et pas l'esprit non plus. C'est... comment

dire, nous n'avons pas de terme scientifique pour désigner cela, et le vocable que nous employons ne signifierait rien pour vous. Je ne peux donc pas vous l'expliquer. Disons que c'est une réplique, un simulacre de son existence. De son existence, non pas de son esprit. L'homme s'appelle Gita. Cela vous intéresse beaucoup, je vois ?

— Tous les habitants de la Tour en ont un ?

— Même les plus pauvres ; même les enfants, à partir d'un certain âge. Chaque charme de vie est le produit de la collaboration entre un orfèvre et un sage.

— Mais ils peuvent être dérobés et utilisés par un saint homme malintentionné pour tuer leur propriétaire. Alors, pourquoi les fabriquer ? Je ne comprends pas. »

Patel sourit tout en réprimant un léger mouvement d'impatience : « Ce que vous découvrez de vous-même est à jamais enregistré en vous. C'est comme cela que sont fabriqués ces objets. Ce ne sont pas de vulgaires bibelots. Ils contiennent en eux tout le processus de la découverte d'un homme par lui-même. »

Dixit ne comprenait toujours pas. « S'ils sont si personnels, comment se fait-il que les marchands les vendent comme des bibelots aux passants ?

— Tous les jours, des hommes meurent. Alors, leur charme de vie n'a plus aucune valeur, sinon en tant que bibelot. La croyance populaire leur attribue également le pouvoir de transmettre... euh... certaines qualités du défunt. Il existe aussi un grand nombre de faux, que les gens achètent simplement parce qu'ils aiment les avoir, à titre d'ornement. »

Au bout d'un moment, Dixit remarqua : « Les objets en eux-mêmes sont donc inoffensifs, mais vous vous en emparez dans une intention malveillante.

— Je les utilise pour maintenir l'équilibre des forces. Un de mes hommes, Narayan a été éliminé par Gita, du Neuvième Niveau. Peu importe la raison. Ce soir, je dois éliminer Gita à mon tour. »

Il se tut et fixa sur Dixit un regard chargé de tout le poids de son énigmatique personnalité. Puis il ouvrit la main et dit, sans le quitter des yeux : « Je tiens la mort dans le creux de ma main, Mr. Dixit. Et ce soir, vous serez vous aussi réduit au silence, mais par des moyens plus traditionnels. »

Serrant les poings, Dixit s'étonna : « Pourquoi m'avoir raconté tout ça, si vous avez l'intention de me tuer ? » Patel indiqua du doigt un coin de la pièce : « Il y a ici des yeux pour voir et des oreilles pour

entendre. Vos amis pourront se repaître de toutes ces informations – que je n’ai pas peur de donner, comme vous le voyez. Et malgré tout cela, jamais ils ne parviendront à comprendre le secret de notre vie. Les choses qui comptent ne peuvent se communiquer par des paroles. C’est pourquoi ils ne comprendront jamais. Mais ce soir, ils vous verront mourir. Et cela, ils le comprendront. Peut-être alors cesseront-ils de nous envoyer des espions. »

Il frappa dans sa main pour appeler les gardes. Dixit fut emmené. Comme il regagnait sa cellule, il entendit Patel crier le nom de Malti.

Les heures s'écoulaient, lugubres et monotones. Ni le CERGAFD ni l'O.N.U. ne pouvaient intervenir. La législation concernant la Tour ne permettait l'intervention que d'une personne étrangère à la fois.

L'intense palpitation de la Tour assaillait Dixit par tous ses sens. Il essaya de concentrer sa pensée sur les charmes de vie. De toute évidence, Crawley avait dû écouter la conversation de tout à l'heure. Il savait maintenant que les saints hommes, comme Patel les appelait, avaient le pouvoir de tuer à distance. Il tenait donc la preuve que la PES – sous forme de « télécide », en quelque sorte – avait droit de cité dans la Tour. Mais, comme Patel l'avait fait observer, ils n'étaient pas plus avancés pour autant. On savait depuis longtemps que les sorciers africains détenaient le pouvoir d'envoûter leurs ennemis et de les faire mourir à distance par une méthode analogue. Mais jamais on n'avait découvert la nature de ce pouvoir. Jamais, d'ailleurs, les faits de ce genre n'avaient été totalement acceptés par une civilisation occidentale pourtant à l'affût de nouveaux moyens de tuer. Certaines choses ne pouvaient être transmises d'une civilisation à une autre. Les charmes de vie en faisaient partie et leur mystère fascinant, songeait Dixit, risquait d'être à jamais insoluble...

Ses pensées le ramenèrent enfin à des préoccupations plus urgentes. Il était là à se poser des questions, alors que d'un moment à l'autre on risquait de venir le chercher pour lui plonger un couteau dans le ventre. Ce doit être la nuit, se dit-il. Il faut que je sorte d'ici.

Mais il n'y avait aucune issue possible. Il se mit à faire les cent pas. On ne lui avait pas apporté son repas, ce qui était fort inquiétant.

Un long moment plus tard, il entendit un grincement de serrure. La porte s'ouvrit. C'était Malti. Portant un doigt à ses lèvres pour lui intimer le silence, elle referma la porte derrière elle.

« C'est l'heure... pour moi ? », demanda Dixit.

Elle s'avança vivement jusqu'à lui, le dévisagea de ses yeux de vieille femme résignée qui naguère avaient dû connaître une certaine beauté.

« Je peux vous aider à vous évader, Dixit. Patel dort et les gardes fermeront les yeux. Toutes les dispositions ont été prises pour vous faire passer sans encombre au Neuvième Niveau, d'où vous pourrez sans doute regagner le monde d'où vous venez. Mais nous devons faire vite. Êtes-vous prêt ?

— Il est capable de vous tuer, lorsqu'il s'en apercevra. »

Elle haussa les épaules : « Peut-être pas. Je crois qu'il s'est attaché à moi. Prahlad Patel n'est pas aussi inhumain que vous pourriez le croire.

— Peut-être. Cela n'empêche pas qu'il a l'intention d'assassiner quelqu'un d'autre cette nuit. Il s'est procuré le charme de vie d'un pauvre diable et son saint homme doit le faire mourir avec des « visions nocturnes », comme vous dites.

— Les hommes sont faits pour mourir. Vous avez de la chance : votre heure n'est pas encore arrivée.

— Puisque vous voyez les choses de façon si fataliste, pourquoi donc m'aider ? »

Un éclair de défi apparut dans les yeux de Malti : « Parce que je désire que vous transmettiez un message de ma part à l'extérieur.

— A l'extérieur ? A qui ?

— A tout le monde. A tous ceux qui nous espionnent jour et nuit. Ceux qui voudraient détruire notre monde. Dites-leur de partir et de nous laisser en paix, de nous laisser bâtir un monde à notre convenance. Oubliez notre existence ! Voilà mon message ! Emportez-le avec vous. Livrez-le de toutes vos forces. Ce monde est à nous. Il ne vous appartient pas ! »

Devant tant de véhémence et d'ignorance, Dixit ne sut que répondre. Elle le conduisit au dehors. Les sentinelles postées dans le corridor restèrent impassibles, les yeux fermés, et ils gagnèrent sans encombre la galerie extérieure. L'atmosphère y était encore plus oppressante que jamais. L'endroit semblait transformé en un vaste dortoir public où les gens s'entassaient pêle-mêle. Maintenant que le bruit et l'agitation de la journée n'étaient plus qu'un écho, la Tour révélait pleinement sa sinistre vocation de prison.

Comme Malti faisait mine de retourner sur ses pas, Dixit lui saisit le poignet.

« Je dois retourner, maintenant, dit-elle. Vous n'aurez aucune peine à regagner le Neuvième Niveau. Vous avez encore trois étages à descendre. Le dernier est gardé, mais les sentinelles sont prévenues.



Elles vous laisseront passer.

— Écoutez-moi, Malti. Je voudrais aider l'homme qui doit mourir cette nuit. Connaissez-vous quelqu'un du nom de Gita ? »

Elle sursauta et s'agrippa à lui : « Vous dites Gita ?

— Gita, du Neuvième Niveau. Patel a son charme de vie et il doit mourir cette nuit.

— Gita est mon beau-père, le troisième mari de ma mère. C'est un homme bon. Il ne faut pas qu'il meure ! Pour l'amour de ma pauvre mère !

— Il doit mourir ce soir, Malti. Mais je peux vous aider, vous et Gita. Je comprends vos sentiments à l'égard de l'extérieur, mais je vous assure que vous vous trompez. Vous seriez libre à un point que vous ne pouvez pas imaginer. Conduisez-moi à Gita, et nous sortirons d'ici tous les trois. »

L'irrésolution se peignit sur son visage : « Vous êtes certain qu'il s'agit bien de Gita ?

— Venez vérifier avec moi s'il a toujours son charme de vie ! »

Sans lui laisser le temps de prendre une décision – elle semblait plutôt sur le point de tout laisser tomber pour retourner chez Patel – Dixit la saisit par la main et l'entraîna vers l'extrémité de la galerie en évitant de son mieux les groupes de dormeurs.

Des rampes en zigzag reliaient entre elles les différentes galeries. Des ribambelles de gamins avaient pris possession de ces rampes pour la nuit. Mais même avec cet extrême entassement, la Tour lui semblait beaucoup plus vaste que lorsqu'il l'avait observée sur les écrans de l'extérieur.

Dixit se retournait sans cesse pour voir s'ils n'avaient pas été suivis. Il lui semblait improbable qu'ils puissent s'échapper aussi aisément. Mais ils atteignirent sans encombre l'escalier menant au Neuvième Niveau. Bah ! songea-t-il. On pouvait faire confiance à la corruption. C'était la seule pratique, universellement adoptée par l'Orient, qui permettait aux faibles de résister à l'oppression des forts. Dès que les sentinelles les aperçurent, elles s'écartèrent en fermant les yeux. Parmi elles se trouvait le pauvre Rital qui se voila précipitamment la face lorsqu'ils passèrent devant lui.

« Il faut que je retourne chez Patel, murmura Malti.

— Pourquoi ? demanda Dixit sans lui lâcher le poignet. Vous savez très bien qu'il vous tuerait. Avec tous ces témoins qui vous ont vue me conduire... Il découvrirait obligatoirement ce que vous avez fait.

Allons plutôt trouver Gita. Vite. »

Elle le suivit, réticente, jusqu'au bas des marches. Il y avait là des gardes du Neuvième Niveau qui sourirent à Malti en la laissant passer. Elle semblait maintenant résignée à faire ce que Dixit voulait. Elle le conduisit vers une nouvelle rampe, et ils s'enfoncèrent dans les étages. L'atmosphère était encore plus sordide et confuse que là-haut. Les dormeurs y avaient le sommeil plus agité. Le niveau était dépourvu d'un leader à poigne, et tout s'en ressentait.

Le spectacle qui s'offrait à ses yeux ne lui était pas inconnu. Il avait dû le contempler souvent, confortablement installé dans les bureaux climatisés du CERGAFD, et rester relativement indifférent. Mais maintenant qu'il en faisait partie, ce n'était plus la même chose. Il flottait aussi dans la Tour une odeur-caractéristique. Une odeur qui lui assaillait les narines.

Comme ils se frayaient lentement un chemin parmi les silhouettes recroquevillées sur le sol, il vit un bûcher sur lequel se consumait un mort. C'était le cadavre d'un enfant. La fumée s'élevait en volutes paresseuses avant d'être aspirée par une bouche d'aération pratiquée dans le mur. La mère était accroupie auprès du cadavre, se voilant la face d'une main squelettique. « C'est l'heure où les vieux rendent l'âme », avait dit Malti. Mais les jeunes n'étaient pas épargnés pour autant.

Grâce à leur acceptation séculaire de la souffrance, ces Hindous avaient pu affronter le caractère inhumain de la Tour. Que l'une quelconque des races blanches ait été ainsi enfermée pour se multiplier à l'infini, elle aurait inmanquablement résolu le problème par un massacre général. En tant que sang-mêlé, Dixit préférerait s'abstenir de se prononcer en faveur de l'une ou l'autre solution.

Lorsqu'ils passèrent devant le corps, Malti baissa les yeux et fixa obstinément la surface usée de la rampe de béton. Arrivée en bas, elle guida à nouveau Dixit sans mot dire.

Après avoir parcouru une morne succession de couloirs, ils arrivèrent enfin devant une entrée décrépite. Après un bref coup d'œil en direction de Dixit, Malti entra rejoindre les siens. Sa mère, qui ne dormait pas encore, poussa un cri et tomba dans ses bras. Tous les frères et sœurs, demi-frères, demi-sœurs, cousins et cousines, s'éveillèrent dans un concert de piailllements. Dixit fut écarté sans vergogne. Mal à l'aise, il alla attendre dans le couloir.

Ce n'est que plusieurs minutes plus tard que Malti réapparut et le fit entrer dans la petite case bondée. Elle le présenta à Shamim, sa mère, qui s'inclina et disparut aussitôt, puis à son beau-père, Gita.

Le petit homme fit prestement évacuer un coin de la pièce dans lequel il installa Dixit. On sortit une coupe de vin qui fut courtoisement offerte au visiteur. Tout en buvant à petites gorgées, celui-ci déclara : « Si votre belle-fille vous a déjà exposé la situation, Gita, j'aimerais vous faire sortir d'ici tous les deux, et le plus vite possible, car actuellement je ne donne pas cher de votre peau. Je puis vous assurer que vous serez extrêmement bien traités à l'extérieur. »

Gita répondit dignement : « Ma belle-fille m'a mis au courant de toute cette regrettable affaire. Soyez assuré, monsieur, que je vous suis très reconnaissant de vous être donné tout ce mal. Malheureusement, nous ne pouvons rien faire pour vous aider.

— Grâce à Malti, vous avez déjà beaucoup fait pour moi. Mais maintenant, c'est à mon tour de vous aider. Je veux vous conduire dans un endroit où vous serez en sécurité. Vous rendez-vous compte que vous êtes tous les deux menacés de mort ? Vous savez aussi bien que moi que Prahlad Patel n'a aucune pitié.

— Il est vrai que cet homme est sans pitié, répondit Gita d'un air malheureux. Mais nous ne pouvons pas partir. Je ne puis tout abandonner ainsi... regardez tous ces jeunes enfants qui ont besoin de moi... qui prendrait soin d'eux si je m'en allais ?

— Mais puisque vos heures sont comptées ?

— Même si je n'avais qu'une seule minute à vivre, je ne pourrais pas abandonner les miens. »

Dixit se tourna vers Malti : « Vous, Malti... vous n'avez pas autant de responsabilités. Patel va vouloir se venger. Venez avec moi, vous serez à l'abri. »

Elle secoua négativement la tête : « Si je vous suivais, je serais si malade d'inquiétude que j'en mourrais aussi. »

Il lança autour de lui un regard dépité. L'étroite interdépendance aveuglément engendrée par ce milieu surpeuplé avait fini par avoir raison de sa ténacité – ou presque, car il n'avait pas joué sa dernière carte.

« Lorsque je sortirai d'ici tout à l'heure, il sera de mon devoir d'établir un rapport à l'intention de mes supérieurs. Ce sont eux qui... contrôlent véritablement tout ce qui se passe ici. Qui vous fournissent l'air, la lumière, la nourriture. Ils règnent sur vous comme des dieux et ont droit de vie et de mort sur chaque citoyen de la Tour... ce qui peut-être est la raison pour laquelle vous admettez difficilement leur existence. Ils sont déjà à moitié convaincus que la Tour est un crime injustifiable envers l'humanité de ses habitants. Mon devoir est de leur

apporter mon verdict. Et mon verdict, je puis vous le dire maintenant, est que votre vie à tous est tout aussi précieuse que celle des gens de l'extérieur. Il faut que l'expérience cesse. Il faut que vous soyez libres.

« Vous ne comprenez peut-être pas exactement ce que je veux dire, mais les écrans muraux vous-aurez déjà donné un aperçu de la situation. Votre réadaptation fera l'objet de tous nos soins. Très bientôt, vous serez tous libérés d'ici. Vous voyez que vous pouvez venir avec moi tous les deux et sauver votre vie. Et dans une semaine, peut-être, vous retrouverez votre famille. Patel n'aura plus alors aucun pouvoir. Revenez sur votre décision, pour le bien de votre famille, et suivez-moi vers la vie et la liberté. »

Malti et Gita échangèrent un regard pathétique et tinrent un conciliabule auquel se joignirent bientôt, à grand renfort d'éclats de voix, Shamim et tout le reste de la tribu. Gêné, Dixit attendit à l'écart.

Le silence se fit enfin et Gita déclara : « Nous savons que vos intentions partent d'un bon sentiment. Mais vous oubliez que Malti vous a chargé d'un message pour l'extérieur. Ce message demandait qu'on nous laisse en paix, qu'on nous laisse bâtir un monde à notre convenance. Peut-être ne comprenez-vous pas ce message. Dans ce cas, il vous est difficile de le transmettre. Je vais donc vous en donner un autre, que vous pourrez apporter à vos supérieurs. »

Dixit inclina légèrement la tête.

— Dites-leur, dites à tous ceux qui passent leur temps à nous espionner et à se mêler de nos affaires, que nous sommes les maîtres de notre destin. Nous savons ce que l'avenir nous réserve et quels sont les problèmes qui résulteront de l'accroissement du nombre des jeunes. Mais nous faisons confiance à notre prochaine génération. Nous savons qu'ils posséderont de nouveaux talents que nous n'avons pas, de même que nous possédons des talents que nos pères ne connaissaient pas.

« Nous savons que vous continuerez à assurer notre approvisionnement en air et en nourriture, car c'est une nécessité à laquelle vous ne pouvez pas échapper. Nous savons aussi que, dans le fond de vous-mêmes, vous souhaitez nous voir échouer et mourir. Vous attendez que nous nous effondrions, afin de voir ce qui se passera alors. Vous n'éprouvez aucune bienveillance à notre égard. Seules la peur, la curiosité et la haine vous animent. Mais nous saurons tenir bon. Nous sommes en train d'édifier une nouvelle sorte de monde, nous sommes en train de devenir forts. Ce serait la mort pour nous si vous nous forciez à sortir d'ici. Allez dire cela à vos supérieurs et à tous ceux qui nous espionnent : nous sommes les

maîtres de notre destin, laissez-nous vivre comme nous *l'entendons*. »

Dixit ne trouva rien à répondre à cela. Il regarda Malti mais s'aperçut qu'elle serait inflexible : frêle, pâle, mais inflexible. Voilà ce que le CERGAFD avait engendré : l'absence totale de compréhension. Il tourna les talons et sortit.

Il avait sa clef. Il connaissait l'emplacement secret d'où, à chaque niveau, on pouvait accéder aux ascenseurs de secours. Et tandis qu'il marchait au milieu de la foule sordide, c'est tout juste si les larmes lui permirent de trouver son chemin.

TOUT se passa sans difficultés. Dixit présenta son rapport devant une commission composée de six membres du conseil d'administration du CERGAFD, parmi lesquels Peter Crawley, administrateur spécial du Projet. Deux observateurs étaient présents, une représentante du gouvernement indien et le vieil ami de Dixit, le sénateur Jacob Byrnes, délégué par l'O.N.U.

Dixit fit un rapport détaillé de ses découvertes et ajouta une recommandation tendant au démantèlement immédiat de la Tour et à l'édification dans les plus brefs délais d'une station de réhabilitation.

Crawley se leva alors et déclara dans une attitude contrainte : « Selon vos propres termes, les habitants de la Tour se raccrochent avec la dernière énergie au peu qu'ils possèdent. Même si à vos yeux ce peu représente trois fois rien. Quelque misérable et dégradant que leur sort vous paraisse, ils n'en veulent point d'autre. Ils ont tourné le dos au monde extérieur et ne désirent pas sortir.

— Nous devons les rééduquer et les réhabiliter. Nous leur trouverons une forme d'habitat dans laquelle la structure complexe de leur noyau familial sera respectée, en attendant le retour à une vie normale.

— Mais si ce que vous avez dit est exact, le contact avec un monde extérieur aux dimensions gigantesques risquerait de provoquer chez eux un traumatisme majeur.

— Pas si Patel restait à leur tête. »

Un murmure étonné parcourut l'assistance. Crawley fit un geste résigné, comme si après cette déclaration absurde il n'y avait plus rien à ajouter. Il s'assit en disant : « C'est ce genre de tyran qui est à la base de tous les malheurs de la Tour.

— Lorsqu'ils accéderont à la liberté, ils auront besoin d'une seule chose : un leader qu'ils connaissent et respectent. Messieurs, nous avons en Patel un homme providentiel. Son plus grand mérite est d'avoir déjà le regard tourné vers l'extérieur.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda l'un des administrateurs.

— Voici ce que cela signifie : Patel est un homme adroit. Je suis persuadé que c'est lui qui a fait en sorte que Malti vienne me libérer. En réalité, il n'a jamais eu l'intention de me tuer. Ce n'était qu'un bluff destiné à lui permettre de se servir de moi. L'insignifiante Malti n'est pas femme à avoir pris une telle initiative. Ce que Patel n'avait pas prévu, c'est que je prononcerais devant elle le nom de Gita, ou que Gita s'avérerait être son proche parent. Cependant, leur attitude fataliste de la fin a fait qu'en aucune façon le plan de Patel n'a été modifié.

— Pourquoi Patel aurait-il voulu que vous vous sauviez ?

— Cela ressort de toute son attitude, de toutes ses paroles. Bien qu'il ait essayé de s'en cacher, il brûle de curiosité envers tout ce qui a trait à l'extérieur. Il n'a cessé d'évoquer devant moi les divers aspects de leur culture, guettant la moindre de mes réactions, comme un enfant, en quelque sorte, qui appréhende une rebuffade. Et il n'a jamais voulu se lancer, à la conquête des autres niveaux – sport traditionnel des tyrans de la Tour. Toute son énergie est orientée vers nous.

« Patel est assez intelligent pour comprendre que c'est nous qui détenons le pouvoir véritable. Au contraire de ses protégés, il n'a jamais perdu le sens des réalités. C'est la raison pour laquelle *il désire quitter la Tour*.

« Il s'est dit que si je rentrais persuadé d'avoir de peu échappé à la mort, je serais amené à recommander en termes vigoureux la démolition immédiate de la Tour.

— C'est ce que vous êtes en train de faire, fit remarquer Crawley.

— Ce que je suis en train de faire, oui. Mais pas pour les mêmes raisons que Patel. Pour des raisons humanitaires. Et aussi pour des raisons d'opportunité qui plairont peut-être davantage à Mr. Crawley. Messieurs, vous aviez raison. Certaines disciplines mentales sont pratiquées dans la Tour, que notre civilisation pourrait mettre à profit et dont la moins engageante est sans aucun doute la faculté de tuer à distance. Le CERGAFD a coûté des millions et des millions de dollars aux différentes nations. Notre devoir est de les dédommager en exploitant ces nouvelles facultés. Chose qui n'est possible que si nous les étudions dans une atmosphère exempte de haine et de jalousie envers nous – en d'autres termes, en ouvrant toutes grandes les portes de la Tour. »

La séance fut levée. Naturellement, aucune décision définitive ne pourrait être prise avant un jour ou deux. Le sénateur Byrnes s'approcha de Dixit :

« Non seulement vous avez été très convaincant, Thomas, mais vous allez dans le sens de l'histoire. La planète sort d'une période difficile et la Tour, qui en est le symbole, doit disparaître à jamais. »

Dixit aurait eu beaucoup, à dire sur cette dernière remarque du politicien. Mais ils se dirigèrent ensemble vers la fenêtre de la salle de conférences d'où ils contemplèrent la masse noire et imposante de la Tour.

« C'est plus qu'un symbole. C'est un monde qui regorge, tout autant que le nôtre, d'espérances et de souffrances. Mais c'est un monstre créé par la main de l'homme. C'est pour cette raison qu'il doit disparaître. » Byrnes acquiesça : « Ne vous en faites pas. Il disparaîtra. L'évolution historique est irréversible. Vous verrez que dans une semaine pu deux, vous serez en train d'aider à la réhabilitation de la famille de Malti. Et maintenant, si vous permettez, je vais aller dire un mot au président de cette commission. »

Il donna à Dixit une grande claque dans le dos et s'éloigna. Là-bas, les lumières devaient continuer à brûler, la foule compacte devait parcourir les corridors sans fin qui constituaient le seul univers qu'elle connût. Là-bas, des bébés naîtraient cette nuit, tandis que des hommes mourraient de vieillesse ou de visions nocturnes...

Dehors, la mousson déferla sur l'Inde immense.

Traduit par GUY ABADIA.

*Total Environment*

© Brian W. Aldiss, 1958.

© Éditions Opta, pour la traduction.



# ***SOIXANTE-DIX ANS DE DECPOP***

par Philip José Farmer

*Après la crainte de la surpopulation, celle de la dépopulation. Il est vrai qu'au taux actuel de reproduction, la population de l'Allemagne Fédérale fond à vue d'œil, et que celle de la France ne vaut guère mieux. Que se passe-t-il quand la population cesse d'avoir des enfants et vieillit dans la crainte de mourir sur une terre désertée ?*

## AVRIL, AN UN

EN ce matin funeste, Jackson Canute ne put éluder trois vérités bien désagréables :

Premièrement, la clientèle de son entreprise d'aliments pour bébés aurait pratiquement disparu avant deux ans.

Deuxièmement, le calcul des probabilités lui laissait très peu d'espoir de compter au nombre de ceux qui jouissaient d'une immunité naturelle. Selon les plus récentes informations, il n'y avait qu'une personne sur vingt mille qui avait échappé à la stérilisation définitive.

Troisièmement, il ressentait, comme presque tous les adultes, les effets de ce qu'on allait appeler le Syndrome de la fin du monde.

Ce troisièmement, il en faisait son affaire, se dit-il. Il s'était toujours félicité de son sang-froid, de sa souplesse de caractère et de sa faculté d'adaptation.

Le deuxièmement ? Il ne pourrait pas savoir s'il était stérile ou non tant qu'il ne se serait pas soumis au test que Clabb avait décrit dans ses lettres.

Le premièrement ? Reconversion.

Mais Hélène, sa femme, l'attendait au bout du fil, et, à en juger par la pâleur de son visage, ses traits tirés et ses yeux dilatés, c'était par de l'hystérie qu'elle se préparait à réagir à tout cela – au deuxièmement surtout, qui allait la rendre enragée.

Jessica, sa secrétaire, lui avait demandé si elle devait lui passer la communication, et il avait dit oui. Trancher dans le vif était un de ses principes.

Il appuya sur la touche, et Hélène lui demanda : « Pourquoi as-tu mis si longtemps à répondre ?

— Tu n'es pas la seule à être secouée, dit-il. J'ai entendu les informations à la radio en arrivant au parking.

— Mais c'est affreux, c'est terrible, c'est abominable !

— Si c'est exact.

— Mais bien sûr que c'est exact ! » La voix d'Hélène monta, avec un frémissement qui lui rappela celui d'un oiseau effrayé. « Ils ont vérifié tous les points importants avant de lâcher la nouvelle. Comment expliques-tu autrement la chute des grossesses de ces quatre derniers mois ? C'était Clabb le responsable de tout. » (Tous les chefs d'État du monde avaient reçu une lettre de Jacob Clabb. Le temps que les spécialistes établissent que la formule de Clabb n'était pas une histoire de farfelu, on avait déjà enregistré une notable diminution du taux des naissances sur la planète. Il n'y avait aucune raison de cacher la vérité plus longtemps. Clabb avait disparu sans laisser de trace. Certains pensaient qu'il avait pu avoir l'esprit dérangé à la suite de la Grande Suffocation de New York, en juillet 1976.) « Il a tout expliqué dans sa lettre – celle qu'ils ont lue. Comment il a construit des usines de jouets partout dans le monde, sauf dans les pays du rideau de fer, et comment il était le seul à savoir que l'aérosol qu'il avait fait fabriquer par ses spécialistes était lâché dans l'atmosphère et transporté par le vent partout dans le monde, et comment il n'affectait que l'homme et les singes supérieurs, et comment il n'y avait qu'une personne sur vingt mille...

— On a lu la lettre de Clabb à la radio, et je l'ai entendue une autre fois à la TV, dans mon bureau.

— Ils disent que Clabb a disparu, et que personne n'a la plus petite idée de l'endroit où il est allé.

— Naturellement.

— Je t'en prie, rentre à la maison. Je crois bien que je vais devenir folle.

— Je me disposais justement à rentrer, et j'étais sur le point de t'appeler. » Il était manifeste qu'elle avait décidé d'attendre qu'il soit de retour au logis pour lui faire sa scène. « Mais il faut d'abord que je donne quelques coups de téléphone. Reconvertir une affaire demande du temps et de l'argent et...

— Qu'est-ce que tu racontes ? »

Il s'expliqua, et elle gémit : « Et si tu n'arrives pas à obtenir de prêt pour ta reconversion ? Plus personne ne va vouloir investir dans l'avenir puisqu'il n'y a plus d'avenir. Il...

— Tu deviens hystérique. »

Il regretta ces paroles dès qu'il les eut prononcées. Dans l'esprit d'Hélène, être accusée, c'était être coupable. Elle s'effondra, et criaït encore quand il raccrocha. Il rappela le numéro du cabinet du docteur

Seward, mais sans succès. Il *fit* une tentative au domicile du docteur, et eut Mme Seward en ligne. Les larmes avaient eu raison de son maquillage, et son élocution embarrassée indiquait qu'elle avait bu.

« Ronald est à l'Hôpital général, dit-elle. Il a six tentatives de suicide sur les bras, et c'est loin d'être fini. J'ai bien l'impression que je vais moi-même me retrouver au nombre de ses patients s'il ne rentre pas à la maison.

— Appelez donc un bon docteur », fit Jackson, dans l'espoir que sa froideur la calmerait. Mais voyant qu'elle le prenait mal, il changea de ton : « Écoutez, pourquoi ne feriez-vous pas un saut jusque chez nous ? Avec Hélène, vous pourriez vous remonter réciproquement le moral en attendant que j'arrive. Mais non, mon idée n'est pas fameuse. On ne peut guère s'appuyer sur Hélène pour l'instant. Allez plutôt chez Willa. Elle a les nerfs solides, elle.

— Elle fait partie de la bande de croqueuses de pilules que soigne Ronald ! glapit Jane Seward. Vous ne voyez donc pas, bon Dieu ! que c'est la fin de tout pour l'humanité ?

— Ma foi, non. Écoutez, allez bavarder avec Hélène en attendant que je rentre à la maison. Et puis regardez les chiffres. Même s'il n'y a qu'une...»

Il s'arrêta. Elle avait coupé. Il appuya sur la touche correspondant au bureau de Jessica. « Appelez mon épouse. Dites-lui que je suis en route pour la maison. Je vais en réalité passer quelques coups de téléphone, mais ça ne devrait pas me prendre trop longtemps. Mais dites-moi, vous m'avez l'air de prendre ça très bien, vous.

— Je suis en réalité trop sonnée pour savoir ce qui se passe au fond de moi-même. » Elle sourit. Elle était déjà belle quand son visage était au repos, mais quand elle souriait, sa beauté devenait frappante.

Son visage disparut de l'écran. Il obtint le numéro d'Arnold Rawley, mais ce dernier était sorti, à en croire sa secrétaire. Elle ne savait pas où il était. Il n'était pas chez lui, car elle l'y avait appelé, et sa femme lui avait répondu qu'il était censé être à son bureau.

Canute téléphona Chez-Mike, un bar situé à Highview Road, près de Highview Woods, où Rawley, comme lui-même, habitait. Chez-Mike était une petite boîte très chic. C'était devenu une espèce de bistrot du coin, les gens du coin représentant quelques-uns des hommes les plus riches et les plus influents de Busiris.

Mike répondit, et, quelques instants plus tard, le visage congestionné de Rawley apparaissait sur l'écran.

« Jackson ! s'exclama Arnold. Venez donc ! Nous arrosons la fin du

monde. Plus de bébés ! Jésus ! » Des larmes ruisselèrent au long de ses joues.

« Vous avez déjà six enfants, lui rappela Canute. C'est de l'histoire ancienne pour vous.

— Ouais, mais je n'aurai pas de petits-enfants. On devrait pendre Clabb, si on le trouve. Non, la pendaison, c'est encore trop bien pour lui... on devrait le crucifier, si ça n'est pas sacrilège. On devrait lui clouer...

— Allons, dit Canute. Que diable faites-vous là, à pleurer dans votre bière – ou votre whisky, peu importe – de si bon matin ? Vous ne savez même pas si tout ce qu'a dit Clabb est exact. Et même si toutes les assertions de sa lettre se trouvaient confirmées, avec six enfants vous avez une chance d'en avoir un de fertile. J'ai du travail sur la planche, et j'ai besoin de vous. Je veux entreprendre immédiatement ma reconversion – ça, au moins, j'en suis sûr. Je réunis d'urgence mon conseil d'administration, et je comptais vous charger de la partie juridique de l'opération. Mais je vois bien que vous ne serez pas en forme aujourd'hui. Et votre associé ? Est-il en vacances pour cause de cuite lui aussi ?

— Le petit Luckenvor ? Oh ! non, c'est un vrai glaçon !

— Alors je l'appelle, dit Canute. Je vous attends, dessoûlé, demain matin. A huit heures. »

Rawley lui jeta un regard noir.

« Eh bien, le petit Luckenvor n'est pas le seul du genre glaçon !

— A moi aussi il m'arrive de flancher. Mais le ciel ne nous est pas encore tombé sur la tête, comme disaient les Gaulois ! »

Il rappela le bureau de Rawley. Mme Tengrow, la secrétaire, lui apprit que Mme Luckenvor venait de lui téléphoner pour l'avertir que son époux était à l'hôpital. Il était rentré dans un lampadaire. La voiture était bonne pour la ferraille, et il avait eu la clavicule cassée. Une autre voiture était venue là-dessus heurter la sienne de flanc, lui fracturant le bras. L'autre conducteur avait été arrêté pour conduite en état d'ivresse. Luckenvor avait été laissé provisoirement en liberté, bien qu'on l'ait trouvé lui aussi en état d'ébriété... mais où était donc M. Rawley ?

« Pour quelle raison Luckenvor aurait-il bu si tôt le matin ? demanda Canute. Dites-moi, madame Tengrow, à quel *moment a-t-on* diffusé pour la première fois la lettre de Clabb ? »

Mme Tengrow était âgée de soixante ans, n'avait pas d'enfants, et

se fichait éperdument de l'orientation qu'avait prise le monde au cours des quarante dernières années.

« Oh ! La première annonce en a été faite au cours de la dernière émission du programme de nuit.

— Beaucoup de gens ont donc dû être au courant avant l'aube. Mais je n'aurais jamais cru que Luckenvor... » Il s'interrompt brusquement, puis dit à Mme Tengrow où elle pourrait trouver Rawley. » Mais je ne vous conseille pas de lui demander de venir au bureau. Il vaudrait mieux qu'il rentre chez lui. En taxi. »

La secrétaire pinça les lèvres, mais ne fit aucun commentaire.

Canute passa quelques coups de téléphone à différents membres de son conseil d'administration, leur demandant de prévenir les autres qu'il les réunirait au Sanglier-Doré dès que possible. Sa secrétaire allait retenir la salle à manger particulière, et s'occuper de tous les détails.

Il espionna Jessica sur l'interphone. Elle parlait toujours avec Hélène. Faisant demi-tour, il sortit par-derrière, tout en se disant que Jessica avait sans doute tourné son téléphone de manière à ce qu'Hélène ne pût le voir s'il passait à proximité de son bureau.

Il vit avec plaisir se dresser devant lui les grandes colonnades blanches et le toit rouge-brun de sa maison. Il eut l'impression que quelque chose se dénouait dans ses entrailles glacées, avec des vibrations qui se propageaient dans tous son corps.

« Tremblement d'homme, pensa-t-il. Je me demande quelle intensité il atteint sur l'échelle de Richter du corps humain. »

S'il était capable d'orienter ses réactions dans cette voie, c'était qu'il avait coupé à la dépression.

Il arrêta la voiture dans la courbe de l'allée, coupa la vapeur, et attendit derrière son volant pendant ce qui lui parut un long moment. La lourde porte de chêne sculpté finit par s'ouvrir pour laisser passer Hélène. Il quitta la voiture et marcha à sa rencontre. Elle vola vers lui comme un ballon de basket vers le panier. Il l'étreignit longuement, mais voyant les gens qui passaient en voiture se retourner pour les regarder, il la relâcha et la poussa dans la maison. Une fois rentrés, il fit ce qui lui paraissait le plus propre à la reconforter – et lui aussi d'ailleurs – sans tenir compte de ses faibles protestations. Sa résistance ne dura que quelques minutes. Elle comprit vite qu'ils faisaient là le geste le plus éloquent qu'ils puissent faire – c'était un peu comme s'ils montraient le poing ou faisaient un pied de nez à la catastrophe qui menaçait l'humanité. Sans parler de l'espoir d'une conception qui leur

prouverait qu'ils allaient échapper au sort commun.

Les affaires de Canute n'avancèrent guère plus le lendemain. Rawley s'avéra incapable de fournir aucun travail. De toute façon, même s'il n'avait pas traîné une telle gueule de bois, il serait resté chez lui pour calmer sa femme. Les membres du conseil d'administration étaient encore sous l'effet du choc, et refusaient de prendre part à une réunion avant d'avoir recouvré leurs esprits.

Jackson, le troisième jour, prit tout son temps pour quitter la table du petit déjeuner. Hélène se montrait assez calme, bien qu'elle ne pût parfois maîtriser un certain tremblement du menton, accompagné de quelques larmes. Ils regardèrent ensemble les premières informations de la matinée. Les nouvelles se succédaient dans l'ordre : internationales, nationales, régionales, comme trois éléphants de mauvais augure se suivant trompe à queue. La plupart des émissions normales avaient été supprimées, pour être remplacées par des bulletins d'informations ou des émissions spéciales consistant pour l'essentiel en exposés magistraux et en interviews de personnes autorisées, ou en débats des susdites entre elles. Elles donnaient aussi quelques aperçus des réactions, officielles et privées, qu'on enregistrerait partout dans le monde.

Au moment de partir pour son bureau, Jackson dit : « Busiris a une population de deux cent mille âmes environ. Cela signifie qu'il n'y a pour toute la ville qu'une dizaine d'adultes à bénéficier d'une immunité naturelle. Une dizaine ! Et en supposant qu'il y ait là-dedans cinquante pour cent de femmes, combien d'entre elles vont-elles être capables d'avoir un enfant ? On peut très bien être immunisé, sans être pour cela nécessairement fertile. »

Le président des États-Unis devait parler à vingt heures. Selon un commentateur, il allait certainement déclarer la même chose que le premier chinois et le président de la République française. Ces derniers avaient annoncé que tous les citoyens de seize à cinquante ans allaient être soumis, obligatoirement, à un EF, ou examen de fertilité. C'est à Clabb lui-même qu'on devait le procédé – il l'avait décrit dans une de ses lettres. Avec une aiguille trempée dans de la clabbonite – baptisée ainsi d'après le nom de Clabb en personne – on traçait dans la peau du bras ou de la main un petit sillon assez profond pour que le sang coule. Dix minutes plus tard, si le patient était naturellement réfractaire à l'aérosol de Clabb, une zone inflammatoire, large d'un centimètre, apparaissait de part et d'autre de l'égratignure. On préparait dans chaque pays d'énormes quantités de clabbonite, et on apprenait aux fonctionnaires à faire passer le test.

Certains commentateurs estimaient que la légalité de l'EF serait

contestée aux États-Unis, et que la plupart des procès qui s'ensuivraient se fonderaient sur le terrain de la défense des Droits de l'Homme et du Citoyen. Les Témoins de Jéhovah, par exemple, pourraient bien s'opposer à ce que l'on fasse couler leur sang.

Canute embrassa Hélène, puis prit la voiture pour se rendre à son bureau. Il n'avait pas encore eu droit à la grande scène des reproches : c'était sur son insistance qu'ils avaient décidé d'attendre, pour avoir des enfants, d'avoir atteint respectivement trente ans et vingt-six ans. Peut-être la réservait-elle pour le moment où ils connaîtraient les résultats de leurs EF.

Jessica l'accueillit au bureau par un résumé de ce qu'elle avait fait la veille. Rawley serait là à dix heures trente, prêt à discuter des mesures légales à prendre pour la reconversion. Les membres du conseil d'administration, ainsi que quelques-uns des principaux actionnaires, viendraient déjeuner à midi au Sanglier-Doré. La réunion commencerait à treize heures. M. Joshua Tabb, de la Banque Interfédérale d'Épargne et de Crédit, était prêt à le recevoir le lendemain à dix heures si Canute obtenait de son conseil le feu vert pour la reconversion.

« Comment vous a-t-il semblé ?

— Bouleversé.

— J'espérais que vous alliez me dire chaleureux. Il se montre toujours chaleureux lorsqu'il est favorable à un prêt. Mais c'était trop demander. Tout le monde est bouleversé – ou trop nerveux, ou trop calme. »

Jessica leva le nez de son bloc-notes. Déjà grands naturellement, ses yeux paraissaient immenses sous l'effet du maquillage. Ils étaient d'un violet adorable sous les verres de contact qu'elle portait toujours en sa présence, mais il les soupçonnait d'être bleus en réalité. D'un bleu adorable, bien sûr.

« Monsieur Canute, que pensez-vous de cet EF ? Croyez-vous que tout le monde va devoir subir l'examen ?

— Je ne vois pas d'autre issue. Le monde, ou plutôt l'humanité, ne peut pas se permettre de laisser... euh... inutilisée... une seule personne fertile.

— Mais les gens non mariés ?

— Jessica, les critères sociaux habituels ne jouent plus. Quand c'est la conservation de l'espèce qui est elle-même menacée, les conventions s'effacent. »



Elle baissa les yeux sur les formes pleines de sa poitrine, puis releva la tête pour le regarder.

« Mais qu'est-ce qui se passerait si moi, par exemple, je me révélais... euh... fertile, alors que l'homme que j'aimerais ne le serait pas ?

— Ce n'est pas un problème, dit Jackson en regardant sa montre-bracelet. Il y a l'insémination artificielle.

— Et si mon mari ne veut pas élever l'enfant d'un autre ?

— Vous n'avez pas la moindre idée de la pression sociale à laquelle vont se trouver soumis les gens qui seront dans ce cas. Écoutez, Jessica, la journée qui vient va être une journée très importante pour notre société. Filtrez mes communications téléphoniques encore plus soigneusement que d'habitude. Faites preuve de jugeote.

— Pensez-vous que l'EF va commencer bientôt ?

— Hein ? Oh ! je ne sais pas ! Dans quelques mois peut-être s'il faut pour cela une loi du Congrès. Je suis dans mon bureau. Envoyez-moi Rawley dès qu'il arrivera. »

La matinée se déroula tout uniment. Rawley avait le visage congestionné et les yeux injectés de sang, mais son cerveau, lui, fonctionnait bien. Une fois qu'il eut compris que Jackson se refusait à parler de Clabb ou de l'EF, il s'en tint au travail. Mais, en partant, il dit : « Que diable allons-nous faire, ma femme et moi, si aucun de nos six enfants n'est fertile ?

— Les aînés ont seize et dix-sept ans, c'est bien ça ? répondit Jackson. Ils sont assez grands pour passer le test tout de suite, vous allez donc être fixés très vite pour eux. Les autres ont douze, onze, neuf et sept ans, si je ne me trompe. Vous êtes par conséquent obligé d'attendre leur puberté pour savoir. Permettez-moi de vous dire, en attendant, que c'est de leurs réactions à eux que vous devez vous préoccuper, et non des vôtres.

— Bien sûr, bien sûr, fit Rawley. Mais leurs réactions, comme vous dites, je les fais miennes. Quand ils pleurent, je pleure.

— Et quand vous...»

Jackson s'arrêta. Suggérer à Rawley qu'il ferait mieux, pour l'édification de ses enfants, de renoncer à chercher dans la boisson le courage qui lui faisait défaut, n'aurait abouti qu'à le mettre en colère.

« Quand je quoi ?

— Rien. Bonne chance à vos gosses. Bonne chance à tous les

gosses. »

Bien que la probabilité en eût été faible, il n'était pas impossible qu'un des enfants de Rawley soit fertile et fasse partie des dix heureux veinards de Busiris... si l'on pouvait appeler ça de la veine. Les fertiles allaient se trouver offerts en pâture à la curiosité indiscrete du public, pour ne rien dire du danger que leur feraient courir les psychotiques déçus. Les heureux veinards pourraient bien, dans leur propre intérêt, devoir se transformer en semi-prisonniers sous la garde de l'État.

Parmi les participants au déjeuner et à la réunion, se trouvaient quelques femmes riches d'un certain âge, détentrices d'un gros paquet d'actions. La question de savoir si elles étaient fertiles ou non ne se posait plus pour elles, qui avaient même dépassé l'âge limite prévu pour l'EF. Mais elles avaient des enfants pour qui c'était là une question brûlante. Jackson répondit calmement à toutes leurs questions, en affectant un optimisme qu'en réalité rien ne justifiait, il en était parfaitement conscient. En agissant ainsi, il cherchait à les mettre dans la disposition d'esprit voulue pour aborder d'une manière rationnelle l'examen des problèmes financiers de Canute Baby Food Incorporated. Certaines d'entre elles avaient du mal à réaliser que les aliments pour bébés n'auraient plus de clients dans un délai de deux ans, et peut-être moins.

« Mais alors, l'affaire de couches de mon fils va disparaître aussi, dit Mme Wilmort.

— C'est un grand nombre d'entreprises qui vont se trouver périmées, expliqua Canute. Il y en a pour lesquelles cela saute immédiatement aux yeux. Mais leur nombre augmentera au fur et à mesure que le temps passera. Nous ferions bien de garder toujours présent à l'esprit que nous sommes en face d'une : tendance qui va rester constante : à partir de maintenant, toutes les entreprises vont voir leur clientèle diminuer sans cesse. L'expansion économique liée à l'expansion démographique est un phénomène révolu.

— La Bourse est toujours à la baisse, dit Mme Dammfrum.

— Elle finira par se stabiliser et par remonter », avançait Jackson, qui n'en croyait pas un mot. Il n'y avait pas d'exemple qu'une dépression générale des esprits n'ait pas entraîné une dépression financière.

« Quelle ordure, ce Clabb ! », s'exclama Mme Mondries. Jackson sourit. Mme Mondries affichait habituellement une vertu ostentatoire et une prudence farouche. Il n'aurait jamais imaginé que quelque chose puisse lui arracher un tel éclat. Ce qui démontrait bien son innocence.

La réunion qui suivit le déjeuner ne fut qu'une simple formalité et

ne dura que quelques minutes. Jackson obtint mandat de reconverter l'affaire, et téléphona à Jessica d'avancer à l'après-midi même son rendez-vous avec Tabb.

Le révérend Cottons, éminent actionnaire et prêcheur indépendant, prononça la prière de clôture. Il demanda à Dieu de prendre ses enfants en pitié et de réduire à néant l'œuvre diabolique de Clabb – de mettre la main à la pâte, en somme, pour procéder à la résurrection des spermatozoïdes et des ovules. Le révérend était un grand bel homme de cinquante-six ans, qui donnait l'impression de rayonner de la Grâce divine, ou du moins de quelque chose qui en était une assez bonne imitation. Cette qualité s'accompagnait d'une virilité que paraissaient apprécier aussi bien les hommes que les femmes de son église. Le phallus et le goupillon, pensa Canute, n'avaient jamais été bien séparés au fond des esprits profanes... et le désir d'adorer la déesse de la fertilité demeurait à l'état latent dans les limbes de la conscience humaine.

Bien que n'appartenant à aucune confession, Canute lui-même se sentit plus optimiste après la prière de Cottons. Il était vraiment impossible de croire à la stérilité en présence de la généreuse nature du révérend.

A quinze heures, Canute était dans le bureau de Tabb. Le banquier était un homme maigre, au crâne chauve, avec de petits yeux dont la couleur verdâtre évoquait celle des dollars neufs. Il se montrait tout sourires et fertile en petites plaisanteries, mais peu désireux de prendre une décision.

« Il ne m'est pas possible d'avoir une idée claire des conséquences de votre reconversion dans ce climat de panique, dit Tabb. Vous le comprenez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, rétorqua Canute. Mais je suis dans l'obligation d'agir sans trop attendre.

— J'en suis bien conscient. Mais vous ne m'avez pas encore expliqué ce que serait exactement votre nouvelle activité. Je crois savoir que la concurrence est particulièrement vive dans l'industrie de la conserve.

— C'est vrai. Je pourrai vous fournir tous les chiffres de la branche à notre prochaine rencontre. Comme je vous l'ai dit au téléphone, tout ce que je veux aujourd'hui, c'est me rendre compte dans quelle mesure le principe d'un prêt vous intéresse.

— Avant d'aller trouver quelqu'un d'autre ? Croyez-moi, Jackson, nos relations passées m'ont donné une grande... la plus grande confiance en vous. Vous n'avez que vingt-huit ans, mais vous avez

remarquablement réussi à la tête de l'affaire de votre père. En tout autre circonstance, je peux dire que nous n'hésiterions pas à vous avancer tout ce que vous pourriez demander. Mais en tout autre circonstance, vous ne penseriez pas non plus à vous reconvertir, n'est-il pas vrai ? La banque est dans la même situation que vous, confrontée elle aussi à une situation nouvelle. »

Les banquiers ne connaissent que la brutalité des faits et des chiffres, mais sont les plus insaisissables des hommes. Pour ne pas dire les plus ectoplasmiques.

« Je comprends très bien votre désir d'attendre, fit Canute. Mais, moi, je ne peux pas me le permettre.

— Je vous suis parfaitement. Écoutez, il va vous falloir quelque temps pour décider exactement ce que vous voulez faire, calculer le coût de l'opération, le montant des pertes que vous allez subir pendant la période de chômage et de transition, *et caetera*. D'ici que vous ayez tous ces éléments en main, il est possible que nous soyons mieux placés pour juger de la situation. En d'autres termes, comme on disait dans la marine à voile : « Temps nouveau venu, le faut laisser rasseoir pour en voir la vertu. »

Canute se leva en même temps que Tabb, et ce dernier parut un peu contrarié d'avoir été ainsi deviné.

Les deux hommes se serrèrent la main, et le banquier dit : « Je suis vraiment désolé, mais...

— La banque d'abord, c'est tout naturel, conclut Canute, en se demandant pour quelle raison l'autre se croyait obligé de s'excuser.

— Ma fille est enceinte de quatre mois, ajouta Joshua Tabb. Elle a donc échappé à cette tragique malédiction. On peut dire que notre famille a effectué un placement de dernière minute. Quels en seront les intérêts ?...»

Canute sourit, sans toutefois oser rire, incapable de deviner si Tabb parlait sérieusement ou non.

« Toutes mes félicitations. Vous allez donc être grand-père au moins une fois. Et peut-être votre fille sera-t-elle au nombre des heureux élus.

— Cela vaudrait tout l'or du monde. » Le futur grand-père, en reconduisant Canute, ne pensait plus, semblait-il, qu'au trésor dissimulé sous la voûte sombre du ventre de sa fille.

Une fois dans la rue, Canute se sentit déprimé. Il savait bien que la conjoncture n'était pas bonne, mais il ne s'attendait quand même pas

à se voir éconduit. Il n'en voulait pas à Tabb. Le banquier n'échappait pas plus que quiconque au problème que posait le bouleversement des perspectives d'avenir.

La Banque interfédérale était située à l'extrémité de la barre horizontale du L formé par un grand centre commercial sub-urbain. Canute décida d'y aller flâner un peu. Cela lui permettrait d'observer la marche des affaires, tout en réfléchissant un peu à sa reconversion. Les trottoirs et les boutiques lui parurent aussi encombrés que jamais, et rien n'indiquait, dans l'expression ou l'attitude des acheteurs, qu'une catastrophe se fût produite. Beaucoup n'avaient pas encore saisi – et ils ne le feraient jamais que sur le plan émotionnel – l'ampleur de l'événement. Il ne s'agissait pas d'un de ces désastres qui arrivent subitement – comme un raz de marée ou une éruption volcanique – et prend fin aussi vite qu'il a commencé, mais bien d'une calamité invisible dont les effets n'apparaîtraient que lentement – si lentement que la plupart des gens ne commenceraient à en voir clairement toutes les conséquences que dans un délai de cinq ans. Et même alors, ce qu'ils verraient ne leur paraîtrait ni trop accablant ni trop effrayant. Au rythme de soixante millions de morts par an, on assisterait en cinq ans à la disparition de trois cent millions d'hommes pour l'ensemble du globe. Les disparus laisseraient un vide sensible derrière eux et leurs tombes feraient un terrifiant, un monstrueux cimetière. Mais loin d'être rassemblés, ils se répartiraient un peu partout. La Terré les absorberait tranquillement et, au niveau local, les survivants ne verraient pas grande différence. Les grandes cités et les villes seraient un peu moins encombrées. On trouverait plus d'appartements et de maisons vides, mais sans que cela atteigne des proportions démoralisantes. La moyenne annuelle des naissances avait récemment dépassé le chiffre de cent vingt-cinq millions. Soustraction faite des soixante millions de décès annuels, on voyait que le monde gagnait chaque année soixante-cinq millions d'habitants. C'était comme si la Terre s'était chargée chaque année du poids d'une nouvelle nation de la taille de la France ou de l'Allemagne. C'était ce gain qui venait d'être supprimé. Les statisticiens mis à part, il allait falloir aux gens un certain nombre d'années pour se rendre pleinement compte de l'étendue de la perte.

Canute suivit la base et la hampe du L jusqu'au magasin de spiritueux, et le découvrit bondé – les vendeurs se démenaient fébrilement pour essayer de servir tous les clients en même temps. Tous les magasins de spiritueux pulvérisaient leurs records de ventes à en croire un commentateur de la TV. On avait l'impression que certains des acheteurs, ayant bu tout ce qu'il y avait à boire chez eux, s'étaient vu contraints de sortir pour renouveler leur stock, qu'ils

soient en état de marcher droit et de voir clair ou non.

Canute regagna le parc de stationnement. On était le 15 avril. Le ciel était bleu, sans un nuage. Il avait plu trois jours plus tôt – l'herbe était verte, et les arbres bourgeonnaient. C'était une journée où il faisait bon vivre. Et pourtant, comme l'avait écrit T.S. Eliot : « Avril, de tous les mois, est le plus cruel. » L'humanité voyait en face d'elle le spectre de sa fin. Mais était-ce vraiment la fin ? Clabb, dans sa lettre, se montrait convaincu de donner à l'homme sa seule chance de survie. Peut-être avait-il raison. Cela n'empêchait pas que ce mois fût pour Canute le plus cruel de sa vie.

Il prit sa voiture et rentra au bureau. Kalender, le représentant du syndicat ouvrier de la conserve, l'y attendait.

Canute lui serra la main en disant : « Je me demandais combien de temps il vous faudrait pour en saisir toutes les implications. »

Kalender ne demanda pas : « Les implications de quoi ? » mais répondit : « Vous me créditez de plus d'intelligence que je n'en ai. J'aurais dû les voir, mais elles m'ont échappées. J'espère que cela était dû au choc plus qu'à ma stupidité. Mais j'ai suivi l'émission de Millman hier soir, et je l'ai entendu dire que d'ici cinq ans toutes les écoles maternelles du monde seraient désertes. Et, dans six ans, toutes les petites classes. J'en suis resté assis, et j'ai crié à Richie... Richie c'est ma femme, vous l'avez rencontrée à...

— Parfaitement, dit Canute. Une femme charmante. Eh bien, entrez ! J'avais de toute façon l'intention de vous appeler demain. »

Le complet de Kalender sortait de chez le même faiseur que celui de Canute, mais sa cravate était un soupçon plus criarde. Le syndicaliste avait depuis longtemps renoncé à l'attitude un peu agressive qu'il affectait au début vis-à-vis de Canute. Il écouta sans l'interrompre l'exposé de ce qu'il avait déjà fait, et de ce qu'il espérait pouvoir faire.

« Nous allons quand même être obligés de débrayer le 1<sup>er</sup> juillet si la profession ne cède pas, dit Kalender.

— Vous croyez réellement qu'ils vont voter la grève, alors que l'économie est si mal en point et l'avenir si incertain ?

— Vous oubliez qu'ils ont renoncé à une augmentation, l'an dernier, à cause du discours anti-inflationniste de Lister. Ça m'avait surpris à l'époque de les voir voter contre la grève. Mais les choses, depuis, n'ont fait qu'empirer pour eux. Les prix... enfin, vous savez bien. De toute façon, même s'ils désiraient ne pas faire grève sous prétexte de vous aider à réussir votre reconversion, ils y seraient

obligés. Il s'agit d'une grève nationale, et les ouvriers de la conserve autres que ceux des aliments pour bébés ne sont pas touchés par cette situation particulière. Nous ne pouvons que nous aligner sur les états-majors nationaux.

— Vous pourriez peut-être leur demander de vous accorder une dispense ? », suggéra Canute.

Kalender sourit légèrement. « Je vais essayer, mais je ne crois pas que ça donnera grand-chose. Le bureau central a pour doctrine de toujours sacrifier la minorité au bénéfice de la majorité, et...

— Dans dix ans, coupa Canute, les deux cent mille habitants que compte aujourd'hui Busiris ne seront plus, en gros, que cent quatre-vingt-deux mille. Les ventes de conserves – toutes les ventes d'ailleurs – dégringoleront. Cette réduction dans la population de Busiris n'a peut-être pas l'air de grand-chose. Et c'est évidemment en dehors de Busiris que les Conserves Canute, après la reconversion, feront l'essentiel de leur chiffre d'affaires. Mais le déclin général du nombre de consommateurs entraînera inéluctablement la fermeture de la plupart des fabriques de conserves dans les quinze années à venir. Les premiers effets commenceront à se faire sentir bien avant ce terme. On verra ici et là se fermer des usines... des usines qui ne rouvriront jamais. »

Kalender se pencha en avant pour demander : « Seriez-vous en train d'essayer de me faire peur ?

— Réfléchissez-y... et vous vous ferez peur tout seul ! »

Canute laissa ses doigts tambouriner sur le dessus de son bureau, puis enchaîna : « Selon les termes du contrat qui nous lie actuellement, la direction doit une semaine de salaire plein à tout travailleur contraint au chômage par la fermeture de l'entreprise si cette fermeture est consécutive à des nécessités d'entretien, de réparations, de reconversion, *etc.* Mais pas si la fermeture est la conséquence d'une grève. Donc...

— Je pensais bien que vous alliez lever ce lièvre. » Kalender s'interrompit pour allumer un cigare. « Si vous attendez la grève pour procéder à la reconversion, vous n'aurez pas à payer leur temps de chômage à vos employés. Le bureau fédéral le sait – j'en ai discuté au téléphone avec le quartier général pendant une heure, hier soir. Je les ai appelés dans la demi-heure, dès que j'ai réalisé ce qui allait se passer. Ils m'ont dit – ceci entre nous, à titre tout à fait confidentiel – que le nouveau contrat en tiendrait compte. La direction devra rembourser à ses employés cent pour cent des salaires perdus à l'occasion d'une fermeture, grève ou pas grève. Ce remboursement

pourra être étalé sur six mois, vous n'aurez pas à tout payer d'un coup. Nous savons que la branche a ses problèmes, et nous en tenons compte... jusqu'à un certain point. »

Jackson Canute se renversa en arrière et, les mains derrière la nuque, se plongea dans la contemplation du plafond – bleu ciel et semé de dessins lumineux : mandalas, croix ansées, yeux cosmiques, symboles du dollar, pyramides, symboles de l'infini, ying et yang.

« Je suis contre le principe. Mais, en pratique, je ne vois pas ce que ça change, puisque, si vous ne vous mettez pas en grève, nous devons vous payer pendant la fermeture. Je ne sais pas, cependant, comment la banque va réagir à la grève et à la paye des jours chômés. Elle va peut-être bien décider qu'il est impossible de nous accorder le crédit que nous demandons. Les banquiers sont des gens qui ont l'habitude de voir loin, vous savez, et ils n'auront aucun mal à faire l'extrapolation des effets de la decpop, pour parler comme les journalistes. La conserve est un secteur où la concurrence est acharnée, vous le savez aussi bien que moi. Pour y prendre pied, il va nous falloir du temps, beaucoup d'argent, et il n'est pas exclu – je dirais même qu'il est vraisemblable – que nous n'aboutissions qu'à la faillite.

« Et même si nous – je dis nous, car vos syndiqués font partie intégrante des Conserves Canute, au même titre que la direction ou que les actionnaires – même si nous réussissions à nous faire une place dans la branche, une place qui nous permette de continuer à tourner, nous ne pourrions pas maintenir indéfiniment notre chiffre d'affaires. Les ventes, je vous l'ai dit, vont aller baissant pour toutes les entreprises. Quand les loups se mangent entre eux, il n'en reste qu'un à la fin : le plus fort. Et dans quarante ans, avec la mort de deux milliards quatre cent millions de nos contemporains, et une relève insignifiante, la population du globe sera en gros de un milliard six cent millions de têtes. Cela paraît encore beaucoup, n'est-ce pas ? Eh bien, il y en avait huit millions de plus en mil neuf cent !

« Dans soixante-dix ans, il ne restera plus que quelques millions de centenaires, nonagénaires, et autres vieillards. Et quelques centaines de mille de jeunes gens fertiles. Peut-être. Si la société ne s'écroule pas bien avant ça, ce qui n'aurait rien d'impossible. La société moderne, comme vous le savez, qu'elle soit capitaliste, socialiste ou communiste, repose sur l'expansion de l'économie, ce qui...

— Je sais, dit Kalender, et je sais que les banques le savent. Mais en supposant même que tout cela soit vrai, il n'en reste pas moins que les banques ne peuvent pas en tirer argument pour refuser de prêter de l'argent, sous peine de disparaître du circuit. Vous ne croyez pas



qu'elles vont appliquer aussi longtemps que possible la politique du « on travaille comme d'habitude ? »

— Je l'espère. »

Canute parla encore un peu des possibilités qui s'offraient. Mais ils finirent tous deux par quitter le domaine de l'abstrait et des suppositions gratuites pour revenir aux six mois à venir, à la suite de quoi Kalender se décida à prendre congé.

« Ces discussions préliminaires nous permettent habituellement de faire le point du réel et du possible, dit-il. Quoi que nous puissions ensuite déclarer officiellement, nous savons fort bien tous deux ce que nous finirons par faire. Mais qui le sait aujourd'hui ? Cela dépend des banques...

— Qui ne sont elles-mêmes qu'un des éléments de l'ensemble. Leur décision dépend de nombreux facteurs. De tous ces facteurs, le président des États-Unis représente un des plus importants. Il se pourrait que le discours qu'il doit prononcer ce soir lui donne l'occasion de faire une annonce capitale ». »

Kalender se retira, laissant derrière lui un Canute complètement déprimé. Ce dernier eut beau se répéter qu'une dépression était une colère rentrée, cela n'y fit rien. Contre qui d'ailleurs était-il en colère ? Contre le syndicat ? A cause de l'étroitesse de ses vues ? Ses membres persistaient à jouer leur partie conformément aux anciennes règles... mais en ne voyant pas la nécessité de les remplacer par de nouvelles règles, ils ne se montraient pas plus aveugles que les patrons ou les banquiers. Le président, qui savait, lui, s'adapter et faire fi des conventions – trop peut-être au gré de nombreux électeurs – allait-il les apporter ces nouvelles règles ? Et dans ce cas, parviendrait-il à les faire accepter par le pays ?

Canute avait invité à dîner les Rawley ; Markham, son vice-président, et son épouse ; Mme Luckenvor (venue après être allée voir son mari à l'hôpital) ; Jack Ward, entrepreneur de construction, homme politique influent ; le chef de la municipalité et son épouse ; Manfred Schiller enfin, un Noir qui enseignait l'économie politique à l'université de Traybell.

Le dîner ne fut pas très réussi : la conversation fut entrecoupée de longs silences, en dépit de l'habileté éprouvée de tous les assistants à relancer les propos. Tout le monde passa ensuite dans le grand salon TV pour écouter le discours de Lister.

Le président était un homme de cinquante-trois ans au visage émacié, dont la voix avait quelque chose d'irrésistible – quelque chose qui éveillait chez un grand nombre d'électeurs le désir de lui faire

confiance. Il s'arrangeait, en temps normal, pour avoir l'air en même temps grave et enjoué, mais, ce soir-là, son enthousiasme habituel semblait avoir fait place à une humeur plus sombre. A moins, pensa Canute, que ce ne soient les téléspectateurs qui se montrent peu réceptifs à l'enjouement.

Canute fut déçu de voir que le président ne proposait rien de neuf et d'énergique sur le plan économique, tout en sachant bien qu'il avait tort de l'espérer. C'était encore trop tôt pour cela, comme il se l'était dit à lui-même peu auparavant. L'essentiel du discours était consacré à l'institution du test de fertilité, auquel toute la nation devait se soumettre, exception faite, bien entendu, des citoyens trop jeunes ou trop âgés. Les tests commenceraient le 28 juin, et l'opération serait coiffée par le Département de l'EF, que l'on venait de créer. Il n'était pas nécessaire de faire appel à du personnel médical pour administrer le test, ni même pour en interpréter les résultats. Le pays allait connaître dans quatre mois quelles étaient ses « ressources en fertilité ». Les scientifiques, dans leurs prévisions, les estimaient à treize mille deux cent cinquante personnes approximativement. Cette prévision statistique avait été faite en excluant les personnes âgées, mais en tenant compte des jeunes dont on pouvait déjà déterminer la résistance naturelle à l'aérosol, sans qu'il soit toutefois possible de dire encore s'ils seraient fertiles ou non : il fallait pour cela attendre qu'ils aient atteint leur maturité sexuelle.

Lister souligna plusieurs fois que les fertiles allaient être désormais gratifiés d'un régime spécial. Il ne précisa pas ce que serait ledit régime.

Le président dit que le monde n'avait aucune raison de s'abandonner à la panique. Le problème posé par la surpopulation, en tout cas, venait de se voir réglé du jour au lendemain, que la solution adoptée plût ou non. Ce qui était arrivé était catastrophique, certes, mais ne signifiait pas la fin de l'humanité, loin de là. On ne mourait ni plus vite ni en plus grand nombre. La seule différence, dans l'immédiat, était que le monde n'aurait plus à s'accommoder de la naissance quotidienne d'un nombre de bébés suffisant pour peupler La Nouvelle-Orléans, en Louisiane, ou Newark, dans le New Jersey.

Lister envisageait la situation avec optimisme.

Cependant – et sa voix prit alors l'accent d'une trompette de cavalerie sonnante la charge – les méthodes utilisées jusqu'ici dans l'organisation de la société, de l'économie, et de bien d'autres choses, devaient être considérées comme désormais périmées. On se trouvait en face d'une situation entièrement nouvelle, sans aucun précédent auquel se référer. Il faudrait, pour l'affronter, adopter de nouvelles

méthodes, et certaines d'entre elles allaient provoquer de fortes oppositions, compte tenu de la tendance générale des gens au conservatisme et au refus des changements trop rapides. Mais tout le monde allait bien vite se rendre compte que les vieilles méthodes ne pouvaient plus désormais servir à rien.

Les nouvelles orientations feraient l'objet d'un prochain discours. Il n'existait, en attendant, aucune raison de céder à la panique, ou même au pessimisme, ni sur le plan des individus ni sur celui de la nation...

Les invités de Canute écoutèrent tranquillement les commentaires variés qui suivirent le discours du président, puis des extraits des allocutions prononcées dans le reste du monde par les autres chefs d'État. Leurs analyses, pour l'essentiel, rejoignaient celle de Lister.

Canute finit par éteindre le poste, ce qui déclencha immédiatement une discussion animée. Ceux-là mêmes qui éprouvaient une certaine méfiance à l'encontre des « nouvelles méthodes » de Lister ne se montraient pas trop abattus. Ils semblaient même prendre un certain plaisir à démontrer combien il serait absurde d'abandonner le système en cours pour aller vers un peu plus de socialisme ou, à plus forte raison, vers des institutions de type communiste. Il était évident que le discours du président avait galvanisé tous ses auditeurs, y compris ceux qui se préparaient à combattre les mesures qu'il prendrait pour surmonter la crise.

« Et vous, Jackson, qu'en pensez-vous ? demanda Rawley.

— Que, quel que soit le nouveau système, il verra émerger et monter certains hommes, tandis que d'autres sombreront.

— Et vous espérez bien émerger, non ?

— Je crois que ma faculté d'adaptation peut me le permettre.

— Eh bien, espérons que votre faculté d'adaptation vous permettra aussi d'obtenir un prêt pour votre reconversion. Dites, ne serait-ce pas une des choses auxquelles Lister a fait allusion ? Un prêt fédéral, voilà qui serait bien pour permettre à Canute Baby Food Incorporated de rester dans la course. »

L'ennui, avec Rawley, se dit Canute, c'était qu'il s'obstinait à maintenir sa pensée dans les mêmes vieilles ornières.

## JUIN, AN UN

Jackson et Hélène Canute avaient reçu, deux semaines plus tôt, une lettre du nouveau Département de l'Examen de Fertilité. Ils devaient se présenter le 28 juin au matin, pour subir le test, au collège de Reywoods. Les instructions jointes à la convocation comprenaient la procédure à suivre si les Canute invoquaient leurs convictions religieuses ou leurs droits civiques pour se refuser à l'examen. L'arrestation des objecteurs était automatique, mais la Loi d'urgence sur les Ressources vitales, prévoyait leur mise en liberté immédiate sous caution. La loi édictait que le procès devait venir dans la semaine devant un juge spécialisé, assisté d'un jury composé de douze pairs des prévenus. Pour la justice, c'était là une rapidité inouïe, mais les insoumis de la fertilité, comme les avaient baptisés les journaux, bénéficiaient d'une priorité absolue. Le gouvernement, qui était le peuple, ne pouvait se permettre de perdre un seul géniteur potentiel. Le président, au cours d'une conférence de presse, avait expliqué que, l'existence de l'humanité dépendant d'un homme sur vingt mille, il était absolument indispensable de découvrir cet homme. Il fit remarquer que si des nations démocratiques faisaient passer des lois similaires, elles les assortissaient de sanctions et de méthodes coercitives bien plus sévères.

Une nouvelle loi avait été promulguée à l'approche du 28 juin, ordonnant que les objecteurs fussent soumis à une expertise physique et mentale. Elle se fondait sur le principe qu'il fallait être psychotique pour refuser de coopérer au salut de l'humanité. Il se trouvait qu'au cours de cette expertise on traçait dans la peau, au moyen d'une aiguille, un petit sillon assez profond pour que le sang coule. La plupart des gens ainsi égratignés ne présentaient aucune réaction inflammatoire, et se voyaient alors immédiatement libérés, sans poursuite judiciaire. Un certain nombre de procès furent intentés au gouvernement U.S. avant-même que les tests aient commencé, et la Cour suprême finit par déclarer la loi inconstitutionnelle. Mais tout le monde, en attendant, avait été soumis au test, objecteur ou non.

Jackson et Hélène prirent la route du collège dans la chaleur d'un matin de juillet. Un embouteillage commença par leur faire perdre dix

minutes. Ils furent ensuite obligés de tourner en rond autour de l'immense parking en attendant que quelqu'un le quitte. Une petite Volkswagen à vapeur essaya de leur souffler la place sous le nez. Elle roulait en sens interdit, ignorant les panneaux et les flèches qui couvraient le parc.

Hélène, depuis le matin, s'était montrée sombre et renfermée, et Jackson en était irrité. C'est pourquoi, voyant la Volkswagen se précipiter pour contourner la voiture qui venait de libérer l'emplacement et tenter de s'y faufiler en lui coupant la route, il écrasa son accélérateur. Hélène et lui-même furent rejetés en arrière. Canute braqua vivement son volant. Hélène eut un hoquet de peur et s'appuya d'une main sur le tableau de bord, l'autre se crispant sur son bras droit. Canute actionna son avertisseur, mais le conducteur de la petite voiture, un rictus de défi plaqué sous son épaisse moustache, ne fit aucun effort pour ralentir. Jackson jura quand la Volkswagen s'écrasa sur son aile gauche.

Hélène et lui restèrent un instant sans bouger, pâles et tremblants. Le sac antichocs, devant eux, se dégonflait en exhalant un long râle.

« Tu n'as rien ? demanda Jackson.

— Je ne crois pas, répondit Hélène. Un peu secouée, c'est tout.

— Je faisais du dix à l'heure, et lui du vingt à peu près. Cela fait un choc de trente à l'heure.

— Que j'aime ta pondération et ta présence d'esprit, dit Hélène. Cette merveilleuse pondération à qui je devrai de n'avoir jamais d'enfant !

— Nous n'avons pas encore subi le test, non ? » Il défit sa ceinture de sécurité et ouvrit la portière. Il sentait que s'il restait dans la voiture, il allait lui sauter à la gorge. Il s'extirpa de l'auto et fit l'inventaire des dommages. Il n'avait qu'une aile froissée, tandis que la petite voiture s'en sortait avec le pare-chocs, le capot et le radiateur complètement enfoncés. Mille dollars de dégâts au moins pour l'autre, une centaine pour lui.

Un gardien fit son apparition, enregistreur en bandoulière et micro à la main. Le conducteur de la Volkswagen mit pied à terre, alors que sa passagère restait à l'intérieur. C'était une jolie fille de vingt ans environ, et elle tenait un bébé dans ses bras. L'enfant hurlait, mais la mère avait été retenue par sa ceinture de sécurité, et le sac antichocs les avait protégés tous les deux. Le conducteur, jeune également, portait une de ces nouvelles perruques, à la Marie-Antoinette, des lunettes vertes enveloppantes, des boucles d'oreilles à pendeloques de cristal et un habit Louis XVI à rayures fluorescentes roses et vertes. Il

était blanc de colère.

« J'ai un bébé dans ma voiture ! », dit-il.

Canute fut d'abord interloqué, mais se ressaisit rapidement et rétorqua : « Et avec un enfant, vous vous permettez de remonter un sens interdit, et d'accélérer, sans tenir compte du danger auquel vous l'exposez pour essayer de me souffler indûment une place de parking ? »

Le contractuel s'arrêta en face d'eux, mit en marche son enregistreur et dit : « J'ai appelé la police. En attendant, donnez-moi vos cartes d'identité, s'il vous plaît. » Jackson lui tendit sa carte, et le contractuel l'introduisit dans l'enregistreur. Une petite lampe s'alluma, et il retira la carte pour la rendre à Jackson. Puis il demanda la sienne au jeune homme.

Ce dernier la lui donna, mais dit : « J'ai un bébé dans ma voiture, et ce type s'en est moqué. »

Un attroupement s'était formé autour d'eux. Nombreux étaient ceux qui avaient vu l'accident se produire, mais il ne se trouva qu'une seule personne pour accepter d'être témoin – une femme d'âge moyen, répondant au nom de Greenbaum.

Le jeune homme, un certain Dutton, continuait à rabâcher qu'il avait un bébé dans sa voiture, mais que Canute s'en était bien moqué et n'avait pas hésité à lui foncer dessus.

Jackson ne comprenait pas l'insistance que mettait Dutton à souligner quelque chose qui n'avait rien à voir avec les faits. Qu'est-ce que le bébé venait faire là-dedans ? Sinon que sa présence aurait dû inciter son père à se montrer moins imprudent. Puis il perçut les commentaires que faisaient les badauds, certains à voix basse, d'autres à voix haute, et comprit où Dutton voulait en venir. Le jeune homme était complètement dans son tort, mais savait que bien des choses avaient changé, et que les bébés étaient maintenant ce qu'il y avait de plus précieux au monde. C'était là-dessus qu'il jouait pour mettre la foule de son côté, et sa manœuvre était en train de réussir. Canute sentait croître autour de lui le nombre des regards hostiles, tandis que grossissait le flot des commentaires malveillants.

Il eut envie de frapper Dutton. Mais il se sentit en même temps désarmé de se trouver dans une situation où l'émotion l'emportait sur la logique. Il en irait différemment devant un tribunal, bien sûr. Bien sûr ? Les jurés n'étaient-ils pas des hommes eux aussi ?

La police arriva et dressa le constat de l'accident. Une dépanneuse vint enlever la voiture de Dutton. Canute rangea la sienne dans la

place de parking et aida Hélène à en descendre.

Dix minutes après que leurs poignets eurent été présentés à l'aiguille, on ne notait, toujours aucune inflammation aux abords des égratignures qui les barraient.

Hélène attendit encore cinq minutes au-delà du délai de réaction, ce dernier pouvant varier d'une personne à l'autre, puis se mit à pleurer en silence.

Jackson lui prit le bras pour la guider vers là sortie. En passant près des Dutton, il entendit la femme qui disait : « Je n'y peux rien, moi, si je suis normale et pas toi. Est-ce que c'est de ma faute ? Qu'est-ce que ça peut faire d'ailleurs ? Nous sommes mariés, non ? Et nous avons déjà un bébé, de toute façon. »

En dépit du chagrin d'Hélène, Jackson ne put s'empêcher de sourire. Il devait par la suite avoir honte de ce mouvement de jubilation, et plus tard encore en éprouver du remords à l'égard de Mme Dutton. Il apprit en effet, à quelques années de là, qu'elle avait perdu son enfant et s'était remariée avec un fertile après avoir divorcé de Dutton. Les journaux, alors, n'étaient plus faits que de ce genre d'informations.

Mais, sur le moment, il n'eut guère le temps de penser aux Dutton. Hélène, une fois dans la voiture, éclata en sanglots convulsifs. Il voulut l'entourer de son bras et l'attirer vers lui, mais elle le repoussa. Il renonça et la reconduisit jusqu'à la maison. La voyant s'enfermer dans sa chambre, il ressortit, reprit la voiture et s'en fut chez Mike.

## AOUT, AN UN

Jackson avait étudié de près les analyses du marché que lui avaient remises ses consultants. Elles confirmaient dans le détail sa conviction générale. L'industrie de la conserve, déjà sur-encombrée, allait se trouver dès l'immédiat en face d'un marché régulièrement décroissant. Même si la société de Canute arrivait à obtenir un prêt, bancaire ou fédéral, sa reconversion ne pourrait que retarder un peu sa faillite.

Pour ajouter encore aux difficultés, les distributeurs de la branche avaient augmenté leurs prétentions. Ils voulaient, pour la rémunération de leurs services, une augmentation officielle d'un cent par boîte, doublée d'un dessous de table du même montant. L'organisation qui les contrôlait – Canute ne doutait pas qu'elle fût aux mains d'un syndicat du crime – avait l'intention de gratter tout le profit possible avant que le marché ne parte en quenouille.

Canute s'était vu éconduire par six banques, après l'Interfédérale d'Épargne et de Crédit. Il avait alors convoqué Kalender pour lui dire que peu importait maintenant que le syndicat donnât ou non l'ordre de grève. Kalender, qui pourtant s'y attendait, devint tout pâle.

« Ne pourriez-vous pas obtenir un prêt du gouvernement ? demanda-t-il.

— En supposant même que cela soit possible, ce dont je doute, l'argent arriverait trop tard, compte tenu des lenteurs administratives, dit Jackson. J'ai l'impression que nous allons tous nous retrouver bientôt réduits aux allocations-chômage. Et quand je dis tous, je parle pour moi aussi.

— Il n'y a pas de quoi plaisanter. » Kalender avait la mine sévère. « Vous avez de l'argent en banque, vous, et des amis influents... vous êtes aussi diplômé de biochimie, avec par-dessus le marché un certificat de gestion d'entreprise.

— Bien que cela ne vous regarde pas, je peux vous dire que mon compte en banque me permettra tout juste de vivre et de garder ma maison de Highview Drive pendant trois mois. Quant à mes amis influents, je ne vois pas comment il réussiront à me trouver du travail s'il ne reste aucun emploi disponible. »



La surprise de Kalender se nuança de plaisir. Il ne put dissimuler la jubilation qu'éprouvait une partie de lui-même à la vue d'un employeur plongé dans la difficulté. Canute ne lui en voulut pas : c'était là une réaction bien humaine.

« Liquidier l'affaire va prendre un certain temps, dit-il. Il ne suffit pas de mettre la clef sous le paillason et de s'en aller. La paperasserie et les formalités légales vont me prendre au moins six mois. J'ai déjà des nausées rien qu'à penser aux séances du conseil d'administration, aux séances avec les actionnaires, aux séances avec les hommes de loi et les représentants de l'oncle Sam, et à tout le reste. »

Kalender se leva. « Et moi, vous croyez que ça va m'être facile d'aller dire aux hommes qu'ils sont à la rue ? » Il serra la main de Canute. « Bonne chance.

— Bonne chance à vous aussi. Mais nous allons nous rencontrer bien souvent pendant ces quelques mois, vous savez. C'est drôle, non ? Nous allons nous voir plus souvent à l'occasion de la liquidation de la boîte que du temps de sa prospérité. »

## AOUT, AN UN

Busiris, dans l'Illinois, avait à ce jour exactement deux cent mille trois cent deux habitants. Douze d'entre eux bénéficiaient d'une résistance naturelle à l'aérosol et étaient présumés fertiles. Quatre étaient âgés de moins de seize ans. Quatre autres étaient mariés à des partenaires stériles. Il y avait aussi une nonne catholique romaine qui, après s'être d'abord refusée à subir le test, avait fini par se soumettre. Et une lesbienne qui vivait en ménage avec une autre lesbienne. Et une folle incurable de vingt-sept ans. Le douzième était un homme de quarante-cinq ans, divorcé sans enfant, diabétique et misogyne, qui, fermement persuadé que Dieu voulait la fin du genre humain, n'acceptait à aucun prix de donner sa semence pour assurer la perpétuation de l'espèce.

On retrouvait le même genre de situation dans toutes les villes du monde.

Le village de Boseman, à quelques kilomètres à l'ouest de Busiris, ne possédait pas un seul résistant dans sa population de cinq cents âmes.

L'agglomération new-yorkaise, qui comptait treize millions d'habitants, n'avait que six cent cinquante résistants.

Sur les quatre milliards d'individus qui peuplaient la Terre, on trouvait au total deux cent mille résistants. Les chiffres n'étaient pas d'une exactitude absolue, car il y avait quelques tribus pygmées, négritos et amazo-indiennes qui avaient échappé au test. La moitié de ces deux cent mille étaient des femmes. Sur ces cent mille femmes, il fallait considérer que vingt-cinq mille ne pouvaient servir à la reproduction, soit qu'elles fussent stériles, soit qu'elles fussent indisponibles pour une autre raison. Que quelqu'un résistât à l'aérosol de Clabb ne voulait pas dire qu'il fût fertile. Et si on y joignait les femmes fertiles mariées à des hommes qui ne l'étaient pas, le total des femmes indisponibles se montait à quatre-vingt-cinq mille.

« Il ne nous reste plus, dit le premier chinois dans la fameuse Déclaration de Pékin, qu'à utiliser l'inutilisable.

— Nous souhaitons persuader, sans jamais contraindre, dit le

Premier ministre anglais.

— La Patrie russe attend de ses enfants le sacrifice suprême », dit le premier soviétique.

Le pape, au moment où l'on eut les premières statistiques complètes, n'avait toujours pas fait connaître l'attitude officielle de l'Église en face de la nouvelle situation. Mais on disait qu'il y travaillait.

« L'heure est maintenant venue pour chaque citoyen de penser à l'intérêt général avant de penser à son intérêt particulier, dit le président des États-Unis. Pour lui permettre de le faire, nous promulguons les lois nécessaires. »

Interviewé le lendemain, Lister déclara que les propositions précises viendraient plus tard, en temps opportun. Selon certains éditorialistes, il fallait entendre par là quand l'esprit du public aurait été préparé à recevoir favorablement l'annonce de mesures radicales. Les éditorialistes restaient vagues dans la définition de ce qu'ils entendaient par « radicales ».

Les ivrognes qui assiégeaient le bar, Chez-Mike, restèrent vagues, eux aussi, dans leurs réflexions sur le discours et les commentaires professionnels qui suivirent, mais firent preuve, par contre, de la plus grande précision dans le choix des épithètes dont ils gratifièrent le président et les commentateurs.

« Écoutez, Jackson, fit Rawley, en dirigeant sur le visage dudit Jackson un front atmosphérique particulièrement chargé en bourbon, je crois que Lister, qui aime tant les tordus, nous prépare quelque chose de vraiment radical. Et quand je dis radical, c'est bien radical que je veux dire, vous saisissez ? Il a insinué – insinué, pas plus, vous vous souvenez – dans son discours du mois dernier – rappelez-vous, vous étiez venu dîner chez moi – que notre système actuel était inadapté pour affronter cette crise. Il n'a pas dit ce qu'il entendait par « système », mais à moi il ne me la fera pas. Je connais ses antécédents, je sais qui étaient ses copains, ceux qu'il voudrait bien avoir en réalité dans son cabinet. Je connais tous les discours qu'il a faits sur la société d'abondance quand il débutait au Congrès. Alors... »

Jackson l'écouta un instant, puis profita de ce que Rawley commandait un autre verre pour dire : « Quand la maison est à ce point rongée par les termites qu'elle est sur le point de s'écrouler, et qu'il est trop tard pour faire venir le spécialiste, on la fiche par terre, et on en construit une neuve. On n'essaie pas de l'étayer.

— Hein ? fit Rawley.

— Notre économie allait à vau-l'eau depuis longtemps déjà. Il y a des années qu'elle n'a pas été fichue de fonctionner à soixante pour cent de sa capacité. Vous le savez, mais vous ne voulez pas l'admettre. Ce n'est pas avec ces vieilles méthodes qui ont fait la preuve de leur inefficacité que nous allons pouvoir lutter contre ce qui nous arrive, vous me suivez, Rawley ? »

Mais le juriste était en train de s'effacer, piquant du nez dans son verre. Jackson s'interrompit et entreprit de le charger dans sa voiture pour le ramener chez lui. La femme de Rawley n'aurait qu'à prendre un taxi pour venir récupérer plus tard la voiture de son époux.

## SEPTEMBRE, AN UN

Le président prononça son fameux discours « A quelque chose malheur est bon » la veille de la fête du Travail. Le discours tout entier dura soixante minutes, tout en étant certainement le plus « condensé » qu'aucun président ait jamais prononcé.

Jackson, qui avait travaillé tard ce soir-là, l'écouta depuis son bureau. Bien calé dans son fauteuil directorial, il sirota tranquillement un verre de bourbon on the rocks, en regardant Lister écrire une page d'histoire.

Lister commença en disant qu'on ne pouvait plus revenir sur ce qui avait été fait – par Clabb – et que le moment était venu pour le peuple américain – comme pour ceux du monde entier – d'oublier sa douleur et son chagrin. Pour se perpétuer, sous forme de société viable, pour léguer à leurs rares descendants une société qui fût viable – et pour assurer la permanence de la civilisation – ce n'était pas des miracles qu'il leur faudrait accomplir, mais des prodiges. La tâche allait être dure, mais elle n'était pas insurmontable. Il fallait renoncer aux anciennes habitudes de pensée et d'action. Il leur fallait devenir des hommes nouveaux.

Et c'était Clabb qui leur avait ouvert la voie, qu'il l'ait voulu ou non. Le problème de la pollution se réglant de lui-même, allait disparaître, corrélativement à la diminution progressive de la population. Le nombre des chômeurs avait considérablement augmenté, mais il ne s'agissait là que d'une situation temporaire. Lister prévoyait qu'on allait au contraire se trouver dans un proche avenir à court de main-d'œuvre si son plan était mis en application. La nation allait connaître une prospérité inouïe, de la base au sommet. La pauvreté allait disparaître. Quiconque voudrait s'instruire pourrait le faire gratuitement, La Terre allait devenir plus belle, on allait penser à la génération fertile – celle qui viendrait quand l'Effet de Clabb aurait fini de jouer son rôle. Elle n'hériterait pas d'un monde livré à la pire sauvagerie, comme s'obstinaient à le prétendre tant de bons esprits. Elle hériterait au contraire d'un monde qui serait aussi proche du paradis qu'une création de la faillible nature humaine pouvait l'être.

Le président et ses conseillers envisageaient une société progressivement cybernétisée. On équiperait de cerveaux électroniques, d'organes et d'appareillages mécaniques toute industrie, tout secteur des services qui s'y prêterait. Cette opération permettrait d'atteindre une efficacité maximum à tous les échelons de la production et de la distribution – de la mine au consommateur en passant par la transformation et le transport.

L'automation ne priverait personne de son travail. On allait au contraire disposer de plus d'emplois que de gens pour les occuper. Les efforts conjugués de tous seraient nécessaires pour bâtir la société cybernétisée, et au fur et à mesure que les décès interviendraient – Canute leva son verre en hommage silencieux à ceux qu'on enterrait déjà, se disant qu'il en serait peut-être – les ordinateurs et les machines prendraient la relève. Des fermes cybernétisées, par exemple, assureraient une production constante, quelles que soient les variations de la population ou des équipes de travail. Les citoyens, véritablement libérés de tous les travaux pénibles, de subsistance, pourraient ainsi se consacrer à des tâches plus nobles.

« Et comment diable allez-vous faire pour cybernétiser les fermes sans étatiser celles qui sont propriété privée ? Et que deviendront les fermiers dépossédés ? demanda tout haut Canute à son poste de TV. On va vous accuser demain d'être communiste, et vous tomberez après-demain sous les balles d'un fou. »

Lister, de toute évidence, s'était posé la même question il se donna du mal pour s'assurer qu'on le comprendrait bien. Les fermiers privés, promit-il, se verraient donner gratuitement cet équipement cybernétique et seraient formés à son utilisation. Ceux qui désireraient apprendre à réparer et à entretenir leur équipement auraient à leur disposition des écoles également gratuites. Ceux qui ne voudraient pas, ou ne pourraient pas acquérir la technicité nécessaire, bénéficieraient de l'assistance d'un pool de techniciens.

Ce que Lister ne dit pas, ni alors ni par la suite – il se trouva simplement que les choses se passèrent ainsi – c'était que lorsqu'un fermier serait mort sans laisser d'héritiers, le gouvernement reprendrait son exploitation pour en faire une ferme d'État. Et que dans le cas où le défunt laisserait des héritiers, le Département du Trésor donnerait un coup de pouce aux droits de mutation si ces braves gens acceptaient de vendre la propriété au gouvernement.

Lister oublia également de mentionner que l'abrogation du vingt-deuxième amendement de la Constitution était en bonne voie, et qu'elle prendrait effet en temps voulu pour lui permettre de solliciter un troisième mandat. Et un quatrième, un cinquième, un sixième.

En dépit des oppositions, nombreuses et vigoureuses, que devait rencontrer par la suite le programme de Lister, son discours, ce soir-là, électrisa et réconforta l'ensemble du pays. A quelque chose malheur allait être bon – on allait y gagner la prospérité pour tous, au moins – Lister était bien le chef courageux et réaliste en lequel son peuple pouvait se reconnaître. Après une série de Présidents quelconques – du point de vue historique, s'entend – un grand homme enfin s'était levé.

Deux semaines après le discours de Lister, le téléphone de Canute sonnait, et Jessica, d'une voix tremblante, annonçait : « La Maison Blanche, monsieur Canute. »

Le président ? Le cœur de Canute bondit comme une soupape devenue folle.

Son correspondant n'était pas Lister, mais un des nombreux sous-secrétaires de la Présidence. Il demanda à Canute comment il allait, assura qu'il en était ravi, quand ce dernier lui répondit « très bien », et promit à son interlocuteur qu'il allait recevoir une lettre personnelle du président – ou du moins une lettre dont le président avait personnellement rédigé et signé l'original. Elle lui confirmerait ce coup de téléphone et lui exposerait le détail des plans du président. La communication de ce jour avait simplement pour objet de lui en donner déjà un aperçu général, pour lui permettre de se faire une première opinion.

Canute s'entendit donc énoncer, dans les grandes lignes, ce qu'il devait savoir des objectifs et de l'organisation du CONE, ou Comité de Normalisation de l'Économie. Les organes de la presse écrite et parlée s'étaient déjà longuement étendus sur le sujet. On lui demandait maintenant s'il voulait bien accepter de faire partie du conseil local de cet organisme – ou, plus exactement, s'il voulait bien participer à sa mise sur pied sous la direction du président local. C'était ce président qui avait recommandé Canute, sachant, d'une part, qu'il allait se trouver libre de toute occupation professionnelle et, d'autre part, qu'il possédait toutes les qualités requises. Au rang de ces dernières figurait le fait qu'il tenait une place importante dans la formation politique à laquelle appartenait le président, et qu'il était très lié avec le président local. Mais ce n'était pas là ce qui avait été déterminant, bien entendu.

Canute dit qu'il donnait dès l'immédiat son accord verbal et qu'il le confirmerait par écrit en temps voulu. Il remercia le secrétaire, dont il regarda l'image s'évanouir avec un sentiment de grande satisfaction.

Jessica était bien trop stylée pour lui demander quel était l'objet de l'appel téléphonique de la Maison Blanche, mais Canute, ne cherchant pas à se montrer sadique, la fit venir pour la mettre au courant

L'excitation ajoutait toujours un peu à la beauté de Jessica – et elle ne pouvait certainement pas être plus en beauté qu'elle ne le fut en cette minute. Elle formait un contraste violent et troublant avec une Hélène dont le comportement et l'apparence évoquaient plutôt, depuis quelque temps, ceux d'une vieille sorcière. Jessica, elle, n'importunait jamais Canute, et ne cachait pas l'adoration qu'elle lui vouait. Sa réaction en face du problème de la stérilité était si différente de celle d'Hélène. Si elle en souffrait, elle ne l'avait jamais laissé paraître, ni moralement ni physiquement. Elle avait été mariée une fois, brièvement, et bien qu'elle ne se montrât jamais très bavarde à ce sujet, elle avait déclaré incidemment à Jackson – un soir où leur travail les avait retenus tardivement, un an plutôt – que pour quelle puisse aimer un homme il fallait que ce dernier fût de taille à supporter la comparaison avec son défunt père. Jackson avait immédiatement décidé que leurs relations resteraient toujours celles d'employeur à employée. Pas question pour lui de rivaliser avec un fantôme, s'était-il dit, et répété bien souvent depuis.

Jessica fut tellement excitée qu'elle alla jusqu'à l'embrasser rapidement sur les lèvres, avant de courir en riant reprendre sa place à la réception. Il y avait dix jours que Jackson n'avait pas embrassé une femme – Hélène ne lui tendait plus maintenant que la joue, et, depuis quatre jours, il avait même renoncé à cette maigre privauté.

Le mariage, bien sûr, ne se réduisait pas à une question de baisers, et une femme équilibrée finit toujours par surmonter ses dépressions. Canute aurait été heureux de voir Hélène redevenir heureuse. Il ne savait plus qu'inventer pour la tirer de là. Il avait fait de son mieux, compte tenu du peu de temps que lui laissait la liquidation de Canute Baby Food Inc. Il avait essayé de la décider à consulter un psychiatre, ou à l'accompagner chez un conseiller conjugal, mais s'était heurté à son refus. Ce n'étaient pas ces hommes-là qui allaient lui rendre sa fertilité, avait-elle déclaré, en insistant sur le mot « hommes », pour bien lui faire sentir qu'elle le rangeait dans cette coupable confrérie. Il devait même y constituer, à lui tout seul, une caste privilégiée : celle de l'homme qui avait décidé de remettre à plus tard le moment d'avoir des enfants.

Il lui avait demandé si elle n'aimerait pas adopter un gosse. Non, avait-elle répondu, elle en voulait un qui soit bien à elle. Pensant qu'elle pourrait changer d'avis, il s'était renseigné sur les possibilités d'adoption. Elles étaient nulles, il était bien trop tard. Dès le lendemain de la publication de la lettre de Clabb, c'était une véritable avalanche de demandes d'adoption qui avait submergé les orphelinats.

Hélène souffrait aussi du choc que lui avait causé le fait de ne plus



être l'épouse d'un homme fortuné. Elle avait réagi violemment – allant jusqu'à lui lancer un cendrier à la tête – quand il lui avait annoncé qu'ils devaient mettre la maison en vente, malgré la perte importante que cela entraînerait certainement pour eux, le marché immobilier s'étant effondré.

Sa nouvelle situation au CONE allait maintenant lui rapporter cent mille dollars par an. Compte tenu de l'inflation, cela correspondait à quarante-cinq mille dollars d'il y a dix ans. Il ne serait pas trop malheureux et pourrait conserver la maison, mais ne retrouverait certainement pas l'aisance qu'il avait connue. Hélène et lui devraient surveiller leur budget de très près. Il ferait quand même mieux peut-être de vendre à perte : il pourrait déduire une partie de cette perte de son revenu imposable, s'il achetait dans l'année un logement plus modeste.

Il prépara deux verres de bourbon avec de la glace et rappela Jessica pour trinquer avec elle : Elle n'allait pas, finalement, se retrouver sans travail, lui dit-il. Comme dirigeant du CONE, il lui faudrait toute une batterie de secrétaires – elle pourrait en prendre la direction. Le budget mis à sa disposition lui permettrait de les payer. Sans mentionner – et il ne le fit pas – que la position officielle qu'il aurait, par le CONE, allait lui donner une influence considérable et un pouvoir étendu.

« Buvons donc à notre avenir, Jessica ! »

## AVRIL, AN TROIS

Avec un taux de mortalité annuelle de neuf pour mille, c'est cinq mille quatre cents habitants qu'aurait dû perdre Busiris en trois ans. Mais la moyenne des suicides, homicides et accidents mortels avait augmenté de manière sensible, et la population de la ville n'était plus maintenant que de cent quatre-vingt-trois mille huit cents âmes, approximativement, au lieu des cent quatre-vingt-quatorze mille six cents qu'elle aurait dû compter. Suicides et homicides avaient l'air, cependant, de redescendre au niveau qu'on leur connaissait avant Clabb.

La raréfaction des naissances et l'érosion des décès ne se remarquaient encore presque pas. Quand Canute se rendait à son travail, descendait en ville – ou comme cela lui arrivait à l'occasion, allait simplement faire un tour, il voyait peu de maisons vides. Le seul spectacle qui lui procurât un véritable choc était celui des garderies d'enfants.

Les garderies d'enfants étaient toutes fermées. On voyait encore des enfants jouer dans la cour des écoles, pendant les récréations, mais il savait que maternelles et petites classes seraient bientôt vides également. Le problème, pendant de nombreuses années, avait été celui de l'aggravation régulière de l'encombrement des écoles, alors que d'ici peu les effectifs des classes allaient se trouver brutalement réduits, tandis qu'augmenterait le nombre des maîtres disponibles par rapport aux élèves.

Membre directeur du CONE – il en était maintenant le président – la supervision de l'éducation rentrait aussi dans ses attributions. Il faisait de temps en temps une tournée d'inspection dans les écoles, abandonnant toutefois l'essentiel du travail de surveillance à un secrétaire. Son budget avait triplé en trois ans, et il avait à sa disposition trois fois plus de personnel qu'au commencement. Il avait plus de pouvoirs, mais aussi plus de responsabilités et de travail. Il avait été souvent à l'honneur, très souvent l'objet de démarches de solliciteurs, et sévèrement battu par quatre hommes qui l'avaient traité, entre autres, d'instrument du pouvoir. Il s'en était bien tiré. C'était une balle dans la tête qu'avait reçu un autre membre du CONE,

alors qu'il montait, tard le soir, dans sa voiture, stationnée sur le parking. Les assassins lui avaient épinglé un petit insigne sur sa veste ensanglantée – une main brandissant une torche enflammée surmontant les trois lettres CDL : Combattants De la Liberté, les révolutionnaires clandestins. Contrairement aux clandestins du passé, ce groupe était composé de réactionnaires, de gens qui voulaient conserver intact l'ancien système, et prétendaient encore que les anciennes structures permettaient parfaitement de résoudre les nouveaux problèmes.

Il apparut par la suite que c'était un mari jaloux qui avait loué les services de trois hommes pour assassiner le fonctionnaire du CONE, réussissant quelque temps à faire attribuer ce meurtre à la clandestinité. Il se trouva que le mari jaloux n'était autre que le responsable de la désignation de Canute comme membre du conseil, son premier président. Le scandale qui s'était ensuivi avait été exploité par les opposants pour tenter de discréditer la politique du gouvernement.

On avait désigné Canute comme nouveau président, et il avait accepté le poste, dans un climat lourd de critiques. Un de ses adversaires les plus mordants – et le plus influent – fut le propriétaire-éditeur du *Soleil de Busiris*, Caleb Tooney. Âgé de soixante ans, important actionnaire de l'énorme Entreprise des Matériels de terrassement Diesel de Busiris, Tooney était un conservateur de toujours, ennemi acharné de Lister et de sa politique. Nombreux étaient les éditoriaux qu'il consacrait à prophétiser que Lister, pour réaliser efficacement son plan, serait dans l'obligation de suspendre certaines parties de la Constitution, celle concernant les droits civiques notamment. Que Tooney puisse imprimer ses éditoriaux paraissait bien la meilleure réfutation de ses prophéties.

## JUILLET, AN CINQ

Quand le *Soleil de Busiris* brûla de fond en comble, le chef de la police attribua le sinistre à la malveillance. Il fournit la preuve que le feu avait été mis volontairement, mais ne put découvrir aucun indice qui lui permît d'effectuer une arrestation. Le coupable pouvait fort bien n'être qu'un psychotique, agissant pour le seul plaisir de voir les flammes. Mais Tooney prétendit en privé qu'il fallait chercher là-dessous la main des services secrets gouvernementaux, sans toutefois mettre Lister directement en cause.

Canute s'interrogea.

Il se dit que, le sort de l'humanité étant en jeu, le gouvernement était bien obligé de prendre des mesures énergiques, mesures qu'il aurait lui-même condamnées comme criminelles en temps normal, mais qu'il pouvait considérer comme justifiées par les nécessités du moment.

Puis il se dit qu'il se laissait aller à des raisonnements de lâche. A quoi servirait-il à l'homme de survivre s'il devait pour cela s'enfermer dans une société de répression ? Le journal de Tooney avait, en pratique, joué le rôle d'une soupape de sûreté pour ceux qui avaient besoin de lâcher un peu de vapeur. Il n'avait gêné en rien le CONE. Et il avait attiré l'attention sur les erreurs, la morgue et les violations du droit des gens dont le gouvernement ne manquait pas de se rendre compte de temps à autre.

Que ce journal ait eu une action utile ou néfaste, la question ne se posa plus désormais. Tooney, qui était un vieil entêté, essaya de collecter des fonds et d'obtenir un crédit bancaire pour reconstituer ses installations. Il n'avait pu toucher le montant de l'assurance, parce qu'il avait été établi qu'il avait négligé d'engager le piquet de surveillance et d'installer le coûteux système d'alarme que les assureurs avaient exigés. Tooney porta le litige devant les tribunaux. L'affaire ne fut pas appelée avant une année, puis traîna de première instance en appel, pour se terminer au bout de six ans par un jugement de débouté. Un groupe plus libéral annonça dans l'intervalle son intention de fonder un nouveau journal, *Le Busirien*, mais ne

réussit pas à mener son projet à bien. Les citoyens de Busiris n'eurent plus qu'à s'abonner à des journaux extérieurs à la ville, des feuilles de Chicago ou de Saint-Louis en général, ou à se contenter des nouvelles diffusées par la chaîne de TV locale. Le temps passant, on vit une chaîne nationale laisser tomber tout autre programme pour se consacrer uniquement à l'information, remplaçant la presse écrite.

Regardant autour de lui, Canute vit se dessiner une tendance générale dans tout le pays. Des incendies, des faillites, des troubles sociaux, des pertes de publicité, des augmentations inopinées de charges fiscales, ainsi que des actes de pur vandalisme, étaient en train de tuer les journaux restants. Il n'arrivait le plus souvent rien de bien spectaculaire à un journal – sinon qu'une station de TV locale se transformant en agence d'information à plein temps, les gens cessaient de s'abonner. Le gouvernement prêtait de l'argent aux stations d'information TV, mais pas aux journaux. Il avait toujours d'excellentes raisons pour justifier ses refus, la meilleure étant qu'il ne voulait pas engloutir l'argent des contribuables dans une affaire vouée à l'échec.

## OCTOBRE, AN SEPT

La decpop avait ramené la population de Busiris à cent soixante seize mille six cent vingt-cinq habitants. Cette perte de vingt-trois mille six cent soixante-dix-sept âmes était perceptible, sans avoir encore de quoi frapper les esprits. On ne voyait, de fait, aucune maison vide dans les quartiers résidentiels agréables. Quand un propriétaire mourait sans laisser d'héritiers, ou quand ses héritiers avaient été désintéressés, le gouvernement accordait des prêts à certains citoyens sélectionnés parmi ceux des quartiers pauvres. Ces gens venaient s'installer dans les quartiers considérés jusqu'alors comme exclusifs.

C'était dans le plus exclusif de tous que vivait Jackson Canute. A deux rues de chez lui, il y avait six maisons habitées par des familles noires. Il faut dire que les pâtés de maisons étaient exceptionnellement longs, trois fois plus longs que des pâtés ordinaires. Les chefs de famille noirs étaient des hommes de loi, des docteurs et des professeurs de collège.

En passant dans le quartier voisin, dont les maisons valaient de cinquante à soixante-quinze mille dollars, Canute aperçut une douzaine de visages noirs dans des maisons jusqu'alors habitées par des Blancs. Leurs occupants, il le savait, vivaient auparavant dans la zone fréquentée par la classe moyenne noire, à l'ouest de la ville. Ils avaient maintenant grimpé.

Les prêts du gouvernement – et les possibilités de déménager – faisaient l'objet de tirages au sort. Mais les gagnants, comme le découvrit bien vite Canute, sans être toutefois en mesure de le prouver, étaient soigneusement choisis. Il s'agissait de gens du type ambitieux, désireux de progresser, dont on pouvait être sûr qu'ils continueraient à correspondre à la définition gouvernementale du « citoyen responsable ».

Le gouvernement s'efforçait de vider discrètement les ghettos de leurs occupants. Jackson ne fut pas le seul à déceler cette politique, et il y eut des émeutes et des actions en justice. Les émeutes furent contenues par les forces du maintien de l'ordre, et les actions en

justice traînèrent sans fin. Les protestations émanaient aussi bien des Blancs que des Noirs, et chacune de ces deux catégories avait raison de crier à l'injustice.

Sa qualité de président du conseil du CONE donnait à Canute plus de pouvoir effectif que n'en avait le chef de la municipalité de Busiris. Il en usa pour faire faire une étude sur les « petits Blancs » des quartiers Sud. Il découvrit parmi eux beaucoup moins de candidats qualifiés que parmi les Noirs du ghetto – aucun pour ainsi dire n'avait de métier, et bien peu témoignaient d'une réelle ambition. Jackson discerna quels facteurs sociaux étaient à l'origine de cet état de choses, mais il n'avait aucun moyen de les contrecarrer ou de les modifier. Il en conclut que le gouvernement s'efforçait de rendre aussi douce que possible la transition sociale qui s'imposait, et, pour une fois, agissait de manière judicieuse. Il réussit toutefois à trouver suffisamment de Blancs pour contrebalancer les Noirs qu'on avait installés près de son quartier, et entreprit de les faire grimper, eux aussi, chaque fois qu'il en avait l'occasion. Il en résulta que les Noirs l'accusèrent de faire de la discrimination – rejoints en cela par certains Blancs – et tout ceci n'aboutit qu'à augmenter les tracasseries qui le harcelaient jour et nuit.

L'exercice du pouvoir comportait en lui-même sa propre récompense, mais se payait par de la tension nerveuse, des ulcères et de la fatigue. Le barrage que dressait son secrétariat ne suffisait pas à mettre Jackson à l'abri des lettres et des coups de téléphone dont on l'assailait, ni des gens qui l'accrochaient à la sortie de son bureau ou l'attendaient sous le porche de sa maison. On alla même une fois jusqu'à jeter un message lesté d'une pierre à travers la fenêtre de son living-room. Le message contenait l'argent nécessaire au remplacement de la vitre brisée, mais Jackson n'en fit pas moins arrêter l'auteur de cet acte.

Hélène le quitta dès le lendemain. L'incident de la veille n'était sans doute qu'un incident de plus dans la longue série de ceux dont elle avait déjà eu à se plaindre. Mais leurs querelles étaient devenues de plus en plus fréquentes, alors que leurs réconciliations se faisaient plus rares et duraient de moins en moins longtemps. S'il avait eu, pourtant, plus de temps à lui consacrer, s'il n'avait pas été soumis à un tel harcèlement de la part de solliciteurs, ils auraient pu, peut-être, faire la paix.

## AN HUIT

Hélène manqua un peu à Jackson, sans plus. Il épousa Jessica six mois après son divorce. Ils furent assez heureux, bien qu'elle se plaignît de ses nombreuses absences. Elle travaillait toujours pour lui, mais il était hors du bureau une bonne partie de la journée, et hors de la maison une bonne partie de la soirée. Elle eut aussi ses mauvaises passes, touchant sa stérilité, et fit quelques cauchemars à propos de la fin du monde. Mais cela, somme toute, n'arrivait pas trop fréquemment, et elle, au moins, ne l'en rendait pas responsable.

Puis Jessica se crut enceinte. La grossesse nerveuse fut un phénomène commun au cours des dix années qui suivirent immédiatement Clabb. Il s'agissait souvent d'une grosse tumeur à évolution rapide, trop fréquemment maligne et métastatique. C'était comme si le profond désir qu'éprouvaient inconsciemment certaines femmes de se reproduire et de sauver l'humanité provoquait en elles une prolifération cellulaire – c'était en tout cas un sentiment de cet ordre qui en retenait beaucoup de se faire soigner à temps. La prolifération était en général sauvage, et aboutissait à la mort pour de nombreuses femmes – si nombreuses que le taux annuel des décès passa de neuf pour mille au cours des trois premières années après Clabb à onze pour mille au cours de la huitième année.

C'est à la fin de cette huitième année que mourut Jessica.

Fallait-il attribuer la malignité de ces tumeurs au Syndrome de la fin du monde, comme certains psychologues en émirent l'hypothèse ? Le Syndrome lui-même restait un phénomène assez vague, et difficile, par conséquent, à cerner et à vaincre. Pour prendre une image, cela ressemblait à une question qui, échappant à toute formulation précise, ne peut avoir de réponse. Les gens qui en perdaient la raison étaient peu nombreux, mais cela retirait tout plaisir au travail et au jeu. Cela pâlisait le ciel, ternissait les coloris de la terre et imprimait une malformation à l'inconscient des hommes.

Jackson Canute aimait à penser qu'il avait échappé à ce triste sort. Jusqu'à l'an zéro A.C. (Avant le Clabb, comme disait les journalistes facétieux), il avait eu un métier qui lui avait procuré, pour le moins,



une certaine satisfaction. En dirigeant une entreprise consacrée au contentement des besoins nutritifs des enfants, il se sentait utile à la société. Ce qu'il dirigeait maintenant n'était essentiellement qu'une opération de liquidation. Mais il s'agissait de la plus gigantesque et de la plus longue liquidation de toute l'histoire, et il y jouait un rôle important, même si ce n'était qu'à une échelle locale. Il aimait plus que tout faire tourner une organisation, tirer de larges plans d'avenir, tout en gardant un contact direct avec les gens au niveau du quotidien.

Sans doute était-il privilégié par rapport à beaucoup d'autres, mais ça c'était trouvé comme ça, et c'était à l'amélioration de leur sort qu'il consacrait une bonne partie de son travail.

Son objectif principal, bien sûr, restait le plus grand bien du plus grand nombre – ce qui signifiait obligatoirement le malheur d'une minorité.

C'était sur ses épaules qu'avait reposé la charge de trouver une solution au problème posé par le cas de Mlle Scroop, cette lesbienne que le test avait révélée fertile. Elle avait déclaré qu'elle voulait bien avoir des enfants, à condition que sa fécondation fût opérée par voie d'insémination artificielle, et qu'elle pût épouser légalement son amie, Mlle Windsor.

L'agitation soulevée par son cas atteignit son paroxysme au cours de l'an Huit après Clabb. Le *Time* (qui était encore un magazine, à cette époque, et non une station de TV) consacra trois articles aux deux femmes, faisant à Canute la meilleure des presses. L'employeur de Mlle Scroop l'avait fichue à la porte à la suite de sa déclaration, et Canute, après être intervenu en vain pour faire revenir cet homme sur sa décision, avait embauché la jeune fille en qualité de secrétaire. Les deux femmes reçurent de nombreuses lettres de menace, et Canute lui-même en reçut une centaine. (Si les menaces téléphoniques lui furent épargnées, ce fut parce qu'au téléphone le numéro du correspondant apparaissait automatiquement sur l'écran). Quelques citoyens, animés d'un bel esprit civique, flanquèrent aussi une bonne correction à l'ex-employeur de Mlle Scroop.

Mlle Scroop réaffirma qu'elle refuserait d'avoir des enfants tant qu'elle ne pourrait pas contracter un mariage légal avec sa compagne. La législation de l'Illinois fut immédiatement aménagée pour rendre la chose possible, ce qui démontra bien l'importance du changement survenu dans l'opinion publique. On n'aurait pas trouvé, un an plus tôt, un seul législateur dans tout l'État pour oser proposer une telle dérogation.

Dix mois plus tard, celle qui se faisait appeler maintenant Mme Windsor, mettait au jour le premier de cinq enfants. Jackson suivit son interview quand elle quitta l'hôpital avec le bébé.

*Le reporter de la TV* : Êtes-vous heureuse, madame Windsor ?

*Windsor* : Oh ! oui ! Et mon amie, Glenda, partage ma joie.

*Reporter* : Est-il exact que vous ayez l'intention de faire de votre fille une lesbienne ?

*Windsor* : Espèce de (censuré) ! si je n'avais pas ma fille, je vous enverrais mon pied dans les (censuré). Otez-vous de mon chemin, espèce de (censuré) de sale bonhomme !

Le reporter avait eu simplement l'audace de dire publiquement ce que beaucoup de gens disaient tout bas, ou écrivaient dans les lettres qu'ils envoyaient aux journaux.

Dans une dernière interview accordée au *Time*, Mme Windsor déclara que sa fille serait élevée « comme il faut ».

« Mais regardez, j'ai été élevée moi-même par deux hétérosexuels, et voyez ce que ça a donné. Alors, qui peut savoir pour Sapho ? »

Les deux Windsor et l'enfant quittèrent finalement Busiris pour aller vivre à Nova City, la colonie fédérale établie aux portes d'Asheville, en Caroline du Nord. Elles y habitèrent une demeure que certains qualifièrent de princière, et y trouvèrent la tranquillité.

Sœur Gratien, la religieuse fertile, avait été déliée de ses vœux à condition qu'elle se mariât et eût des enfants.

Le seul homme fertile de sa confession à Busiris se trouva libre, sa femme étant morte en couches. M. Bunding épousa donc sœur Gratien, qui le quitta le lendemain même de leur nuit de noces. Elle ne fournit aucune raison, et M. Bunding en resta sans voix. Mme Bunding vécut pendant une année dans un appartement situé à l'autre bout de la ville, puis partit à Nova City. Elle fit néanmoins six enfants à son époux, tous par voie d'insémination artificielle. L'Église n'y vit aucune objection, du moment que le donneur était son mari légitime.

En fondant Nova City, le gouvernement avait voulu en faire un centre consacré à la « préservation des ressources vitales du pays ». D'autres pays déjà avaient ouvert la voie, notamment la Chine, le Japon, l'Indonésie, Israël, la République arabe unie, le Brésil et l'U.R.S.S. Ces pays avaient édicté l'obligation, pour les femmes fertiles, de procréer au moins sept fois, et leur accordaient de substantielles gratifications à chaque naissance. Le Congrès U.S., plus libéral, réagit en créant Nova City, et en faisant tout son possible pour y attirer les

couples fertiles. Des voix s'élevèrent pour dire que cette existence de liberté et de luxe que l'on offrait aux fertiles était quelque chose de discriminatoire. Les organes d'information se chargèrent de diffuser la réponse, qui fut que toute discrimination n'était pas forcément mauvaise. Pas en tout cas si elle visait à garantir la survie de l'humanité en général, et des États-Unis d'Amérique en particulier.

Quelques esprits hardis proposèrent que toutes les nations s'entendissent pour patronner une communauté internationale unique qui regrouperait tous les fertiles du monde. Cela aboutirait en pratique à la création d'un nouvel État, dont les citoyens adopteraient, comme langue commune, l'esperanto, qui, nouvellement révisé, s'appelait maintenant le loglan III – et l'humanité finirait, à terme, par se trouver débarrassée des problèmes et des maux dus aux frontières, au nationalisme et aux différences de langage.

L'idée parut séduisante à beaucoup, mais il fut évidemment impossible d'obtenir d'aucune nation qu'elle envisageât la chose comme une possibilité concrète. Toutes se cramponnèrent à leurs fertiles.

San Marin, le minuscule État de langue italienne, possédait une femme fertile. Répondant à l'offre la plus élevée, elle émigra secrètement aux États-Unis pour s'établir à Nova City en compagnie de son mari et de ses six enfants. Cela provoqua de furieuses protestations de la part des autres nations, et plus particulièrement de l'Italie, qui avait espéré la récupérer. Le mari était lui-même stérile, mais, faisant preuve d'une largeur de vues remarquable compte tenu de ses convictions religieuses, il permit à son épouse d'avoir six enfants de plus, par insémination artificielle. On entendit quelques personnes, aux États-Unis, protester bien haut, en disant que le gouvernement fédéral encourageait l'immoralité, mais il parut que les citoyens, dans leur majorité, approuvaient leurs dirigeants. On sentait bien que la morale conventionnelle devait céder le pas aux nécessités de la conservation de l'espèce.

La République d'Afrique du Sud comptait, en l'an Un, cent cinquante fertiles blanches, vingt-trois fertiles asiatiques et deux cent soixante et onze fertiles noires. La République créa trois équivalents de Nova City pour chacune de ces trois catégories de personnes. Les femmes asiatiques périrent toutes, avec leurs maris et leurs enfants, l'avion qui les emmenait à leur nouvelle résidence s'étant écrasé au sol. Un an plus tard, les deux cent soixante et onze femmes noires périssaient à leur tour, victimes de l'explosion d'un dépôt de munitions situé à proximité de leur colonie. Les autorités recoururent à plusieurs explications pour justifier la présence d'un dépôt de

munitions aussi près des « ressources nationales » noires. Nul ne put prouver que la catastrophe aérienne ou que l'explosion du dépôt aient été autre chose que de simples accidents. Mais la population noire s'en trouva enragée, et la guerre civile – ou la rébellion, comme on disait selon que l'on appartenait à l'un ou l'autre camp – se déchaîna. Avant que les Blancs ne réussissent, pour finir, à écraser le soulèvement, leurs fertiles furent victimes d'un raid, meurtrier qui ne laissa que cinq survivants. La résistance clandestine noire jura d'avoir leur peau, mais on les fit sortir furtivement du pays pour les envoyer aux États-Unis, où ils étaient assurés de trouver le plus haut niveau de vie.

Les Samoa-Occidentales n'avaient au début que quatre fertiles, et l'ensemble de la Polynésie n'était pas plus gâté. Nombreux étaient les pays et les territoires du Sud-Pacifique qui n'avaient même pas le minimum de fertiles nécessaire pour assurer la perpétuation de leur population. On préconisa la création d'une Confédération de la Grande Polynésie, comportant le regroupement de tous les fertiles à Tahiti, leur patrie d'origine (selon certains experts). Cette solution fut rejetée par les nations qui possédaient les îles, ou exerçaient un mandat sur elles. Mâles et femelles, les fertiles du Pacifique Sud furent néanmoins l'objet d'un discret kidnapping, à la suite duquel on les retrouva établis aux Samoa-Occidentales. On appela dès lors, entre autres termes, cette pratique womb-napping, ou enlèvement de ventres. A en croire la presse des pays intéressés, on fut à deux doigts d'une guerre entre l'Angleterre et les États-Unis, d'une part, défendant la Confédération de la Grande Polynésie, et les Franco-Chiliens, d'autre part, qui voulaient récupérer leurs Polynésiens fertiles.

L'expérience polynésienne connut une réussite surprenante, l'Union bantoue de l'Est africain fut par contre un échec. Cette Union avait eu pour objectif le regroupement des fertiles de Zambie, du Malawi, du Kenya, du Rwanda, de l'Urubu et de la Mozambique. Mais les divergences tribales étaient trop grandes pour qu'on pût les surmonter : les fertiles finirent par retourner dans leur pays d'origine et l'Union se disloqua.

Le Canada, qui, par la superficie, était le deuxième pays du monde, n'avait que vingt et un millions d'habitants en l'an Un, au nombre desquels mille trente-huit Blancs, treize Indiens et quatre Noirs se révélèrent fertiles. Les Indiens appartenaient tous à des tribus différentes. Les Noirs habitaient respectivement à Toronto, Saskatoon et Vancouver. Les treize Indiens canadiens invitèrent les trente-trois Amérindiens fertiles des États-Unis à venir les rejoindre sur les rives du Grand Lac des Esclaves pour y fonder une nouvelle nation indienne. Leur idée était de faire de leur petit groupe le noyau d'une tribu destinée à se répandre, par la suite, dans les espaces sauvages

d'Amérique du Nord, menant une existence aussi proche que possible de celle de leurs ancêtres pré-colombiens, tout en conservant, bien entendu, certains gadgets indispensables.

Les U.S.A. refusèrent de laisser leurs Indiens sortir de leur territoire (et ceci au moment même où ils défendaient le droit des Polynésiens à quitter le territoire de leurs pays respectifs).

Les trente-trois Indiens n'en réussirent pas moins à se faufiler au Canada, et, alors que leur procédure d'extradition s'éternisait, ce pays fusionna avec les U.S.A. pour former avec eux les États-Unis d'Amérique du Nord, ou U.S.A.N.

La nouvelle tribu, dont les membres s'intitulèrent « Les Premiers Hommes », adopta l'anglais comme langue courante. On assista ainsi, quand la tribu se fut répandue, de nombreuses années plus tard, dans les immenses territoires redevenus sauvages, au spectacle curieux d'Amérindiens qui, parlant anglais, portaient le nom d'esclaves, en souvenir du séjour de leurs ancêtres sur les bords du Grand Lac des Esclaves.

## JUILLET, AN VINGT

Busiris avait perdu quarante mille de ses citoyens, partis, pour la plupart, au cimetière. Elle en avait bien regagné cinquante, mais pour les reperdre aussitôt au profit de Nova City. Il s'agissait des enfants de ces enfants qui avaient moins de seize années en l'an Zéro A.C., et des parents qui les avaient accompagnés.

Qu'il était donc étrange, se disait Canute, de traverser toute la ville sans apercevoir une seule personne de moins de vingt ans. Et même, en fait, sans en rencontrer beaucoup qui aient moins de trente ans.

Le nombre de maisons vides et de terrains vacants commençait à être sensible. Le gouvernement, maintenant, faisait raser les maisons dès qu'elles se trouvaient sans propriétaires, et semer du gazon, des arbres et des fleurs sur leur emplacement. Cela non seulement donnait une allure de parc aux zones résidentielles, mais encore garantissait que, lorsque la population se remettrait à croître, les futures générations découvriraient un spectacle plus accueillant que celui de ruines recouvertes par la végétation.

Le plan, à long terme, était de niveler progressivement toute la ville, pas à pas, décès après décès, de sorte qu'un visiteur, dans l'avenir, ne puisse même pas savoir que Busiris s'était dressée là avant d'arriver à la stèle qu'il trouverait érigée au milieu d'une forêt. Cette stèle, dont on avait déjà le projet, porterait un bref récit de l'histoire de la ville. Les cimetières eux-mêmes étaient conçus pour s'effacer et laisser place à la nature quand tous les vivants auraient disparu.

La tombe de Canute serait perdue, comme celles de tout le monde, mais son nom, lui, figurerait sur la stèle « pour l'éternité », comme lui avait dit une personnalité gouvernementale.

Canute avait souri. Combien s'en étaient-ils déjà évanouis de ces monuments élevés « pour l'éternité » ? Et quel délai fallait-il au Temps pour faire la démonstration que la formule « à tout jamais » ne pouvait s'appliquer aux œuvres humaines ? Le marbre ne faisait que résister un peu plus longtemps que l'os, voilà tout, et finissait par subir le même sort que toutes les matières façonnées par la main de l'homme.

La personnalité avait su interpréter correctement le sourire de

Canute. « Cette stèle, c'est d'inertum que nous la ferons : elle sera réellement indestructible et restera à tout jamais. »

Canute avait haussé les épaules : « N'empêche que je serai mort, sans laisser aucun enfant qui puisse y venir lire mon nom. »

Un beau matin, il prit sa voiture pour aller dans le quartier sud, en principe pour une inspection officielle, en fait pour le plaisir de la balade. Il n'y avait là, vingt ans plus tôt, que des taudis, des bâtisses surpeuplées, de grands ensembles de logements subventionnés, terrain d'élection du crime, de la maladie et de la misère. Les immeubles encore habitables, occupés presque uniquement par des Noirs, avec une minorité de « petits Blancs », portaient les stigmates du manque d'entretien. Les cours, sans un pouce de verdure, étaient jonchées de papiers, de boîtes de conserve et de mégots. Les allées étaient encombrées de voitures rouillées et démantibulées. Les immeubles devenus inhabitables contemplaient, de leurs fenêtres brisées, les dessins et les inscriptions obscènes tracés par leurs anciens occupants.

Il ne restait aujourd'hui nul vestige de ce ghetto. Ses habitants avaient été transférés dans les quartiers résidentiels. On avait rasé tous les immeubles, et fait disparaître leurs décombres, pour les remplacer par de l'herbe et des arbres. On avait même creusé un lac, sans oublier d'y mettre des poissons.

Ces changements ne s'étaient pas faits sans susciter maintes protestations, ni sans provoquer de nombreux conflits entre ceux que l'on transférait dans des quartiers plus agréables et ceux qui les habitaient déjà. Mais les frictions avaient été moins graves que l'on ne s'y attendait, et vingt années – jointes à la disparition relative de la misère – avaient suffi pour transformer les habitants du ghetto en quelque chose d'assez proche du citoyen moyen. Tous, ou presque tous, avaient oublié le dénuement et les incidents sanglants qu'ils avaient connus deux décennies plus tôt.

Tout en conduisant sans se presser sa voiture électrique à travers le quartier Sud, Jackson se disait que le succès remporté par Busiris dans son processus de transition était dû à la faible importance de sa minorité pauvre. L'agglomération new-yorkaise, en revanche, avec ses encombrantes minorités, n'avait pas encore réussi à venir à bout de ses problèmes, et n'y parviendrait pas tant qu'elle n'aurait pas vu sa taille diminuer plus encore qu'elle ne l'avait déjà fait. Sa population, avant la decpop, était de quinze millions d'âmes. A leur rythme normal, les décès ordinaires n'auraient pas suffi à entraîner de changement radical, mais le nombre des suicides et des meurtres avait considérablement augmenté, tandis que les terribles émeutes survenues douze ans auparavant, au mois d'août, avaient fait près d'un

million de morts. L'incendie d'Harlem, au cours de ces émeutes, et la propagation du feu aux quartiers voisins n'avaient pas fait moins de deux cent mille morts en six jours. Il avait fallu faire appel à l'armée, à la flotte, à la garde nationale, et entreprendre, avec l'aide du gouvernement fédéral de disperser la populace dans tout le pays.

À la suite de cette dispersion générale – que certains avaient appelée la deuxième Diaspora – Busiris avait reçu trois cent cinquante des sinistrés, la plupart d'entre eux d'origine porto-ricaine. Canute les avait hébergés comme il avait pu – dans les orphelinats et les écoles primaires désertes, dans les habitations vacantes non encore abattues – puis les avait distribués, petit à petit, entre différents quartiers résidentiels. Leur procurer du travail n'avait pas été difficile : le manque de main-d'œuvre posait alors un grave problème. Plus difficile cependant avait été leur adaptation au milieu nouveau qu'était pour eux une ville moyenne du Middle West, et Canute, jouant le rôle d'une sorte de médiateur, avait passé des heures épuisantes à essayer de les rendre heureux.

Maria Gutierrez faisait partie de ce groupe. Programmatrice d'ordinateur, elle était très belle, avec ses yeux sombres, ses cheveux roux, et ses vingt ans. Sa liaison avec Canute avait commencé pendant la dernière maladie de Jessica et ils s'étaient mariés après la disparition de cette dernière.

Canute était persuadé que leur différence d'âge serait la source de difficultés, mais, en attendant, il l'appréciait beaucoup – il appréciait tout particulièrement qu'elle ne se plaignît pas trop de ne pas le voir souvent à la maison. Maria n'avait que des appétits sexuels modérés. Elle réagissait d'une manière parfaitement satisfaisante, mais ne pleurerait jamais pour avoir plus. Tout compte fait, c'était exactement ce qu'il fallait à un homme déjà mûr, que son travail laissait souvent fatigué.

Canute jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et vit qu'un break à vapeur le suivait de près. Il n'avait pas envie d'avoir quelqu'un sur ses talons alors qu'il se promenait pour son plaisir, et il ralentit pour se laisser dépasser. Le break déboîta effectivement, vint à sa hauteur, et lui fit soudainement une queue de poisson, obligeant Canute à écraser à fond sa pédale de frein. Bloquant des quatre roues dans un hurlement de pneus, l'engin à vapeur s'arrêta pile et le capot de la voiture de Canute vint heurter son pare-chocs enveloppant.

Un homme sortit du break, et sa silhouette parut familière à Canute. Mais ce n'est qu'en découvrant le revolver que l'autre tenait à la main qu'il le reconnut vraiment. Ce fut un choc. Vingt ans s'étaient écoulés depuis le jour où ce jeune homme, avec sa Volkswagen, avait



essayé de lui souffler une place au parking au collège de Raywoods. L'homme avait vieilli, mais affichait toujours la même expression de hargne butée. C'était cette expression hargneuse, soulignée maintenant par la présence du revolver, qui avait éveillé la mémoire de Canute.

« Que me voulez-vous ? » demanda-t-il, avec la désagréable impression que ses entrailles se transformaient en un bloc de glace. Le muflle du pistolet – un Colt 45 à six coups, vieux d'au moins cent ans, une véritable pièce de collection – lui paraissait énorme.

« Vous rendre la monnaie de votre pièce », dit l'homme, et c'est alors qu'il dut ouvrir le feu.

Canute émergea plusieurs fois dans un monde de souffrance, d'obscurité et de désarroi. Quand il reprit enfin connaissance, il découvrit qu'il se trouvait dans un lit d'hôpital. Une balle, la première sans doute, lui avait effleuré la tête. Une deuxième avait pénétré en s'éton dans sa poitrine et était ressortie au niveau du sternum. La troisième lui avait traversé la cuisse droite.

« Si une voiture de police n'était pas survenue, cet enragé vous aurait vidé son barillet dans le corps, dit le docteur. Mais il s'est mis à tirer sur les policiers, et ces derniers ont été obligés de l'abattre.

— Mais pourquoi donc voulait-il me tuer ? demanda Canute. L'incident du parking n'était qu'une brouille, et tout ça remonte à plus de vingt ans déjà !

— Il a passé dix ans dans un hôpital psychiatrique de Los Angeles, dit le docteur. J'ai pu prendre connaissance de son dossier. Selon son psychiatre, il vous rendait responsable du décès de son bébé et de son divorce. Il prétendait que c'était un choc reçu par l'enfant lors de la collision de vos deux voitures qui était à l'origine de la tumeur dont il est mort. Il n'y a bien entendu pas la moindre preuve que les choses se soient passées ainsi – et de toute manière les archives de la police indiquent qu'il était entièrement responsable de ce vieil accident. Toujours est-il qu'il s'est évadé il y a six mois. Il a dérobé le revolver et les munitions dans un musée de Dodge City au cours du voyage qui l'amenait ici. La police a su qu'il y avait un étranger dans la ville...

— Un étranger dans la ville ? Depuis quand est-il illégal d'être nouveau venu dans une ville ?

— Vous n'avez pas encore les idées bien claires, fit le docteur.

— Oh ! que si, répliqua Jackson, qui réfléchit un instant. Oui, je vois. »

Les forces de police s'étaient gonflées énormément depuis l'an Zéro.

Lister avait tenu à ce qu'il y ait, aux échelons locaux, des hommes en nombre suffisant, à la fois pour contenir les émeutes et pour assurer le plein emploi. Les effectifs de la police avaient été augmentés à tous les niveaux, local, régional et fédéral, et ses différents échelons se tenaient en rapport constant les uns avec les autres. Le nombre des policiers avait été maintenu en dépit du déclin de la population. Chacun d'entre eux devait être à même, sans doute, de connaître tout le monde dans sa circonscription, et les étrangers devaient être immédiatement repérés. C'était devenu une routine, pour les patrouilles motorisées, de comparer les traits de tout étranger aux photos et aux films que leur transmettait le vidéophone de leur voiture. Los Angeles avait certainement diffusé la photo de Dutton sur les ondes.

Le docteur partit, et quand Canute s'éveilla de nouveau, une infirmière se tenait auprès de son lit.

Elle lui sourit et dit : « Bonsoir, monsieur Canute. Je m'appelle Amanda Tilkeson. Comment vous sentez-vous ?

— Beaucoup mieux depuis que je vous ai vue, répondit-il.

— Merci, monsieur Canute. Les senseurs me disent que vous êtes en très bonne forme. Vous devez avoir faim.

— C'est ma foi vrai.

— Le robot-serveur va vous apporter à manger. Mais le soir, c'est une aide-soignante qui vous servira votre repas.

— Parfait. »

Canute la regarda s'éloigner. La cybernétisation de l'hôpital avait été si complète qu'il suffisait d'une infirmière pour s'occuper de tout un étage. Mais comme l'avait dit Lister – à n'en pas douter, il avait dû le faire écrire par un psychologue, ce discours-là ! – la cybernétisation ne pouvait assurer qu'une partie seulement du traitement hospitalier, le malade ayant toujours besoin de sentir une présence humaine auprès de lui.

Canute, au cours de ces dix dernières années, avait consacré ses moments perdus à écrire son autobiographie. La publication des ouvrages particuliers était maintenant assurée par le gouvernement, et Jackson n'eut aucun mal à faire imprimer son histoire et ses pensées. Les prévisions de vente ou de mévente n'avaient plus aucune influence sur l'acceptation d'un livre. Lister avait déclaré, il y avait bien longtemps déjà, qu'il voulait que « toute voix, dans ce pays, puisse se faire entendre ».

Il n'était bien sûr pas possible au gouvernement d'imprimer et de

distribuer à plusieurs millions d'exemplaires tous les livres qu'on lui soumettait. Mais il n'aurait pas été démocratique de constituer des collèges savants d'éminents critiques pour éliminer ce qui était « mauvais ». Pour résoudre ce problème, on avait commencé par faire des éditions bon marché, et limitées, de tous les manuscrits remis, sans tenir compte de leurs mérites. La distribution en était assurée par les « feedies », ou magasins fédéraux. On donnait ces livres à qui les demandait. Quand le stock était épuisé, n'étaient réimprimés que les ouvrages auxquels les lecteurs avaient attribué de bonnes notes. Près de la moitié des lecteurs avaient fait usage des machines à noter mises à leur disposition dans les librairies, et un huitième des livres environ avaient été jugés dignes d'une réimpression à grand tirage en vue d'une large diffusion.

Le système avait bien vite révélé sa faiblesse : le hasard y jouait un trop grand rôle. Nombreuses avaient été les œuvres de valeur perdues à tout jamais, alors que de la camelote subsistait. C'étaient bien souvent les critiques qui, par leurs débats télévisés, décidaient du sort d'un livre. Or les critiques se laissaient parfois influencer par des intérêts personnels. Mais ces insuffisances avaient au moins eu le mérite de permettre de bien délimiter le problème et d'en faire ressortir la difficulté. Lister n'avait pas tardé à en confier l'étude à ses meilleurs cybernéticiens.

Et ils avaient trouvé une solution.

Tout citoyen recevait maintenant un certain nombre de « linders » (ainsi appelés d'après leur inventeur, George Linder). Il s'agissait de « livres » de trente centimètres carrés, épais de six centimètres et pesant trente-deux grammes. Chacun d'entre eux contenait, lors de sa délivrance, dix mille pages blanches. Leur propriétaire pouvait se procurer dans les « feedies » une cassette (de la dimension d'une pochette d'allumettes) contenant, en code électronique, les formes d'un livre entier. Il enfonçait alors la cassette dans le dos du linder et branchait le tout sur une prise de courant domestique. Le livre posé bien à plat, il frottait avec le pouce, ou l'extrémité d'un crayon, l'endroit indiqué sur la cassette, et le linder se mettait au travail. Quelques minutes plus tard, la cassette émettait un chant musical, et il ne lui restait plus qu'à débrancher la prise de courant et à ouvrir le linder pour trouver, tout imprimé, et avec des illustrations en couleurs, le livre qu'il désirait lire.

Quand il en avait fini avec le livre, le possesseur du linder pouvait l'effacer. S'il avait l'intention de relire cet ouvrage par la suite, il conservait la cassette, sinon, il la rendait. On pouvait réutiliser, les linders presque indéfiniment.

Il était également possible d'introduire les cassettes dans un adaptateur TV pour en faire apparaître le contenu sur l'écran. Une commande manuelle à distance permettait de régler la vitesse de déroulement des images.

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, et dans certaines limites, il était permis, à tous ceux qui le désiraient, de se voir publiés. S'il s'agissait d'un auteur encore inédit, on ne préparait pour commencer que cinquante mille cassettes. Si la demande dépassait ce chiffre, le gouvernement la satisfaisait. Des crédits étaient prévus pour permettre de nouveaux tirages, qui augmentaient automatiquement en fonction des désirs des lecteurs.

L'autobiographie de Canute avait reçu un excellent accueil, limité toutefois à Busiris même, son auteur n'étant pas suffisamment connu en dehors de la ville. Amanda Tilkeson, l'infirmière-technicienne, venait de temps en temps dans la chambre de Canute, pour discuter de son livre avec lui. Elle l'admirait énormément. Canute ne se faisait pas beaucoup d'illusions, en réalité, sur l'intérêt intrinsèque ou sur la valeur littéraire de son ouvrage, mais son admiration ne lui déplaisait pas.

Amanda lui avoua cependant avoir eu un peu de mal à le terminer. Canute découvrit bientôt un autre lien entre Amanda et lui-même : elle était, comme lui, mordue de pêche et de bateau – alors que Maria détestait aller sur l'eau – et ils parlèrent longuement de leur passion commune.

L'un dans l'autre, la douleur s'atténuant, et ayant pu passer de son lit cybernétisé à un fauteuil roulant cybernétisé, Canute trouvait de l'agrément à ce séjour à l'hôpital. Maria, une fois dissipée son inquiétude initiale, laissa poindre soudain un aspect d'elle-même qu'il ne connaissait pas encore. Elle eut l'air de prendre ombrage des rapports qui s'étaient établis entre Canute et Amanda – peut-être se souvenait-elle de leurs premières rencontres, alors qu'il était encore marié à Jessica.

Elle lui déclara ne pas avoir aimé son autobiographie, parce qu'elle lui rappelait trop à quel point il l'avait négligée. Comme il lui répondait qu'il n'en revenait pas qu'elle ait pu un seul instant se sentir négligée, elle se lança dans une grande tirade.

« Inutile de jouer les bons apôtres en venant me raconter que tu te sacrifies pour le bien commun ! C'est par plaisir que tu fais ce que tu fais. Tu aimes bien mieux ton travail que de rester avec moi. Tu ne le trouves jamais casse-pied ton travail ! Ce n'est pas comme moi. Tu n'es qu'un égoïste ! Ce n'est pas pour les autres que tu fais tout ça. Tu

t'en moques bien, des autres !

— Et alors ? Il n'y a que le résultat qui compte. Que j'aide les gens parce que j'ai envie de les aider ou parce que je m'y sens obligé, où est la différence ? Admettons que je sois égoïste et superficiel. Et puis après ? Les affaires locales tournent rond – on s'occupe des gens et on les aide, et moi je suis heureux, sans avoir besoin de savoir pourquoi.

— Et moi, ce n'est pas la peine d'essayer de me rendre heureuse ? »

Sa surprise et son embarras furent sincères, mais il ne s'y attarda pas trop.

« Si je restais à la maison, à regarder la télévision et à m'entretenir avec toi des problèmes que te pose l'éducation de nos chiens, c'est moi, alors, qui serais malheureux. Il ne tient qu'à toi de trouver une occupation qui t'empêche de t'ennuyer. Je t'ai demandé des milliers de fois de venir travailler avec moi.

— J'en ai tellement assez que ça me donne envie de vomir ! »

Elle le quitta le visage fermé, après avoir effleuré sa joue d'un baiser sans chaleur. Amanda entra peu après son départ, et bien qu'elle ne dît rien, on devinait d'après sa façon d'agir qu'elle avait suivi leur dispute par l'intercom. Son expression était toute de sympathie.

« Si vous deviez vous remarier, lui demanda-t-il, est-ce que vous souhaiteriez travailler ou vous occuper de votre intérieur ?

— Travailler. Ça ne serait pas pareil, bien sûr, si je pouvais avoir des enfants. J'ai eu une fille juste avant Clabb. Elle a maintenant vingt-cinq ans, et elle travaille à Nova City, bien qu'elle soit elle-même stérile. »

Elle s'interrompit. Une lumière rouge palpitait sur le panneau. On entendit, dans le couloir, claquer les talons d'une femme qui se précipitait vers la chambre de Canute. Une infirmière entra.

« Monsieur Guglielmo est mort ! dit-elle à Amanda, la minute d'avant il avait l'air très bien... »

Elle ne pleurait pas, mais elle avait l'air d'en avoir très envie.

« Il avait beau écrire comme un pied, c'était un homme merveilleux », expliqua-t-elle.

Canute n'avait jamais entendu parler de lui.

« Quelle belle épitaphe vous venez de lui faire là, dit-il à l'infirmière. Bien meilleure que celles qu'on voit habituellement et qui disent le contraire. »

## AVRIL, AN TRENTE-CINQ

Busiris, dans l'Illinois, avait cent mille habitants. Le plus jeune était âgé de trente-cinq ans, le plus vieux de cent un ans. Le rythme des décès allait s'accéléralant au fur et à mesure que s'élevait l'âge moyen. Jamais, sur le plan matériel, « la vie n'avait été plus belle » comme le successeur de Lister ne cessait de le dire aux U.S.N.A. Et c'était la vérité – bien que le taux des suicides, après s'être stabilisé, ait repris sa lente escalade. L'usage de l'alcool et de la marihuana se généralisait – de plus en plus nombreux étaient les citoyens qui s'abandonnaient à une lente autodestruction. Les HSG – hypersexogènes – transformaient jusqu'aux plus vieux en supermatous et en chattes en chaleur. Ils le payaient de temps en temps d'un arrêt du cœur ou d'une attaque. Le gouvernement avait bien fait une timide tentative pour retirer les HSG du marché, mais la tempête de protestations qui s'était ensuivie avait obligé les autorités à les remettre en libre circulation. Il y eut quelques bons esprits pour prétendre que le gouvernement n'en était pas fâché – que ce n'était pour lui qu'un moyen de se débarrasser au plus vite des vieux – mais ce raisonnement cynique ne rencontra que peu d'échos.

Canute avait soixante-trois ans, et les vieilles blessures qu'il avait reçues au cours de l'attentat du parc du quartier Sud se rappelaient parfois à son souvenir. Il détenait toujours la présidence du CONE, mais s'était déchargé de la plupart de ses responsabilités sur ses cadets. Maria était morte trois ans plus tôt, à la suite, peut-être, de l'absorption d'une dose de HSG – mais sans que rien ne le prouve non plus, selon les propres conclusions du coroner. Canute avait épousé Amanda Tilkeson, après un délai convenable.

Amanda, ce jour-là, l'avait accompagné à la pêche. Ils avaient quitté la maison avant l'aube. Il habitait toujours là maison de Highview Drive, bien que cela lui procurât maintenant plus de soucis que de plaisir. Il était dans l'obligation de faire lui-même presque tous les travaux de peinture, de réparations, de plomberie ou d'électricité. Les professionnels, plombiers, électriciens ou peintres, étaient bien trop rares, et bien trop portés sur les vacances à rallonge, pour qu'on pût compter sur eux. Canute avait suivi des cours spéciaux pour

propriétaires et avait appris tout ce qu'il fallait savoir pour l'entretien d'une maison. Mais il avait dû quand même condamner la plus grande partie de l'habitation. Amanda et lui-même devaient se contenter de six malheureuses pièces.

Le soleil n'était pas encore levé que leur voiture suivait la crête qui, sur plusieurs kilomètres, dominait l'Illinois avant de plonger vers le fleuve dont les eaux miroitaient sous la lune. Ils traversèrent, au pied des collines, la zone où s'entassaient autrefois les modestes logis des ouvriers de la Société des Matériels de terrassement Diesel. Ces maisons avaient disparu et sur leur emplacement croissaient maintenant les arbres d'une jeune forêt. Canute longea le fleuve jusqu'à L'Ivory Club, dont les membres maintenaient toujours le caractère exclusif. Il s'embarqua, toujours avec Amanda, sur sa confortable vedette à vapeur à quatre couchettes et alla mouiller sur l'autre rive de l'Illinois, loin de toute trace de civilisation, pour regarder le soleil apparaître sur les collines.

L'aspect du fleuve était tout autre que celui que lui avait connu Canute aux matins de son enfance. La pureté de ses eaux permettait au regard de plonger très loin dans leur cristal et de distinguer, à la lueur du soleil levant, les poissons jusqu'à plusieurs mètres de profondeur.

Sa faune était redevenue ce qu'elle était lors de l'arrivée de l'homme blanc sur ses rives : Canute vit une belle truite de rivière, un brochet et un poisson-chat.

Il disposa ses leurres et, assis, contempla sur l'autre bord, vers le sud et l'ouest, l'endroit où se dressait la ville basse de Busiris – mais pour combien de temps encore ? Il y avait toujours là l'hôtel de ville, la prison et les bâtiments des diverses administrations – fédérales, État et ville. Mais ces immeubles ne dépassaient pas deux étages et disparaissaient derrière un écran de grands arbres. Les bâtiments élevés – celui de l'ancien palais de justice, de la compagnie d'Assurances sur la Vie de Busiris, de l'hôtel Champlain, des matériels de terrassement Diesel – avaient tous été jetés bas. Se rendre dans la ville basse, c'était maintenant passer d'un parc à un autre.

« Tu sais, Amanda, dit-il doucement, il y a encore des gens qui maudissent Clabb. Mais Clabb a sauvé le monde – et comment ! Si les choses avaient continué comme elles allaient, avec la population en constante expansion, la pollution croissante, la faillite de l'économie et de l'éducation, l'humanité serait retournée à la barbarie. Il se pourrait bien que Clabb ait un jour sa statue et figure en bonne place dans les livres d'histoire.

— Je me demande ce qu'il est devenu, dit-elle.

— Il aurait maintenant quatre-vingt-six ans, il est donc très possible qu'il soit mort. Mais s'il ne l'est pas, on devrait lui faire savoir qu'il a de fortes chances de se voir mis au rang des plus grands hommes – sinon au-dessus d'eux – par quelques personnes au moins et suivi de près par Lister.

— Je ne peux toujours pas lui pardonner de m'avoir empêchée d'avoir d'autres enfants.

— Dis-toi plutôt qu'il t'a sans doute empêchée d'avoir le cœur brisé et d'être rongée par l'amertume et la déception.

— Mes enfants m'auraient comblée d'amour et auraient été le soutien de mes vieux jours.

— Me dis donc pas de bêtises. Il y a longtemps, certainement, que tu serais morte, et tes enfants aussi. Ou alors, si vous étiez restés en vie, vous seriez maintenant soit entassés dans des taudis, soit contraints d'errer par toute la Terre à la recherche d'un endroit respirable. Tu n'aurais bénéficié d'aucun traitement gériatrique : tu ne serais plus qu'une vieille femme arthritique et édentée et non cette belle plante, en pleine santé, que l'on prendrait pour une jeune fille. »

Jackson était expert en l'art de rendre une femme heureuse.

Sur le chemin du retour, ils passèrent près d'une équipe de démolition en train d'abattre l'antique maison William, qui avait été construite cent dix ans plus tôt. Le docteur William et son épouse étaient morts à quelques jours d'intervalle. L'équipe de démolition se composait de plusieurs gros engins et d'un seul homme qui, assis dans un véhicule, devant son tableau de commandes, les dirigeait à distance. Du fond de son fauteuil, il regardait les machines coordonner leurs efforts.



## AVRIL, AN SOIXANTE-DIX

Il ne restait plus que cinq cent millions des quatre milliards d'hommes qui avaient peuplé la Terre soixante-dix ans plus tôt. Ils ne seraient plus, dans trente ans, que quelques millions, qui, cinq ans plus tard, se réduiraient à quelques douzaines.

On comptait par ailleurs treize millions d'êtres humains nés après la parution de la lettre de Clabb. Au cours des vingt dernières années, on avait cherché, par des moyens artificiels, à faire engendrer aux fertiles des jumeaux, des triplés, voire même des quintuplés. Mais cette coutume se perdait : pourquoi chercher à peupler le monde plus rapidement que la Nature ne le souhaitait ?

Busiris avait maintenant une population de trente-cinq mille habitants, dont aucun n'avait moins de soixante-dix ans. La ville était en voie d'extinction, et l'on pouvait prévoir qu'elle serait déserte dans cinq ans au plus tard. De plus en plus nombreux étaient ceux de ses citoyens qui avaient besoin de soins hospitaliers, alors que les « jeunes » devenaient incapables de s'occuper de leurs aînés, même avec l'aide des installations cybernétiques dont ils disposaient. Les ordinateurs eux-mêmes – surtout les ordinateurs, prétendaient certains – déclinaient. Leurs yeux et leurs membres électroniques connaissaient des défaillances et on manquait de techniciens et d'ingénieurs capables de les réparer. Il ne restait à Busiris que quelques-uns de ces spécialistes et il fallait de plus en plus souvent faire appel à des gens de l'extérieur pour répondre aux urgences.

Quand ils ne pouvaient plus s'en sortir, les gens âgés étaient transférés à Chicago, où le gouvernement – le plus jeune que l'on ait connu dans l'histoire du pays – avait édifié une métropole-hôpital, conçue elle-même pour disparaître bientôt. La ville-hôpital, quinze années plus tard, ne serait plus à son tour qu'une ville fantôme, et l'on n'avait pas encore décidé exactement ce que l'on ferait des spectres chargés d'ans qui hanteraient encore ses couloirs à ce moment-là. Sans doute, les déménagerait-on une fois de plus, ces nonagénaires, pour les installer, cette fois-ci, à Indianapolis. L'Illinois se retrouverait alors plus vide d'hommes encore qu'il ne l'était à l'époque où les Précolombiens l'habitaient. L'entretien des routes restait assuré par

des cybers, surveillés par une petite équipe de septuagénaires, supervisés eux-mêmes par des hommes d'âge moyen – des fertiles, enfants des fertiles.

Canute, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, se tenait dans un fauteuil cybernétique et regardait la TV avec les yeux qu'une banque d'organes lui avait donnés vingt ans plus tôt. Son système auditif, son cœur, comme de nombreux kilomètres de ses veines et artères, étaient en plastique. Son cerveau et son appareil circulatoire étaient depuis trois ans sous l'influence d'un agent chimique chargé d'en fragmenter les dépôts graisseux et de faciliter leur évacuation. Malgré l'aide de ces auxiliaires biologiques, Canute sentait qu'il allait maintenant mourir d'un instant à l'autre. Quelque chose s'était brisé, quelque part dans son corps.

Le président des U.S.N.A. parlait. Il n'avait que trente ans. Son visage et son crâne étaient complètement rasés, selon la mode adoptée par les jeunes gens depuis une vingtaine d'années. Il portait une chemise sans manches, de veloutine noire gansée d'or, et un kilt qui s'arrêtait au genou, sans rien d'autre. Le kilt était jaune canari, brodé de chevrons rouges, blancs, bleus. Et le président proposait – oui, c'était bien ça – que les U.S.N.A. adhèrent à la Fédération mondiale.

L'idée de cette Fédération mondiale avait été pour la première fois avancée par le président de la SIND Unie – Suède, Islande, Norvège, Danemark. Il avait proposé, et c'était à cette proposition qui se ralliait maintenant le président Windom, que les préclabbiens étant bientôt presque tous morts, les postclabbiens du monde entier émigrent tous, dans les vingt années à venir, pour aller habiter une mégapole que l'on édifierait près de Nice, en France. Ses citoyens prendraient comme nationalité unique celle de « Terriens » et adopteraient comme langue le loglan IV, dérivé de la langue synthétique mondiale créée au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. C'est à partir de cette mégapole, que l'on baptiserait Terra City, que la Fédération mondiale se développerait, et il n'y aurait jamais plus qu'une seule et unique nation sur la Terre. On créerait, certes, de nouvelles provinces, mais elles ne sortiraient pas du Commonwealth.

Les personnes âgées de toutes les nations seraient installées dans un ensemble gériatrique, à Terra City, aussitôt que cela serait matériellement possible.

Le président Windon ne s'attarda pas sur ce dernier chapitre : il n'avait pas envie de se mettre à dos les citoyens âgés, encore relativement nombreux pour l'instant. Ce qui sautait par contre aux yeux, c'était que la création de Terra City allait liquider définitivement le problème racial. Ce problème, d'ailleurs, avait déjà énormément

perdu de son acuité : on avait incité les fertiles à s'entrecroiser librement, et leurs enfants n'avaient fait qu'accélérer le mouvement.

De Windom lui-même, on aurait dit, en d'autres temps, qu'il s'agissait d'un Noir marié, à une Blanche. Rares étaient maintenant les personnes qui employaient encore de telles expressions. Les protagonistes de la Fédération mondiale prévoyaient l'avènement d'une race unique, celle de l'Homme, dont les ancêtres se recruteraient parmi toutes les races actuelles.

A l'exception des Amérindiens du Canada, se dit Canute, qui allaient sans doute refuser de rejoindre Terra City. Et d'ici bon nombre de générations, quand la race humaine, reprenant son expansion, aurait réoccupé l'Europe, l'Afrique, l'Asie, l'Amérique du Sud et l'Australie, qu'advierait-il de l'Amérique du Nord ? Cette terre appartiendrait à nouveau à l'homme rouge. Que se passerait-il alors ? Allait-on voir la civilisation des Terriens, très avancée et très cybernétisée, se heurter à la civilisation *barbare* et sylvestre des Amérindiens ? La guerre et la conquête, une fois de plus ? Ou bien l'homme aurait-il retenu la leçon ?

Était-ce bon signe que tous les jeunes de tous les pays paraissent à tel point étrangers à ceux de leurs ancêtres qui survivaient encore ? Le phénomène, certes, n'était pas sans précédent, mais jamais le fossé entre les générations, ce fossé d'incompréhension, n'avait été aussi large. Préclabbiens et postclabbiens ne parlaient absolument plus le même langage.

Le gouvernement du pays était passé, depuis longtemps déjà, aux mains des postclabbiens, et le geste de la génération du président Windom n'avait fait qu'élargir le fossé. Elle avait privé de leur droit de vote tous les citoyens étrangers à Nova City. Ils pouvaient encore élire leurs autorités locales et régionales, mais le gouvernement fédéral était désormais, et définitivement, soustrait à leur contrôle.

Windom avait déclaré, quatre ans plus tôt, que les personnes âgées ne comprenaient plus du tout les jeunes élevés et éduqués à Nova City, et c'est à la suite de cette déclaration qu'on les avait privées de leurs droits civiques. Nombreux avaient été les vieux que cette mesure avait littéralement rendus enragés, au point d'aller parler de révolution, mais ils durent alors se rendre compte que la structure même de leur économie d'abondance, hautement cybernétisée, les mettait à la merci de l'autorité centrale. Il suffisait à cette dernière d'appuyer sur un bouton pour couper le courant électrique dans tout le pays et réduire ainsi à l'immobilité tout ce qui était électromécanique. Les vieux, de toute façon, ne détenaient aucune arme et, pour dire les choses crûment, auraient été bien incapables de passer à l'action, vu leur

grand âge.

On affirmait que les citoyens de Nova City, ainsi que leurs équivalents partout dans le monde, échappaient presque totalement aux maladies mentales et aux névroses. Que leurs actes étaient toujours guidés par la raison. Qu'ils s'étaient affranchis de toutes les superstitions et préventions, qu'ils avaient même réussi à se libérer de cette jalousie sexuelle que l'homme avait toujours placée parmi les fondements de sa morale. Que leur société reposait sur l'idée que la totale liberté de chacun de ses membres contribuait à enrichir l'expérience et à favoriser le progrès de l'humanité – sans que soit exactement défini ce qu'il fallait entendre par là.

Somnolant à moitié dans son fauteuil, Canute se rendit vaguement compte que le président avait fini de parler depuis longtemps, et qu'après une comédie et un documentaire commençait maintenant une de ces nombreuses émissions que l'on consacrait à l'évocation nostalgique du passé. Il se trouvait que celle-ci concernait l'année 1990.

Canute prit une tablette de stimulant et se redressa pour la suivre. Les rétrospectives nostalgiques étaient bien plus drôles que les comédies. L'année 1990, pour autant que s'en souvînt Canute, n'avait rien eu qui incitât particulièrement à l'attendrissement, ni même qui pût laisser le moindre regret.

Deux minutes plus tard, au moment même où le commentaire commençait à le faire rire, l'émission fut soudainement interrompue.

Canute se redressa complètement dans son fauteuil. L'information que l'on donna fit cogner son cœur comme un marteau-pilon. On venait de tirer sur le président Windom et de l'abattre. Le meurtrier s'était donné la mort. Il s'agissait d'un ami intime du président, mais on avait récemment entendu dire que les deux hommes se trouvaient en opposition sur quelques points de la politique présidentielle, sur certaines nominations plus particulièrement. L'épouse de l'assassin avait accepté – contre le gré de son mari – un poste confidentiel à la Maison Blanche...

Canute se renfonça dans son fauteuil pour rire, d'un rire un peu grinçant. Voici qui restaurait sa conviction de l'inconséquence et de la faiblesse de la nature humaine. On n'aurait ni supermen ni utopie. On aurait toujours besoin d'hommes de sa trempe, solides au poste, mais capables de s'adapter au changement – d'hommes à qui il suffirait de faire égoïstement leur travail pour assurer le bon fonctionnement d'une société qui n'aurait rien d'utopique.

Un brin d'égoïsme ne faisait jamais de mal, comme il l'avait fait un

jour remarquer à Maria. Clabb avait oublié d'être égoïste le jour où il avait anéanti toute une génération – sans s'épargner, certainement. C'était par égoïsme que Lister s'était alors attelé, avec des hommes comme Jackson Canute, au sauvetage de ce qui restait. Le meurtre de Windom était également à ranger parmi les actes accomplis sans égoïsme, puisque le meurtrier l'avait payé de sa vie. Il y avait en ce moment même un homme quelque part, qui, pour se sauver lui-même, allait sauver aussi, et tout à fait incidemment, ses semblables de ce dernier désastre.

Jackson ferma les yeux. Quelle satisfaction pour lui, le toujours raisonnable, de savoir que l'homme restait plus que jamais capable de folie.

C'était la folie des autres qui faisait la force des gens équilibrés.

Jackson Canute se sentit tout à coup à la fois humain et invincible. Garde ton sang-froid, se dit-il, et il se pourrait peut-être qu'à l'heure même de la mort...

Traduit par CHARLES CANET.

*Seventy years of decpop.*

© Ph. J. Fariner, 1972.

© Éditions Opta, pour la traduction.

# DANS L'ÉTABLE

Piers Anthony

*Cette nouvelle est l'une des plus terribles et en même temps des plus sereinement logiques qu'ait produite un écrivain de science-fiction. Elle renoue subtilement avec une ancienne et jadis respectable tradition humaine que les aménités de la civilisation nous ont conduit à abandonner et même à trouver répugnante : le cannibalisme.*

L'ÉTABLE était énorme. Elle faisait penser, se dit Hitch, aux géantes rouges de la Nouvelle-Angleterre classique (à ne pas confondre avec les naines bleues de l'agriculture contemporaine) mais en différait d'une manière subtile. Les clôtures attenantes étaient là comme d'habitude, ainsi que le grenier, le séchoir à maïs, le silo rond et même une laiterie ordinaire à une extrémité. D'un côté, il y avait un hangar avec un gros tracteur et des machines agricoles et, de l'autre, il y avait de classiques meules de foin. Mais les courbes et les plans de la construction principale – un vrai fermier aurait probablement discerné cinquante différences majeures et mineures d'avec ce qui existait sur la Terre-Première.

Hitch, toutefois, n'était pas spécialiste en étables, de la T.-P. ou d'ailleurs ; c'était simplement un enquêteur intermondial viril et compétent qui avait reçu une formation de valet de ferme. Il savait traire une vache, remuer le fumier à la fourche, manipuler un pulvérisateur ou superviser le silotage du maïs – mais les nuances de l'architecture rurale le dépassaient.

Si banal que cela parût, c'était là le site de sa dangereuse mission inter-terres. La contre-terre n° 772, localisée grâce à un nouveau hasard heureux des probabilités d'ouverture et pour lui une enquête ordinaire sur une situation extraordinaire. Presque un millier de variantes de la Terre avaient été découvertes depuis tout juste dix ans que l'ouverture fonctionnait de façon satisfaisante, la plupart étaient très proches du type de la Terre-Première. Plusieurs avaient même le même président des États-Unis en exercice, ce qui provoquait des

dialogues assez curieux entre chefs d'État. Si, comme le prétendaient certains théoriciens, c'était un cas d'évolution parallèle des mondes, les parallèles étaient extrêmement voisins ; si c'était un cas de variation d'avec la Terre-Première (ou si la T.-P. était le dédoublement d'un des autres mondes – hypothèse hérétique !), la scission ou série de scissions s'était produite tout récemment.

Mais seule la Terre-Première avait mis au point l'ouverture ; seule la T.-P. pouvait envoyer ses ressortissants dans des variantes et les faire revenir entiers, sains et saufs. Elle revendiquait donc le titre de monde-souche, de fondatrice, et aucune des autres n'avait été en mesure de s'y opposer. Aucune – jusqu'à présent. Hitch s'efforçait de ne pas trop penser à l'époque où se rencontrerait une Terre plus avancée – une qui pourrait discuter. Ou résister.

A première vue, le n° 772 était semblable aux autres mondes qu'il avait visités au cours de précédentes missions, sauf sur un point. Il était arriéré. Il semblait avoir souffert de quelque cataclysme planétaire qui l'avait ramené à une trentaine d'années en arrière sur le plan technologique. L'impact d'une météorite géante, une période glaciaire récente – Hitch n'était pas fort en analyse historique ou géologique, mais il savait que quelque chose avait radicalement diminué sa vie animale et donc tout retardé jusqu'à ce que les humains s'adaptent.

Il n'y avait pas d'ours sur la 772, pas de chameaux, pas de chevaux, de moutons ou de chiens. Pas de chats ni de cochons. Peu de rongeurs. En fait, l'homme était à peu près le seul mammifère subsistant et des siècles s'écouleraient avant que la surpopulation lui cause des soucis. Peut-être un microbe venu de l'espace ou un dur coup de gelée ; Hitch ne le savait pas et s'en souciait peu. Son intérêt se concentrait sur le présent. Sa tâche était de découvrir comment il se faisait que l'élevage soit une entreprise aussi importante, prépondérante dans l'économie de ce monde. Il y avait des étables partout et l'exploitation du lait était l'industrie principale – pourtant il n'y avait pas de vaches ni de chèvres ni d'animaux domestiques similaires.

Voilà pourquoi il se trouvait à présent devant cette étable. A l'intérieur devait se trouver le secret de l'étrange prospérité du numéro 772.

Donc – un peu d'espionnage innocent, avant l'admission officielle au Commonwealth des variantes de la Terre-Première. La Terre-Première ne tenait pas à se fourrer dans une alliance avec une dictature répressive ou une société adonnée aux sacrifices humains ou tout autre bizarrerie. Chaque variante était indéniablement différente, de façon évidente ou subtile, et certaines étaient... bah ! peu importe

ce que disait Io, cela ne le concernait pas. Elle aimait lui faire des conférences sur les éléments théoriques des relations entre variantes, tout en évitant avec adresse la réalité des relations entre homme et femme après lesquelles il soupirait, lui. Depuis plusieurs mois qu'il la connaissait, il avait fini par souffrir d'une intense frustration.

A présent, il devait jouer le rôle d'un valet de ferme au nom de la sécurité et de la diplomatie de la Terre-Première. Belle sublimation sexuelle que cela promettait d'être ! Il pouvait contempler le fumier et rêver du visage de Iolanthe.

Il lança un coup de pied à une motte de terre et se mit en marche pour exécuter sa mission. Dommage que le premier inspecteur n'ait pas pris la peine de jeter un coup d'œil dans une étable. Mais les inspecteurs des mondes vierges avaient de notoriété publique la peur des armes à feu quand ils ne se montraient pas carrément lâches. Ils faisaient des incursions de quelques secondes, répétant l'opération dans divers endroits, puis remettaient leurs caméras et détecteurs automatiques au labo qui déchiffrait les résultats pendant qu'eux repartaient pour des vacances bien payées. Le boulot pénible était laissé aux enquêteurs de la seconde expédition comme Hitch.

Derrière l'étable, de longs parcs à bestiaux s'étendaient jusqu'aux méandres d'une rivière. Ce devait être là que le bétail paissait pendant la journée. Mais l'unique photographie de ce site avait évidemment été prise pendant une période de nettoyage puisqu'elle ne montrait que des êtres humains au lieu d'animaux. Une bourde typique de ces inspecteurs !

Non, il devait se montrer juste, même envers les gars chargés des premières enquêtes. Le travail était réellement périlleux, parce qu'il n'était pas possible de prévoir quelles menaces recélait une variante jamais explorée. Le gars risquait de débarquer dans un nuage d'ypérite ou pire encore, à moins que ce ne soit dans la gueule d'un carnosau, et de revenir sur la T.-P. à l'état de carcasse couverte de brûlures ou de sang. Il lui fallait se maintenir en vie assez longtemps pour que son matériel fonctionne convenablement, et le temps manquait pour fourrer son nez dans des machins comme les étables. L'emploi de matériel robot était proscrit en raison du danger qu'il tombe entre des mains ennemies. Le premier inspecteur de la 772 ne s'était probablement même pas rendu compte du manque d'animaux et il n'y aurait d'ailleurs pas attaché d'importance. Seule la minutieuse analyse du labo avait mis en évidence ce que ce monde-là avait de bizarre.

N'empêche, cette photo sortait de l'ordinaire. Peut-être s'agissait-il d'une partie de plaisir champêtre, parce qu'il y avait au premier plan une femme d'une merveilleuse nudité. Les fermiers de la 772 savaient



évidemment comment dépenser leur trop-plein d'énergie quand les foins étaient rentrés !

Quand lui serait rentré, il dépenserait son énergie – et cette fois la douce Io ne le ferait dévier du sujet que bien après ce qu'il sous-entendait.

Il était maintenant tout près de l'étable mais ne se hâtait pas. Sa mission pouvait se terminer subitement là-dedans et sa prudence naturelle le freinait.

Le transfert sur la 772 n'avait pas posé de problème. Un simple écartement du voile intermondial, une poussée de l'autre côté, et Hitch était dans la zone géographique identique d'une forme de réalité différente. Quand il en aurait fini ici, une pression selon un code donné sur le bouton encastré dans son crâne ferait apparaître en quelques secondes l'ouverture de récupération et il serait happé de l'autre côté. Il ne risquait rien aussi longtemps qu'il restait assez vigilant pour pressentir le danger avant ce délai de quelques secondes. Il avait simplement à mener son enquête et rassembler les faits sans éveiller de soupçons ou se quereller avec les naturels du pays. Il n'était pas autorisé à porter d'autre arme qu'un couteau ordinaire attaché à sa cheville, c'était la règle. Il l'approuvait ; imaginez les ennuis que pourrait provoquer la perte d'un simple assommeur...

Jusqu'à présent, les choses s'étaient déroulées avec une facilité trompeuse. Il avait été déposé dans une région boisée près d'une ville assez importante, si bien que son entrée n'avait ébaubi aucun passant. C'était un autre avantage supplémentaire de la première enquête : le repérage d'endroits convenant à une arrivée plus en douceur. Pas question qu'il se retrouve confondu avec le tronc d'un arbre !

Il s'était rendu dans cette ville et avait chapardé un journal. La langue de la 772 était la même que celle de la T.-P., du moins en Amérique, et il lut la page des petites annonces sans difficulté. Seuls quelques termes argotiques le déconcertèrent. Sous la rubrique *Offres d'emploi*, il y avait un certain nombre de demandes pour du personnel sachant s'occuper du bétail. C'était la raison de sa venue ici.

Pas de bovins ni de caprins ni d'équidés ni de porcins – de quoi diable se servaient-ils ?

Le gentleman-farmer devant qui il s'était présenté au point du jour n'avait même pas regardé ses fausses références. Hitch avait compté là-dessus ; l'aube est l'heure de presse dans une ferme, et une entreprise qui manque de main-d'œuvre ne peut guère se montrer difficile. « Excellent ! Nous avons besoin de quelqu'un d'expérimenté. Nous avons de beaux animaux ici, et nous tenons à les surveiller de

près. Nous nous efforçons de prendre bien soin de notre cheptel. »

Animaux, cheptel. Trayaient-ils des poules ou des tortues ici ? « Je dois dire, répliqua Hitch avec une timidité bien jouée, qu'il y a un petit bout de temps que je n'ai pas travaillé dans une ferme. J'ai voyagé à l'étranger. » Ceci pour prévenir les questions sur son accent qui ne ressemblait pas à celui de la 772. « Il me faudra probablement un jour ou deux pour m'y remettre, pour reprendre le courant, vous savez. Mais je ferai de mon mieux. » Il était là pour une heure ou deux, en tout cas.

« Je comprends. Je vais vous donner un plan de travail pour mon plus petit troupeau. Cinquante têtes et pas une qui ait mauvais caractère. Sauf peut-être Iota – mais elle est en chaleur. Elles deviennent en général nerveuses à ces périodes-là. Pas de quoi s'inquiéter. » Il prit un bloc et se mit à griffonner.

« Vous connaissez le nom de toutes vos bêtes ? » Hitch se moquait de cette question sans importance, mais aimait mieux que le fermier continue à parler.

L'autre s'y prêta volontiers, souriant avec orgueil tandis que son crayon courait. « Tous. Pas question de jouer les propriétaires absentéistes ici – je dirige ma ferme moi-même. Et je vous assure que toutes les vaches que je possède sont issues de champions. »

*Les vaches ?* Hitch soupçonna le laborantin auteur du rapport critique sur la 772 d'avoir lampé le liquide de développement. Pas de bovins, que vous dites ! A cause d'une satanée erreur d'employé, il avait été envoyé...

« Et si vous avez la moindre difficulté, vous n'avez qu'à venir me trouver, déclara le fermier en lui tendant le plan de travail qu'il avait inscrit noir sur blanc, et un petit manuel. Je vous aurais bien mis au courant moi-même mais j'ai de la paperasse en retard à liquider.

— Des difficultés ?

— Si une bête se blesse – quelquefois elles se heurtent aux stalles ou glissent. Ou s'il y a du matériel qui fonctionne mal...

— Ah ! bien sûr. » Oui, il voyait que le type était pressé. Le moment avait été bien choisi.

Cela s'était passé *trop* facilement. Maintenant, le nez expérimenté de Hitch flairait quelque chose de plus que l'odeur du fumier : la catastrophe. Ce sont les missions qui n'ont l'air de rien qui vous réservent le plus de mauvaises surprises.

Il jeta un coup d'œil au plan de travail avant d'entrer dans l'étable

indiquée. L'écriture était d'une étonnante élégance. 1. AFFOURAGEMENT 2. TRAITE 3. MISE AU PATURAGE 4. NETTOYAGE... et plusieurs lignes plus compactes au-dessous. Le livret était un manuel d'instructions détaillées à consulter en cas de besoin. Tout clair et net. Il y avait des vaches dans cette étable, quoi qu'en ait dit le rapport d'un type à moitié soûl, et il allait le vérifier dans un instant. Dans un tout petit instant.

Alors pourquoi avait-il donc une si vive prémonition qu'il allait à la catastrophe ?

Hitch haussa les épaules et entra. Une suffocante puanteur de latrines l'assaillit, mais évidemment c'était normal. Il n'y a rien comme une étable pour sentir l'étable. Son nez commença à s'y accoutumer presque aussitôt, en dépit du fait que l'odeur ne ressemblait pas à celle de la ferme où il avait suivi son stage de formation. Il cessa – presque – d'y prêter attention.

Il s'arrêta dès la porte franchie pour laisser ses autres sens s'adapter à la pénombre et au bruissement de l'intérieur odoriférant. Il se trouvait devant une sorte d'allée qui s'enfonçait dans l'étable, avec des stalles de chaque côté. Au-dessus des longues mangeoires pointait une double rangée de têtes sortant d'entre les lattes rembourrées des compartiments individuels. Elles se tournèrent vers lui dans un geste d'attente à son arrivée, en émettant de doux murmures presque humains d'anticipation. Ce matin, le troupeau avait faim, naturellement ; l'heure était déjà avancée.

Tout au bout, en face de lui, se trouvait l'entrée de la « laiterie » – un emplacement séparé de l'étable par les deux battants d'une porte hermétiquement fermée. Des petits couloirs s'ouvraient à sa droite et à sa gauche, figurant la barre d'un T au milieu de laquelle il se tenait. L'allée de gauche contenait des sacs d'aliments ; l'autre...

Hitch cligna des paupières pour s'éclaircir la vue. Pendant un instant, quand il avait examiné cette allée sur la droite, il aurait juré avoir vu dans une stalle une magnifique femme aux cheveux noirs qui le dévisageait – une femme nue. Une femme ressemblant beaucoup à Iolanthe – à cela près qu'il n'avait jamais aperçu même le temps d'un éclair Io en état de nudité.

Ridicule ; un coup d'œil plus attentif ne lui fit rien, découvrir là-bas. Son subconscient lui jouait des tours, donnait un peu de piquant à une mission assommante.

Il se força à regarder droit devant lui. L'épisode, si fugitif et imaginaire qu'il eût été, l'avait secoué et maintenant c'était presque comme s'il était pris de trac devant ce public d'animaux.

Comme ses yeux achevaient de s'adapter, Hitch sentit la stupeur le paralyser. Ce n'étaient pas des museaux bovins ou caprins qui l'accueillaient ; c'étaient des têtes humaines. Les traits agréables et les chevelures lisses de jeunes femmes en bonne santé. Chacune était debout dans sa stalle, nue, les mains agrippées aux barreaux puisqu'il n'y avait d'espace que pour passer la tête. Des blondes, des brunes, des rousses ; grandes, petites, voluptueuses – tous les types étaient représentés. Ce groupe, habillé, n'aurait déparé aucune assemblée joyeuse de la Terre-Première.

A deux détails près. Leur poitrine, pour commencer. Les seins étaient énormes et tombants, dans certains cas ils pendaient jusqu'à la taille, et d'une ampleur proportionnelle. Hitch était sûr qu'aucun soutien-gorge normal ne pourrait contenir ces melons. Ils échappaient à toute correction esthétique. Il aurait fallu un chirurgien esthétique sadique de nature pour seulement essayer.

Deuxièmement, l'expression des femmes. Elle avait le vide et le souriant de l'idiotie.

Des laitières...

Sans savoir pourquoi, il eut soudain la vision d'une ruche, du va-et-vient bourdonnant des abeilles ouvrières.

Il en avait vu assez. Sa main se leva vers l'emplacement de son crâne où les cheveux couvraient le bouton d'appel – et s'immobilisa comme son œil se posait sur la plus proche paire de mamelles. Bien sûr, il avait la clef de l'énigme ; bien sûr, cette variante n'était pas digne d'entrer dans la confédération. Vraisemblablement, son rapport déclencherait une opération de police planétaire, car l'élevage cynique d'êtres humains était intolérable. Toutefois...

Les extrémités semblables à des pis palpaient légèrement au rythme de la respiration de la jeune femme, incroyablement pleines. Il était partagé entre l'attraction et la répulsion, tandis que l'élément intellectuel luttait en lui pour maîtriser le physique. Mettre la main sur une de ces...

S'il partait maintenant... qui nourrirait les vaches affamées ?

Son rapport pouvait attendre une demi-heure. Il lui faudrait plus longtemps que ça pour retourner au quartier général, même après l'utilisation de l'ouverture. Il avait encore le temps.

Hitch ouvrit le manuel d'instruction et lu le paragraphe sur l'affouragement. L'eau ne posait pas de problème, apprit-il ; une canalisation l'amenait dans chaque cellule et elle était à disposition. Mais il fallait distribuer les aliments dans les mangeoires.

Il retourna dans le coin formant réserve et chargea sur un chariot un sac de biscuits enrichis. Il poussa le chariot dans l'allée principale et se servit de la « main » en métal toute propre pour servir deux livres à chacune. Les jeunes femmes passèrent avec empressement les bras entre les barreaux pour saisir les morceaux, les prenant à pleines paumes sans utiliser le pouce, et mâchant avec appétit les biscuits noirs. Hitch remarqua qu'elles avaient toutes de fortes dents blanches, mais fut incapable de comprendre pourquoi elles n'utilisaient pas leurs pouces et leurs autres doigts comme... comme des pouces et des doigts. Pourquoi agissaient-elles volontairement avec cette maladresse ?

Oui, c'étaient des animaux en pleine santé... et rien de plus.

Il dut retourner deux fois chercher des sacs, évitant de regarder dans le couloir de droite – vide ? – de peur que son imagination ne recommence à lui jouer des tours. Il avait l'impression qu'il se montrait trop généreux dans sa distribution, mais finalement le petit déjeuner fut servi. Il recula et observa le festin.

Les premières avaient déjà fini, et deux d'entre elles étaient accroupies dans le coin de leur stalle, les fonctions de leurs intestins manifestement stimulées par les parties non digestibles des aliments. Sa présence ne semblait pas les gêner dans l'accomplissement de cet acte intime, pas plus que la présence du fermier ne gêne une vache qui se décharge de sa bouse. Et ces vaches avaient bien l'air satisfaites. Avaient-elles toutes été lobotomisées ? Il n'avait pas remarqué de cicatrices...

Il goûta machinalement un biscuit. C'était dur mais pas fibreux et la saveur en était étonnamment riche. D'après l'étiquette, pratiquement toutes les vitamines et les minéraux nécessaires à la santé animale et à la production d'un lait crémeux étaient contenus dedans. Seuls manquaient les éléments qui abondent dans le feuillage des pâturages. A rouler la masse sur sa langue, il le crut volontiers. Il se demanda quel genre de pré était à la disposition d'êtres comme ça ; elles ne mangeaient sûrement pas d'herbe ni de feuilles. Y avait-il des légumes et des fruits là-bas au milieu des lichesses de sel ?

Maintenant, il avait nourri le troupeau. Les vaches ne souffriraient pas s'il les abandonnait, puisque le changement d'équipe interviendrait avant qu'elles soient de nouveau vraiment affamées. Il n'avait aucune raison de s'attarder plus longtemps. Il pouvait actionner le signal et...

De nouveau, sa main s'arrêta avant de toucher le bouchon. Ces tétins oscillant comme des bouchons sur l'eau lui avaient rappelé la

seconde tâche de son programme : la traite. Il savait que les vraies vaches souffrent si elles ne sont pas traites à temps. Ces... pis semblaient déjà pleins à éclater.

Nom d'un pipe, il n'avait pas renoncé à toute humanité quand il avait obtenu sa licence d'inspecteur ! Le rapport pouvait attendre.

Et, insinua malicieusement une petite voix, il y avait cette vision dans le box du couloir en barre de T. Rien ne s'opposait à ce qu'il y ait bien une femme nue là-bas, c'est évident. Une qui n'avait pas l'allure de ces vaches aux pis pendants. Une – de type virginal... ressemblant à Iolanthe.

Voilà la vraie raison qui l'empêchait de presser tout de suite le bouton. Il était incapable de partir avant d'avoir rassemblé le courage lui permettant d'inspecter cette stalle de près.

Il étudia le manuel, heureux pour le moment de revenir au travail à faire. Apparemment, il y avait six trayeuses pour cette aile : des appareils suceurs avec des récepteurs coniques adhérant par dépression. Il ouvrit la salle de traite, roula une machine jusqu'au premier poste et la brancha. Elle se mit à bourdonner.

Il hésita avant de passer à la seconde phase de l'opération, mais les instructions étaient claires et il se dit qu'un travail est un travail. La tâche à accomplir, il était obligé de le reconnaître, sortait de l'ordinaire mais n'était pas tout à fait désagréable. Il déverrouilla la première barrière – tout le devant de la stalle s'ouvrit – et approcha prudemment de son occupante, le harnais de traite à la main.

C'était une grande brune, à la hanche et à la chevelure aussi généreuses que ce qui sautait aux yeux. A la surprise de Hitch, elle attendit docilement pendant qu'il attachait le harnais – des courroies de fibre autour du cou, de la taille et du buste juste au-dessous des bras, avec des bandes croisées dans le dos et entre les seins. La dernière fut difficile à ajuster parce que les mamelles pendaient l'une contre l'autre comme des outres de vin pleines (l'image n'était pas contemporaine, c'est vrai ; rien de plus approprié ne se présentait) mais il réussit à la mettre en place en l'insérant avec un mouvement de scie. Le tout avait pour but d'empêcher la vache de sauter à bas du poste de traite ou de s'écarter trop de la trayeuse, bien que le harnais, de l'avis de Hitch, n'eût guère pu résister à une secousse assez forte. Ces bêtes étaient bien dressées et ne requéraient que d'être guidées avec douceur. Il l'espérait.

Il eut involontairement la vision de la vache galopant dans l'étable en meuglant tandis qu'il essayait vainement de freiner sa course en se cramponnant à une protubérance rendue glissante par le lait. Non !

Il boucla la courroie et la conduisit au poste de traite. C'était une rampe matelassée avec un évidement au centre pour la masse de la trayeuse et des crochets pour les extrémités du harnais. La jeune femme monta dessus sans qu'il lui ait rien dit et se plaça les deux mains jointures en dessous à l'avant et les genoux à l'arrière, de sorte qu'elle se trouvait à cheval au-dessus de la machine. Ses seins s'allongèrent démesurément, ils descendaient juste au-dessous de ses coudes. Les bouts de sein étaient énormes, et Hitch remarqua des mouchetures blanches dessus, comme si le seul poids du lait faisait gicler les premières gouttes.

Il leva un des suceurs et le posa sur son sein droit. L'appareil était prévu pour recevoir l'énorme tétin en son centre, avec un joint circulaire spécial en caoutchouc flexible. Le cône extérieur adhérait par succion, son périmètre légèrement humide rendant la jonction parfaite. Hitch fixa le sucur gauche, tourna le cadran sur TRAITE et recula pour surveiller l'opération.

Les cônes d'aspiration ne recouvraient que la partie la plus basse du sein, alors qu'ils auraient englouti l'architecture d'une femme normale. Ils semblaient efficaces, néanmoins ; l'appareil produisait des mouvements de succion qui extraient le liquide proprement avec rapidité. Il en voyait le flux blanc passer dans le tube transparent et l'entendait gicler sur le fond du seau couvert tandis que les seins tressautaient sous l'effet du vide qui le remplaçait. Une-deux ! Une-deux ! Le rythme était envoûtant, la blancheur coulant en cadence évoquait une interminable éjaculation séminale.

Ce n'est que du lait ! se rappela-t-il. Mais, automatiquement, ses zones érogènes réagissaient.

La jeune femme mastiquait un morceau de biscuit sec qu'elle avait gardé dans sa joue, à la façon d'un bol alimentaire, et attendait avec un demi-sourire. Elle était habituée à ceci et contente d'être débarrassée de l'accumulation de la nuit.

Plus que quarante-neuf ! Il la laissa là et se dirigea vers la suivante avec une assurance considérablement augmentée. Les vaches sont des vaches, après tout, quel que soit leur aspect physique.

Quand il eut occupé les six postes de traite, la première vache en avait fini. Il détacha la brune dont la poitrine était à présent lamentablement flasque, la mena à la porte qui était à l'autre extrémité de la salle de traite et enleva le harnais. La courroie centrale de devant se dégagait d'entre des rubans de chair pendillants. Combien avait-elle donné ? Un litre ? Près de quatre ? Il n'avait aucune idée des normes habituelles, mais supposa quelle était une bonne laitière. Elle

sortit en gambadant avec un joyeux frémissement de fesses, sa chevelure flottant au vent. Vue de ce côté, une femme splendide.

Avant de refermer la porte, il remarqua dans la cour de grands tas de pommes, de carottes et de ce qui ressemblait à des cacahuètes non épluchées. La jeune femme était déjà en train de les éparpiller, n'ayant pas encore assez faim pour faire autre chose que de jouer avec la nourriture. Et il y avait bien des lichesses de sel, en bas près du ruisseau.

L'heure qui suivit fut mouvementée. Une fois pris le tour de main, il lui suffit de trente secondes pour amener chaque vache et fixer la trayeuse, puis de quinze secondes environ pour la libérer une fois la traite finie. Mais il fallait plus de temps pour celles qui se trouvaient les plus éloignées de la salle de traite et toutes les cinq vaches il était obligé de remplacer le pesant seau de chaque appareil. En conséquence, il devait s'activer sans arrêt et l'attention qu'il accordait à chacune devint très superficielle. S'occuper d'une laiterie est un rude travail !

La sueur lui coulait le long du nez quand il déposa le dernier seau fermé sur le tapis roulant conduisant à la partie de l'étable où le lait était industrialisé et plaça les tuyaux et cônes de succion dans la laveuse-stérilisatrice automatique. La traite était faite, le troupeau mis au pâturage – la dernière fois qu'il avait regardé, elles chahutaient au milieu des épluchures de cacahuètes et s'ébattaient avec force éclaboussures dans l'eau peu profonde du ruisseau – et il pouvait rentrer la conscience tranquille. Que le propriétaire garde donc avec les compliments de la Terre-Première ce que Hitch avait gagné jusqu'à présent comme salaire. Le type aurait besoin de toutes ses ressources quand commencerait l'opération de police de la T.-P !

Qui cherchait-il à trouver ? Il n'était pas près de faire le voyage de retour sur la Terre-Première, loin de là. Il avait encore ce box à examiner. S'il y avait une femme là et si elle ressemblait à Iolanthe – eh bien, ce monde-ci était une variante. Beaucoup, sinon même la plupart de ses habitants avaient des chances d'être identiques ou du moins très semblables à ceux de la Terre. *Il pouvait y avoir une Iolanthe ici !*

Peut-être plus accessible que la sienne...

Il repoussa à nouveau de son esprit cette pensée, peu soucieux d'en envisager d'un seul coup toutes les ramifications. D'ailleurs, il avait d'excellentes raisons, découlant de sa mission, de rester ici plus longtemps. D'abord ces laitières étaient pratiquement dépourvues d'intelligence, c'était visible, rendues telles par des moyens qu'il ne connaissait pas. Mais elles ne pouvaient pas produire autant de lait



sans avoir été d'abord accouplées. Cela impliquait qu'elles avaient vêlé, et pas depuis très longtemps – qu'était-il arrivé aux petits ?

Son rapport ne serait pas complet sans ce renseignement, bien sûr. Cette situation était trop scandaleuse pour qu'on l'étudie superficiellement. Il en était presque venu à penser à des êtres humains comme à des animaux pendant le coup de feu de la traite, mais ce n'en était naturellement pas. Cette étable représentait la plus sérieuse atteinte aux droits de l'humanité jamais découverte dans les variantes de la Terre et elles ne se pratiquait même pas au nom de la guerre ou du racisme. C'étaient des animaux de race blanche – des *femmes* ! se reprit-il avec colère. Dans ce monde, jusqu'où allait l'aliénation complète de la liberté ? Y avait-il des vaches noires ou asiatiques, d'autres races étaient-elles utilisées pour le travail de force, les distractions ou... la viande ?

Il lui fallait en savoir bien davantage, mais il ne pouvait se mettre à explorer le reste de l'étable sans motif plausible. Cela n'attirerait que trop vite l'attention sur lui. Et il *ne voulait pas* inspecter l'aile droite... pour le moment. Il lui fallait continuer à accomplir sa tâche comme si de rien n'était – et ouvrir grands l'œil et l'oreille jusqu'à ce qu'il sache tout.

Son programme prévoyait ensuite le nettoyage. Il lut le manuel et découvrit que ce n'était pas aussi désagréable que ç'aurait pu l'être. Les jeunes femmes étaient propres de nature et déposaient leurs déchets intestinaux dans la cuvette d'aisance aménagée dans un coin de chaque stalle. Il n'avait qu'à mettre en marche la pompe à fumier et actionner la chasse d'eau pour faire descendre chaque résidu dans son tuyau, en s'assurant qu'aucune installation n'était bouchée. Les orifices ne sentaient pas la rose, mais aucune manipulation directe n'était requise.

En principe, toutefois, il était censé vérifier d'abord que les selles étaient bien formées et de la couleur, de la consistance et de l'odeur adéquates, puisque la non-conformité était un signe avant-coureur de maladie. En cas de doute, il devait aussi effectuer des sondages pour constater s'il y avait des vers ou des caillots sanguins avant de faire évacuer les matières en question. Un récipient et une fourche spéciaux étaient réservés à cet usage. Néanmoins, il passa outre à cette instruction et fit marcher la chasse de chaque fosse sans regarder ni humer l'odeur de près. Il y a des limites.

« Mon devoir s'arrête où mon nez commence », marmotta-t-il.

Il termina sa tournée de nettoyage et se trouva ainsi ne plus pouvoir éluder le problème de la barre du T. Maintenant que l'étable

principale était vide, il entendait des bruits provenant de cette aile. Elle était occupée ! Il jeta un coup d'œil anxieux sur son emploi du temps. Les faits étaient là, évidents à partir du moment où il acceptait d'ouvrir les yeux. Les occupantes de cette section étaient des cas spéciaux : des sujets dont il fallait prendre soin après avoir achevé les tâches courantes.

Il s'arma de tout son courage et se dirigea vers l'aile. Peut-être y avait-il là une Iolanthe – une version stupide.

A son soulagement et son regret, le premier box contenait une vache malade. Elle était étendue sur une paillasse le long de la paroi du box, une blonde sculpturale dont les mamelles avaient diminué jusqu'à n'être seulement que de dimensions voluptueuses. Il savait qu'elles avaient rétréci parce qu'elles portaient des traces de distension indiquant leur taille précédente. N'empêche qu'à l'heure présente son tour de poitrine aurait encore été trop grand pour un mètre de couturière de la T.-P.

Une note indiquait qu'elle devait être traitée à la main, pour ne pas contaminer le matériel (même avec la stérilisation ? Que de chichis, que de chichis !) et le lait jeté. On attendrait que son lait soit tari et qu'elle soit complètement remise pour la faire saillir de nouveau. Il fallait prendre sa température pour s'assurer que sa fièvre n'avait pas augmenté. Son nom était Flora.

Il n'avait pas prêté attention aux noms jusqu'à présent, bien qu'ils aient été inscrits sur la barre transversale de chaque porte. Son ignorance avait facilité l'impersonnalité et émoussé l'horreur de cette étable monstrueuse. Maintenant...

Hitch regarda entre les barreaux et envisagea les données de ce nouveau problème. La traire à la main ? Prendre sa température ? » Cela impliquait des contacts plus intimes que jusqu'alors. Il piocha le manuel. Oui, les explications sur la manière de procéder y étaient...

Bon, une chose à la fois. Il entra dans le box avec un petit seau sans couvercle. « Debout, Flora », dit-il rondement. Elle le regarda avec un semblant d'intelligence troublant mais illusoire et ne bougea pas le torse. Au diable l'humanisation produite par la connaissance de son nom ! Il était incapable à présent de continuer à la considérer comme un animal.

« Flora, il faut que je vous traie », expliqua-t-il. L'anomalie du fait le frappa de nouveau et il se demanda s'il ne devrait pas quitter ce monde sans tarder.

Non, pas encore. Il n'aurait plus de paix s'il partait sans vérifier cette vision de Io.

Flora continua à rester couchée sur le côté, une jambe relevée. Ses cheveux retombaient sur son visage et bouclaient sur un de ses bras étendus, et il remarqua qu'ils s'accordaient à la perfection comme couleur avec sa région pubienne.

Il consulta de nouveau le manuel. « Pour traire à la main une vache couchée... » commençaient les instructions. Rien ne vaut un manuel complet !

Il cala le seau sous le tétin supérieur et prit le sein de Flora à deux mains. Ce contact déclencha en lui immédiatement une érection, en dépit de tout ce qu'il avait vu au cours de la traite en série. Il avait été anesthésié sur le plan visuel, apparemment, mais pas sur le plan du toucher ; ou peut-être cela provenait-il du fait qu'il s'agissait ici d'un vrai sein d'après ses définitions au lieu d'une espèce de pis, malgré les marques de distension. Ou peut-être était-ce simplement l'effet du nom. Avait-il connu des blondes appelées Flora ?

Y avait-il une vache aux yeux noirs appelée Iolanthe ?

Dans le cadre de ses attributions...

Il entoura de ses doigts le bout du sein et serra. Rien ne se produisit. Il recommença, avec plus de fermeté, et parvint à produire un filet transparent. On traie une vache-bovine en obturant par serrage le haut du trayon et en appliquant une pression moins accentuée avec le reste de la main de façon que le lait n'ait qu'une seule sortie, mais le sein humain a une structure différente. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois avant d'aboutir à un résultat substantiel et il avait peur de la faire souffrir, mais Flora ne bougea ni ne réagit d'aucune manière. Une fois, il remonta trop et craignit d'avoir meurtri une des glandes internes, mais elle se borna à le regarder avec de tristes yeux gris.

Il s'y prenait gauchement et salement, mais il réussit à mettre une trentaine de centilitres dans le seau et probablement un peu plus sur eux deux et le sol. Aucune importance ; le but était de soulager le gonflement et non d'extraire jusqu'à la dernière goutte tentante. *Pourquoi ne pas simplement poser ma bouche dessus pour le sucer ?* fut la pensée perverse qui lui traversa l'esprit. *Qui le saurait ?* Mais il se rappela que le lait était présumé mauvais.

Il versa le liquide péniblement conquis dans la cuvette d'écoulement, manœuvra la chasse et s'attaqua à l'autre sein.

« Qu'est-ce qu'on vous a fait ? questionna-t-il machinalement tout en travaillant. Qu'est-ce qui vous rend toutes – pardonnez-moi l'expression – aussi stupides ? Aucune femme sur ma planète ne tolérerait ce que je vous fais maintenant. Mais tout en disant cela, il se

sentait moins affirmatif ; il y en avait probablement qui...

Flora ouvrit la bouche et il crut pendant une seconde horrifiante qu'elle allait répondre, mais seul un bâillement fut émis. Sa langue avait quelque chose de bizarre.

A présent, il devait lui prendre sa température. Le manuel l'avertissait d'introduire le thermomètre par la voie rectale, parce que l'animal normal à tendance à mordre tout ce qui est placé dans sa bouche. Comme s'il n'en avait pas déjà assez fait ! Il avait accompli un certain nombre de trucs peu ordinaires dans son métier d'enquêteur intermondial, mais celui-ci dépassait tout.

Cependant, elle était malade, ou l'avait été, et ne pas s'occuper de sa température serait de la négligence. C'était de la négligence aussi d'avoir omis l'inspection des matières fécales, se dit-il, mais à présent c'était différent en quelque sorte. Plus... personnel.

« Allez, retournez-vous, Flora, dit-il. Je ne peux pas arriver jusqu'à vous sous cet angle. » Il ouvrit la boîte de fournitures clouée sur une poutre et trouva le thermomètre : un tube de plastique arrondi d'environ douze millimètres de diamètre, de vingt centimètres de long, avec une poignée et une graduation au bout. Bref, le genre d'instrument primitif dont on se sert pour un animal – un malade qui risque de bouger pendant l'intromission. Une boule de graisse jaunâtre lubrifiait l'extrémité à enfoncer.

Comme Flora ne réagissait toujours pas, il déposa avec précaution le thermomètre dans la mangeoire et essaya de la retourner lui-même. Il la saisit à bras le corps et la souleva. Sa taille mince suivit le mouvement et sa jambe bien en chair s'allongea à l'horizontale, mais ce fut tout. Elle était trop lourde pour être déplacée sans qu'elle participe au mouvement. Il la reposa, la laissant reposer à plat ventre sur la paille. Cela devrait aller comme ça. Du moins la cible était-elle accessible au lieu d'être orientée en direction du mur.

Il reprit le thermomètre et s'accroupit à côté d'elle. Avec les doigts de sa main libre, il écarta les fesses charnues à la recherche de l'anus. Cela ne donna pas grand-chose ; la croupe était généreuse et sa position en resserrait les monts l'un contre l'autre. Il parvint seulement à modifier la configuration de la crevasse. Il pouvait probablement rendre l'endroit visible en se servant de ses deux mains, mais alors il ne serait pas en mesure d'introduire le thermomètre. Finalement, il aplatit une fesse avec la main gauche et guida de la droite le bout de l'instrument le long de la fente, en laissant une traînée de graisse semblable à de la bave de limace. Quand il jugea avoir atteint le bon endroit, il poussa, espérant que l'inclinaison était correcte.

Il y eut de la résistance, Flora se tortilla et la pointe arrondie tressauta et s'enfonça. Il fut surpris de l'aisance avec laquelle elle pénétrait après les difficultés rencontrées. Il laissa le tube s'incliner jusqu'à un angle de 90° environ puis le poussa jusqu'à ce qu'il estimât la pointe à cinq centimètres au-delà du sphincter. Il rectifia sa tenue et se mit en devoir d'attendre les deux minutes prescrites.

Bon dieu, pensa-t-il pendant cette attente. Qu'est-ce qu'il fabriquait dans cette étable avec une femme nue plantureuse allongée de tout son long, lui-même à califourchon sur ses cuisses, une main moite sur sa croupe, en train de lui enfoncer une baguette dans le rectum ? Son propre membre était raidi au point d'être douloureux.

*T'avoir comme ça, lo – ton petit cul chaste, délicat, aseptique...*

Les secondes s'étiraient, incroyablement longues. Il se demanda si sa montre ne s'était pas arrêtée, mais il l'entendit qui faisait tic-tac. Qu'est-ce qu'il raconterait aux copains la prochaine fois qu'ils se retrouveraient dans une de leurs réunions entre hommes après les missions (l'émission ?) ? Qu'il avait trait les vaches ? Ils ne voudraient pas croire la vérité. La vérité était une paire de fesses charnues et une sensation de malaise.

Le temps finit tout de même par être presque écoulé et il commença à extraire le thermomètre. C'est alors qu'elle bougea de nouveau, peut-être par réaction au retrait, se relevant sur les genoux sans déplacer la tête. Il dut suivre précipitamment le mouvement pour empêcher le tube de s'enfoncer avec trop de brutalité à l'intérieur, et faillit perdre l'équilibre. Mais cette nouvelle position écarta les fesses et lui révéla le réel point d'entrée du thermomètre.

Pas l'anus. Bah ! cela ne faisait probablement pas de différence. La température ne devait pas varier tellement entre deux ouvertures voisines. Il retira avec précaution la longueur de plastique et examina l'index. Il avait atteint exactement la marque « normale ».

« Flora, vous allez mieux, annonça-t-il de son ton le plus médecin de famille, en détournant le regard de la vision fascinante qui lui était présentée. Vous aurez retrouvé votre entrain d'ici peu. »

Peut-être était-ce ce ton faussement assuré. Elle se retourna complètement, la marque de la paillassette imprimée sur ses seins, et sourit. Il battit en retraite dans le couloir et mesura une livre des biscuits spéciaux pour animaux malades. L'épreuve avait été rude, pour plus de raisons qu'il n'avait envie d'y penser.

Le box suivant allait lui offrir une épreuve pire. C'était celui dans lequel il avait vu... la jeune fille. Celui qu'il avait évité jusqu'à présent. Celui qui le retenait enchaîné à ce monde.

*Il y avait peut-être une Iolanthe là.*

Il étudia les instructions avant de se risquer. Cette vache était en chaleur et devait être menée au taureau pour la saillie. Le manuel, il le découvrit, comportait un plan du rez-de-chaussée de l'étable, si bien qu'il savait où la conduire. « Il est important d'assister à la copulation, déclarait gravement le manuel, et de noter avec précision l'instant de l'accouplement afin de pouvoir espacer convenablement le service du taureau. »

Hitch fit le dernier pas et regarda à l'intérieur, le sang battant dans ses veines. Ce n'était pas Iolanthe.

La bulle explosa comme ça. Bien sûr que ce n'était pas Io. Il avait vu une femme aux cheveux noirs dans un éclairage médiocre, son esprit était préoccupé par la femme brune qu'il connaissait dans son pays, et la similitude de nom – son membre raidi avait épinglé l'image au désir.

Celle-ci était une génisse – pour autant qu'on puisse lui appliquer le terme. Selon les normes humaines, environ seize ans et n'ayant encore jamais procréé. Ses seins étaient menus et fermes, ses hanches minces mais bien formées, ses mouvements vifs. Elle faisait nerveusement les cent pas dans le box, en émettant de légers cris aigus d'impatience. Sa chevelure brillante fouetta l'air, s'enroula autour de son buste quand elle se retourna. Même sans être Iolanthe, elle était un spécimen d'une séduction frappante selon ses critères à lui, peut-être à cause de son ardeur. Les autres étaient, en comparaison, des vaches...

Une femme en chaleur exerce un attrait sensuel, naturellement. C'est pour ça que l'état est prévu. Pour l'accouplement.

Son nom, bien sûr, était Iota. Le fermier l'avait mentionné spécialement, et Hitch avait fait le lien, du moins inconsciemment, dès qu'il l'avait aperçue. « Allons, Iota. C'est l'heure d'une expérience que tu n'es pas près d'oublier », dit-il.

Elle se retourna brusquement vers lui, avec comme un flamboiement dans ses yeux noirs. Puis, d'un bond, elle vint se coller à la barrière, ses jeunes mamelles hautes pointant comme deux cônes entre les lattes. Sa respiration était rapide quand elle tendit le bras vers lui. Se pouvait-il qu'elle, qu'elle soit...

*Une plus jeune édition de Iolanthe ?*

Certains parallèles intermondiaux étaient exacts, d'autres non. Iolanthe, Iota – toutes les deux Io, comme si elles étaient sœurs ou plus que sœurs. Iolanthe aurait pu être comme cela à seize ans.

Ridicule ! Ce n'était qu'un phénomène mental, quelque chose en

rapport avec son désir. Un millier, un million de femmes avaient la même apparence à cet âge.

Il avait une tâche à accomplir. Il l'accomplirait.

« Du calme, ma fille. Reculez, que je puisse ouvrir la barrière. Vous et moi allons au box du taureau. »

Comme en réponse, elle se rejeta en arrière et l'observa avec attention depuis le côté opposé de la stalle. Il détacha la barrière – bizarre que ces femmes soient toutes si abruties qu'elles ne sachent pas manœuvrer ces fermetures primitives, même après l'avoir vu faire cent fois – et entra avec le licol.

Elle fut aussitôt sur lui, son corps souple pressé contre le sien, les bras serrés autour de sa poitrine, le pelvis tressautant contre son enfourchure dans un mouvement éloquent. Elle était en chaleur, pas d'erreur – et elle le prenait pour le taureau !

Et il fut tenté, car les mouvements de la jeune femme provoquaient une stimulation physique très spécifique. Des événements récents avaient rendu plus aiguë sa perception de sa propre masculinité, pour parler par euphémisme. Quelle différence » cela ferait-il, pour le propriétaire, *qui* la féconderait ? Tout ce qu'on voulait c'était le lait qu'elle fournirait. Et ce système infâme serait liquidé quand les soldats de la Terre-Première – pardon, les représentants de l'ordre et de la loi – viendraient. Il y avait des chances qu'elle ne devienne jamais une laitière.

Il la regarda dans les yeux et y lut le désir à l'état pur. Jamais il n'avait perçu un désir si évident chez une femme. Elle n'avait pas de cerveau, seulement un sexe affamé.

Elle était, finalement un animal, pas un être humain. La fornication avec elle équivaldrait à de la bestialité et l'idée le dégoûtait alors même que son membre palpitait en réponse à la pression ardente de sa vulve.

« Écarte-toi ! » cria-t-il en la repoussant avec rudesse. Bon Dieu ! Ils avaient même réduit les femmes au cycle animal au lieu de la périodicité humaine. Pour contrôler la production du lait, évidemment, et empêcher la nervosité à des périodes inopportunes. De cette façon, pas de vague à l'âme en l'absence de compagnie masculine, sauf durant ces quelques jours où la sexualité réprimée pendant un an ou plus se donne libre cours.

Elle était blottie contre la paroi, les larmes aux yeux. Il vit que ses émotions étaient humaines si son esprit ne l'était pas. Elle était aussi sensible qu'une autre au fait d'être repoussée, mais manquait de la

sophistication permettant de contrôler ou de dissimuler sa réaction.

Il avait été trop brutal avec elle. « Calme-toi, Iota. Je ne voulais pas te crier après. Ce n'est pas à toi que j'en avais ! » Non – il avait hurlé par-delà les mondes après Iolanthe, qui l'avait tourmenté de cette façon depuis si longtemps. Excitant le désir mais se dérochant au moment de le combler. La différence, c'est quelle jeu s'était interrompu cette fois-ci par sa volonté à lui. En se vengeant de ses refoulements sur cette innocente débile qui ne pouvait pas comprendre ce qui le faisait agir ainsi.

Elle le dévisageait d'un air mal assuré, le visage luisant d'une marbrure de larmes. Il leva le harnais et le secoua. « Je dois te mettre ça pour te conduire au taureau. C'est tout. Tu comprends ? »

Elle hésitait toujours. Comment pouvait-elle comprendre ? C'était un animal. Le ton de sa voix était la seule chose à laquelle elle était sensible.

Ou bien est-ce qu'il se trompait ?

Les animaux d'ici étaient d'une stupidité incroyable, étant donné leur origine humaine. Manifestement, ils avaient été comme matraqués pour parvenir à cette passivité. Des drogues peut-être – les biscuits pouvaient contenir un mélange puissant. La plupart des sujets renonçaient finalement à penser probablement ; vivre au jour le jour était plus facile. Mais une jeune ? Son métabolisme avait peut-être plus de résistance, surtout quand elle était prête à l'accouplement. Être en chaleur – c'est la façon animale d'être dominé par l'instinct sexuel. Des forces puissantes là-dedans, très puissantes. Des neutralisants ?

Allons plus loin : supposons qu'un individu parvienne pour un temps à se dégager des inhibiteurs intellectuels ? Qu'il commence à protester ?

Quelle réplique n'importe quelle tyrannie oppose-t-elle à l'insurrection ? Une vache intelligente se tairait, du moins à l'étable. Elle se conformerait. Sa vie en dépendrait.

Iota n'était peut-être pas stupide du tout. Elle faisait peut-être exactement ce qu'on attendait d'elle. Elle dissimulait le fait qu'elle comprenait.

Elle était tout de même diablement séduisante à sa façon primitive.

Elle l'avait observé avec cet étrange air qu'elle avait d'être sur le qui-vive et maintenant elle se rapprochait de nouveau de lui, avec prudence.



Il enfila le harnais par-dessus ses épaules et passa les bras autour de son corps pour attacher les courroies. « Sais-tu parler ? » chuchota-t-il dans son oreille, de crainte que quelqu'un l'entende. Il ne croyait pas qu'il y avait des micros dissimulés – ce n'était pas réalisable sur le plan économique pour une technologie aussi arriérée que celle-ci – mais d'autres garçons de ferme pouvaient se trouver dans les parages.

Elle leva les bras pour faciliter le serrage des boucles. Une épaisse mèche de cheveux épousa l'arrondi de son épaule gauche et l'arc intérieur de son sein gauche. Elle n'était pas aussi chichement pourvue qu'il l'avait cru d'abord ; il s'était simplement habitué aux monstruosité des laitières. Elle était propre, aussi, à l'exception des pieds, et une excitante odeur de femme émanait d'elle.

« Sais-tu parler, Iota ? chuchota-t-il d'une voix plus pressante. Peut-être que je peux t'aider. »

Elle s'anima au son de son nom. Sa respiration redevint rapide. Elle appuya ses avant-bras sur ses épaules et fixa son visage. Ses yeux étaient grands, les iris noirs dans cet éclairage. Mais elle ne sourit ni ne parla.

« Tu peux me faire confiance, Iota, dit-il. Donne-moi seulement un signe. Une preuve que tu n'es pas... »

Elle referma les bras avec douceur autour de son cou et l'attira contre elle. De nouveau ses seins le touchèrent ; de nouveau ses hanches se pressèrent contre son aine. L'odeur féminine devint plus forte.

Essayait-elle de lui montrer qu'elle comprenait ou était-ce seulement une avance sexuelle plus nuancée ?

*Quelle différence cela faisait-il ?*

Il avait bouclé les courroies depuis longtemps, mais il avait toujours les bras autour d'elle. Il laissa glisser ses mains le long de son dos lisse, jusqu'aux légers creux au-dessus des fesses. Elle réagit en accentuant sa pression contre lui.

Que diable.

Hitch regarda autour de lui. Il n'y avait personne dans l'étable, en dehors des vaches occupant les box spéciaux. Il resserra son étreinte et l'emporta tout debout dans son compartiment. « Tu veux t'accoupler, eh bien, O.K. », marmonna-t-il.

Il l'étendit dans la paille. Elle se plia à ses indications, anxieuse de plaire. Il s'agenouilla entre ses jambes écartées, détacha sa ceinture et ouvrit son pantalon, sans la quitter des yeux. Puis, incapable de se

contenir plus longtemps, il posa la main gauche sur sa vulve pour écarter les lèvres. Toute cette partie était glissante et brûlante. Il transféra sa main à son propre organe, soutenant le poids de son corps avec l'autre main tandis qu'il descendait et se guidait le long de la crevasse ardente puis y pénétrait. Cela lui rappela étrangement la façon dont il avait placé le thermomètre peu auparavant. Apparemment, l'hymen n'existait pas.

Il s'étendit sur elle, enfoncé jusqu'à la garde. Il voulut l'embrasser, mais la position ne s'y prêtait pas et elle ne parut pas comprendre. Quelle occasion aurait-elle eu d'apprendre ce qu'est un baiser ?

Il s'était attendu à un orgasme immédiat et explosif, mais fut déçu. Iota avait un passage vaginal d'une déconcertante capacité ; il ne pouvait ni sonder le puits jusqu'au fond ni prendre appui sur sa margelle. Il s'avisa un peu tard que les vaches devaient naturellement être sélectionnées pour un accouplement et une mise bas faciles. L'entrée avait été trop aisée ; il n'y avait pas de résistance interne, pas de friction.

Après tous ses préparatifs, il fut incapable d'aboutir. C'était comme de danser seul dans une vaste salle de bal.

Elle gisait là, passive, attendant qu'il continue.

Furieux maintenant, il se retira, se fendit, recula et se fendit encore, son épée n'empalant que des fantômes.

Il sentit que son arme s'amollissait. « Chienne », dit-il.

Mais c'était l'image bovine, non la canine, qui l'avait désarmé. Il n'était pas fait pour forniquer avec une vache placide dépourvue d'intelligence.

Elle leva les yeux vers lui avec reproche quand il se dégagea et se rajusta, mais il était trop bouleversé pour s'en soucier. « Lève-toi, animal. Tu veux le taureau, tu auras le taureau. »

Elle se redressa et, prenant la longe fixée au harnais, il la tira d'un coup sec en avant. « En route », dit-il d'un ton ferme et elle se mit en marche. Il y avait, à ce qu'il semble, une façon de s'y prendre pour faire obéir les animaux et il l'avait découverte par nécessité. Il devenait un fermier expérimenté.

Ils suivirent de longs couloirs plongés dans la pénombre pour se rendre au box du taureau, elle tirant avec ardeur sur sa longe et cherchant à fourrer son nez dans les couloirs qu'ils croisaient. Elle avait déjà oublié la frustration du récent épisode. Manifestement, elle n'était jamais encore allée dans cette partie de l'étable et la curiosité n'avait pas été supprimée entièrement en même temps que

l'intelligence. Elle était stupide, évidemment ; sans quoi il n'aurait pas échoué avec elle.

Il ne connaissait pas grand-chose à la lobotomie, mais cela ne semblait pas être le cas. Mais alors quelle technique ?

Le taureau était un géant hirsute et barbu. Ses pieds et ses mains étaient couverts de cals et il y avait de la saleté sur son ventre. Son énorme pénis s'éleva tel un derrick dès qu'il sentit Iota et il se jeta de-ci, de-là dans son grand box. Seuls le solide harnais double et le collier muni d'une chaîne qui l'attachaient à la grille du fond tempéraient ses bonds sauvages. Il puait l'urine.

Hitch détacha Iota et la poussa dans l'enclos. Il avait hâte que le taureau efface toutes traces révélatrices de sa propre tentative avortée.

Elle se montra soudain hésitante, restant juste hors de portée du monstre-homme qui se cabrait, se débattait, mugissait pour l'atteindre en brandissant sa tumescence de façon impressionnante. Elle n'avait pas peur de lui, bien que sa masse représentât facilement le double de la sienne ; elle hésitait seulement sur la marche à suivre devant une si belle proposition.

Elle fit comme si elle allait avancer, puis recula. Elle essayait de flirter ! Hitch sentit un élan de sympathie pour le taureau se mêler à sa propre appréhension. « Espèce d'allumeuse, avance donc, idiot ! » lui cria-t-il.

Surprise, elle obéit.

Le taureau étendit le bras et la saisit par l'épaule, employant la même prise de moufle sans pince que Hitch avait observée chez les vaches. Iota pivota sous l'impact, déséquilibrée, et le taureau l'agrippa par la hanche opposée et la hala contre sa poitrine à reculons. Au coup qu'il lui donna sur la tête, elle se plia en deux et il enfonça son organe giclant dans l'étroit passage vaginal, puis renouvela l'assaut avec tant de force farouche que l'abdomen de Iota s'arquait à chaque fois.

Voilà le traitement qu'elle attendait ! Elle ne s'était même pas rendu compte de la tentative de Hitch, croyant qu'il s'agissait de l'inspection préliminaire.

Puis Iota tomba sur le sol, étourdie par l'impact de ces pratiques amoureuses mais pas pour autant malheureuse. Elle était en chaleur, après tout, et maintenant qu'elle avait découvert de quoi il s'agissait elle trouvait cela agréable. Elle gisait sur le dos dans la paille souillée, les jambes relevées, souriante quand bien même – Hitch en était sûr – elle n'allait pas tarder à souffrir d'horribles meurtrissures internes et

externes. Quelle séance !

La bête était de nouveau sur elle, cette fois de face, lui mordant les seins tout en essayant de se placer en position pour un nouvel assaut. Son membre luisait d'humidité, toujours dressé.

« Sors cette génisse de là ! » cria quelqu'un, et Hitch sursauta. C'était un autre valet de ferme. « Tu veux pomper notre meilleur reproducteur ? »

Hitch se précipita dans l'enclos en évitant le taureau et attrapa un des bras que Iota avait heureusement étendus. A l'évidence, elle était prête à endurer avec *délice* tout le traitement que la créature voulait lui administrer. Un feston de viscosité blanchâtre plongea du pénis du taureau vers le sol tandis qu'il exécutait une ultime tentative pour atteindre la cible qui s'éloignait. Hitch tira Iota par terre jusqu'à ce qu'ils soient entièrement hors de portée du monstre et la remit sur pied. Elle était encore étourdie quand il lui rajusta son harnais, elle ne grimaça même pas quand la courroie frotta les morsures profondes sur sa poitrine.

L'autre valet lui jeta un coup d'œil quand ils passèrent tous les deux à côté de lui, mais ne dit rien. Tant mieux.

A mi-chemin, Hitch se rappela qu'il avait oublié d'inscrire l'heure de la saillie sur la carte du taureau. Il décida de ne pas courir le risque de se mettre encore dans une situation gênante en allant s'en occuper. Le taureau semblait d'ailleurs avoir suffisamment de vitalité pour ne pas en souffrir.

Iota avait un air de contentement rêveur quand il la ramena dans son box, bien qu'un filet de sang poissât une de ses jambes. Il existait donc tout de même un hymen... Eh bien, la voilà débarrassée de ses chaleurs à présent et elle n'était plus une génisse vierge !

Des ennuis l'attendaient dans le dernier box. Il avait été si occupé par les autres tâches inscrites sur son emploi du temps qu'il n'avait pas pris la peine de lire les paragraphes suivants et maintenant il le regrettait. Il venait d'assister selon les instructions à une copulation et tout se passait comme si la gestation s'était effectuée en quelques minutes. Cette autre vache était en train de vêler !

Elle gisait sur le côté, les jambes remontées, ponctuant de gémissements les efforts de son corps. Sa langue qui pointait entre ses dents avait aussi quelque chose de bizarre. Existait-il une raison *physique* pour que ces animaux ne parlent jamais ? La tête du veau avait déjà émergé, ses cheveux bruns comme ceux de sa mère. Hitch avait cru que tous les nouveau-nés étaient chauves. Tout les nouveau-nés *humains*...

Est-ce qu'il ne devrait pas quérir de l'aide ? Il n'était pas obstétricien !

Mais il serait alors obligé d'expliquer pourquoi il n'avait prévenu personne plus tôt et il n'avait pas d'autre excuse que la négligence et sa concupiscence personnelle ; mieux valait se débrouiller seul.

Bizarre, songea-t-il, comme on peut se trouver engagé en dépit de ses intentions. Cette vache en travail n'était pas son problème, au fond, et elle appartenait à un autre monde au sens littéral du terme ; cependant il se sentait obligé de faire ce qu'il pouvait pour elle. Rien ne lui avait jamais tenu au cœur autant qu'à présent les activités de cette étable barbare. Même ses aspects les plus répugnants le fascinaient. Elle représentait un défi personnel aussi bien qu'intellectuel. Iota...

Pendant que la vache peinait pour expulser la masse de son fardeau, Hitch feuilleta nerveusement le manuel. Bon – le bétail était en général vigoureux et requérait rarement plus qu'une surveillance de pure forme au cours de la parturition. Signes de complication ? Non, aucun des signaux d'alarme énumérés ne se manifestait. La présente mise bas était normale.

Mais le texte insistait sur l'importance d'enlever aussitôt le veau nouveau-né et de l'emporter à la nursery pour être soumis au traitement adéquat. La mère n'était pas autorisée à avoir la moindre possibilité de le lécher, de l'allaiter ou de s'y attacher.

*Et le père, alors ? Et n'importe quel observateur doté d'un peu d'humanité ?* C'était comme si lui-même avait fécondé une vache et que son rejeton se présentait maintenant. Il avait échoué avec Iolanthe, il avait échoué avec Iota, mais il avait encore quelque chose à prouver. Quelque chose à sauver de ce monde calamiteux.

La vache poussa une nouvelle fois et le veau replié sur lui-même émergea un peu plus. Du sang imbibait la paille, mais le manuel lui assura sans pitié que c'était normal. Il avait envie de faire quelque chose mais savait que s'abstenir était le meilleur parti à prendre. Il était certain à présent qu'une femme humaine n'aurait pas pu accoucher si aisément sans anesthésie ou médicament. Sur certains points, ces femmes animales étaient favorisées, non que cela justifîât en rien ceci. Ce vaste vagin béant...

« Qu'est-ce qui se passe ici ? »

Hitch sursauta de nouveau. La voix derrière lui était celle du propriétaire ! Pour un enquêteur expérimenté, il s'était montré d'une négligence inexcusable dans ses observations. Voilà que par deux fois des hommes lui arrivaient dessus sans qu'il s'en aperçoive.

« Elle accouche, dit-il. Tout se passe normalement, alors je n'ai pas...

— Dans le box de nuit ? », lança l'homme avec colère, ses cheveux blancs comme dressés sur sa tête. C'est la façon dont il les peigne, fut la conclusion oiseuse que formula Hitch intérieurement. « Sur une paillasse nue ? »

Ouille – il avait dû sauter un paragraphe. « Je vous ai dit qu'il y avait quelque temps que je... l'autre ferme n'avait pas d'endroits spéciaux pour...

— Cette ferme était en contravention avec la loi, pour ne rien dire de la réglementation sur la protection des animaux. » Le propriétaire était déjà dans le box, accroupi à côté de la vache en travail. « Il y a eu un malentendu, Esmeralda, dit-il d'une voix apaisante. Je n'avais pas du tout l'intention de te laisser passer par cette épreuve ici. J'avais préparé pour toi une stalle d'accouchement avec de la paille bien propre et fraîche et des parois rembourrées...» Il lui caressait les cheveux, lui tapotait l'épaule, et la bête se détendit un peu. Elle reconnaissait le gentil maître, c'était visible. Il visitait probablement les étables de façon régulière pour encourager les bêtes et leur distribuer des morceaux de sucre. « Dans un instant, je te ferai une piqûre pour soulager la douleur, mais pas tout de suite. Elle t'incitera à dormir et il faut que nous en finissions d'abord avec ça. Tu t'es très bien comportée. Tu es une de mes meilleures. Tout va bien maintenant, mon petit. »

Hitch se rendit compte avec un étrange mélange d'émotions que ce n'était pas uniquement de la comédie.

Le fermier se préoccupait réellement du confort et du bien-être de ses bêtes. Hitch avait en quelque sorte considéré comme assuré que la brutalité était le corollaire inévitable de la dégradation d'êtres humains. Mais il n'avait été témoin d'aucune brutalité ; cette étable était entièrement conçue pour donner à ses occupants le maximum de confort compatible avec l'efficacité, avec cette technologie arriérée. S'était-il mépris sur la situation ?

Avec l'aide éclairée du propriétaire, le vêlage se termina rapidement. L'homme ramassa le petit – du sexe féminin – et l'éveilla à la conscience d'une claque sur les fesses avant de couper le cordon ombilical et de le bander. Il l'enveloppa dans une serviette qui était apparue on ne sait d'où et se redressa. « Tenez, dit-il à Hitch, emportez-le à la nursery. »

Hitch se retrouva avec un poupon sur les bras.

« Allons, Esme, dit le propriétaire à la vache d'une voix basse et

amicale, occupons-nous de cet arrière-faix. Là... je vais t'administrer cette piqure que je t'ai promise. Ça ne fait mal qu'une seconde. Ne bouge pas... Là. Tu ne vas pas tarder à te sentir mieux. Détends-toi et dans un instant tu dormiras. D'ici quelques jours tu retourneras avec ton troupeau où tu es la meilleure de toutes. » Il leva les yeux et aperçut Hitch toujours planté là. « Remuez-vous, mon vieux ! Vous voulez qu'elle le voie ? »

Hitch se remua. Il n'était pas du tout à l'aise en portant le bébé, en dépit de sa résolution une minute plus tôt de l'aider de son mieux, mais ce n'était pas ce qui le troublait le plus. Les cris du bébé qui n'avaient jamais été très perçants (opérait-on aussi une sélection pour obtenir ça ?) s'étaient tus presque dès qu'il avait senti ce qui est censé être le réconfort de bras humains, et sans doute était-ce une chance puisque dans le cas contraire le bruit aurait risqué d'attirer l'attention de la mère. Mais cette façon d'arracher si vite le bébé à son parent, de sorte qu'il ne connaîtrait jamais une vraie famille – était-ce tolérable ? Pourtant lui Hitch coopérait, il l'emportait à travers les couloirs sombres conduisant à la nursery.

Le fait qu'il avait été témoin de sa naissance ne le rendait pas responsable du bébé, théoriquement – mais le bébé avait été confié à sa charge et ce n'était pas seulement une façon de parler. Hitch retrouvait ses dispositions précédentes, renforcées : il se sentait réellement responsable.

« Je prendrai soin de toi, ma petite, dit-il bêtement. Je te protégerai. Je te... »

Il parlait en hypocrite. Il ne pouvait pas faire grand-chose pour ce bébé sinon le déposer dans la nursery. Il ne connaissait strictement rien aux soins à donner aux enfants. Et... il n'avait plus l'absolue certitude qu'il *devrait* faire quelque chose s'il en avait l'occasion.

Il avait été prêt à condamner ce monde en bloc sans autre forme de procès, mais devant cette dernière péripétie, chose curieuse, sa certitude l'avait abandonné. Cette façon d'élever et de traire des êtres humains était choquante – mais était-elle réellement mauvaise ? Le rapport préliminaire avait insisté sur l'étrange tranquillité de cette variante de la Terre : l'analyse par ordinateur donnait à entendre qu'il n'y avait pas de guerre ici et qu'il n'y en avait pas eu depuis un certain temps. C'était encore une énigme de la 772. Cela provenait-il du fait que ceux qui la dirigeaient étaient des hommes compatissants en dépit de la barbarie de leur régime ?

Qu'est-ce qui valait mieux : une société unifiée pacifiquement par une véritable ségrégation des fonctions – les hommes-humains contre

les hommes-bêtes – ou une autre où chaque individu luttait dès sa naissance si égoïstement afin d'obtenir les privilèges de l'humanité que tous parvenaient à être pire que des animaux ? La Terre-Première demeurait en grand danger de s'autodétruire ; était-ce le système qu'il fallait imposer aussi aux variantes de la Terre ?

La 772, il fallait le reconnaître, avait son côté positif. Sur le plan économique, elle fonctionnait bien, et elle ne connaîtrait probablement jamais l'inflation galopante, l'accroissement du taux de la population ou la lutte des classes. Était-ce la faillite du système de la famille, des droits et de la dignité de l'homme, du système fondé sur le fait que tous-les-hommes-sont-nés-égaux était-ce là le vrai moyen pour instaurer la paix de façon permanente dans le monde entier ?

Il n'avait pas vu une seule vache mécontente.

En enlevant ce bébé à sa mère et en l'emmenant à la nursery impersonnelle, ne lui rendait-il pas en réalité le meilleur des services ?

Il se le demandait.

La nursery le surprit. C'était un endroit calme et frais ressemblant plus à un laboratoire qu'à la salle de jeux à laquelle il s'attendait. Une série de réservoirs opaques étaient alignés dans la salle. En passant entre eux, il perçut un faible bruit, comme d'un tout petit être qui pleure dans un espace confiné, et le bébé dans ses bras l'entendit et s'anima soudain de tous ses poumons.

Hitch éprouva une subite sensation de malaise, mais il porta en hâte son paquet hurlant à l'infirmière en tenue archaïque installée à un bureau placé au centre.

« Voici le petit d'Esmeralda, dit-il.

— Je ne vous reconnais pas », dit la femme en le dévisageant d'un oeil critique. Incarnation de la maîtresse d'école à la main de fer. Il maîtrisa un frémissement.

« Je suis nouveau, j'ai été engagé ce matin. Le patron est avec la mère en ce moment. Il a dit de...

— Le patron ? Qu'est-ce que vous me chantez là ? »

Hitch resta muet, interloqué, puis se rendit compte qu'il avait de nouveau trébuché sur une expression argotique. Celle-ci n'avait manifestement pas pris racine sur la 772.

« Le propriétaire, l'homme qui...

— Très bien, dit-elle d'un ton sec. Faites voir. »

Elle prit le paquet, le posa sans cérémonie sur le bureau et le



déshabilla. Elle inspecta la région génitale d'un doigt brutal, sans se préoccuper des hurlements du bébé. Cette fois, Hitch tressaillit pour de bon.

« Femelle. Bien. Rien d'anormal. Les mâles sont une telle perte.

— Une perte ? Pourquoi ? »

Elle déroula une longueur de quelque chose qui ressemblait à du sparadrap et l'arracha d'un coup sec. Elle saisit une des mains minuscules du bébé. « Vous n'avez jamais travaillé dans une étable ? Les taureaux ne donnent pas de lait. »

Évidemment *non*. Mais un bon taureau a son utilité, comme le démontrait l'expérience de Iota. Hitch regarda la femme coller ensemble avec le sparadrap le pouce et les doigts miniature, formant un bandage qui ressemblait à un gant de boxe, et quelque chose de déplaisant se précisa dans son esprit. Les mains bandées de cette façon dans la tendre enfance, ne fonctionneraient pas normalement plus tard ; certains muscles essentiels s'atrophieraient et certains nerfs ne se développeraient pas. D'aucuns disaient que l'homme doit son intelligence à l'usage de son pouce opposable...

« Je n'avais pas eu à m'occuper de ce côté-là de la question, fut l'excuse un peu boiteuse qu'il donna. Qu'advient-il des mâles ?

— Nous sommes obligés de les tuer, naturellement, à part quelques-uns que nous châtrons pour exécuter les travaux manuels. » Elle avait fini de bander les mains ; elle tenait à présent un scalpel brillant juste au-dessus du petit visage.

Hitch crut qu'elle allait couper le sparadrap ou prendre un échantillon de cheveux. Il n'y réfléchissait pas, à vrai dire, car il s'efforçait toujours de digérer ce qu'il venait d'apprendre. Le massacre de presque tous les mâles nés ici...

Elle enfonça le pouce et l'index dans les joues du bébé, forçant la bouche à s'ouvrir brutalement. La lame descendit, entra dans la bouche, s'enfonça sous la langue avant que Hitch ait eu le temps de protester. Soudain les hurlements furent horribles.

Paralysé, Hitch regarda le sang bouillonner par-dessus la lèvre minuscule. « Que... ?

— Pas question qu'il parle en grandissant, dit-elle. Étonnant la somme d'ennuis qu'on s'épargne d'un seul petit coup de bistouri. Maintenant allez mettre ce veau dans le réservoir sept.

— Je ne...» Cela faisait trop à assimiler. Ils coupaient la langue pour que la parole soit impossible ? Ainsi disparaissait un autre

bastion de l'intelligence, impitoyablement supprimé.

Avec les meilleures intentions du monde, il avait livré à cette monstruosité l'enfant dont il avait eu la responsabilité. Il en était malade.

L'infirmière poussa un soupir d'impatience.

« C'est juste, vous êtes nouveau ici. Très bien. Je vais vous montrer pour que vous sachiez la prochaine fois. Tâchez de vous le mettre dans la tête. Je suis trop occupée pour vous le dire deux fois. »

*Trop occupée à mutiler des bébés innocents ?* Mais il resta silencieux. C'était comme si sa propre langue avait tâté du scalpel.

Elle emporta le bébé au réservoir sept, sans se soucier des gouttelettes rouges qui formaient une traînée derrière elle, et souleva le couvercle. Le conteneur était à demi plein de liquide, et un harnais pendait d'un côté. Elle coinça le bébé dans son coude replié, passa les petits bras, jambes et tête dans les boucles, assujettit les courroies pour que la tête soit soutenue au-dessus du fluide. Hitch en reçut des éclaboussures quand elle y plongea le tout petit, et il découvrit que c'était une espèce d'huile légère, tiède.

Le bébé hurla et se débattit, effrayé par l'obscurité de l'intérieur ou peut-être meurtri par les courroies grossières, mais il ne réussit qu'à émettre une mousse sanglante et à projeter quelques petites gouttes avec ses mains bandées. Le harnais le maintenait fermement et l'empêchait de bouger.

L'infirmière abaissa le couvercle, en s'assurant que les fentes d'aération n'étaient pas bouchées, et les cris pitoyables furent assourdis.

Hitch cherchait maladroitement ses mots. « Vous... pourquoi cela ? C'est...

— Contrôler l'environnement est important, expliqua sèchement la femme. Pas de stimulation inutile tactile, auditive ou visuelle pendant les six premiers mois. Ensuite ils deviennent trop gros, pour les réservoirs, alors nous les mettons dans les cellules obscures. Les trois premières années sont critiques ; après cela, leur donner de l'exercice est pratiquement sans risque, néanmoins nous attendons en général encore une année pour plus de sûreté. Et nous restreignons les protéines jusqu'à six ans ; ensuite nous augmentons la dose parce que nous voulons qu'ils grandissent.

— Je... je ne comprends pas. »

Mais il comprenait tout de même, avec horreur. L'image incongrue

mais trop appropriée d'une ruche s'imposa de nouveau à son esprit, avec les ouvrières grandissant dans leurs minuscules cellules hexagonales. Son intuition, quand il avait vu les vaches la première fois, avait été juste.

« Vous ne savez donc *rien* ? Les protéines sont la principale nourriture du cerveau. La majeure partie du cerveau se développe au cours des toutes premières années, c'est pourquoi nous devons surveiller de près leur régime. Trop peu, et les animaux sont trop stupides pour obéir à des ordres simples ; trop et ils sont trop intelligents. Nous élevons de bonnes vaches ici ; nous savons très bien contrôler la qualité. »

Hitch regarda les rangées de réservoirs d'isolement ; le contrôle de la qualité. Que pouvait-il dire ? Il savait que de graves déficiences dans la nutrition au premier âge et au cours de l'enfance peuvent handicaper de façon permanente le développement mental, physique et affectif. Comme les abeilles de la ruche, les membres de la société humaine n'atteignent pas le maximum de leur potentiel quand ils n'ont pas été soignés comme il faut dans leur première enfance. Les abeilles vouées à être des ouvrières sont élevées avec du miel présentant des carences spécifiques et deviennent des insectes asexués, neutralisés. Les quelques abeilles choisies pour être reines reçoivent de la gelée royale et des soins particuliers, elles se transforment en insectes complets. Les abeilles ne se spécialisent pas dans un haut niveau d'intelligence, aussi la restriction est-elle physique et sexuelle. Avec des êtres humains, cela attaquerait la spécificité humaine : le cerveau. Sous une surveillance adéquate, le corps réussirait peut-être à se remettre presque complètement d'avoir été privé de protéines dans sa jeunesse, mais jamais l'esprit.

La Terre-Première avait étudié cela pour obtenir des enfants et des adultes plus sains, plus grands, plus intelligents. La 772 se servait des mêmes connaissances pour transformer délibérément des femmes en vaches. Pas besoin de drogues ou de l'opération chirurgicale de la lobotomie. Et il n'y avait pas d'espoir qu'aucun individu conserve ou retrouve pleinement l'intelligence avec un pareil régime tout au long de son existence. Pas étonnant qu'il ne soit arrivé à rien avec Iota !

Il entendit les bébés geindre. A quel prix, la paix ?

« Et, dit-il comme elle s'éloignait, est-ce que ces veaux pourraient devenir aussi intelligents et vifs que nous s'ils étaient élevés convenablement ?

— Ils le pourraient. Mais c'est illégal et d'ailleurs cela ferait des inadaptés qui ne vaudraient pas grand-chose comme laitières. Ces

bêtes sont très bien ici finalement ; nous prenons grand soin de ce qui nous appartient. Nous avons beaucoup de chance d'avoir mis au point ce système. Imaginez-vous ce que ce serait que d'exploiter une ferme avec de vraies bêtes dégoûtantes ? »

Et il avait trait ces vaches placides, il s'était passé sa fantaisie avec Iota...

Il la quitta, écoeuré au physique et au moral en passant à côté des réservoirs gémissants. Dans chacun, il y avait un petit humain qui pleurerait son héritage dans un environnement propre à étouffer l'intelligence, privé de cette stimulation et de cette réaction nécessaires à un développement normal, systématiquement sous-alimenté. Pas de santé, pas de confort, pas d'avenir – parce que chacun était né dans l'étable. Dans l'étable.

Il ne pouvait rien faire dans l'immédiat. S'il se laissait aller à son envie de casser tous ces réservoirs comme il y était enclin en ce moment, à quoi aboutirait-il en dehors de l'exécution de bébés ? Et cette étable n'était qu'une entre peut-être des millions. Non, il faudrait des générations pour réparer le mal commis ici.

Il s'arrêta en arrivant devant le réservoir n° 7, en entendant un cri déjà poignant. Le bébé qu'il avait apporté ici, dans sa naïveté. L'enfant d'Esmeralda. La responsabilité qu'il n'avait pas assumée. L'échec final et le plus terrible.

Une personnalité nouvelle-née, ligotée et saignante dans le noir, qui ne connaîtrait jamais la vraie liberté, condamnée à vivre un cauchemar éveillé... jusqu'à ce que s'instaure le contentement de l'idiotie.

Hitch comprit soudain ce que voulait dire Iolanthe quand elle plaçait l'intégralité des intentions au premier rang des critères de conduite des mondes. Il y a des limites au-delà desquelles les notions d'ambition personnelle et de devoir ne signifient plus rien.

Il s'approcha du réservoir et souleva le couvercle. Les cris devinrent nettement audibles. Il plaqua sa main libre sur sa cheville, à la recherche de la lame qui y était dissimulée. Il la ramena, la plongea dans le réservoir et taillada les courroies qu'il trancha.

« Hé ! », cria l'infirmière.

Il lâcha le couteau, saisit le bébé qui s'enfonçait en se débattant et le sortit. Il le serra contre sa poitrine à deux bras et fonda droit devant lui. Quand la surveillante arriva sur les lieux, Hitch avait quitté la nursery, laissant depuis le réservoir vide une traînée de gouttelettes huileuses.

Dès qu'il fut hors de vue, il fit gauchement passer le bébé dans le creux d'un bras et leva l'autre pour appuyer sur le bouton de son crâne.

C'était risqué. Il n'avait aucune garantie qu'un espace libre se trouverait à cet endroit sur la Terre-Première. Mais il n'avait pas d'autre solution.

Cinq secondes s'écoulèrent. Puis il fut arraché à ce monde et réintroduit dans le sien par l'opérateur invisible. Sain et sauf !

Il n'y avait pas de comité d'accueil. L'opérateur avait simplement aligné les coordonnées intermondiales et ouvert le voile par télécommande. Hitch devrait se débrouiller seul pour rentrer au quartier général où il ferait son rapport explosif. Des armées se mobiliseraient sur son ordre, mais il n'en ressentit aucune exaltation. Ces réservoirs...

Il tint le bébé avec plus de précaution, cherchant des yeux un endroit où le poser pour pouvoir enlever le reste des courroies et l'envelopper de façon protectrice. Il ignorait pratiquement tout des soins à lui donner, à part le garder au chaud. Mais le bébé, heureusement, s'était déjà rendormi, mettant en lui sa confiance comme avant en dépit du sang sur sa joue. La langue mutilée...

Il se trouvait dans un bâtiment de ferme. Pas très surprenant : le cadre des variantes se présentait généralement de la même façon dans les détails, si bien qu'une structure pouvait occuper le même emplacement dans une douzaine de Terres. Il y avait beaucoup plus de fermes sur la 772 que sur la T.-P. mais en trouver deux identiques n'avait tout de même rien d'extraordinaire. Celle qu'il traversait à présent était bien une ferme de la Terre-Première, encore qu'elle fut peinte en rouge à l'ancienne mode. Elle avait la même disposition que l'autre mais elle abritait des chevaux, des moutons ou... des vaches.

Il s'avança dans le couloir, portant le bébé endormi couché dans ses bras – son bébé ! – et jetant un coup d'œil dans les stalles. Il passa devant la laiterie et pénétra dans l'étable vide, notant ce qu'il y avait de changé dans son aménagement destiné aux animaux. Il ne put résister à l'envie de retourner dans l'aile réservée.

La première stalle contenait une vache malade qui mâchonnait de la luzerne. La seconde était occupée par une génisse piaffante qui s'arrêta pour le dévisager d'un long regard pensif avec de grands yeux doux et se lécha les dents avec une langue incapable de parler. Revenait-elle de la saillie ? La troisième...

Et tout d'un coup l'idée s'imposa. Il avait été choqué que l'homme exploite l'homme aussi impitoyablement, là-bas sur la 772. Ce n'était

pas même de l'esclavage sur cet autre monde mais un assujettissement si complet des membres les moins chanceux de la société qu'aucune possibilité d'y échapper n'était même pensable pour les... vaches. Quand l'homme est transformé complètement en animal, la révolte est littéralement inconcevable pour ceux qui sont domestiqués.

Alors que dire des animaux de ce monde-ci, la Terre-Première ? L'homme avait – peut-être – le droit d'être inhumain envers l'homme, mais comment pouvait-il justifier la domestication d'une espèce autre que la sienne ? Les bovins qui vivaient en liberté il y a dix mille ans étaient-ils venus volontairement dans les étables de l'homme, ou bien y avaient-ils été contraints au moyen du génocide ? Quel crime irrémissible avait été perpétré contre eux ?

Si la Terre-Première entreprenait de juger le système de cette contre-terre, quel précédent instaurerait-elle ? Car nul ne connaissait les limites de l'univers des variantes. Il était probable que dans ce cadre se trouvaient des mondes plus avancés, plus puissants que la T.-P. Des mondes ayant la capacité d'anéantir tous les mammifères vivants de la Terre, hommes compris, laissant les oiseaux, les serpents et les grenouilles dominer à leur place. Était-ce à une intervention de ce genre qu'était dû le retard du développement de la 772 ?

Des mondes qui pouvaient fort bien juger la T.-P. comme la T.-P. jugeait la contre-terre 772. Des mondes qui considéraient peut-être toutes les sortes de domestication de *n'importe quelle* espèce comme un crime intolérable contre la nature...

Iolanthe s'occuperait du bébé, il en était sûr. Elle était bien quelqu'un à le faire. Une opération chirurgicale réparatrice exécutée sans délai atténuerait le dommage causé à la langue. Mais le reste... un monde plein de pareilles horreurs...

Il savait qu'en sauvant cet unique enfant il n'avait pratiquement rien accompli. Son acte risquait même de mettre la 772 sur ses gardes et ainsi de provoquer plus de cruautés qu'auparavant. Mais cette sensation de futilité n'était qu'une partie de son horreur grandissante.

Pouvait-il être certain en son âme et conscience que la Terre-Première avait le droit pour elle ? Entre elle et la 772 il n'y avait de différence que dans l'espèce de mammifères occupant l'étable. L'autre monde était, en tout point, plus prévenant envers son bétail que la T.-P.

Non, il se montrait d'un anthropomorphisme ridicule ! Il était insensé d'attribuer des sentiments humains ou des droits à des vaches. Elles n'avaient pas de potentiel plus riche alors que les animaux domestiques humains de la 772 en avaient. Pourtant-Pourtant...

Pourtant quel genre de rapport était-il en mesure de rédiger ?

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

*In the bam.*

© Harlan Ellison, 1972. Extrait de « Again dangerous visions ».

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

# LA PLANÈTE DES SPECTRES

par Charles L. Fontenay

*La plupart des nouvelles qu'on a lues jusqu'ici relevaient plus de l'écologisme, c'est-à-dire de la dénonciation de la destruction irréfléchie par l'homme et ses techniques, de son milieu, que de l'écologie. En s'appuyant sur des recherches approfondies dans cette science, les hommes pourront peut-être modifier à leur profit les conditions ambiantes sur d'autres planètes. Ainsi, Cari Sagan a-t-il proposé d'ensemencer avec des algues bleues l'atmosphère de la planète Vénus afin de fixer le gaz carbonique et de précipiter au sol l'énorme quantité de vapeur d'eau que son atmosphère recèle.*

*Voici une solution adaptée à la planète Mars au moins telle qu'on l'imaginait avant qu'une sonde se pose à sa surface.*

EN 2195, les hommes revinrent sur Mars. Après un siècle d'abandon, l'air raréfié et glacé connu à nouveau le bruit de tonnerre des fusées à l'arrivée : les astronautes en spatioscaphes et en casques de plastique retrouvaient les déserts battus par le vent, les canaux lugubres et les dômes tombés en ruines.

Le premier homme de sa génération à mettre le pied sur le sol de cette Syrtis Major autrefois fameuse fut un sénateur des États-Unis terrestres, Laland Ostabruk. Sorti de la fusée de transbordement, il s'arrêta au milieu de la zone incendiée par les tuyères de décélération, parmi les cendres encore fumantes des sauges canaliennes, et regarda longuement la morne plaine grisâtre qui s'étendait à perte de vue.

Ses trois compagnons formaient groupe derrière lui. Sans se retourner, il leur parla dans le microphone de son casque : « Dois-je prendre possession de cette planète au nom de la Terre ? Est-ce que cela ne risque pas de paraître un peu ridicule ?

— Je n'en vois guère l'opportunité, monsieur, répondit le capitaine Alfin Grasi, maître après Dieu de l'astronef Redécouverte. Nous ignorons pour l'instant quelle sera notre décision.



— Ma première impression est défavorable », déclara nettement Ostabruk. Le silence qui accueillit ses paroles ne le surprit pas : il savait que ses compagnons n'étaient pas du tout d'accord avec lui.

Il regardait toujours, scrutant le morne panorama martien et cherchant une fois de plus à comprendre ce que des hommes avaient bien pu espérer en venant s'installer jadis sur cette planète désolée. Sans la moindre rupture dans leur monotonie – sinon, de loin en loin, le tronc massif d'un cactus – les sauges canaliennes s'épalaient jusqu'aux falaises rouges au-dessus desquelles commençait le Désert d'Isidis. Un soleil minuscule, dont les rayons ne donnaient aucune chaleur, brillait faiblement dans le ciel violet. Et aussi loin que l'œil pouvait atteindre tout était immobilité.

Immobilité... à l'exception du mince filet de fumée qui montait encore des plantes calcinées, et des trois hommes debout derrière Ostabruk. Visiblement, ils ne tenaient pas en place : Alfin Grasi – visage poupin et regard compétent ; Zhaam Wheelund, l'ingénieur du bord, grand gaillard taillé en force, aussi athlétique que Filo Kasun, l'astrologue était mince et nerveux.

Très loin, à quinze ou seize kilomètres de la fusée (on ne pouvait se montrer plus précis, du fait de l'horizon trop rapproché) le soleil sans joie tombait sur quelque chose qui émergeait à peine de la végétation : tout ce qui restait du dôme de Mars-City.

Il avait été un temps où les villes sous dômes s'échelonnaient tout le long de la Zone équatoriale, des basses plaines d'Aurora à celles de Cimmérium – quand les hommes étaient partis de la mère-planète pour faire du système solaire leur terrain de chasse. Il y avait alors Mars-City, Hespéride, Chersonèse, Ternate, et tous les dômes privés que certains colons construisaient à l'écart de ces grands centres. Il y avait eu le soulèvement de Charax, à la suite duquel les pionniers, secouant le joug de la Corporation, obtinrent l'indépendance dans le cadre du Grand Conseil solaire – indépendance ratifiée par le traité signé entre Mars et la Terre. Il y avait eu les lignes aériennes, les routes, les usines, les grandes installations agricoles...

Et puis, ce fut le reflux. L'économie des États-Unis terrestres connut d'autres normes, les gigantesques corporations qui finançaient les expéditions spatiales jugèrent leurs bénéfices par trop minces. Liés par des intérêts communs qui les mettaient face à des problèmes locaux identiques, les gouvernements ne trouvèrent plus l'appui de leurs ressortissants pour englober des milliards en astronefs, stations spatiales et carburants coûteux. Peu à peu, on renonça aux grands voyages intersidéraux.

Bon gré, mal gré, la majeure partie des colons de Mars, de Titan, de Vulcain regagnèrent la mère-planète. Les autres restèrent, refusant d'abandonner le monde où ils avaient fondé un foyer. Par la suite, et sur simple message radio de leur part, ils auraient pu se faire rapatrier à tout moment. Mais jamais la Terre ne reçut le moindre appel de ce genre. Les fusées de transbordement se couvrirent de rouille à Capetown et à White Sands, cependant que les grands astronefs abandonnés décrivaient leur orbite sans fin autour de la Terre.

Bizarre, songeait Ostabruk, de constater à quel point l'enthousiasme des hommes se manifeste par cycles ! Un siècle plus tôt, ils avaient perdu presque tout intérêt pour la mise en valeur de l'espace – alors qu'à présent, un irrésistible courant sentimental portait ces mêmes hommes à la redécouverte de ce même espace et à la reconquête des planètes jadis abandonnées.

Il se remémorait (sans amertume, mais au contraire avec une certaine fierté pour le bon sens dont il avait fait preuve) son dernier combat livré contre cette brusque poussée de romantisme. C'était au Congrès des États-Unis terrestres, en effet, que Laland Ostabruk, l'un des dix sénateurs représentant l'Amérique du Nord, avait brandi bien haut le fanion des « Économistes » contre le projet tendant à envoyer un astronef de reconnaissance sur Mars.

L'extrait du compte rendu officiel de la session du Congrès relatait ainsi les débats :

*LE SÉNATEUR OSTABRUK (Amérique du Nord) : « Monsieur le Président, messieurs les sénateurs, cette expédition serait une dilapidation scandaleuse de l'argent des contribuables. Mon honorable collègue des Pays-Bas osera-t-il prétendre sérieusement que nous puissions supporter une dépense aussi considérable quand des sommes énormes viennent d'être affectées à la poursuite du Plan Quinquennal de mise en valeur de l'Antarctique, et quand nous avons le plus urgent besoin de crédits supplémentaires pour continuer à relever le niveau de vie des peuples d'Afrique et d'Asie ? »*

*LE SÉNATEUR VAN DRE GOED (Pays-Bas) : « J'aimerais rappeler à mon honorable collègue que notre responsabilité se trouve engagée pour l'avenir de la race humaine. Nous avons vaincu les glaces de l'Antarctique. Soit. Mais qu'y aura-t-il après ? L'espace – voilà notre seule perspective d'expansion. Confiner l'Homme sur la Terre équivaut à s'engager dans une impasse. Et de plus, que dire de notre responsabilité à l'égard de nos frères qui depuis tant d'années, opiniâtrement et en silence, tiennent peut-être toujours les avant-postes de l'humanité au-delà des... »*

*LE SÉNATEUR OSTABRUK : « Monsieur le Président, mon honorable*

*collègue me permettra-t-il de lui poser une question ? »*

*LE SÉNATEUR VAN DER GOED : « Je cède volontiers la parole à mon honorable collègue d'Amérique du Nord. »*

*LE SÉNATEUR OSTABRUK (exhibant un livre broché) : « J'ai ici l'un de ces romans au style ampoulé dont le nombre sans cesse grandissant sature le marché depuis quelque temps. Afin d'éclairer ceux d'entre vous, messieurs, qui n'auraient pas eu l'occasion de tout lire, je dirai que le thème général de ce genre d'écrit met en scène une héroïque « colonie abandonnée » sur Mars. Je demanderai donc à mon honorable collègue des Pays-Bas si cette prétendue littérature ne serait pas la source de ses renseignements concernant les « avant-postes de l'humanité » ? (Rires dans tout l'auditoire).*

*LE SÉNATEUR VAN DER GOED : « Monsieur le Président, je ne vois pas l'opportunité de poursuivre une discussion futile. Je demande que l'on mette la question aux voix. »*

Et Van der Goed avait obtenu gain de Cause – à une très faible majorité. Quand les deux hommes se retrouvèrent ensuite dans les couloirs du Congrès, Ostabruk félicita ironiquement le vainqueur en lui lançant cette flèche du Parthe : « Malheureusement pour le groupe qui vous a soutenu, mon cher Van, je suis le seul de notre assemblée, vu mon âge, qui soit apte physiquement au vol spatial. »

Ce qui était vrai, et expliquait pourquoi Laland Ostabruk se trouvait sur Mars à la place de Van der Goed.

Lui et ses trois compagnons se dirigeaient maintenant vers Mars-City en suivant l'ancienne route dont la chaussée disparaissait complètement sous les sauges. Ils avançaient facilement, à longs pas bondissants, et Ostabruk commençait à comprendre ce qui avait si longtemps motivé l'attrait des hommes pour cette nature hostile. La faible pesanteur provoquait en lui une impression de légèreté délicieuse – comme s'il nageait et volait à la fois. Et bien que son spatioscaphe l'isolât du froid intense et de l'atmosphère pauvre en oxygène, il pouvait goûter l'action tonifiante de l'air glacé. Ce sentiment de plénitude, de liberté totale évoquait l'euphorie qui vous gagne au sommet d'une haute montagne.

Mais tout comme le sommet d'une haute montagne, l'endroit était isolé et désert.

« Là-bas, monsieur, qu'est-ce que c'est ? » La voix de Filo Kasun tonnait soudain dans les écouteurs de casque d'Ostabruk. « Il y a là-bas quelque chose qui bouge, sur notre droite ! »

Ils s'arrêtèrent aussitôt, et le sénateur vit ce qu'on lui indiquait :

une forme blanche qui de loin ressemblait à un oreiller très gonflé ; elle évoluait à quinze cents mètres environ des astronautes, apparaissant et disparaissant tour à tour.

« Quelque chose qui se fraie un passage dans les sauges, dit Alfin dont la voix vibrait d'émotion. Quelque chose qui est presque aussi haut qu'elles. »

Étant donné que les plantes martiennes mesuraient environ un mètre de hauteur, cela correspondait sensiblement à la taille d'un mouton ou d'un gros porc.

Une deuxième forme blanche apparut alors derrière la première, puis une troisième suivie d'une autre, et d'une autre encore : cinq formes qui se déplaçaient toutes de la même manière, apparaissant et disparaissant tour à tour, et s'éloignant dans une direction perpendiculaire à la route suivie par les quatre hommes.

« On dirait un serpent de mer, remarqua Zhaam. Ou plutôt, un serpent de sauge.

— Est-ce qu'on ne ferait pas mieux d'aller voir ça de plus près, Alfin ? demanda Filo Kasun.

— Ne nous préoccupons pas pour l'instant de ce que nous ne connaissons pas, décida posément le capitaine. Aucun livre n'a jamais fait mention d'une chose pareille sur Mars. N'est-ce pas, monsieur le sénateur ?

— C'est exact, approuva Ostabruk. Allons d'abord reconnaître la ville ; nous nous inquiéterons ensuite des formes de vie spéciales à Mars. »

Il ne leur fallut que quelques minutes pour atteindre les ruines de Mars-City.

Les rues n'étaient plus qu'un morne labyrinthe de sauges d'où émergeaient les vestiges des immeubles abandonnés – murs de pierre ou de plastique, usés, érodés par les tempêtes de sable. Et au-dessus de ces ruines il y avait d'autres ruines encore : les restes de l'ancien dôme étanche, dont les lambeaux faisaient songer à une papillote d'arbre de Noël déchirée.

« Plus personne, constata Ostabruk avec une note de satisfaction dans la voix. Il n'y a plus personne ici... depuis des années.

— Et qu'espériez-vous donc, monsieur le sénateur ? releva amèrement Alfin. Nuyork ? »

Les quatre hommes passèrent cette première nuit dans les ruines de Mars-City, sous un dôme de trois mètres qui leur permit de dormir sans casque.

Ce fut Ostabruk qui vit le spectre.

Il se réveilla aux alentours de minuit. Ses trois compagnons dormaient. Alfin n'avait pas jugé nécessaire d'établir un tour de veille, faisant justement valoir que la seule forme de vie animale rencontrée depuis leur débarquement s'était montrée inoffensive.

Les astres de la nuit martienne étincelaient à travers le dôme transparent. Phobos surgissait à l'ouest comme un météore, tandis que le lointain Deimos atteignait déjà le zénith.

Juste à côté de l'abri, les vestiges d'un mur dressaient une crête déchiquetée à trois mètres au-dessus des sauges – et sur cet écran qui masquait en partie le ciel, Ostabruk distingua quelque chose de blanc. Une forme imprécise qui remuait.

Il se frotta les yeux, redoubla d'attention... pour voir soudain la forme blanche venir s'appuyer contre la base du dôme.

Cette fois, il pensa s'évanouir : il reconnaissait un visage humain ! Un visage hirsute, et deux yeux écarquillés qui le regardaient fixement...

« Alfin ! », hurla-t-il.

Cet appel provoqua un remue-ménage confus parmi ses compagnons réveillés en sursaut. Le visage hirsute disparut aussitôt, et Ostabruk vit la silhouette blanche disparaître elle-même en un éclair de l'autre côté des ruines.

« Que se passe-t-il ? demanda Alfin Grasi. Il était debout, tenant son casque d'une main et de l'autre son pistolet atomique.

— Un visage ! Un visage humain ! » glapit Ostabruk, le doigt tendu.

Ils regardèrent tous dans la direction indiquée, mais il n'y avait plus rien à voir.

« Êtes-vous sûr de ne pas avoir rêvé, monsieur le sénateur ? suggéra poliment le capitaine.

— Impossible ! J'étais parfaitement réveillé. J'ai vu un visage d'homme... et cet homme ne portait pas de casque !

— Alors, c'est encore plus invraisemblable que si vous aviez rêvé les yeux ouverts. Dans l'atmosphère de Mars un homme pourrait peut-

être vivre dix minutes sans casque – et encore ! – mais quel chemin pourrait-il parcourir en si peu de temps ?

— Je l'ai vu, vous dis-je !

— En tout cas, laissa tomber Alfin, il est normal que ce soit à vous, et non à nous qu'apparaissent les fantômes vengeurs des colons abandonnés ici autrefois. »

Filo Kasun s'empressa d'intervenir : « Il s'agissait peut-être d'un des survivants ? hasarda-t-il.

— Je croirai d'abord à un rêve ou à un revenant ! », rétorqua Ostabruk dont le ton s'échauffait. « Le grand argument fourni par les hommes de bon sens (au nombre desquels je m'inscris) contre ces colonies planétaires, tient dans le fait qu'elles ne peuvent subsister sans liens étroits avec la Terre. Elles se veulent indépendantes mais, en fait, elles ont besoin de la Terre pour tous les appareils générateurs d'oxygène, les vivres, les produits plastiques – pour tout. Les colons martiens sont morts depuis longtemps. Soutenir le contraire relève de la pure fantaisie romanesque. »

Personne ne discuta ces paroles à l'appui desquelles les ruines de Mars-City apportaient leur témoignage lugubre.

Malgré tout, Ostabruk eut une fin de nuit pénible. Il avait vu un visage d'homme – alors que de son propre aveu la chose était impossible. Il se rappelait les fresques, les sculptures reproduisant les traits typiques des indigènes de Mars dont la race s'était jadis éteinte : des arcades sourcilières très allongées, un nez épaté et d'immenses oreilles de panotes. Il ne faisait donc aucun doute que ce visage blême et barbu ne pouvait être celui d'un Martien. Quant aux fantômes, il n'y croyait pas plus que tout homme de bon sens – et pourtant, l'allusion faite par Alfin ne laissait pas de le troubler : le spectre vengeur d'un de ces hommes que cent ans plus tôt, l'esprit pratique de certains Terriens avait laissé mourir sur Mars...

\* \*  
\*

Dès le lendemain matin, ils se séparèrent pour explorer les ruines dans l'espoir d'y trouver des vestiges, ou si possible, des documents écrits laissés par les anciens colons. Grâce à l'appareil radio de leur casque, ils gardaient le contact entre eux aussi facilement que s'ils étaient restés groupés. Ostabruk choisit le secteur nord-est, celui duquel partait jadis la route conduisant à Marsairport, et il se trouva bientôt hors de vue de ses compagnons.

Il avançait entre les immeubles en ruine, le long de ce qui jadis avait été des rues. Il progressait lentement, s'efforçant d'éviter les trous. Le feuillage des sauges était si dru qu'il formait une véritable couche végétale suspendue à un mètre au-dessus de l'ancienne chaussée. Ostabruk ne pouvait rien voir du terrain où il s'aventurerait et le sol se dérobaient fréquemment sous ses pas. Partout autour de lui s'offraient à ses yeux les témoignages d'une grande ville disparue. De temps en temps, au hasard des murs éboulés, il découvrait des appartements demeurés presque intacts, dont certains gardaient encore des vestiges de mobilier. Tout cela démantelé, dégradé, quelquefois même rendu au dernier stade de l'effritement sous l'action du sable que les tempêtes martiennes réussissaient à charrier jusque-là par-dessus les immenses plaines grises.

Dans les ruines d'un grand immeuble, Ostabruk trouva un livre. Il le découvrit au fond d'une niche aménagée dans un mur, circonstance à laquelle il devait d'avoir été protégé des vents de sablé. Bien que le papier fût intact, les fils de brochage cédèrent quand Ostabruk le saisit, et les pages s'éparpillèrent sur le sol. Il ne lui resta qu'une moitié de feuille déchirée où il lut ces mots imprimés en très gros caractères :

*Mars est un monde. Nous vivons sur Mars. Mars est...*

Il laissa tomber le morceau de papier et quitta les ruines. Le fronton de l'entrée portait encore une inscription aux trois quarts effacée :

COLLÈGE DE MARS-CITY.

Ces mots ne cessèrent de le hanter pendant qu'il poursuivait son chemin jusqu'à l'autre bout de la rue, et il n'écoutait plus que d'une oreille les propos échangés par ses compagnons invisibles. Mars est un monde. Nous vivons sur Mars... Non. Plus maintenant. Mars était bien un monde – mais un monde où plus personne ne vivait. Un monde mort.

Des enfants avaient joué là, dans une cour de récréation où proliféraient maintenant les grandes sauges martiennes. Ils s'étaient assis dans les salles de classe où entraient à présent les vents de sable venus du désert. Ils avaient paressé en se laissant distraire par les fenêtres ouvertes, ou lu avec application les phrases de leur premier livre de lecture : *Mars est un monde. Nous vivons sur Mars*. Et ils s'étaient égaillés dans ces rues maintenant silencieuses, courant au milieu des rires et des cris pour retrouver la maison paternelle – la maman qui se plaignait des soucis ménagers comme toutes les mamans de la Terre, et le papa qui rentrait le soir de son travail comme font tous les papas de la Terre.

Quels étaient déjà ces deux vers de Goldsmith, dans *Le village abandonné* ?

*Plus de pas vifs et gais dans l'herbe qui serpente :*

*Les bouquets de la vie ont déserté la sente...*

Il se rendit compte soudain qu'il avait tourné en rond et qu'il revenait vers l'endroit par où lui et ses compagnons étaient arrivés la veille. Au-delà des ruines, très loin à l'horizon des sauges, il distinguait la fusée dont la proue conique se dressait droit dans le soleil matinal.

«...soixante-quinze ans – et c'est un minimum, puisque la dernière date que j'ai trouvée nous reporte à 2120. » La voix qui résonnait dans ses écouteurs de casque semblait être celle de Filo Kasun. « Comment diantre auraient-ils pu disparaître tous en vingt-cinq ans ?

— Pas difficile à comprendre, quand on songe qu'ils n'avaient rien pour réparer leurs appareils (La voix d'Alfin, cette fois). Sur une planète comme celle-ci, l'entretien d'une ville réclame obligatoirement toutes les ressources du machinisme le plus perfectionné.

— La Terre les a laissé tomber, grommela Filo Kasun. La Terre les a tous laissé crever ici...»

Ostabruk résista à la tentation d'intervenir vertement dans le dialogue. Mais enfin, bonté du ciel ! que voulaient-ils donc ? Qu'espéraient-ils ? Que lui, Ostabruk, allait préconiser la recolonisation d'une planète morte pour la seule raison que cette planète était toujours là, à décrire son orbite de planète autour du Soleil ?

Une fois déjà, au cours du voyage, Alfin avait nettement exprimé son opinion à ce sujet : « Puisque l'Homme peut explorer l'espace, il doit s'y maintenir. Puisqu'il peut mettre d'autres planètes en valeur, il doit y établir des colonies. La Terre ne suffira pas toujours à ses besoins. S'il renonce à pousser au-delà, il cesse de se comporter en Homme et n'est plus qu'un animal bien adapté. »

La philosophie du pionnier. Mais depuis toujours on avait exigé des pionniers qu'ils se suffisent à eux-mêmes. Sinon, ils ne pouvaient revendiquer le droit de vivre sur une planète qui ne pourrait même pas leur assurer une subsistance d'appoint pour le cas où ils viendraient à être coupés de toute communication avec la Terre. Là où l'homme peut s'adapter, qu'il vive ; là où il ne le peut pas, qu'il renonce. Telle était la position d'Ostabruk et rien, jusqu'à présent, ne venait lui prouver qu'il se trompait.

Tout à coup, son regard accrocha quelque chose dans le lointain.



Un mouvement à peine perceptible au-dessus de la végétation martienne. Il cligna les yeux pour mieux voir, et crut discerner un très mince filet de fumée qui sortait des sauges et montait lentement dans l'air calme.

Ce qui était impossible ! Il était aussi extravagant d'imaginer une fumée – donc un feu – dans cette atmosphère si pauvre en oxygène, que d'admettre qu'un homme sans casque fût venu coller son visage à la paroi du dôme la nuit précédente. Il s'agissait probablement d'un tourbillon de sable... mais alors, pourquoi ne se déplaçait-il pas ?

Presque aussitôt d'ailleurs, Ostabruk surprit un autre mouvement non loin de l'endroit d'où s'élevait cette « fumée ». Puis il vit une forme blanchâtre qui semblait ramper à la surface de la couche végétale. Une forme imprécise, qui apparaissait et disparaissait tour à tour.

« Alfin ? Je viens de repérer quelque chose qui m'a l'air d'être de la fumée, et un autre serpent de sauge. Grosso modo, dans la direction de la fusée.

— Pouvez-vous l'observer avec vos jumelles, monsieur le sénateur ?

— Je ne suis pas assez haut. Il faut que je trouve un endroit où grimper. »

Un mur en ruine se dressait à proximité. Il mesurait un bon pied d'épaisseur et était presque entièrement éboulé à une de ses extrémités. Ostabruk peina pour l'escalader. Parvenu au point à peu près le plus élevé il s'accroupit en équilibre instable et défit la courroie de ses jumelles.

Au même instant une brique, céda brusquement sous ses pieds. Il se sentit partir en avant.

« Alfin ! », hurla-t-il.

Dans le long intervalle que dura sa chute, ses pensées tourbillonnèrent à une vitesse folle pour se persuader qu'il ne courait aucun danger. La pesanteur était moindre sur Mars que sur Terre : il tombait donc plus lentement – et vu l'épaisseur du feuillage des sauges, sa chute allait encore se trouver amortie d'autant.

Il creva la couche végétale comme si c'eût été du papier. Sa tête et son épaule donnèrent brutalement contre le sol. Et dans le bref instant de désespoir qu'il connut avant de perdre conscience, Ostabruk comprit que son casque était brisé.

... Il flottait dans un léger brouillard doré. Trois fantômes l'entouraient, trois géants penchés au-dessus de lui et qui discutaient son cas d'une voix solennelle. L'un semblait estimer qu'il fallait le sauver, tandis que l'autre soutenait qu'il devait s'adapter ou succomber. Le troisième accueillait chaque argument d'un simple signe de tête, sans préciser le parti auquel il se ralliait.

D'un seul coup, Ostabruk retrouva sa lucidité. Il ouvrit les yeux. La brume dorée était toujours là, mais il gisait de tout son long sur un terrain solide. Une couche de verdure aux reflets chatoyants formait voûte à cinquante centimètres de son visage, et il respirait une puissante odeur de sous-bois.

Il remua péniblement. La douleur qu'il ressentit à la nuque et à l'omoplate le fit gémir. Son visage cuisait, et quand il put y porter la main, ses doigts trouvèrent du sang déjà sec, provenant de plusieurs estafilades.

Son casque... son casque brisé ! Il n'avait plus de casque – et pourtant, il vivait !

Était-il donc resté si peu de temps évanoui ? Moins de dix minutes ? *Il respirait.* Un air doux, et tiède.

Et il entendait toujours les voix, très assourdies : non plus celles des spectres, mais les voix de ses trois compagnons, venant des écouteurs de casque qui pendaient encore à ses oreilles :

«... Il a dû tomber sous les sauges. (La voix d'Alfin) A moins que l'un de nous se bute contre lui au passage, nous ne le retrouverons jamais. S'il n'est qu'évanoui, il vit ; mais si son casque s'est brisé...»

Justement ! Son casque était, crevé, *mais* il vivait ! Soulevé d'un espoir frénétique, il approcha les lèvres du microphone intact au milieu des débris de plastique qui encerclaient toujours sa tête :

« Alfin ! Alfin, un changement s'est produit dans l'atmosphère de Mars ! Une modification qui doit être l'œuvre des colons. Cette forme que j'ai vue, c'est peut-être un homme, et c'est peut-être un feu qui...»

Il s'interrompt. Le capitaine était toujours en train de parler dans les écouteurs :

«... que nous le retrouvions avant la nuit. Notre réserve d'oxygène n'ira guère au-delà.

— Alfin ! (Cette fois, Ostabruk hurle.) Alfin, vous m'entendez ?

— ... ville est trop grande. (La voix de Zhaam.) Il faut que nous prenions une rue après l'autre. »

Ostabruk frémit : son appareil radio pouvait encore recevoir des messages, mais le transmetteur était brisé.

Du reste, rien ne l'empêchait de se relever tout simplement pour partir lui-même à la recherche de ses compagnons. La tête lui tournait et il se sentait très faible, mais en décrivant un grand cercle à travers les ruines il ne pouvait manquer de rencontrer Alfin, Zhaam ou Filo Kasun.

Non sans peine, il parvint d'abord à s'asseoir, la tête enfoncée dans l'épaisse couche de feuillage odorant. Puis il s'étaya à quatre pattes et se retrouva enfin debout. La morne surface des sauges, les murs éboulés, les immeubles en ruine s'étendaient autour de lui. Le soleil indiquait l'après-midi.

Il aspira profondément pour prendre à pleins poumons l'air raréfié – et ne put que haleter. Il étouffait, incapable soudain de respirer ! Un vertige le fit tourner. Il s'effondra...

...et aussitôt, ses poumons retrouvèrent de l'air respirable. Il demeura étendu sans bouger, reprenant souffle peu à peu, et déjà son esprit méthodique évoquait les renseignements détaillés que son instructeur, un petit homme glabre nommé Sims, lui avait donnés naguère sur l'atmosphère et la flore martiennes :

« Le jour, les plantes produisent leur propre oxygène par photosynthèse. Mais dès le coucher du soleil, et contrairement à ce qui se passe sur la Terre, elles ne disposent pas d'oxygène en réserve dans l'atmosphère. En revanche, nous avons établi qu'elles y remédient partiellement pour la nuit en emmagasinant auparavant l'oxygène dans les méats intercellulaires de la tige et des feuilles, qui sont beaucoup plus grands que ceux de nos végétaux terrestres. »

Mais il n'y avait pas eu suffisamment de preuves aux yeux des botanistes pour admettre que ce schéma pût s'appliquer à la sauge canaliennne – encore que le cactus martien eût lui-même la faculté de garder une très importante réserve d'air dans son tronc creux. On avait donc admis que la sauge restait la nuit en état de léthargie, et qu'alors elle consommait une quantité d'oxygène relativement minime.

Ostabruk se jugeait désormais en mesure d'apporter aux botanistes un élément qu'ils n'avaient pu découvrir après un siècle de colonisation sur Mars : le feuillage des sauges formait un toit imperméable à un mètre de hauteur environ – et c'était sous ce toit que les plantes emmagasinaient le surplus d'oxygène produit dans la journée, créant ainsi pour leurs besoins nocturnes une couche d'air respirable à ras du sol.

Il se pouvait qu'à l'époque des pionniers ce phénomène eût été observé plus d'une fois par des colons isolés, mais que ceux-ci n'eussent pas compris son importance du point de vue scientifique. Peut-être aussi avaient-ils succombé avant de pouvoir regagner l'abri des dômes. D'autre part, ils se déplaçaient debout (leur respiration étant assurée grâce à leur casque) et les sauges atteignaient à peine la ceinture d'un homme de taille normale : il était donc vraisemblable que le phénomène n'avait pu être observé que par accident.

La distance entre les tiges restait presque toujours la même – trente centimètres environ – et les sauges n'avaient pas de feuilles en dessous de l'épaisse couche qu'elles étalaient à un mètre du sol. Quant à celui-ci, il constituait un tapis moelleux de branches et de feuilles mortes. Ostabruk se trouva à plat ventre dans la pénombre d'un monde végétal dont la voûte très basse s'étendait à perte de vue tout autour de lui ; sauf du côté où elle s'arrêtait contre le mur qui avait provoqué la catastrophe.

Un homme pouvait vivre dix minutes sans casque dans l'atmosphère normale de Mars – et s'il retenait sa respiration, marcher deux minutes au plus. Ostabruk se releva péniblement.

Personne en vue. Rien que les ruines et les sauges.

Il essaya de faire quelques pas, mais comprit tout de suite que sans respirer, il ne pourrait aller bien loin d'une seule traite.

Quand il ne put retenir son souffle plus longtemps, il plongea de nouveau sous les sauges. Il haletait, en proie à un vertige continu, tandis que les voix de ses compagnons se répondaient toujours dans les écouteurs. Alfin, Zhaam ou Filo Kasun étaient peut-être là, à deux pas de lui, derrière ce mur ou de l'autre côté de cet immeuble – mais comment les prévenir ?

Les débris de plastique qui pointaient encore autour de son cou étaient dangereux. Il les arracha puis, au bout de quelques instants, se redressa en retenant son souffle.

Son cœur battit : là-bas, à cent mètres à peine devant lui, une silhouette engoncée dans un spatioscaphe se frayait un passage à travers les sauges.

Mais l'homme lui tournait le dos. Ostabruk impuissant le voyait s'éloigner.

Alors il fit appel à tout l'air de ses poumons pour crier. Un cri lancé de toutes ses forces, et qui ne résonna dans ses oreilles que comme une faible plainte.

Il ne put savoir si, dans cet air raréfié et sous l'épaisseur de son

casque l'autre l'avait bien entendu. Toujours est-il que l'homme s'arrêta et qu'il le vit se retourner lentement.

Mais c'en avait été trop pour Ostabruk dont les poumons étaient maintenant complètement vides. Ses muscles lâchèrent d'un seul coup. Il bascula en avant et ne sut plus rien.

Lorsqu'il reprit ses sens, il se retrouva gisant à plat ventre dans une obscurité complète. Il tâtonna à la recherche de ses écouteurs, mais quand il put enfin les appuyer contre ses oreilles, il n'entendit plus aucune voix.

Il se releva pour jeter un bref regard au-dessus des sauges, et vit les étoiles briller dans un ciel de velours.

C'était la nuit. Alfin, Zhaam et Filo Kasun avaient regagné la fusée.

\* \*  
\*

Ramper est plus pénible que marcher – mais on peut ramper et respirer en même temps. Ostabruk rampait. Il avait d'abord essayé de le faire dans l'obscurité, mais il s'était pris au milieu d'un enchevêtrement de tiges, et avait été obligé d'attendre le jour.

Du moins avait-il ainsi profité de la chaleur relative que les plantes emmagasinaient au cours de la journée en même temps que l'oxygène. Il avait eu froid, certes. Mais sans casque pour assurer l'étanchéité de son spatioscaphe il aurait été gelé à mort s'il ne s'était pas trouvé protégé par les sauges.

Il rampait en direction de la fusée. De temps à autre, pour s'assurer qu'il ne déviait pas, il regardait au-dessus du feuillage protecteur. Quelle distance lui restait-il à parcourir ? Quinze kilomètres ? Trente ? Il n'en savait rien. Quarante-huit heures plus tôt, alors qu'il progressait par bonds légers grâce à la faible pesanteur, le chemin lui avait paru très court jusqu'à la ville morte. Mais à présent, la fusée ne semblait jamais se rapprocher.

Et il priait. Il priait pour qu'Alfin Grasi ne décide pas de repartir immédiatement, maintenant que lui, Ostabruk, était présumé mort. Il priait pour que le capitaine et ses compagnons prennent le temps de revenir au moins une fois sur leurs pas pour rechercher son cadavre.

Il avait eu faim en se réveillant, mais les feuilles de sauge étaient comestibles et contenaient suffisamment d'eau pour apaiser en partie la soif qui le brûlait.

Vers le milieu de la matinée, il rencontra le tronc d'un cactus

cerge, au pied duquel apparaissait un trou d'environ vingt centimètres, pratiqué à ras du sol. Un trou qui semblait avoir été fait par des dents.

Ostabruk réfléchit. On connaissait deux formes de vie animale sur Mars. Une race intelligente, d'abord : des êtres au corps petit et rond, dotés de longs membres grêles comme des pattes d'araignée, et qui tiraient directement leur oxygène du sol pour l'emmagasiner dans une grosse bosse spongieuse. Ensuite venait un animal de la taille d'un lapin qui, lui, respirait normalement sans qu'aucun zoologue ait d'ailleurs jamais pu déterminer comment il pouvait vivre dans un air raréfié.

Ostabruk comprenait maintenant que ces deux animaux vivaient *sous* les sauges. Mais le seul point important résidait dans le fait qu'ils étaient herbivores et inoffensifs.

Il dégaina son poignard dont il se servit pour agrandir le trou et s'introduisit à l'intérieur du cactus. Il n'y releva pas la moindre trace d'animal, mais la base du tronc, en forme de cuvette, contenait une réserve d'eau saumâtre sur laquelle il se jeta avidement.

Il ne mourrait pas. Il avait de quoi manger, de quoi boire, et de l'air respirable. Mais pourrait-il atteindre la fusée avant qu'Alfin abandonne les recherches et décide de mettre cap sur la Terre ? Après tout, on devait maintenant le croire mort : ceci admis, le capitaine n'avait plus aucune raison de continuer l'expédition. Alfin était suffisamment au courant des mœurs politiques pour se douter que le Congrès n'accepterait pas le simple rapport de trois astronautes, alors qu'un sénateur avait été spécialement envoyé pour en rédiger un.

Il songea soudain que ses trois compagnons l'auraient certainement retrouvé dans les ruines, la veille, s'il avait eu l'idée de déchirer son spatioscaphe : il aurait laissé un morceau de toile imperméable à la surface des sauges comme signal de détresse. Malheureusement, il était alors trop étourdi, trop affaibli par sa chute pour y avoir pensé. A présent, il était trop tard. Ni Alfin, ni les autres ne fouilleraient la mer de sauges avec leurs jumelles dans l'espoir d'y repérer un Ostabruk vivant. Et si même ils reprenaient leurs recherches, ce serait pour eux une progression difficile sous l'épaisse couche végétale, en vue de retrouver un cadavre. Il ne servirait donc à rien d'agiter un lambeau de toile au-dessus des sauges – à moins qu'Ostabruk n'aperçoive l'un de ses compagnons à proximité. Mais il n'avait encore vu personne lorsqu'il se relevait pour vérifier sa direction.

Il rampa ainsi toute la journée. La fusée se dressait au loin, sa coque brillant dans le pâle soleil de Mars. Il ne s'en rapprochait

qu'avec une lenteur désespérante.

Et ce soir-là, il revit les spectres.

Ce fut juste avant la nuit, dans le très court crépuscule qui la précédait. Les mains et les genoux d'Ostabruk étaient à vif. Il venait de s'arrêter pour mâcher des feuilles, quand soudain il vit quelque chose. Très loin devant lui, presque à la limite où son œil pouvait atteindre, quelque chose remuait.

Plusieurs silhouettes blanches imprécises, qui se faufilaient entre les tiges... Bien que la distance ne lui permît pas d'évaluer leur taille exacte, elles semblaient beaucoup plus grosses que des lapins.

Il était dangereux de se servir d'un pistolet atomique sous cette couche végétale : Ostabruk risquait d'ouvrir un trou dans le feuillage par où l'oxygène s'échapperait, et de périr asphyxié avant que les plantes sensibles aient seulement le temps de réagir pour refermer la brèche.

Mais il régla son arme de façon à ne donner qu'une faible ouverture, d'un demi-centimètre à peine, et la braqua en direction des silhouettes blanches. Les tiges qui se trouvaient dans la trajectoire du rayon de mort s'abattirent en fumant. Pourtant, Ostabruk ne put savoir s'il avait fait mouche : les êtres mystérieux disparurent comme par enchantement et il ne les revit plus.

Peu après, il eut la chance de trouver un autre cactus géant à l'intérieur duquel il passa la nuit. Il demeura sur le qui-vive, ne dormant que par à-coups, son pistolet pointé vers le trou par où il était entré.

Et tout un jour encore il rampa sous la voûte aux reflets chatoyants des sauges. Mais maintenant la fusée était toute proche. Lorsqu'il se relevait, il voyait sa silhouette se dresser de plus en plus grande vers le ciel. Il pouvait l'atteindre avant la nuit.

Il prépara soigneusement la dernière étape. Il allait être obligé de franchir la zone incendiée par les tuyères, en retenant sa respiration jusqu'au moment où il pourrait enfin déverrouiller la porte étanche et pénétrer dans le sas. Mais celui-ci était pratiqué dans le flanc opposé de l'engin – en direction de l'est – et Ostabruk n'aurait que dix minutes pour y arriver. Il lui fallait donc contourner la fusée en restant à l'abri des sauges avant de traverser d'un bond la zone calcinée.

Il vérifia une dernière fois sa direction. Il se trouvait à présent si rapproché de la fusée, et la limpidité de l'atmosphère était si grande qu'il put distinguer les têtes de rivets encerclant les hublots. Il se glissa

derechef sous les sauges et reprit sa reptation avec une hâte redoublée.

Soudain, une secousse terrible ébranla le sol autour d'Ostabruk, cependant qu'un grondement de tonnerre emplissait ses oreilles, et que loin devant lui une vague de feu transformait la pénombre en une fournaise infernale.

Mourant de faim, épuisé par deux jours de progression harassante, il rassembla ses dernières forces pour se mettre debout. Titubant comme un homme ivre, il émergea péniblement des sauges.

La fusée décollait. Elle montait lentement, de plus en plus lentement au-dessus d'une colonne de feu. Puis elle donna du dièdre à ses ailerons et s'estompa peu à peu dans le crépuscule en direction de l'ouest.

Ostabruk était abandonné.

« Alfin ! Revenez ! » Il hurlait, et son cri restait sans écho dans l'atmosphère morte d'une planète morte. « Je présenterai un projet de recolonisation ! Je ferai tout ce... ! Alfin... ! »

Il s'effondra comme il s'était effondré vingt-quatre heures plus tôt, et la subite obscurité de la nuit martienne se fondit avec les ténèbres encore plus noires où lui-même s'enfonçait.

\* \*

\*

Il délirait. La fièvre et ses lémures ne lui laissaient que de brefs instants de répit durant lesquels il se sentait emmené en civière sous les sauges... une civière portée par des animaux à peau très blanche dépourvue de poils... des animaux qui avançaient en courbant l'échine. Mais dans l'état où il se trouvait, Ostabruk ne voyait de ces êtres que leurs flancs nus, d'une lividité cadavérique.

Quand il reprit enfin connaissance, il gisait sur une épaisse couche odorante faite de sauges mortes. Une femme nue se penchait au-dessus de lui. Une femme à la peau livide, et très jolie malgré des cheveux qui pendaient jusqu'à ses hanches. Elle tenait une poignée de feuilles humides dont elle se servait pour rafraîchir le front d'Ostabruk. Une deuxième femme, plus âgée et plus grosse était accroupie à proximité, près d'un homme barbu et voûté. Ils parlaient à mi-voix. Ils avaient la même peau livide que l'autre, et eux aussi étaient complètement nus.

Ostabruk demeurait là, étendu sans bouger, et ses yeux découvraient peu à peu les indices d'une société primitive. Des



hommes, des femmes, des enfants, debout, assis ou accroupis un peu partout dans la limite de son champ visuel. Il en compta une vingtaine, tous nus et la peau d'une pâleur de cire. Il aperçut également des lits de feuilles mortes à même le sol, et des ustensiles grossièrement façonnés dans des tiges de sauges ou des cactus cierges – et dont certains présentaient des parties métalliques qui provenaient sans doute de la civilisation disparue. On devait faire du feu non loin de lui, car une bonne odeur de fumée arrivait de temps en temps jusqu'à Ostabruk.

Il y avait donc là quelque chose qui... Les sauges ! Elles étaient plus hautes ! Suffisamment hautes en cet endroit pour que des êtres humains puissent se tenir debout sous leur feuillage.

Mais le point capital restait le fait que ces hommes avaient pu subsister sans le secours de la moindre technique. Ils s'étaient adaptés. Abandonnés à eux-mêmes sur une planète différente de la Terre, ils n'avaient eu qu'une seule alternative : s'adapter ou périr. Et ils avaient vécu !

Le vieillard accroupi près de la grosse femme s'aperçut que le malade avait repris connaissance. Il s'approcha de lui, prononça quelques mots d'une voix douce, et Ostabruk eut peine à en croire ses oreilles : bien que l'accent de l'homme fût bizarre, il entendait parler l'anglais le plus pur !

« Vous vous sentez mieux, à présent ? »

Luttant contre sa faiblesse qui l'étourdissait encore, Ostabruk se dressa sur son néant.

« Oui... je vais très bien. Et vous, vous êtes les descendants des anciens colons ?

— Oui, répondit fièrement le vieillard. Nos ancêtres sont restés sur Mars. Ils se sont battus contre Mars. C'est une lutte qui dure encore, mais nous avons le dessus. Et un jour viendra où...»

Il n'acheva pas sa phrase, comme s'il contemplait soudain une vision intérieure.

« Vous avez eu la chance de trouver ceci, articula Ostabruk en montrant les tiges qui croissaient autour d'eux. Les sauges sont beaucoup plus hautes ici que partout ailleurs.

— La chance ? répéta le vieillard avec une nuance de mépris dans la voix. C'est nous qui les avons fait pousser. Nous sélectionnons les graines des plus grandes pour effectuer des croisements. Nous doublons les petits germes contenus dans les cellules et obtenons ainsi des tiges toujours plus hautes ; Nous n'avons pas trouvé cette espèce

géante. Nous l'avons produite ! »

Ostabruk le regardait avec stupeur. Bonté divine ! Ces humains vivant à l'état sauvage... connaissaient donc le principe biologique de l'hybridation ?

Mais justement, il ne s'agissait pas de sauvages ! Ces hommes, ces femmes étaient des êtres évolués. Ils savaient penser et oser. Loin de se répandre en gémissements sur une technique perdue, ils tiraient parti de ce que leur offrait le milieu ambiant. Et lui, Ostabruk, s'était trompé. Il imaginait maintenant la vision intérieure du vieillard : un feuillage protecteur qui s'étendait toujours plus haut d'année en année au-dessus du sol ; des sauges de deux mètres, puis de trois, puis de six, qui escaladaient des falaises rouges pour recouvrir les immenses plaines de Mars ; un toit de verdure aux reflets d'or, sous lequel des hommes vivaient et progressaient sans l'aide de la Terre.

Ostabruk s'était trompé – et il pouvait en remercier le Ciel, car c'était à cela qu'il devait d'être encore en vie. Il se leva et tendit une main tremblante au vieillard.

« Je vous présente votre nouveau colon de toute dernière heure, annonça-t-il. Je m'appelle Laland Ostabruk et j'espère que vous m'accorderez vos suffrages lors des élections.

— Des élections ? » Son interlocuteur semblait ahuri. Il répondit machinalement au geste d'Ostabruk, qui lui étreignit la main.

« Bien sûr ! expliqua le sénateur d'un ton enjoué. Nous y serons nécessairement amenés. Le jour où les astronefs de la Terre reviendront se poser ici, Mars devrait pouvoir prétendre à deux ou trois sièges au Congrès mondial. »

Traduit par RENÉ LATHIÈRE.

*Ghost Planet.*

© The Magazine of Fantasy and S.-F., 1953.

© Éditions Opta, pour la traduction.

# ÉCOLOGIE INTÉGRÉE

par James H. Schmitz

*Modifier l'écologie d'une planète entière, c'est ce que l'homme a entrepris dès qu'il est devenu agriculteur ; il n'y a pas d'agriculture « naturelle ». En remodelant son milieu, l'homme s'est intégré, de façon presque indélébile au paysage, au système infini des interactions. A son seul profit, pense-t-il. Il peut en aller différemment sur d'autres mondes.*

LA ferme aux arbres fournisseurs de bois-diamant était agitée ce matin. Ilf Cholm en avait conscience depuis une heure environ mais n'en avait rien dit à Auris, pensant qu'il était peut-être travaillé par la fièvre d'été ou par un mal d'estomac, et qu'Auris déciderait qu'ils devaient retourner à la maison pour que la grand-mère d'Ilf lui administre un médicament. Mais l'impression continuait à se préciser et maintenant, Ilf savait que c'était la ferme.

Extérieurement, tous ceux qui étaient dans la forêt paraissaient occupés comme à l'ordinaire. Une averse était tombée plus tôt dans la journée, et les amarantes s'étaient déracinées et roulaient parmi la broussaille, aspirant l'eau restée dans les feuilles. Ilf en observait une petite qui roulait droit vers un slurp aux aguets. Le slurp était de taille moyenne, ce qui donnait à sa langue une portée de douze à quinze pieds, et l'amarante était déjà à distance de prise.

La langue jaillit soudain en un mince éclair jaune. La pointe fouetta par deux fois autour de la plante, l'arracha du sol et la ramena vers la cavité buccale de l'imitation de tronc d'arbre à l'intérieur de laquelle le reste du slurp était dissimulé. L'amarante fit le « Hoooph ! » de surprise qu'elles émettaient toutes lorsque quelque chose les attrapait et passa par l'ouverture. Au bout d'un moment, le bout de langue du slurp réapparut au bord de la cavité, oscillant lentement dans l'attente d'une autre créature de dimensions appropriées qui passerait à sa portée.

Ilf, qui venait d'avoir onze ans et était plutôt petit pour son âge,

avait la bonne taille pour ce slurp, mais à peine. Toutefois, en qualité d'enfant humain, il ne courait aucun danger. Sur Wrake, les slurps des exploitations de bois-diamant ne s'attaquaient pas aux humains. Il eut un instant la tentation d'aller taquiner la créature pour un bref assaut d'escrime ; s'il s'armait d'un bâton et frappait quelques coups sur le tronc, le slurp serait contrarié et lancerait la langue en avant pour s'efforcer de lui arracher le bâton de la main.

Mais ce n'était pas le jour à se laisser aller à de pareils amusements. Ilf ne parvenait pas à se débarrasser de son impression sourde de malaise, et pendant qu'il s'était tenu là, Auris et Sam avaient encore remonté la pente de quelque deux cents pieds en direction du Bosquet de la Reine et de la maison. Il pivota et fonça à leur poursuite, les rattrapant alors qu'ils débouchaient sur une des étendues herbeuses qui séparaient les diverses plantations de bois-diamant.

Auris, qui avait deux ans, deux mois et deux jours de plus qu'Ilf, se tenait debout au sommet de la coquille hémisphérique de Sam et regardait à droite vers la vallée où se trouvait l'usine à bois-diamant. La plus grande partie du monde de Wrake était de type torride, soit sec, soit humide ; mais ici régnait la fraîcheur du pays montagneux. Loin au sud, après la vallée et les hauteurs qui la cernaient, c'était la plaine, continentale, scintillante comme une mer brun-verdâtre. Au nord et à l'est, s'étendaient des plateaux plus élevés, au-dessus de l'altitude qui convenait au bois-diamant. Ilf dépassa en courant la masse de Sam au mouvement régulier jusqu'au point où, à l'avant, le bord de la coquille présentait une pente ascendante aplanie, assez près du sol pour qu'il puisse y atteindre.

Sam roula un instant en arrière un œil brun foncé quand Ilf agrippa la coquille et s'y hissa, mais sans tourner son énorme tête munie d'un bec. C'était un « dos-moussu », la version de la forme tortue, sur Wrake, et en dehors des arbres adultes et peut-être de quelques membres de l'escouade de nettoyage, la plus grosse créature sur le territoire de la ferme. Sa coquille galbée était entièrement recouverte d'une plante qui donnait l'illusion d'une épaisse fourrure verte et, de temps à autre, pour se nourrir, Sam étendait une paire de bras épais munis de mains à trois doigts qu'en temps normal il tenait repliés le long du bord inférieur de sa coquille.

Auris ne prêta pas attention à l'arrivée d'Ilf. Elle paraissait observer l'usine dans la vallée. Elle et Ilf étaient cousins, mais ne se ressemblaient pas. Ilf était petit et nerveux, avec des cheveux roux en boucles serrées. Auris, mince et blonde, avait une bonne tête de plus que lui. Il songea qu'elle avait l'air de posséder tout ce qu'elle pouvait voir du haut de la coquille de Sam, et en réalité elle en possédait une

bonne partie : les neuf dixièmes de la ferme de bois-diamant et les neuf dixièmes de l'usine. Ilf était propriétaire du dernier dixième dans les deux cas.

Il escalada la coquille en empoignant la mousse-fourrure pour se hisser jusqu'au niveau d'Auris et se dresser près d'elle. Sam, malgré la gaucherie apparente de sa marche, faisait un bon quinze à l'heure, droit vers le Bosquet de la Reine. Ilf ignorait si c'était Sam ou Auris qui avait décidé de rentrer à la maison. De toute façon, il sentait l'importance de s'y rendre.

« Il y a quelque chose qui les énerve, dit-il à Auris, voulant parler de toute la ferme. Tu crois qu'il se prépare un gros orage ?

— Ça n'en a pas l'air, répondit-elle.

— Alors peut-être un tremblement de terre ? demanda-t-il en regardant le ciel et se rangeant d'office à l'avis d'Auris.

— Cela ne me fait pas l'effet d'un tremblement de terre », fit-elle en secouant la tête.

Elle n'avait pas quitté l'usine des yeux. Ilf s'enquit : « Quelque chose qui se passerait là-bas ? »

Elle haussa les épaules. « Ils abattent beaucoup aujourd'hui, observa-t-elle. Une commande à la limite. »

Sam s'enfonça dans le bosquet suivant tandis qu'Ilf réfléchissait à ce qu'elle venait de lui apprendre. Les commandes à la limite étaient assez rares, mais cela ne justifiait nullement ce malaise général. Il soupira, s'assit en tailleur et jeta un coup d'œil circulaire. Ils étaient dans un petit bois, de jeunes arbres, de quinze ans et moins. Il restait entre eux beaucoup d'espace libre. Devant eux, une énorme amarante déracinée mourait, émettant de petits bruits heureux et des gloussements en jetant ses boulettes écarlates de semence loin d'elle, hors de ses feuilles qui s'ouvraient lentement. Les boulettes s'éloignaient rapidement de la vieille plante dès qu'elles touchaient le sol. Dans un cercle de quatre mètres autour de leur mère, la terre subissait des troubles, remuait, se déplaçait sans cesse. L'équipe de nettoyage était arrivée pour se débarrasser de l'amarante mourante ; sous les yeux d'Ilf, elle s'enfonça soudain de quinze à vingt centimètres dans le sol ameubli. Les boulettes se hâtaient pour échapper à l'atteinte de l'équipe, de peur d'être prises également. Mais des amarantes mobiles à mi-croissance, mouchetées de vert et de jaune, prêtes à entamer leur période d'enracinement, roulaient à travers le bois dans la direction de la surface remuée. Elles attendraient autour du cercle que l'équipe ait terminé son travail, puis elles avanceraient et planteraient leurs racines. Le sol était toujours

plus riche là où l'équipe de nettoyage avait opéré qu'en tout autre point de la forêt.

Ilf se demandait – et ce n'était certes pas la première fois – à quoi ressemblait l'équipe de nettoyage. Personne n'avait jamais réussi à en apercevoir un seul membre. Son grand-père, Riquol Cholm, lui avait rapporté les efforts des savants pour prendre un des ouvriers de l'équipe avec des machines à creuser. Les plus petits d'entre eux-mêmes creusaient beaucoup plus vite que les machines qui les poursuivaient, aussi les savants s'étaient-ils lassés et étaient-ils repartis.

\* \*

\*

« Ilf, viens déjeuner ! » cria sa grand-mère.

Ilf s'emplit les poumons pour crier : « J'arrive, grand... »

Il s'interrompit, leva les yeux sur Auris. Elle s'amusait de lui.

« Je me suis encore fait prendre, avoua Ilf. Idiots de bourdons ! » Il hurla : « Sors de là, Lou la Menteuse ! Je sais que c'est toi. »

Meldy Cholm laissa fuser son rire doux et bas, une cloche d'argent tinta, la toile verte gigantesque du Bosquet de la Reine fit retentir sa note grave de harpe, le tout avec plus ou moins d'ensemble. Puis Lou la Menteuse et Gabby apparurent brusquement et sautèrent sur la bosse du dos-mousse. Les bourdons étaient de petits animaux bruns à queue courte, avec la minceur d'une araignée et énormément de vivacité. Ils avaient le crâne rond, des faces de singes, et les dents pointues des bêtes qui vivent en attrapant et en tuant d'autres animaux. Gabby s'assit près d'Ilf, gonflant et dégonflant sa poche à sons, tandis que Lou lâchait une succession de bruits grinçants, claquants, crachotants.

« Ils sont allés à l'usine ? demanda Ilf.

— Oui, répondit Auris. Tais-toi. J'écoute. »

Lou jacassait à la vitesse à laquelle les bourdons bavardaient entre eux, mais cette fois, cela ressemblait à un enregistrement de voix humaines déroulé à grande vitesse. Quand Auris voulait savoir de quoi parlaient les gens en un endroit quelconque, elle y envoyait les bourdons pour écouter. Ils se rappelaient tout ce qu'ils avaient entendu, revenaient, et le lui répétaient à leur propre vélocité verbale, ce qui faisait gagner du temps. Ilf, en se donnant beaucoup de mal, pouvait en saisir des fragments. Auris comprenait tout. Elle écoutait

en ce moment ce que les gens de l'usine avaient dit pendant la matinée.

Gabby gonfla à moitié sa poche vocale et observa, de la voix riche et forte du grand-père Riquol : « Mon Dieu, mon Dieu ! Nous ne nous conduisons pas tout à fait comme il faudrait, n'est-ce pas, Ilf ? »

— Ta gueule, fit Ilf.

— Silence, maintenant, fit Gabby avec la voix d'Auris. J'écoute. » Il ajouta, avec le ton d'Ilf, manifestant une certaine honte : « Je me suis encore fait prendre ! » et ricana méchamment.

Ilf ferma le poing gauche et le balança en vitesse. Gabby devint un instant une tache brune imprécise, et se rassit de l'autre côté d'Ilf. Il braqua sur Ilf ses yeux ronds et innocents et déclara d'un ton solennel : « Il faut faire davantage attention aux détails, les gars. Les fautes peuvent coûter cher ! »

Il avait probablement entendu cela à l'usine. Essayer de frapper un bourdon, c'était un effort vain. Ilf s'efforça de suivre ce que racontait Lou, mais celle-ci avait précisément terminé son rapport. Elle et Gabby filèrent immédiatement du dos de Sam en un bond et disparurent parmi les buissons. Ilf se dit qu'ils étaient pour une fois un peu agités et maladroits dans leurs mouvements, comme s'ils avaient été eux aussi encore plus énervés que d'habitude. Auris se porta sur le devant de la coquille et s'y assit, jambes pendantes. Ilf l'y rejoignit.

« De quoi parlait-on à l'usine aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Ils ont bien reçu une commande limite hier, répondit Auris. Et encore une autre ce matin. Ils n'accepteront plus de commandes avant d'avoir satisfait à celles-là.

— C'est une bonne chose, non ?

— Probable. »

Au bout d'un temps, Ilf s'enquit : « C'est à propos de ça qu'ils se *tourmentent* ? »

— Je n'en sais rien », répondit Auris. Mais elle avait les sourcils froncés.

\* \*

\*

Sam avançait lourdement vers une nouvelle surface de terrain à découvert mais il s'arrêta bien avant de sortir d'entre les arbres. Auris se laissa glisser de la coquille et dit : « Tu peux venir, mais tâche de ne

pas te faire voir. » Puis elle se déplaça entre les arbres jusqu'à avoir une vue dégagée. Ilf l'avait suivie en s'efforçant de faire le moins de bruit possible.

« Qu'est-ce qu'il y a ? », demanda-t-il. A cent cinquante mètres de distance, de l'autre côté de la surface à découvert, se dressait le haut Bosquet de la Reine dont les cimes se balançaient doucement comme des armées de minces javelots verts sur le bleu du ciel. La maison n'était pas visible de ce point ; c'était un grand bungalow sans étage construit autour des troncs d'une quantité d'arbres, au cœur du bosquet. Devant eux courait la route qui montait de la vallée et serpentait dans les montagnes à l'ouest.

Auris dit : « Un airmobile s'est posé il y a un moment... Tiens, le voilà ! »

Ils examinèrent le véhicule rangé en bordure de la route à leur gauche, à faible distance. Face à l'engin s'ouvrait le sentier ouvert dans le Bosquet de la Reine qui menait à la maison. Ilf ne trouvait rien d'intéressant à la machine. Elle n'était ni vieille ni neuve et ressemblait à tous les airmobiles. Quant à l'homme assis à l'intérieur, ils ne le connaissaient pas.

« On a de la visite, observa Ilf.

— Oui, dit Auris. L'oncle Kugus est revenu. »

Ilf dut réfléchir un moment avant de se rappeler qui était l'oncle Kugus. Puis cela lui revint d'un coup. C'était un certain temps auparavant, environ un an. L'oncle Kugus était un grand et bel homme, aux sourcils noirs et épais, qui souriait continuellement. Il était bien l'oncle d'Auris, mais pas d'Ilf ; toutefois, il avait des cadeaux pour eux deux quand il était venu. Il avait raconté une quantité d'histoires drôles à Ilf. Une fois, il s'était querellé avec le grand-père Riquol pendant près de deux heures à un vague sujet. Ilf ne se souvenait pas de quoi il s'agissait. L'oncle Kugus était arrivé et reparti dans un petit airmobile d'un beau jaune éclatant. Il y avait emmené Ilf en promenade à deux reprises et lui avait dit qu'il avait remporté des courses avec cet engin. Il n'avait pas fait trop mauvaise impression à Ilf.

« Ce n'est pas lui et ce n'est pas son véhicule, dit-il.

— Je sais. Mais il est dans la maison, répondit Auris. Il y a deux personnes avec lui. Ils causent avec Riquol et Meldy. »

Un son monta lentement du Bosquet de la Reine pendant qu'elle parlait, profond, sonore, comme l'appel d'une grosse et antique cloche ou la basse d'une harpe. L'homme dans le véhicule tourna la tête vers



les arbres pour écouter. Le son se répéta deux fois. Cela provenait du gigantesque tissu de verdure à l'autre bout du petit bois et devait s'entendre sur toute l'étendue de l'exploitation et même, plus faiblement, dans la vallée quand le vent était orienté du bon côté. Ilf l'interrogea : « Lou la Menteuse et Gabby sont venus ici ?

— Oui. Ils sont d'abord allés à l'usine, puis ils ont remontés à la maison.

— De quoi parle-t-on à la maison ?

— Oh ! d'un tas de choses. » Auris plissa de nouveau le front. « Nous allons tâcher de le savoir, mais nous n'allons pas nous faire voir tout de suite. »

Quelque chose bougea près d'Ilf. Il baissa les yeux et constata que Lou et Gabby étaient venus les rejoindre. Les bourdons examinèrent un moment l'homme dans le véhicule aérien, puis filèrent à découvert, traversant la route pour s'enfoncer dans le Bosquet, comme de petites ombres voltigeantes, presque impossibles à suivre des yeux. L'homme jeta autour de lui un regard étonné, ne sachant sans doute pas trop s'il avait perçu du mouvement ou non.

« Viens », dit Auris.

\* \*

\*

Ilf la suivit pour rejoindre Sam. Celui-ci leva la tête et tendit le cou. Auris fit un rétablissement sur le bord de la sous-coquille, près du cou, puis rampa à quatre pattes dans le creux entre les parties inférieure et supérieure de la coquille. Ilf s'y hissa à sa suite. Ce leur était un abri bien connu. Ils s'y étaient souvent glissés quand ils étaient surpris à l'extérieur par les violentes tempêtes électriques qui venaient du nord à travers les montagnes pu quand le sol commençait à frémir aux premiers grondements d'un tremblement de terre. Grâce à la coquille massive et arrondie du dessus et à celle, aplatie, mais également épaisse du dessous, l'angle formé par le mur de cuir frais du cou de Sapi et la partie antérieure de son épaule paraissait l'endroit le plus sûr au monde en de telles circonstances.

La sous-coque s'inclina puis se mit à se balancer sous Ilf quand le dos-moussu se mit en marche. Ilf se tortilla pour regarder entre les bords des deux coquilles. Ils sortirent du bois, en direction de la route, à l'allure régulière de marche de Sam. Ilf ne parvenait pas à voir l'airmobile et se demandait pourquoi Auris ne voulait pas que l'homme les voie. Il s'agitait, mal à l'aise. Sous tous les aspects, c'était

une matinée insolite, troublante.

Ils traversèrent la route puis écartèrent les hautes herbes dans un froissement, le lourd balancement de Sam leur donnant l'impression d'un navire faisant voiles sur la terre ferme, et ils atteignirent le Bosquet de la Reine. Sam s'engagea dans l'ombre teintée de vert sous les arbres. L'air se fit plus frais. Bientôt, il vira à droite et Ilf perçut un éclair bleu devant lui. C'était le grand fourré de buissons à fleurs, au centre duquel se trouvait le gîte de Sam.

Sam s'enfonça dans le fourré et s'immobilisa dans l'espace dégagé au milieu pour laisser Ilf et Auris mettre pied à terre. Sam abaissa alors ses pattes de devant, l'une après l'autre, dans la fosse, si solidement étayée de racines d'arbres qu'on ne distinguait presque pas de sol entre elles, et qui s'adaptait comme un moule à la moitié inférieure de son corps. Il s'inclina en avant, ramenant le cou et la tête dans sa coquille, se laissa glisser dans la fosse, se redressa, puis se reposa. Le bord de la coquille supérieure affleurait maintenant le bord de la fosse et ce qu'il restait de visible de lui ressemblait tout simplement à une grosse roche arrondie, couverte de mousse. Si personne ne venait le déranger, il était capable de rester immobile là jusqu'à la fin de l'année. Il existait des dos-moussus dans d'autres bosquets de la ferme qui n'étaient jamais sortis de leur fosse à dormir et n'avaient jamais donné signe de veille depuis les plus lointains souvenirs d'Ilf. Ils vivaient pendant une énorme durée et une sieste d'une demi-douzaine d'années ne leur semblait nullement excessive.

Ilf leva un regard interrogateur sur Auris. Elle lui dit : « Nous allons à la maison pour écouter de quoi peut bien parler l'oncle Kugus. »

Ils prirent un sentier qui menait du gîte de Sam à la maison. Il avait été tracé par six générations d'enfants humains qui avaient tous utilisé Sam comme moyen de transport sur l'étendue de la ferme de bois-diamant. Il était gros une fois et demie comme tout autre dos-moussu du pays et le seul à avoir son gîte dans le Bosquet de la Reine. D'ailleurs, dans le Bosquet de la Reine, tout était spécial, à commencer par les arbres eux-mêmes que l'on ne coupait jamais et qui étaient près de deux fois aussi hauts que ceux des autres petits bois, pour continuer par Sam et son fourré à fleurs bleues, l'énorme souche du Grand-père Slurp non loin de là, et la toile verte gigantesque à l'autre bout du bosquet. Il y régnait plus de calme ; les autres animaux y étaient moins nombreux. Le Bosquet de la Reine, selon ce qu'avait une fois expliqué Riquol Cholm à Ilf, était le point où avait pris naissance toute la forêt de bois-diamant, il y avait très longtemps.

Auris lui murmura : « On va faire le tour pour arriver par-derrrière. Pas la peine qu'ils sachent tout de suite qu'on est là... »

« Monsieur Terokaw, dit Riquol Cholm, je suis désolé que Kugus vous ait persuadés ; vous et M. Bliman de l'accompagner à Wrake pour cette affaire. Vous perdez tout simplement votre temps. Kugus aurait dû le savoir. J'ai débattu la question à fond avec lui en plusieurs autres occasions.

— J'ai peur de ne pas vous comprendre, monsieur Cholm, répondit M. Terokaw d'un ton rogue. Je vous fais une proposition commerciale pour cette exploitation de bois-diamant... une proposition qui serait très avantageuse pour vous-même aussi bien que pour les enfants à qui appartient le Bois-Diamant. Vous devriez au moins accepter d'écouter ce que j'ai à vous offrir ! »

Riquol secoua la tête. Il était visiblement irrité contre Kugus et s'efforçait de ne pas le laisser voir.

« Vos offres, quelles qu'elles soient, n'ont rien à y voir, dit-il. L'entretien d'une forêt de bois-diamant n'est pas uniquement une affaire commerciale. Permettez-moi de vous l'expliquer... Comme Kugus aurait dû le faire.

« Vous savez sans nul doute qu'il y a moins de quarante de ces forêts dans tout Wrake et que toutes les tentatives de plantation de ces arbres en d'autres lieux ont régulièrement échoué. Cela, joint à la beauté inégalable des produits du bois-diamant – impossible à reproduire par des moyens artificiels – constitue la raison naturelle des prix de ces marchandises, comparables à ceux des pierres précieuses et autres articles du même genre. »

M. Terokaw, fixant Riquol de ses yeux bleus et froids, fit un signe d'acquiescement. « Veuillez continuer, monsieur Cholm.

— Une forêt de bois-diamant, c'est beaucoup plus qu'un rassemblement d'arbres. Les arbres sont un des facteurs principaux, mais ne sont qu'un facteur d'une écologie naturelle étroitement unifiée et équilibrée. Les liens d'interdépendance entre les plantes et les animaux qui constituent une forêt de bois-diamant n'apparaissent pas dans tous leurs détails, mais cette interdépendance est très forte. Aucune des espèces en cause ne semble pouvoir vivre dans un autre environnement, quel qu'il soit. D'autre part, les plantes et animaux qui ne font pas naturellement partie de cette écologie ne peuvent pas y prospérer quand on les y intègre. Ils s'en vont ou disparaissent rapidement. Les êtres humains constituent apparemment la seule exception à cette règle.

— Très intéressant, fit sèchement M. Terokaw.

— En effet, reprit Riquol. C'est une situation naturelle des plus intéressantes, et bien des gens, y compris Mme Cholm et moi-même, avons le sentiment qu'il faut la conserver. Les coupes calculées et réduites actuellement pratiquées dans les exploitations de bois-diamant agissent dans le sens de cette conservation. La quantité exploitée est en réalité profitable aux forêts, en les maintenant dans un cycle optimum de croissance et de maturation. Elles prospèrent sous la main de l'homme dans une mesure qu'elles n'atteignaient généralement pas à l'état naturel, quand personne ne s'en occupait. Les gens qui en sont devenus responsables – les propriétaires et leurs associés – s'efforcent depuis un certain temps de faire classer toutes les forêts de bois-diamant en réserves fédérales, le droit de les exploiter restant aux propriétaires actuels et à leurs héritiers, dans les mêmes conditions de surveillance attentive. Quand Auris et Ilf seront majeurs et pourront signer l'accord à cet effet, les fermes deviendront réellement des réserves de la Fédération. Toutes les autres mesures nécessaires sont déjà prises.

« Voilà pourquoi votre proposition commerciale ne nous intéresse pas, M. Terokaw. Vous vous apercevrez, si vous souhaitez les en entretenir, que les autres exploitants de bois-diamant ne seront pas non plus intéressés.

Nous sommes tous du même avis sur ce point. Sinon, il y a longtemps déjà que nous aurions accepté des propositions semblables à la vôtre, pour l'essentiel. »

\* \*

\*

Le silence s'établit durant un temps. Puis Kugus Ovin déclara d'un ton aimable : « Je sais bien que tu es fâché contre moi, Riquol, mais en l'occurrence, c'est à Auris et Ilf que je pense. Peut-être que dans ton souci de préserver un phénomène naturel, tu ne tiens pas suffisamment compte de leurs intérêts. »

Riquol le regarda. « Quand Auris atteindra sa majorité, ce sera une jeune femme extrêmement riche, même si notre exploitation ne devait jamais plus vendre une once de bois-diamant à compter d'aujourd'hui. Ilf serait suffisamment à l'aise pour n'avoir pas besoin de travailler un seul jour de sa vie... bien que je doute qu'il se conduise jamais de cette manière. »

Kugus sourit. « Il y a des degrés même dans l'état de richesse extrême, observa-t-il. Ce que ma nièce peut espérer gagner dans sa vie

par cette exploitation calculée dont tu parles, ne saurait en rien se comparer à ce qu'elle toucherait d'un seul coup en acceptant l'offre de M. Terokaw. Et, naturellement, c'est tout aussi vrai pour Ilf.

— Très juste, dit lourdement M. Terokaw. Je suis large en affaires, monsieur Cholm. J'en ai la réputation. Et je peux me permettre de me montrer généreux parce que je tire des bénéfices importants de mes investissements. Et laissez-moi vous signaler un autre aspect. L'intérêt pour les produits du bois-diamant subit dans toute la Fédération des hauts et des bas, comme vous devez bien le savoir. Des hauts et des bas. Des vagues et des oublis. Pour le moment, nous approchons d'un des sommets d'une nouvelle vague d'intérêt pour ces produits. Il est possible de stimuler efficacement ce goût et de l'exploiter. Mais de toute façon nous pouvons compter qu'il diminuera dans quelques mois. Il se pourrait que le renouveau d'intérêt ne se manifeste que dans six, voire douze ans. Ou le bois-diamant risque de ne plus connaître la vogue puisqu'il n'y a plus actuellement que très peu de produits qui ne puissent être imités, voire en général dépassés par les moyens artificiels. Il n'y a aucune raison valable pour que le bois-diamant reste indéfiniment une exception.

« Nous devons donc nous tenir prêts à tirer le maximum de cette manne pendant que cela dure. Moi, c'est ce que j'envisage, monsieur Cholm. Un vaisseau de marchandises bourré de matériel de coupe est en ce moment stationné à quelques heures de vol de Wrake. Ces machines, on pourrait les mettre au sol et en état de fonctionnement ici un jour après que vous auriez signé le contrat que je vous propose. En une semaine, la forêt serait rasée. Nous n'utiliserons nullement votre usine qui serait vraiment insuffisante pour mes besoins. On expédiera le bois-diamant en grande vitesse sur un autre monde où je dispose des installations appropriées de traitement. Et nous pourrions lancer les produits finis sur les marchés de la Fédération dès le mois suivant. »

Riquol, avec une politesse glacée, reprit la parole : « Et pour quelle raison tant de hâte, monsieur Terokaw ? » Celui-ci parut surpris. « Pour éliminer toute concurrence, monsieur Cholm. Quoi d'autre ? Quand les autres exploitants de bois-diamant apprendront ce qui s'est passé, ils auront peut-être la tentation de suivre votre exemple. Mais nous aurons pris sur eux une telle avance que le « boom » du bois-diamant tournera presque entièrement à notre avantage. Nous avons pris toutes les précautions appropriées sur ce point. M. Bliman, M. Ovin et moi-même sommes venus ici aujourd'hui dans le plus grand secret. Personne ne soupçonne seulement que nous soyons sur Wrake, et encore moins dans quel but. Je ne commets pas d'erreurs dans ce domaine, monsieur Cholm ! »

Il s'interrompit en tournant la tête quand Meldy Cholm, la voix incertaine, dit : « Entrez, les enfants. Asseyez-vous là. Nous parlons justement de choses qui vous intéressent.

— Bonjour, Auris ! » lança Kugus d'un ton jovial. « Salut, Ilf ! Tu te souviens de l'oncle Kugus ?

— Oui », répondit Ilf. Il s'assit près d'Auris, sur le banc contre le mur, avec un sentiment de peur.

« Auris, demanda Riquol Cholm, aurais-tu entendu par hasard quelque chose de ce qui s'est dit avant que tu entres ? »

Auris fit un signe de tête. « Oui. » Elle jeta un coup d'œil à M. Terokaw, puis revint à Riquol. « Il veut raser la forêt.

— C'est ta forêt et celle d'Ilf, tu le sais. Désires-tu qu'il la coupe ?

— S'il vous plaît, M. Cholm ! protesta M. Terokaw. Nous devons traiter la question dans les formes. Kugus, faites-voir à M. Cholm ce que je lui offre. »

Riquol prit le document que lui tendait Kugus et le parcourut. Puis il le rendit à Kugus. « Auris, dit-il, M. Terokaw, comme il l'a indiqué, t'offre plus d'argent que tu ne pourras en dépenser durant toute ta vie en échange des droits de coupe de ta forêt. Eh bien... veux-tu le laisser faire ?

— Non », répondit Auris.

Riquol regarda Ilf qui secoua la tête. Riquol se tourna vers M. Terokaw.

« Dans ce cas, vous avez votre réponse, monsieur. Ma femme et moi nous y refusons, et Auris comme Ilf refusent également. Alors...

— Allons, voyons, Riquol ! intervint Kugus, souriant. Personne n'attend qu'Auris et Ilf comprennent bien de quoi il retourne. Quand ils seront majeurs...

— Quand ils seront majeurs, coupa Riquol, ils auront de nouveau une chance d'exprimer leurs volontés. » Il eut un geste de dégoût. « Messieurs, mettons donc fin à cette discussion. Nous vous remercions de votre offre, monsieur Terokaw, mais elle est repoussée. »

M. Terokaw fronça les sourcils et pinça les lèvres.

« Mais non, pas si vite, monsieur Cholm, dit-il. Je vous l'ai indiqué, je ne commets pas d'erreurs en affaires. Vous m'avez suggéré il y a quelques instants d'entrer en rapport avec les autres exploitants de bois-diamant de la planète à ce sujet, mais vous avez en outre prédit que je n'aurais pas davantage de succès auprès d'eux.

— Exact, convint Riquol, l'air intrigué.

— En réalité, poursuivit M. Terokaw, je me suis déjà mis en relations avec un certain nombre de ces personnes. Pas en me présentant moi-même, vous vous en doutez, parce que je ne voulais pas mettre la puce à l'oreille de concurrents possibles en paraissant m'intéresser en ce moment au bois-diamant. L'offre a été rejetée, comme vous le pensiez. J'ai d'ailleurs appris que les propriétaires d'exploitations de cette nature sur Wrake sont tellement liés entre eux par des accords juridiques qu'il leur serait très difficile d'accepter une telle proposition, même s'ils le souhaitaient. »

Riquol hocha la tête et ébaucha un sourire. « Nous nous rendions compte que la tentation de vendre à des entreprises commerciales qui ne voudraient pas agir en conformité avec nos méthodes acceptées serait très forte. Nous avons donc pris des dispositions pour qu'il soit presque impossible à n'importe lequel d'entre nous d'y céder.

— Et moi, insista M. Terokaw, je ne suis pas facile à évincer. Je me suis assuré que vous et Mme Cholm êtes également liés aux autres propriétaires de bois-diamant de Wrake par un accord de cette nature qui vous interdit d'être les premiers à vendre soit la ferme soit les droits de coupe à des intérêts extérieurs, ou à dépasser les limites fixées à la coupe. Seulement vous n'êtes pas les propriétaires de cette exploitation. Ce sont ces deux enfants qui la possèdent à eux deux. »

Riquol plissa le front. « Qu'est-ce que cela change ? demanda-t-il. Ilf est notre petit-fils. Auris nous est parente et en outre elle est notre fille adoptive. »

M. Terokaw se frotta le menton.

« Monsieur Bliman, dit-il, veuillez donc expliquer à ces gens quelle est leur position juridique. »

M. Bliman toussota. C'était un homme grand et mince, avec les yeux foncés et farouches d'un oiseau de proie. « Monsieur et Mme Cholm, commença-t-il, je travaille pour le gouvernement de la Fédération et je suis spécialiste des procédures d'adoption. Je serai bref. Il y a quelques mois, M. Kugus Ovin a rempli tous les papiers indispensables pour adopter sa nièce, Auris Luteel, citoyenne de Wrake. J'ai procédé aux enquêtes normales en tel cas et je suis en mesure de vous assurer qu'il n'existe aucun document officiel pour prouver que vous avez à un moment ou à un autre effectué les démarches nécessaires à l'adoption d'Auris.

— Comment ? » Riquol se leva à demi, puis il se figea un instant avant de se reposer sur son siège. « Qu'est-ce que cela signifie ? Quel mauvais tour êtes-vous en train de me jouer, au juste ? », demanda-t-

il, le visage devenu livide.

Ilf avait perdu de vue M. Terokaw pendant quelques secondes parce que l'oncle Kugus s'était soudain déplacé pour se planter devant le banc où il était assis près d'Auris. Mais à présent il le revoyait et il sursauta de peur. Il y avait dans la main de M. Terokaw un pistolet bleu et argent dont le canon était fermement braqué sur Riquol Cholm.

Monsieur Cholm, dit M. Terokaw, avant que M. Bliman développe ses explications, permettez-moi de vous avertir ! Je ne souhaite pas vous tuer. En fait, ce pistolet n'est pas conçu pour tuer. Mais si je presse la détente, vous éprouverez une douleur infernale pendant quelques minutes. Vous êtes un homme plutôt âgé et il serait possible que l'expérience vous soit fatale. Cela ne nous gênerait pas beaucoup. En conséquence, restez assis et abandonnez tout espoir de demander de l'aide... Kugus, surveillez les gosses. Monsieur Bliman, permettez-moi de conférer avec M. Het avant de poursuivre votre exposé. »

Il porta la main gauche près de son visage et Ilf constata qu'il avait un micro de poignet. « Het, dit M. Terokaw à son correspondant sans quitter Riquol Cholm des yeux, je crois que vous savez que les enfants sont avec nous à la maison ? »

Le récepteur de poignet émit des murmures pendant quelques secondes, puis se tut.

« Oui, dit M. Terokaw. Cela ne devrait faire aucune difficulté. Mais faites-moi savoir si vous apercevez quelqu'un qui se dirige vers la région. » Il reposa la main sur la table. « M. Bliman, continuez, je vous prie. »

M. Bliman toussota de nouveau.

« C'est maintenant M. Kugus Ovin qui est officiellement désigné comme père par adoption de sa nièce, dit-il. Auris n'ayant pas encore atteint l'âge où son consentement officiel à cette affaire serait exigé, la question est réglée.

— Ce qui signifie, ajouta M. Terokaw, que Kugus peut agir au nom d'Auris dans des transactions telles que les droits de coupe sur cette exploitation forestière, et si vous espérez, monsieur Cholm, pouvoir engager une instance contre nous, oubliez-le. Il se peut que vous ayez dans un coffre de banque des papiers visant à démontrer que la fillette est votre enfant adoptive. Dans ce cas, ces papiers sont déjà détruits. Bien des choses deviennent possibles quand on a beaucoup d'argent. Ni vous ni Mme Cholm ni les deux enfants ne tenterez de faire ou dire quoi que ce soit qui risque de m'attirer des ennuis. Puisque vous n'avez pas eu de réaction violente, M. Bliman va maintenant se servir



d'un instrument qui vous endormira ainsi que Mme Cholm, sans douleur, pour les quelques heures indispensables à vous faire quitter cette planète. Par la suite, si vous veniez à être questionnés au sujet de la situation, vous ne direz que ce que certains psychologues vous auront inculqué, et dans quelques mois, personne ne s'intéressera plus le moins du monde à ce qui se passe ici aujourd'hui.

« Je vous prie de ne pas me prendre pour un homme cruel. Il n'en est rien. Je me limite uniquement aux rigueurs nécessaires pour atteindre mon but. Monsieur Bliman, veuillez faire votre travail ! »

Ilf eut un frisson de terreur. L'oncle Kugus lui tenait le poignet d'une main et celui d'Auris de l'autre, en leur adressant des sourires rassurants. Ilf regarda en coin le visage d'Auris. Il y eut un moment de silence, puis M. Terokaw dit : « Retenez-le avant qu'il tombe de sa chaise. Quant à vous, Mme Cholm, si vous voulez bien rester immobile et calme... »

Encore un silence, puis Ilf entendit la voix d'Auris.

Ce n'était pas sa façon de parler naturelle, mais une rafale bafouillante, ténue, grinçante, comme le langage humain accéléré une vingtaine de fois. Cela cessa presque aussitôt.

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? », fit M. Terokaw, surpris.

Les yeux d'Ilf se rouvrirent quand quelque chose entra par la fenêtre en poussant un cri sifflant. Les deux bourdons étaient dans la pièce, taches brunes voletant en tous sens et hurlant comme des démons. M. Terokaw cria quelque chose à voix forte et bondit de son siège, braquant son pistolet dans toutes les directions. Une chose grimpa le long du dos de M. Bliman comme une grosse araignée, et, avec un hurlement, il se détourna de Meldy Cholm qui s'était affalée dans son fauteuil. Une autre chose escalada le dos de l'oncle Kugus. Il cria, lâcha Ilf et Auris, et brandit à son tour un pistolet. « A pleine ouverture ! » rugit M. Terokaw dont l'arme émettait de grands bruits de heurt. Une ombre brune tournoya soudain autour de ses genoux. L'oncle Kugus poussa un juron, visa l'ombre et tira.

« Viens », murmura Auris en prenant Ilf par le bras. Ils jaillirent de leur banc et filèrent par la porte derrière le dos de l'oncle Kugus.

\* \*

\*

« Het ! », gueula M. Terokaw dans le couloir, derrière eux. « En l'air ! Et cherchez les gosses ! Ils essaient de s'enfuir. Si vous les voyez

sur le point de traverser la route, assommez-les. Kugus... à leur poursuite ! Ils pourraient bien essayer de se cacher dans la maison. »

Puis il se remit à crier de colère et son pistolet se fit de nouveau entendre. Les bourdons étaient trop petits pour faire du mal à des hommes, mais ils avaient les dents pointues et tranchantes et il semblait bien qu'ils s'en servaient maintenant.

« Par ici », dit Auris en ouvrant une porte. Ilf se précipita avec elle dans la pièce et elle referma sans bruit le battant sur eux. Ilf la regardait, le cœur battant.

Auris désigna du menton la fenêtre à barreaux. « Par là ! File te cacher dans le bosquet. Je te suis immédiatement...

« Auris ! Ilf ! appelait l'oncle Kugus, dans le couloir. Attendez ! N'ayez pas peur ! Où êtes-vous ? » On devinait encore son sourire dans sa voix. Ilf entendit ses pas pressés dans le couloir alors qu'il se faufilait de côté entre deux épais barreaux de bois et se laissait choir au sol. Il pivota et fonça vers les buissons les plus proches. Il entendit de nouveau Auris bafouiller quelque chose aux bourdons, d'une voix aiguë et perçante, jeta un coup d'œil en arrière en arrivant à son refuge et la vit déjà dehors, courant vers le fourré à sa droite. Un cri à la fenêtre. L'oncle Kugus regardait entre les barreaux et pointait un pistolet sur Auris. Il tira. Auris fit un crochet et se perdit dans la broussaille. Ilf ne pensait pas qu'elle ait été touchée.

« Ils sont sortis ! », hurla l'oncle Kugus. Il était trop gros pour passer entre les barreaux.

M. Terokaw et M. Bliman poussaient également des cris dans la maison. L'oncle Kugus pivota et disparut de la fenêtre.

« Auris ! », appela Ilf, la voix tremblante de peur.

« Sauve-toi et cache-toi, Ilf ! » Elle paraissait se trouver de l'autre côté du fourré, plus profondément enfoncée dans le Bosquet de la Reine.

Ilf hésita, puis se mit à courir sur le sentier qui menait au gîte de Sam, en regardant de temps à autre les coins de ciel entre les cimes des arbres. Il ne vit pas l'airmobile avec le nommé Het dedans. Het devrait à présent décrire des cercles autour du Bosquet, attendant que les autres hommes aient chassé les enfants à découvert, de façon à les assommer avec une chose ou une autre. Mais ils pouvaient se cacher dans la coquille de Sam, et celui-ci leur ferait traverser la route. « Auris ! Où es-tu ? », cria Ilf.

Sa voix lui parvint, basse mais claire, derrière lui. « Cours et cache-toi, Ilf ! »

Il tourna les yeux. Auris n'était pas là, mais les deux bourdons arrivaient au grand trot sur le sentier. Ils passèrent devant Ilf sans s'arrêter et disparurent après le tournant. Il entendait les trois hommes leur crier de revenir, lui et Auris. Ils étaient maintenant à l'extérieur, à leur recherche, et ils semblaient se rapprocher. Ilf reprit sa course et parvint à la chambre à coucher de Sam, la bête ne bougeait pas, comme une énorme pierre moussue. Ilf ramassa un caillou et se mit à frapper fort sur le devant de la coquille.

« Réveille-toi ! dit-il, désespéré. Sam, réveille-toi ! »

Sam ne bougea pas. Et les hommes approchaient. Ilf regardait de tous côtés, ne sachant que faire.

« Ne te fais pas voir », lança soudain Auris.

« Voilà la fille là-bas, cria la voix de M. Terokaw. Courez-lui après, Bliman !

— Attention, Auris ! hurla Ilf, effrayé.

— Ah ! Et voici le garçon, Kugus. Par ici ! Het, cria Terokaw, triomphant, descendez nous aider à les attraper ! Nous les avons repérés...»

Ilf se mit à quatre pattes et se faufila vivement sous les branches du fourré à fleurs bleues, puis s'immobilisa, aplati au sol. Il entendait M. Terokaw qui avançait en faisant craquer les branches et M. Bliman qui bramait : « Vite, Het ! Vite ! » Puis il entendit autre chose. C'était le son qu'émettait parfois la toile d'araignée verte et gigantesque pour attirer un vol de « cloches-d'argent » à filer droit sur elle, un bourdonnement profond qui semblait soudain se déverser des arbres et en même temps s'élever du sol.

Ilf, abasourdi, secoua la tête. La note faiblit, puis reprit de plus belle. Un instant, il crut entendre sa propre voix appeler « Auris, où es-tu ? », de l'autre côté du fourré bleu. M. Terokaw obliqua dans cette direction, en criant des ordres à M. Bliman et à Kugus. Ilf recula encore dans le taillis, ressortit de l'autre côté et se retourna. Il se figea. Sur six à sept mètres devant lui, le sol de la forêt bougeait, se déplaçant et se retournant en un lent brassage circulaire, retournant sans cesse des mottes d'humus brun.

\* \*

\*

Tout haletant, M. Terokaw arriva au gîte de Sam, le visage rouge, les yeux furibonds, le pistolet bleu et argent à la main. Il secoua la tête

pour chasser de son cerveau la résonance du bourdonnement de l'air. Il voyait près de lui une énorme roche moussue inclinée, mais aucune trace d'Ilf.

Puis quelque chose agita les branches du taillis derrière la roche. « Auris ! » lança la voix effrayée d'Ilf.

M. Terokaw contourna le roc en courant, pistolet pointé. Le ronronnement de l'air s'enfla soudain à un rugissement. Deux grandes mains grises à trois doigts sortirent de la roche de part et d'autre de M. Terokaw et le cueillirent.

« Euhg ! » souffla-t-il, lâchant son arme tandis que les mains le pliaient en deux, puis en quatre et le levaient vers la gueule de Sam qui s'abaissait. Sam ouvrit ses vastes mâchoires, les referma et avala. Son cou et sa tête se replièrent dans la coquille et il se réinstalla lentement dans sa fosse à dormir.

Le rugissement de la toile verte s'enflait et retombait continuellement à présent, comme un millier de harpes pincées à la fois sur un rythme ahurissant qui s'accélérait. Des voix humaines dansaient et s'entrelaçaient dans le vacarme, pleurant, geignant, criant. Ilf se tenait au bord du cercle de sept mètres de terre mouvante. Il entendait M. Terokaw hurler à M. Bliman de se lancer aux trousses d'Auris, et M. Bliman qui commandait à Het de se hâter. Il entendait tout près sa propre voix qui appelait Auris dans son affolement, puis le rugissement triomphant de M. Terokaw : « Par ici ! Voici le garçon, Kugus ! »

L'oncle Kugus surgit d'un taillis à une dizaine de mètres, les yeux fixes, la bouche étirée en un vaste sourire. Il vit Ilf, poussa une exclamation et se précipita vers lui. Ilf le regardait, soudain paralysé. L'oncle Kugus fit quatre longues enjambées sur l'humus mouvant qui les séparait, s'y enfonça jusqu'à la cheville, jusqu'aux genoux. Puis la terre brune rejaillit en cascades autour de lui et il coula tout droit, comme dans de l'eau, toujours souriant ; il disparut. Au loin, M. Terokaw gueulait « Par ici ! » et M. Bliman glapissait à Het de se hâter. Le bruit d'un violent coup de fouet vint de la direction du tronc de Grand-Père Slurp, suivi d'une grande agitation des buissons alentour ; mais cela ne dura qu'un instant. Et puis, au bout de quelques secondes, la tonalité musicale de la toile verte monta, puis s'étira en ce cri sauvage qu'elle lançait quand elle s'était emparée d'une grosse proie, et lentement, le son s'éteignit...

Ilf sortit en tremblant des buissons, par le passage qui menait au gîte de Sam. Il avait encore dans la tête le son bourdonnant de la toile verte, mais le Bosquet de la Reine avait retrouvé son silence ; plus de

voix qui s'appelaient, nulle part. Sam était tassé dans sa fosse. Ilf aperçut un objet brillant sur le sol, du côté de l'avant de la fosse. Il s'en approcha pour l'examiner, puis porta les yeux sur le dôme moussu de la coquille de Sam.

« Oh ! Sam, murmura-t-il, je ne sais pas bien si on aurait dû faire ça... »

Sam ne bougea pas. Ilf ramassa précautionneusement, par le canon, le pistolet bleu et argent de M. Terokaw et partit à la recherche d'Auris. Il la trouva à la lisière du bosquet, en contemplation devant l'airmobile de Het, de l'autre côté de la route. Le véhicule était renversé sur le flanc et il était enfoncé d'un tiers dans le sol. A l'œuvre autour de l'engin et au-dessous s'affairait le plus puissant des membres de l'équipe de nettoyage qu'Ilf eût jamais vu se manifester en action.

Ils allèrent tous les deux au bord de la route et regardèrent un moment le véhicule qui tremblait, se retournait, plongeait plus profondément dans le sol. Il se rappela soudain le pistolet qu'il tenait à la main et le jeta à terre près de l'airmobile. L'arme fut instantanément avalée. Des boules d'amarante déracinées vinrent les y rejoindre et se rassemblèrent en cercle au bord de la terre ameublie, en attente. L'airmobile disparut dans une dernière secousse. La partie perturbée du sol commença à reprendre son apparence lisse. Les amarantes l'occupèrent.

Un sifflement doux vibra dans l'air, et d'un Arbre de la Reine, à trente mètres de distance, une pousse de bois-diamant vint comme une flèche se planter au centre du cercle où avait disparu le véhicule, resta un instant à vibrer, puis se redressa. Les amarantes les plus proches roulèrent de côté, avec respect, pour lui laisser de l'espace. La pousse frémit et déploya son premier bouquet à cinq doigts de feuilles d'un vert argenté. Puis elle s'immobilisa.

Ilf regarda Auris. « Dis, Auris, tu crois qu'on aurait dû faire ça ? »

Elle resta un moment silencieuse.

« Personne n'a rien fait, déclara-t-elle alors. Ils sont simplement repartis. » Elle prit la main d'Ilf. « Rentrons à la maison et attendons que Riquol et Meldy se réveillent. »

\* \*

\*

L'organisme qu'était la forêt de bois-diamant retrouva sa tranquillité. Le calme gagna son esprit central et l'ensemble se décontracta pour tomber dans la somnolence. Une crise avait passé...

peut-être la dernière de celles qu'il avait prévues quand les premiers humains s'étaient posés sur le monde de Wrake.

La seule défense contre l'Homme, c'était l'Homme. Cela compris, l'organisme avait dressé ses plans. Sur un monde possédé par l'Homme, elle avait adopté l'Homme, l'intégrant à son écologie à laquelle elle avait fixé un équilibre nouveau et satisfaisant.

Ceci n'était que la secousse finale. Une dangereuse attaque par des humains dangereux. Mais la période de péril était close, ne serait bientôt plus que chose du passé.

Les plans étaient solidement établis, songeait l'esprit central en s'endormant. Toutefois, comme il n'avait plus besoin de réfléchir ce jour-là, il allait donc cesser de penser...

Sam, le dos-moussu, plongea dans le sommeil avec gratitude.

Traduit par Bruno Martin.

*Balanced Ecology.*

© Condé Nast Publications Inc, 1965.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

# ***LA FIN DES MAGICIENS***

Larry Niven

*Tout s'épuise. Tout a une fin. Est-ce si sûr ? Est-ce qu'une proposition plus réaliste ne serait pas : tout se transforme ? Si bien que les cendres du monde d'hier peuvent être le terreau d'une autre croissance. Larry Niven nous invite à rechercher dans un passé mythique un réconfort quant à la crise de l'énergie. Elle est loin derrière nous.*

Il y eut une fois un manieur d'épée qui se battit contre un manieur de sorts.

A cette époque reculée, de tels combats n'avaient rien d'exceptionnel. Une antipathie naturelle existe entre guerriers et sorciers, comme elle existe entre les chats et les oiseaux ou entre les hommes et les rats. Habituellement, le guerrier avait le dessus et le niveau moyen de l'intelligence humaine montait d'une fraction de degré. Parfois, il gagnait et, là encore, notre espèce s'améliorait, car un sorcier qui ne peut tuer un vulgaire manieur d'épée est vraiment un piètre personnage.

Mais cette rencontre-là différait des précédentes. D'une part, l'épée elle-même était enchantée. D'autre part, le sorcier connaissait une grande et terrible vérité.

Nous l'appellerons le Magicien, vu que son nom est maintenant perdu, donc impossible à prononcer. Ses parents savaient ce qu'ils faisaient : celui qui connaît votre nom a pouvoir sur vous, mais doit le prononcer pour exploiter son avantage.

Le Magicien avait découvert la terrible vérité aux approches de la cinquantaine.

Déjà, il avait beaucoup voyagé. Non par goût, mais simplement parce qu'il était un sorcier puissant, qu'il utilisait ses pouvoirs et qu'il avait besoin d'amis.

Il connaissait les incantations propres à le faire aimer des gens. Il les avait essayées, mais leurs effets secondaires ne lui plaisaient point. Aussi utilisait-il communément sa grande puissance pour aider ceux de son entourage, afin qu'ils pussent le vénérer sans y être contraints.

Il s'aperçut que lorsqu'il demeurait dix ou quinze ans au même endroit, utilisant sa science au gré de sa fantaisie, ses pouvoirs s'affaiblissaient. S'il allait ailleurs, ils lui revenaient. Deux fois déjà, il avait été obligé d'émigrer, et deux fois il s'était fixé dans une région nouvelle, se soumettant à d'autres coutumes et se faisant de nouveaux amis. Le phénomène survint une troisième fois et il fit ses préparatifs pour voyager encore. Mais quelque chose le porta à réfléchir.

Pourquoi fallait-il que les moyens d'un homme lui fussent si injustement ôtés ?

Cela arrivait également aux nations. Tout au cours de l'histoire, des pays qui avaient été les plus riches en magie s'étaient vus dominés par des barbares armés de fer et de massues. Triste réalité – et vérité qui ne laissait guère de place à la discussion, mais la curiosité du Magicien fut plus forte.

Il se posa donc la question, et il resta pour se livrer à certaines expériences.

La dernière mit en jeu une simple sorcellerie kinétique consistant à faire tourner un disque de métal. Il connaissait désormais une vérité qu'il n'aurait garde d'oublier.

Puis il partit. Au cours de plusieurs dizaines d'années, il changea et changea encore de place. Le temps modifiait sa personnalité, sinon son corps, et sa magie devenait plus efficace, bien que moins voyante. Il avait découvert une grande, une terrible vérité, et s'il la tenait secrète, c'était par pitié. Car elle pouvait amener la fin de la civilisation, mais cela n'aurait servi à personne.

Du moins le croyait-il. Or, quelque cinquante ans plus tard (cela se passait aux alentours de 12 000 avant l'ère chrétienne) il lui apparut que toute vérité trouve son usage propre – tôt ou tard, ici ou là. Il fabriqua donc un autre disque et prononça certaine incantation, de sorte que (comme un numéro de téléphone presque entièrement composé à l'exception du dernier chiffre) le disque était prêt si jamais il en avait besoin.

Le nom de l'épée était Glirendree. Elle avait plusieurs siècles d'âge et une renommée considérable.

Quant au guerrier à la fine lame, son nom nous est connu. Il



s'agissait de Belhap Sattlestone Wirldess ag Miracloat roo Cononson. Ses amis, qui avaient tendance à être seulement temporaires, l'appelaient Hap. C'était un barbare, naturellement. Un civilisé aurait eu plus de bon sens que d'effleurer Glirendree, même du bout des doigts, et plus d'honneur que d'aller fêrir une femme pendant son sommeil. C'était la façon dont il avait pris possession de l'épée. Ou vice versa.

Le Magicien flaira le danger longtemps avant de le voir. Il travaillait dans la caverne creusée par lui au sommet d'une colline, quand un signal d'alarme se déclencha : les cheveux se hérissèrent sur sa nuque, provoquant un picotement désagréable. « Des visiteurs, grommela-t-il.

— Je n'entends rien », déclara Sharla, mais sa voix manquait d'assurance. Sharla était une jeune fille du village qui avait accepté de venir vivre chez le Magicien. Ce jour-là, elle avait obtenu qu'il lui apprît certaines incantations simples.

« Ne sens-tu pas tes cheveux se dresser ? J'ai réglé l'alarme pour qu'elle agisse ainsi. Attends, que je vérifie... » Il utilisa un détecteur, objet ressemblant à un cerceau d'argent posé en équilibre. « Un danger approche, Sharla, il va falloir que tu partes d'ici.

— Mais... » Elle eut un geste de protestation pour montrer la table où ils étaient en train d'œuvrer.

« Oh ! ça ? Nous pouvons nous arrêter au milieu. Ce maléfice n'a rien de dangereux. » Il s'agissait d'un charme contre les philtres d'amour, plutôt salissant à préparer, mais de tout repos et efficace. Puis le Magicien désigna la longue bande lumineuse qui était apparue en travers du détecteur. « C'est cela, le danger. Un énorme foyer de force mana est en train de gravir la colline. Il vient de l'ouest. Tu vas descendre par l'est.

— Ne puis-je t'aider ? Tu m'as déjà appris assez de magie. »

Il éclata de rire, non sans quelque nervosité. « Contre ça ? Il s'agit de Glirendree. Regarde la dimension de l'image, la couleur, la forme. Pars, et tout de suite. La route est libre sur l'autre versant.

— Viens avec moi.

— Je ne puis. Pas tant que Glirendree est libre. Pas quand elle a déjà pris possession d'un insensé. Je dois faire face. »

Ils sortirent de la caverne et se retrouvèrent dans la hutte qu'ils habitaient. Mal convaincue, Sharla mit une robe et commença à

descendre la colline. Le Magicien rassembla un choix d'accessoires et s'installa devant la porte.

L'intrus était déjà à mi-chemin de la hutte : un être gigantesque, mais manifestement humain, qui brandissait un objet long et brillant. Il avait encore un quart d'heure à grimper. Le Magicien leva le cerceau d'argent et regarda au travers.

L'épée était une flamme de mana, une grande aiguille de lumière blanche dont l'intensité blessait les yeux. Glirendree – pas de doute. Il connaissait d'autres foyers de mana tout aussi puissants, mais aucun n'était transportable, et aucun, vu à l'œil nu, n'aurait eu la forme d'une épée.

Il aurait dû ordonner à Sharla de prévenir la Guilde. Elle savait suffisamment de magie pour le faire. Maintenant, c'était trop tard.

Il n'y avait pas de bordure teintée autour de l'aiguille de feu.

Pas d'effet sous forme de frange verte, ce qui signifiait, pas de charme protecteur. Le manieur d'épée n'avait pas essayé de se prémunir contre la force qu'il portait. Cet intrus n'était certainement pas sorcier lui-même. Il n'avait même pas la jugeote de se faire aider par quelqu'un du métier. Ne savait-il donc rien de Glirendree ?

Non que cela pût être de quelque secours pour le Magicien. Quiconque disposait de Glirendree était invulnérable à tout – excepté à Glirendree elle-même. Du moins le disait-on.

« Essayons toujours... », marmonna le Magicien. Il plongea la main dans son tas d'accessoires et prit un objet en bois dont la forme rappelait celle d'un ocarina. Il souffla sur la poussière qui le recouvrait, l'approcha de ses lèvres et le pointa en direction du bas de la colline. Mais il hésita.

Le charme de fidélité était simple et sans aléas. Toutefois, il produisait des effets secondaires : il dégradait l'intelligence de sa victime.

« C'est de la légitime défense », se répondit-il à lui-même – et il actionna l'ocarina.

Le manieur d'épée ne ralentit point sa marche. L'éclat de Glirendree ne s'obscurcit même pas. Elle avait absorbé la force du charme on ne peut plus aisément.

Quelques minutes encore, et l'ennemi serait là. Le Magicien lança à la hâte un charme simple destiné à obtenir un présage. Du moins pourrait-il savoir qui triompherait.

Nulleimage ne se forma devant lui. Le paysage ne trembla pas

d'une ligne.

« Eh bien, puisqu'il le faut... », dit le Magicien. Il fouilla à nouveau parmi ses instruments et pécha un disque de métal. Un autre instant de recherches fit sortir un poignard à double tranchant dont la lame très pointue portait gravés de nombreux signes d'une langue inconnue.

Au sommet de la colline jaillissait une source dont le filet courait le long de la hutte. L'homme à l'épée était là, appuyé sur son arme, face au Magicien de l'autre côté du ruisseau. Il respirait bruyamment, car la montée avait été rude.

Il était musclé en force et son corps montrait une multitude de cicatrices. Il sembla étrange au Magicien qu'un homme encore jeune eût déjà trouvé l'occasion de récolter tant de blessures. Mais aucune n'avait diminué ses fonctions motrices. Le Magicien l'avait vu gravir la colline : ce manieur d'épée était au meilleur de sa forme.

Ses yeux bleu noir lançaient des éclairs. Ils étaient un peu trop rapprochés l'un de l'autre pour le goût du Magicien.

« J'ai nom Hap, cria-t-il par-dessus le ruisseau. Où est-elle ?

— Tu veux sans doute parler de Sharla. Mais que t'importe ?

— Je viens la libérer d'un esclavage honteux, vieillard. Il y a trop longtemps que tu...

— Holà ! Sharla est mon épouse.

— Il y a trop longtemps que tu uses d'elle à des fins viles et libidineuses. Trop...

— C'est de son plein gré qu'elle demeure ici, pauvre sot !

— Espères-tu me faire croire cela ? Une femme aussi belle, aussi pure que Sharla pourrait-elle aimer un sorcier vieux et décrépit ?

— Ai-je l'air décrépit ? »

Le Magicien n'avait nullement l'aspect d'un vieillard. Il semblait du même âge que Hap, environ vingt ans, et son corps, sa musculature soutenaient la comparaison avec le physique de l'adversaire. Il ne s'était pas donné la peine de soigner sa toilette. Au lieu de cicatrices comme Hap, son dos montrait un tatouage rouge, vert et or : le dessin d'un pentagramme dont la complexité extradimensionnelle avait quelque chose d'hypnotique.

« Tout le monde ici connaît ton âge, insista Hap. Tu as bien *deux cents ans, et même plus*.

— Hap... prononça le Magicien. Belhap je-ne-sais-quoi roo Cononson... Oui, je me rappelle. Sharla m'a raconté comment tu cherchais à l'importuner, la dernière fois qu'elle est descendue au village. J'aurais dû faire le nécessaire alors.

— Tu mens, vieillard, Sharla est victime d'un sortilège. Nul n'ignore la puissance du charme de fidélité.

— Je n'en use point. Je n'aime pas ses effets secondaires. Qui voudrait vivre parmi des abrutis, même fidèles ? » Le Magicien montra Glirendree. « Sais-tu bien ce que tu tiens là ? » Hap eut un hochement de tête farouche. « Alors, tu devrais faire preuve de plus de bon sens. Peut-être n'est-il pas trop tard. Essaie donc de tenir cette épée dans ta main gauche.

— J'ai essayé. Je ne peux pas lâcher prise. » Hap décrivit un moulinet effrayant avec ses trente kilogrammes de métal. « Je suis obligé de dormir sans jamais pouvoir déposer cette maudite chose qui reste collée à ma main droite.

— En ce cas, il est trop tard.

— Mais ça vaut bien cet inconvénient, gronda Hap. Car je vais te tuer. Il y a trop longtemps qu'une innocente est...

— Oui, oui, je sais. » Le débit du Magicien changea tout à coup. Il devint plus rapide, faisant entendre des mots inconnus. Cela dura une minute ou deux, puis il s'adressa de nouveau au bravache : « Éprouves-tu de la gêne ?

— Pas la moindre », affirma Hap. Il n'avait pas bougé. Il était toujours là, son extraordinaire épée en garde, foudroyant des yeux le Magicien par-dessus le ruisseau.

« Pas d'envie soudaine d'aller au loin ? Pas de remords ? Pas de fièvre quarte ? » Mais Hap se bornait à ricaner, et sa grimace n'avait rien de plaisant. « C'est bien ce que je prévoyais. Mais il fallait toujours essayer. »

Il y eut alors un bref instant d'aveuglante lumière.

Quand elle arriva près de la colline, la météorite s'était réduite à la grosseur d'une balle. Elle aurait dû achever sa trajectoire derrière la tête de Hap. Au lieu de cela, elle explosa un millième de seconde trop tôt. Quand la lueur se fut éteinte, un cercle de petits cratères entourait le guerrier toujours debout.

La mâchoire dissymétrique de l'homme à l'épée tomba. Puis il referma la bouche et fonça en avant. L'arme siffla.

Le Magicien fit volte-face, de façon à lui tourner le dos.

Hap eut une moue de mépris pour tant de couardise. Mais il se rejeta brusquement en arrière : quelque chose – une sorte d'ombre – émanait d'entre les épaules du Magicien.

Dans un cirque lunaire violemment éclairé par le soleil flamboyant, la silhouette d'un homme n'eût pas été plus nette. Cette forme toucha le sol et se redressa, révélant une apparence humanoïde qui était moins une silhouette qu'un avant-goût des ténèbres ultimes où tout se fondera après la mort de l'Univers. Et cette chose bondit.

Glirendree sembla riposter de sa propre volonté. Elle pourfendit le démon, une fois de haut en bas, puis de gauche à droite, tandis que l'être infernal donnait l'impression de heurter un mur invisible, essayant d'atteindre Hap, jusque dans l'instant même où il succombait.

« Bien conçu ! haleta Hap. Un pentagramme tracé sur ton dos, et un démon emprisonné dedans.

Oui, acquiesça le Magicien. Mais inefficace. Tandis que se servir de Glirendree est efficace, mais mal avisé. Je te le demande à nouveau : sais-tu bien ce que tu tiens là ?

— L'épée la plus redoutable qui ait jamais été forgée ! » Hap brandit Glirendree. Son bras droit était beaucoup plus musclé que le gauche, et plus long, comme si l'arme magique y avait travaillé. « Une épée qui me rend l'égal de n'importe quel magicien, de n'importe quelle sorcière, et sans l'aide des démons. Il m'a fallu tuer une femme pour qu'elle soit mienne, mais j'ai volontiers payé le prix. Quand je t'aurai envoyé là où tu le mérites, Sharla me suivra...

— Elle te crachera au visage. Daigneras-tu m'écouter ? Glirendree est un démon. Si tu avais pour une once de bon sens, tu te trancherais le bras au coude. »

Hap sembla légèrement ébranlé. « Tu veux dire qu'il y a un démon emprisonné dans le métal ?

— Essaie donc de comprendre. Il n'y a pas de métal. Glirendree est un démon asservi, et un parasite. Il te fera vieillir en l'espace d'une année, il fera de toi un homme bon pour le tombeau, à moins que tu ne l'obliges à te lâcher en coupant ta main droite. C'est un sorcier des Terres du Nord qui l'a mis sous sa forme actuelle. Puis il l'a donné à un de ses bâtards, Jerry de je-ne-sais-plus-quoi. Et Jerry a asservi la moitié de ce continent avant de trépasser sur le champ de bataille – au dernier stade de la décrépitude. Glirendree fut ensuite confié à la Sorcière de l'Arc-en-Ciel, un an avant ma naissance, car jamais femme ne fit moins usage qu'elle des hommes.

— Ce qui n'a pas été tout à fait le cas.

— A cause de Glirendree, probablement. L'épée a remis ses glandes en action, n'est-ce pas ? Elle aurait bien dû se prémunir contre un tel danger.

— Une année, grommela Hap. Une seule année. »

Mais l'arme remuait sans arrêt dans sa main. « Eh bien, ce sera pour moi une année de gloire ! », s'écria-t-il. Et il avança.

Le Magicien prit un disque de cuivre. « Quatre », prononça-t-il et le disque s'éleva en tournant jusqu'à mi-hauteur d'homme.

Au moment même où Hap pataugeait pour franchir le ruisselet, le disque ne fut plus qu'une tache brillante animée d'une vitesse vertigineuse. Le Magicien se déplaça de façon à l'avoir toujours entre lui et l'adversaire – et Hap n'osait pas le toucher, car il aurait sectionné net tout obstacle. Il voulut le contourner, mais encore une fois le Magicien bondit dans la direction opposée. Profitant de ce répit, il saisit un autre objet : le poignard aux reflets argentés, dont la lame portait de nombreuses inscriptions.

« Quel que soit son pouvoir, il ne peut me blesser, dit Hap. Nulle magie ne m'atteindra tant que j'aurai Glirendree.

— Exact. De toute façon, le disque perdra de sa force dans une minute. En attendant, je connais un secret que j'aimerais t'apprendre, un secret que je ne voudrais jamais révéler à un ami. »

Hap brandit Glirendree au-dessus de sa tête et l'abattit sur le disque. La lame s'arrêta avec un bruit discordant juste sur la tranche de l'objet.

« Il te protège, expliqua le Magicien. Si Glirendree frappait ce disque, le recul t'enverrait voler jusqu'au village. N'entends-tu pas le bruit ? »

Hap entendait bien une sorte de ronflement qui devenait de plus en plus aigu à mesure que le disque fendait l'air.

« Tu cherches à atermoyer, ricana-t-il.

— C'est vrai. Alors ? Cela te gêne ?

— Non. Tu disais que tu connais un secret. » Hap faisait appel à toute sa vigueur, l'épée brandie, immobile de l'autre côté du disque dont le bord lançait maintenant un éclat rouge.

« Il y a longtemps que je voulais le confier à quelqu'un. Cent cinquante ans. Sharla elle-même ne sait pas. » Le Magicien se tenait toujours prêt à détaier pour le cas où son adversaire eût foncé sur lui. « J'avais déjà appris un peu de magie. Pas grand-chose en

comparaison de ce que je possède maintenant : des rudiments, faits pour impressionner le vulgaire – palais flottant dans les nuages, dragons couverts d'écailles dorées, armées clouées sur place ou anéanties par la foudre. Tout cela au lieu de simples envoûtements mortels. Ce genre de travail réclame beaucoup de puissance, sais-tu ?

— Je l'ai entendu dire.

— J'opérais continuellement, pour moi, pour des amis, pour tous ceux qui se trouvaient à régner ou pour ceux que j'aimais. Et quand j'avais séjourné quelque temps en tel endroit, je m'apercevais que mon pouvoir cessait. Il me fallait partir, aller ailleurs, pour retrouver mes moyens. »

Le disque semblait un cercle de lumière orange, tant était forte la chaleur provoquée par sa rotation. Normalement, il aurait dû avoir volé en éclats ou s'être liquéfié déjà.

« Et puis il y a les régions mortes, des régions où un magicien n'ose s'aventurer. Des endroits où notre pouvoir reste inefficace. Ce sont plutôt des zones rurales, des terres de cultures ou de pacages, mais on y peut trouver les vieilles cités, les palais bâtis pour flotter en l'air et qui gisent maintenant sur le sol, les ossements sans âge des dragons, tels les restes des lézards monstrueux des temps lointains.

« De sorte que je me mis à réfléchir. »

Hap recula pour fuir la chaleur intense du disque. Celui-ci brillait maintenant d'un éclat parfaitement blanc. On eût dit un soleil descendu sur Terre. A travers cette flamboyance insoutenable, le guerrier ne distinguait plus le Magicien.

« J'ai donc imaginé un disque comme celui-ci et je l'ai fait tourner. Rien de plus que de la simple sorcellerie kinétique, mais l'accélération est continue et sans point limite. Sais-tu ce qu'est la mana ?

— Ta voix... Qu'arrive-t-il à ta voix ?

— Mana est le nom que l'on donne à la puissance qui se trouve derrière la magie. » La voix du Magicien s'était affaiblie, tout en prenant des intonations aiguës.

Un soupçon horrible étreignit Hap. Le Magicien avait déguerpi jusqu'en bas de la colline ! Il contourna le disque, sa main gauche protégeant ses yeux du flamboiement ardent.

Un vieil homme était assis de l'autre côté. Ses doigts noueux tordus par l'arthrite, à moitié paralysés, jouaient avec un poignard gravé de signes cabalistiques. « Ce que j'ai découvert... Ah ! te voilà ! Eh bien, il est désormais trop tard. »

Hap brandit son épée, et son épée se métamorphosa.

Ce fut un démon colossal, rouge des cornes aux sabots, et dont les mâchoires serraient la main droite de l'homme. Il s'arrêta, délibérément, durant les quelques secondes qu'il fallut au guerrier pour comprendre et tenter de se dégager. Puis il mordit à fond, et le poignet fut sectionné.

Alors le démon lança ses griffes en avant – plutôt lentement, mais, dans sa stupeur, Hap était incapable du moindre geste. Il sentit les doigts se refermer sur sa gorge.

Et brusquement, il eut conscience que toute force abandonnait les ongles acérés. En même temps, il vit le désarroi se peindre sur la face grimaçante.

Le disque explosa d'un seul coup, il se désintégra en une nappe de particules métalliques qui se dispersèrent dans toutes les directions comme des poussières de météorite. La lueur fut celle d'un éclair frappant le sol. Le bruit, un coup de tonnerre. L'odeur, celle du cuivre liquéfié.

La silhouette du démon s'estompa, se fondit à la manière d'un caméléon dont la couleur ne fait plus qu'une avec celle de l'arrière-plan. Et il s'écroulait lentement vers le sol. Il s'estompait toujours. Bientôt il ne resta plus trace de lui. Quand Hap se hasarda à toucher l'endroit de son pied, il ne foula que la poussière.

Derrière le guerrier, il y avait maintenant une rigole craquelée, desséchée.

La source était tarie. Le lit caillouteux du ruisseau se fendillait sous l'ardeur du soleil.

La caverne du Magicien s'était effondrée, et tout le contenu de la hutte gisait broyé au fond de l'immense trou. Mais la cabane elle-même avait disparu sans laisser le moindre vestige.

Hap étreignit son moignon sanglant. « Que... que s'est-il donc passé ? demanda-t-il.

— C'est la mana », marmotta le Magicien. Il cracha une série complète de chicots noircis et reprit : « La mana. Ce que j'ai découvert, c'est que la puissance existant derrière la magie est une ressource naturelle, comme la fertilité du sol. Quand on l'épuise, il n'y en a plus...

— Mais...

— Vois-tu pourquoi je gardais le secret ? Un jour viendra où toute la mana du monde sera épuisée. Plus de mana, plus de magie. Savais-



tu que l'Atlantide a une tectonique instable ? Des rois-sorciers successifs renouvellent les charmes qui empêchent le continent de s'affaïsser. Mais qu'arrivera-t-il quand les charmes n'opéreront plus ? Il ne sera guère possible d'évacuer tout le monde en temps voulu. Il est donc plus charitable de laisser les gens dans l'ignorance.

— Mais... ce disque ? »

Le Magicien esquissa un sourire qui découvrit une bouche aux gencives vides et passa ses deux mains dans ses cheveux blancs. La chevelure tout entière tomba, arrachée par le simple mouvement des doigts, dénudant la peau du crâne tachetée de plaques grises. « La sénilité donne l'impression d'être ivre. Le disque ? Je te l'ai dit. Une sorcellerie kinétique sans point limite. Il accroît continuellement sa vitesse jusqu'à épuisement total de la mana de l'endroit. »

Hap fit un pas en avant. Le choc subi avait drainé la moitié de ses forces. Son pied se posa lourdement, comme si toute souplesse avait abandonné ses muscles.

« Tu as essayé de me tuer. »

Le Magicien acquiesça d'un signe de tête. « J'avais prévu que si le disque n'explosait pas et ne te tuait pas quand tu chercherais à le contourner, Glirendree t'étranglerait dès que le démon cesserait de se sentir emprisonné. Et de quoi te plains-tu ? Cela t'a coûté une main, mais tu es libéré. »

Hap fit un autre pas, un autre encore. Son moignon commençait à lui faire très mal, et la souffrance ranimait sa vigueur. Il proféra d'une voix rauque : « Vieillard... toi qui comptes deux cents ans d'âge, je peux te tordre le cou avec la main qui me reste. Et je vais le faire. »

Le Magicien leva son poignard gravé.

« Tu ne pourras pas. Plus de magie. » Hap écarta d'une simple chiquenaude la main du Magicien et ses doigts saisirent la gorge décharnée.

La main du sorcier se déroba, puis revint en un mouvement de bas en haut. Hap porta les deux bras à son ventre. Il recula en titubant, les yeux et la bouche grands ouverts. Il chut lourdement et se retrouva assis.

« Un poignard est toujours prêt à servir, dit le Magicien.

— Oh !... gémit Hap.

— J'ai travaillé le métal moi-même, avec de vulgaires outils de forge, de sorte que la lame ne risquait pas de se désagréger quand la mana serait épuisée. Les runes n'ont rien de magique. Ils signifient

simplement...

— Oh !... exhala Hap. Oh !...» Il bascula et roula sur le flanc.

Le Magicien se pencha au-dessus de lui. Levant le poignard, il lut les signes gravés – les caractères d'une langue dont seuls les membres de la Guilde se souvenaient.

ET CELA AUSSI PÉRIRA. Un bien piètre lieu commun, même en tenant compte des circonstances.

Il laissa retomber son bras et ne bougea plus, les yeux tournés vers le ciel.

Presque aussitôt, l'azur fut caché par une silhouette mince.

« Je t'avais ordonné de fuir, murmura-t-il.

— Tu aurais bien pu t'attendre au contraire. Mais que t'est-il arrivé ?

— Il n'y a plus de charmes de jouvence. J'ai compris qu'il me faudrait en arriver là lorsque l'incantation de présage n'a rien montré. » Il aspira péniblement une gorgée d'air. « Ce n'est pas trop cher payé. J'ai anéanti Glirendree.

— Jouer les héros, à ton âge ! Et que veux-tu que je fasse ? Comment t'aider ?

— Soutiens-moi. Je vais descendre avant que mon cœur cesse de battre. Je ne t'ai jamais dit mon âge véritable...

— Je sais. Et tout le village sait. » Elle le souleva en position assise, puis passa un de ses bras autour de son cou. Le contact lui donna l'impression de toucher un membre mort. Elle frissonna mais enserra la taille du Magicien avec son propre bras et se ramassa pour l'effort à fournir. « Tu es si maigre ! Courage, mon chéri. Nous allons nous mettre debout. » Elle fit peser sur elle presque tout le poids du vieillard, et ils se levèrent.

« Va lentement. J'entends mon cœur qui essaie de battre trop vite.

— Jusqu'où nous faut-il marcher ?

— Nous nous arrêterons au pied de la colline, tout simplement. Alors les incantations opéreront de nouveau et nous pourrons nous reposer. » Il trébucha. « Je crois que je deviens aveugle.

— Le sentier est uni et il va toujours en descendant.

— C'est pour cela que j'avais choisi l'endroit. Je prévoyais le jour où il me faudrait utiliser le disque. On ne peut rejeter la connaissance. Tôt ou tard vient l'heure de l'utiliser, parce qu'il le faut, parce que

c'est ainsi. »

— Tu as tellement changé. Tu... tu es laid. Et tu sens mauvais. »

Le poulx battait irrégulièrement dans le cou du Magicien. « Peut-être ne voudras-tu plus de moi, après m'avoir vu tel que je suis maintenant.

— Mais tu pourras retrouver ta force, n'est-ce pas ?

— Certes. Je peux me transformer à nouveau, de la façon dont tu préfères. De quelle couleur veux-tu mes yeux ?

— Je serai moi-même un jour comme cela », dit Sharla. Sa voix exprimait une horreur glacée. Puis elle fut moins audible, et le Magicien pensa qu'il devenait sourd.

« Je t'enseignerai les charmes qu'il faut, quand tu seras prête. Ils sont dangereux. Terriblement dangereux. »

Elle garda un instant le silence. Puis : « Quelle était la couleur de ses yeux, à lui ? Tu sais bien, Belhap Sattlestone et-toute-la-suite ?

— Oublie-le », coupa le Magicien, non sans une certaine pointe d'humeur.

Et d'un seul coup, la lumière lui fut rendue.

Pas pour longtemps, hélas ! songeait-il, en titubant dans la lumière du jour soudain revenue. Quand la mana sera épuisée, je m'éteindrai comme une chandelle dont on souffle la flamme, et la civilisation suivra. Plus de magie, plus d'industries fondées sur son existence. Alors toute la terre connaîtra l'âge barbare, jusqu'à ce que l'homme connaisse de nouveaux moyens d'asservir la nature. Et les manieurs d'épées, ces maudites brutes, seront en fin de compte vainqueurs.

Traduit par RENÉ LATHIÈRE.

*Not long before the end*

© Mercury Press, 1969.

© Éditions Opta, pour la traduction.

## DICTIONNAIRE DES AUTEURS

Aldiss (Brian W.). – L'« homme de lettres » de la science-fiction britannique. Né en 1925, Brian W. Aldiss participa à la seconde guerre mondiale en Indonésie. Revenu à la vie civile anglaise, il travailla pendant une dizaine d'années comme libraire, avant de se consacrer à une carrière littéraire. Fut un des auteurs révélés par la revue londonienne *New Worlds*. Observant que « la science-fiction n'est pas plus écrite pour les savants que les histoires de fantômes ne sont écrites pour les fantômes », Brian W. Aldiss s'efforce de concilier les exigences du style avec celles du contenu. Sa réputation est aussi étendue aux États-Unis que dans son propre pays, grâce à des ouvrages (fels que *Non-Stop (Croisière sans escale, 1956)*, *Space, Time and Nathaniel (L'Espace, le Temps et Nathanaël, 1957)*, *Galaxies like Grains of Sand (1960)* et *The Long Afternoon of Earth (Le Monde vert, 1961)*). A récemment signé quelques récits où l'expérimentation verbale tient la première place, ce qui l'a fait classer parmi les adeptes occasionnels de la « nouvelle vague » de la science-fiction. En 1964-1965, collabora avec Harry Harrison dans la publication d'un éphémère mais remarquable périodique consacré à la critique littéraire du domaine, *SF horizons*. A fait paraître, en 1973, une histoire de la science-fiction, *Billion year spree*.

Aldiss a de nouveau collaboré avec Harry Harrison, notamment pour la publication de neuf anthologies annuelles, *Best sf: 1967 à... 1975*. Il a fait paraître seul d'autres anthologies notables, dont *Space Opera*, *Space Odysseys* et *Galactic Empires*. Comme auteur, Aldiss a expérimenté avec les techniques habituellement associées à l'antiroman et au flux de conscience à la manière de James Joyce pour écrire *Report on probability A (1968)*, « une histoire surréaliste de voyeurisme énigmatique ». Il a aussi écrit (1970) *The shape of further things*, une intéressante combinaison d'autobiographie et d'autocritique. Avec Harry Harrison encore, il a fait paraître *Hell's cartographers (1975)*, un recueil de textes autobiographiques par six auteurs de science-fiction, dont Harrison et lui-même.

Anderson (Poul). – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances Scandinaves. Est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après des études de physique – financées par la vente de ses premiers

récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948 –, s'est consacré à une carrière d'écrivain. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître 34 romans, 15 recueils de récits plus courts, 3 livres ne relevant pas de la science-fiction et 2 anthologies, en plus de ses récits dans les différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine de la science-fiction, anime beaucoup de ses récits ; ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of Time (La Patrouille du temps, 1955-1959)* met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *High Crusade (Les Croisés du cosmos, 1960)* exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques » (de la science-fiction), ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers.

Anderson continue à être un des plus régulièrement actifs parmi les auteurs américains de S.-F., gagnant de nouveaux *Hugos* et des prix *Nebula*. Il ajoute à son cycle de l'« histoire future », dans laquelle les récits construits autour de Nicholas van Rijn et surtout de Dominic Flandry constituent des éléments unificateurs.

Piers (Anthony). – De son nom complet Piers Anthony Dil-lingham Jacob, né en Angleterre en 1934, mais élevé aux États-Unis et citoyen américain depuis 1958. Rédacteur au service d'une compagnie de communication, professeur d'anglais avant de se lancer dans une carrière littéraire, Piers Anthony attira l'attention du monde de la S.-F. en 1967 avec son roman *Chthon*, une variation complexe sur le thème de la découverte de soi où le fantastique et la poésie sont utilisés dans un contexte symbolique. En 1969, il fit paraître *Macroscope*, roman où il passe de thèmes plus ou moins classiques (la porte intra-dimensionnelle, la modification d'une orbite astronomique) à une sorte de *Bildungsroman* cosmique mêlé de symbolisme astrologique. En outre, Piers Anthony a écrit des cycles d'aventures se développant sur un décor post-atomique ou extraterrestre (*Battle Circle, Omnivore, Cluster*). Il lui arrive de sacrifier à la facilité, mais il montre presque toujours la patte d'un écrivain original, qui échappe aux tentatives de classification comme aux efforts des détecteurs d'influences.

Bush (James). – 1921-1975. Après des études de biologie, James

Blish renonça à la carrière de chercheur scientifique pour celle d'agent en relations publiques et de conseiller littéraire. Cette dernière activité, qui l'obligeait à distinguer puis à expliquer les faiblesses des textes qui lui étaient soumis, eut une influence certaine sur sa propre production de science-fiction : celle-ci fut d'abord marquée par une sorte d'intellectualisme distant, puis par le développement prudent des personnages sur les plans de la vraisemblance et de la psychologie. James Blish s'est signalé en particulier par son traitement du conflit entre la science et la religion dans *A Case of Conscience* (Un cas de conscience, 1958), conflit qu'il présente du point de vue de l'agnosticisme alors même que son personnage central est un ecclésiastique. Il est également l'auteur du cycle *Cities in Flight* (Aux hommes les étoiles, Villes nomades, La Terre est une idée, Un coup de cymbales), 1956-1970. Sous le pseudonyme de William Atheling Jr, James Blish fit paraître des essais critiques sur des auteurs et des œuvres de science-fiction ; ces essais ont été réunis en livres (*The issue at hand*, *More issues at hand*). Un numéro spécial lui a été consacré, en avril 1972, par *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, dans lequel il consacre irrégulièrement des chroniques aux livres nouveaux depuis plusieurs années.

La quête du savoir est-elle un péché ? Cette question préoccupait Blish, et il l'a approfondie dans une sorte de cycle qui se compose d'un roman historique (*Doctor Mirabilis*, une biographie de Roger Bacon) et de trois récits de science-fiction (*Black Easter*, *The day after judgement* et *A case of conscience*). Passionné par les écrits d'Ezra Pound, de James Joyce et de James Branch Cabell, et aussi par la musique de Richard Strauss, principalement connu comme auteur de S.-F. – rationnel et intellectuel, mais ouvert aux préoccupations métaphysiques – Blish estimait cependant que *Doctor Mirabilis* était son meilleur livre. Il a passé les dernières années de sa vie en Angleterre, et ses manuscrits se trouvent à la Bibliothèque Bodléienne à Oxford.

Disch (Thomas Michael). – Né en 1940, travailla dans une agence de publicité et dans une banque avant de se lancer, en 1964, dans une carrière littéraire. Ses récits de S.-F. se caractérisent souvent par leur caractère sombre, soit qu'ils décrivent la totale indifférence d'entités qui manipulent les humains, comme *The Genocides* (1965), soit qu'ils baignent dans le pessimisme comme *Camp concentration* (1968). Dans ce dernier roman, le narrateur est un des prisonniers traités au moyen d'un médicament « miracle » qui accroît spectaculairement les facultés intellectuelles, mais au prix d'une mort rapide et affreuse. Dans 334, Disch présente une série de nouvelles liées sur le fond d'un New-York écrasant du proche avenir, et exposant le problème général de la

survie dans ce milieu. Pénétrant, ironique, cruel, alternant la froideur et l'austérité, Disch paraît avoir hérité quelque chose de la noirceur inspirée qui caractérisait C.M. Kombluth pour l'unir à un maniérisme qui lui est personnel.

Farmer (Philip José). – Né en 1918, Philip José Farmer travailla pour une compagnie d'électricité, puis pour une entreprise métallurgique, après avoir terminé son collège. Suivant des cours du soir, il obtint en 1950 une licence ès lettres et se lança alors dans une carrière littéraire. Dans le domaine de la science-fiction, il apparaît comme une sorte de Janus, regardant à la fois dans deux directions opposées. Il s'est courageusement attaqué, d'une part, à des sujets naguère tabous dans le récit d'anticipation : dans *The Lovers (Les Amants étrangers)*, écrit en 1952 et profondément remanié en 1961, il évoque des rapports sexuels entre êtres d'espèces différentes ; dans *Attitudes* (1952) et dans d'autres récits rattachés au même cycle, il a considéré la place du missionnaire dans une civilisation dominant le voyage spatial. D'autre part, Philip José Farmer a donné une dimension nouvelle au récit d'aventures dans la science-fiction, en concevant des univers littéralement créés sur mesure par des héros-dieux qu'il a mis en scène dans le cycle s'ouvrant par *The Maker of Universes (Créateur d'univers)*, (1965) ; animé par un même souci de pousser aussi loin que possible les limites de son décor et celles des rebondissements de ses péripéties, il a imaginé dans le cycle de *Riverworld* (1965) la résurrection de tous les hommes de toutes les époques sur une planète géante. Philip José Farmer a également écrit la biographie suivie de certains personnages romanesques, qu'il s'est divertie à reconstituer d'après les récits où ces héros avaient été mis en scène : Tarzan et Dee Savage furent les premiers sujets de ces biographies para-romanesques.

Farmer s'est aussi amusé à mettre en présence des personnages créés par des auteurs différents – Sherlock Holmes avec Tarzan, Hareton Iron Castle avec Doc Savage, Phileas Fogg avec le professeur Moriarty. Il a justifié ses libertés en inventant la chute d'une météorite dans le Yorkshire, en 1795, météorite qui aurait provoqué des mutations chez les cochers et les passagers de deux diligences qui se trouvaient alors dans le voisinage immédiat du point de chute : Farmer a fait de nombreux personnages littéraires célèbres les descendants de ces voyageurs. Ce goût de l'écrivain pour l'interpénétration du réel et du fabulé se distingue aussi par l'introduction de ses alter ego dans l'action, généralement reconnaissables par leurs initiales identiques à celles de l'auteur : Paul Janus Finnegan, alias Kickaha, dans le cycle de *The maker of universes*, Péter Jairus Frigate dans celui de *Riverworld*. De même,

Farmer s'est amusé à utiliser pour son roman *Venus on the half-shelf* (1971) la signature de Kilgore Trout – lequel Trout est un écrivain imaginé par Kurt Vonnegut Jr.

Fontenay (Charles L.). – Homme aux talents multiples – journaliste de profession, peintre et horticulteur amateur, bon joueur d'échecs et spécialiste de la cuisine chinoise – Charles L. Fontenay fit des apparitions généralement intéressantes dans divers magazines de science-fiction entre 1954 et 1960 surtout.

Né en 1917. A apparemment cessé d'écrire de la S.-F. depuis plusieurs années.

Hoffman (Lee). – Née en 1932, a été une des figures féminines notables du *fandom* américain avant de publier son premier roman de S.-F., *Telepower*, en 1967. Comme auteur, elle a été plus active dans le domaine du western que dans celui de la science-fiction. Elle a été mariée à l'éditeur et anthologiste Larry T. Shaw.

Kornbluth (Cyril M.). – Après avoir travaillé pour une agence de presse, Cyril M. Kornbluth (1923-1958) publia son premier récit en 1940 et se consacra à la science-fiction. Doué dès ses débuts d'une grande facilité, il put compenser les effets de la mobilisation de ses confrères plus âgés : il lui arriva en effet d'écrire pratiquement à lui seul, sous divers pseudonymes, des numéros entiers de certains périodiques dont les forces rédactionnelles avaient été « décimées » par les appels sous les drapeaux. Il commença en 1949 une deuxième carrière, écrivant cette fois sous son propre nom. Il collabora fréquemment avec Frederik Pohl, en particulier pour écrire *The space merchants* (Planètes à gogo, 1953), roman devenu rapidement classique par son évocation de l'hypertrophie future de la publicité et de ses pouvoirs. Cyril M. Kornbluth avait une réputation de solitaire, au caractère renfermé, et ses nouvelles reflètent souvent une vision p'essimiste du monde – ce pessimisme allant de l'ironie désinvolte à l'amertume mordante et désespérée. Les romans qu'il rédigea avec des collaborateurs – Frederik Pohl principalement, parfois Judith Merrill – laissent souvent percer l'influence modératrice du co-auteur.

Un récit qu'il avait écrit en collaboration avec Frederik Pohl, *The meeting*, a reçu un *Hugo* comme meilleure histoire courte ex-aequo pour l'année 1973 – quinze ans après le décès de Kornbluth.

Keith Laumer (John). – Né en 1925. Architecte diplômé, ancien membre des forces aériennes et du corps diplomatique des États-Unis – ayant notamment occupé des postes en Allemagne, à Rangoon et à Londres. Commença à écrire en 1959 et fut un auteur prolifique pendant une quinzaine d'années (en dehors de la science-fiction, il est



l'auteur d'un livre sur la construction de modèles réduits d'avions). Une attaque l'a ensuite obligé à beaucoup réduire son activité. Il est connu pour ses récits d'univers parallèles (*Worlds of Imperium*, *The other side of time*, *Assignment in nowhere*, 1962-1968), des aventures guerrières (*A plague of démons*, 1965, où il introduit une variation sur le thème du cyborg), et un cycle dont le protagoniste est un diplomate galactique de l'avenir, Retief (la prononciation anglaise de ce nom inverse celle du mot fighter, qui signifie combattant). Laumer, qui sous-entend souvent une note d'humour dans ses récits, appartient au groupe d'auteurs qui ne craignent pas de recourir aux plus familiers des clichés s'ils peuvent en tirer un élément narratif utile au rythme de l'action.

Niven (Larry). – De son nom complet, Laurence Van Cott

Niven. Né en 1938, licencié ès sciences mathématiques. Beaucoup plus que la majorité des auteurs de sa génération, Niven se préoccupe de la rigueur scientifique de ses récits. Deux nouvelles qui lui valurent des Hugos (*Neutron star*, en 1967, et *The hole man*, en 1975, sur le motif des trous noirs) se fondent sur des découvertes astronomiques récentes. Niven a ordonné bon nombre de ses nouvelles et romans en une « histoire future » personnelle qu'il a intitulée *Tales of known space* (Récits de l'espace connu), et dans laquelle, en plus de l'élément scientifique, il accorde une attention particulière aux néologismes d'origine technique et scientifique. Il s'est expliqué à ce sujet dans *The words of science-fiction*, un essai publié en 1976 par Reginald Bretnor dans *The craft of science-fiction*. Niven possède un sens de l'évolution et de la continuité qui fait de lui un émule d'Arthur Clarke, d'Isaac Asimov et de Poul Anderson. Il a collaboré avec Jerry Pournelle – dont la formation et les préoccupations se rapprochent des siennes – pour exploiter en de vastes romans de nouvelles variations sur des thèmes classiques, celui du premier contact avec des extraterrestres dans *The mote in God's eye* (1974) et celui de la fin du monde imminente dans *Lucifer's hammer* (1976).

Schmitz (James H.). – Né en 1911 à Hambourg, James H. Schmitz vécut surtout en Allemagne jusqu'en 1938. C'est en 1943 que son nom parut pour la première fois au sommaire d'une revue américaine. Ingénieur de profession, il est en littérature un auteur méticuleux qui a la réputation d'écrire lentement. Sa production, relativement peu abondante paraît surtout dans *Astounding* –, elle réserve une place notable aux facultés extra-sensorielles.

Dans plusieurs de ses récits, James H. Schmitz utilise comme fond de toile une galaxie où extra-terrestres et humains coexistent en bonne intelligence et agissent contre différentes sortes de malfaiteurs en

utilisant notamment des pouvoirs extrasensoriels. Parmi ses héroïnes, habituellement décrites avec beaucoup d'affection, Telzey Amberdôn est ainsi une jeune télépathe qui anime les romans *The universe against her*, *The Telzey toy* et *The lion game*.

APF-Pierre Fauchaux/Dessin Adamov

782253 026006

Dépôt légal Impr. 2083-5 Édit. 0659 9/1983

*Fin du tome <Tome>*

*Fin du tome <Tome>*

- 
- 1 . Éditions Denoël, coll. « Présence du Futur ».
  - 2 . Éditions Denoël, coll. « Présence du Futur ».
  - 3 . Éditions Robert Laffont, coll. « Ailleurs et Demain ».
  - 4 . Éditions Denoël, collection « Présence du Futur ».
  - 5 . Éditions Robert Laffont, collection « Ailleurs et Demain ».
  - 6 . Éditions Robert Laffont, collection « Ailleurs et Demain ».
  - 7 . Éditions Robert Laffont, collection « Ailleurs et Demain ».
  - 8 . Éditions Robert Laffont, collection « Ailleurs et Demain ».
  - 9 . Éditions Robert Laffont, collection « Ailleurs et Demain ».
  - 10 . Éditions Denoël, coll. « Présence du Futur ».
  - 11 . Éditions Kesselring.
  - 12 . Éditions Kesselring.
  - 13 . Éditions Denoël, coll. « Présence du Futur ».
  - 14 . Éditions Robert Laffont, coll. « Ailleurs et Demain ».